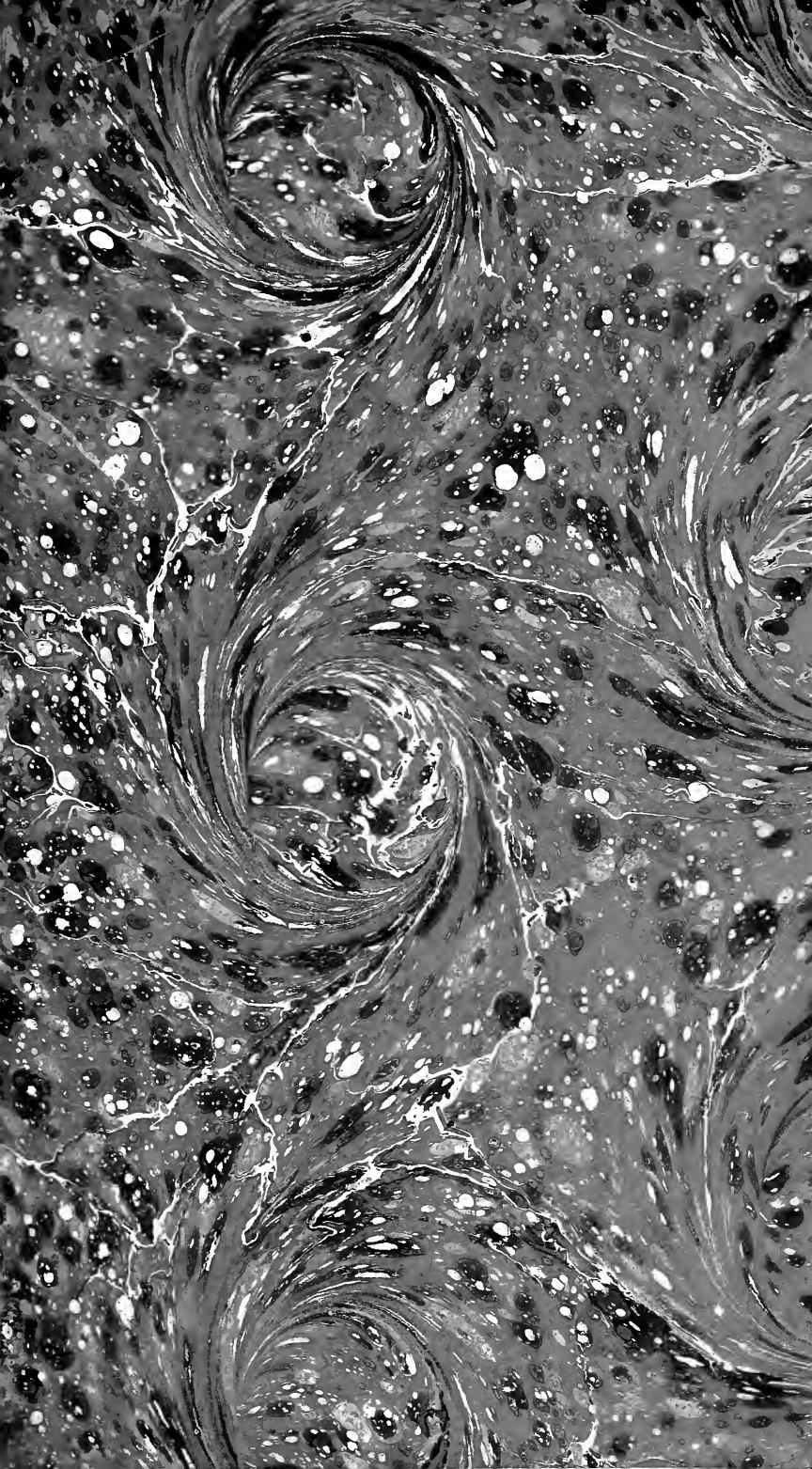


Rare Book Dept.

No. A. 745. 11

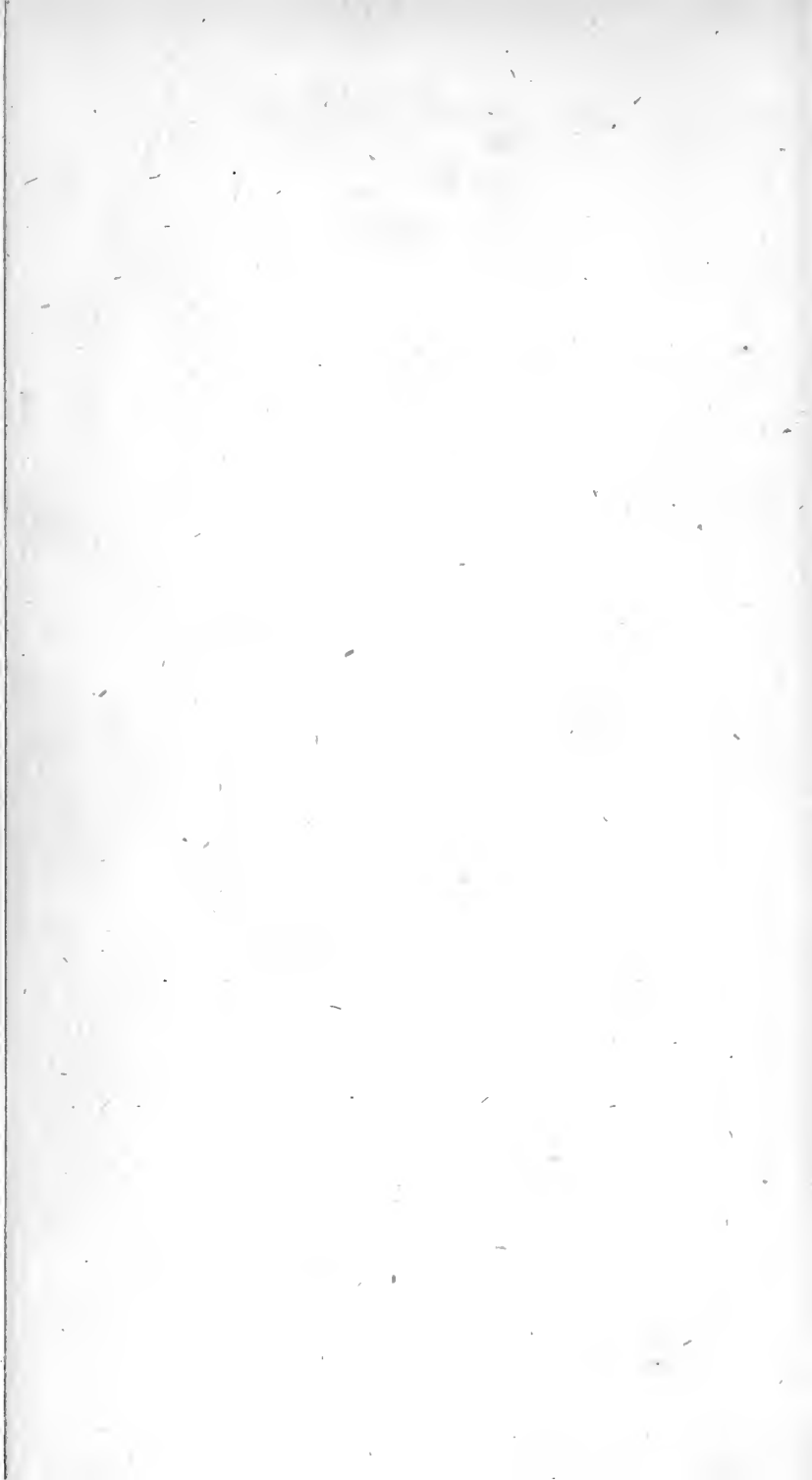
The Public Library of the City of Boston.

Tom. 1



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Boston Public Library





LA
P A Y S A N E
P E R V E R T I E ,
O U
L E S D A N G E R S D E L A V I L L E .



A V E C F I G U R E S .

Septième Partie.

F R O N T I S P I C E

de la VII.^{me} Partie.

U R S U L E C O U V E R T E D E F A N C E .

L'infortunée Ursule, tombée au pouvoir de l'Italien, qu'elle a-trompé, est-retendue dans une maison-de-campagne, mariée à un Porteur-d'eau, livrée à un Nègre, &, après avoir-été parée en-Fille-publique, abandonnée à la Valetaille, qui lui fait des avanies: on l'inonde avec l'eau sale d'une marre. L'Italien donne ses ordres :

» Point de pitié! »

Le Tableau épisodiq exprime une scène postérieure, lorsqu'Ursule, descendue au dernier degré de la débaüche, est maltraitée par son Souteneur.

Le passage est d la page 6.





LA PAYSANE
PERVERTIE,

OU

LES DANGERS
DE LA VILLE;

HISTOIRE D'URSULE R**,
sœur d'Edmond, le Paysan, mise-au-
jour d'après les véritables LETTRES
des Personages :

AVEC 116 ESTAMPES :

Par l'AUTEUR du PAYSAN PERVERTI.

Tome Quatrième.



Imprimé À LA HAIE.

Et se trouve à PARIS

Chez les Libraires indiqués au Frontispice de la
I. Partie.

M. - DCC. - LXXXIV.

Ursule, dans le Tome III, a révolté l'honnête Lecteur par son impudence, son libertinage, l'excès de sa dépravation, portée au point que son Corrupteur même en est surpris : Il veut se retracter : mais il est trop tard ; la vengeance est descendue sur la tête de l'Infortunée, qu'on vient de voir dans une situation qui fait horreur :

Elle va d'abord, dans Celui-ci, être plus-malheureuse encore : dégradée au-dessous des Bêtes, elle excitera le frémissement, la terreur, la pitié. Son sort change enfin, sans être moins affreux : Elle s'échappe ; mais la Nécessité la repousse dans le gouffre ; elle tombe au-rang des plus-viles Créatures ; elle s'est-abandonnée elle-même. C'est alors, qu'accablée de maux, elle jette un regard sur sa vie passée : elle rentre au-fond de son cœur, par différentes causes ; il s'attendrit ; l'Infortunée pleure, & la vertu luit à son âme aveuglée par le vice. M^{me} Parangon vient la chercher : Ursule, de-retour avec cette Dame, vit en-sainte : Elle devient marquise : elle est malheureuse ; elle offre ses peines en-expiation de ses crimes : Elle est-poignante.... On transporte son corps à S**, après la mort d'Edmond & de m^{me} Parangon, pour y être-enterrés tous trois aux pieds de ceux du Père & de la Mère K**.

Il y a neuf Estampes dans ce dernier Volume, indépendamment de celles du Paysan, communes aux deux Ouvrages.



LA PAYSANE

PERVERTIE,

OU LES

DANGERS DE LA VILLE;

*HISTOIRE d'URSULE R**,*

mise-au-jour d'après les véritables

LETTRES des Personages.

Septième Partie.

CENTVINGTSEPT.^{ME} LETTRE.

URSULE,

à LAURE.

[L'Infortunée continue à décrire des horreurs qui
font frémir.]

20 octobre.



BARBARIE! oh! si je t'avais-
prévue!... Quoi! il est des Hommes qui
s'abreuvent de sang & de larmes! Mais

Tome IV, VII Partie. A 3

c'est un récit , & non des plaintes , qu'il faut tracer sur cette seconde feuille , sac-à-poudre jeté ce-matin par une fenêtre.

Après avoir subi l'horrible humiliation qui termine l'autre feuille , je fus - parée comme dans les jours de ma gloire * , mais en-Coureuse-des-rues , avec des mouches ridicules sur mes contusions , & en-cet état , livrée à la dérision des Valets. L'Italien , acoûté de son Nègre , commandait cette Canaille , qui d'abord , à la vue de quelques restes de beauté , demeura interdite : —Point de pitié-! s'écria le Vieux-monstre. Aussitôt les Uns me dirent des infâmies , ou m'en-firent ; les Autres tiraient les loques de mes falbalas déchirés ; Ceux-là puisèrent de l'eau-sale dans la marre , & m'inondèrent d'ordures ; Ceux-ci poussaient la barbarie jusqu'à me frapper. On me lava ensuite , en - me jetant dans un bassin ; puis je fus-livrée au Nègre , qui m'enferma avec lui. J'étais - au-des-

* sujet
de la
XXVI. me
Estampe,
qui sert
de fron-
tispice à
la VI. me
Partie.

espoir : mais enfin , la soif de la vengeance a-succédé à l'abattement. J'ai pris la resolution de poignarder l'abominable Nègre , & d'attendre la mort de Qui voudrait me la donner. J'ai donc-diffimulé ; j'ai - feint de tomber dans une sorte de stupidité. Avec quelle barbarie , dans cet état qu'ils croyaient réel , les infames Valets , m'ont-tourmentée , outragée , jusqu'à me pousser dans la marre de la basse-cour , d'où je sortais couverte de fange & d'immondices ! O que la Valetaille est une lâche Espèce !... Il est vrai , que pour vendre aux Autres , son temps , son corps , sa volonté , il faut n'avoir plus d'âme !... On m'a-enfin-négligée dans cet état : la crasse dont j'étais-couverte me rendait dégoûtante , & si quelque Marmiton , sur le récit de ce que j'avais-été , voulait encore m'outrager , je savais l'écartier par une apparence de fureur. Je commençais à être si-aban-

donnée de tout le monde, qu'à-peine me donnait-on de la nourriture : on me faisait-coucher dans une loge, destinée au gros Chien-de-garde, & où je ne pouvais me tenir qu'affise. Cependant je guettais le Nègre, & sur-tout l'Italien. Mais ce Dernier n'ayant-plus de vengeance à prendre d'une Imbécile, abandonne ma vie à la merci de ses Valets ; il ne paraît plus.

J'oubliais un trait d'humiliation que j'essayai ; c'est qu'un-jour, il me fit-servir de jouet à toute sa Valetaille, devant deux Filles du-monde, qu'il avait-fait-venir à cette maison de-campagne ; que ces deux Malheureuses me firent des infâmies détestables, & que ma plume refuse d'écrire..... Je les gourmai de mon mieux : mais elles me le rendirent jusqu'à me laisser pour morte. Ces fortes de Femmes sont des bêtes - féroces, plus - cruelles que le Porteur-d'eau, que le Nègre lui-même.

C'est dans l'état d'abandon où je suis à-présent, enfermée dans une cour intérieure entourée de hautes murailles, que je vous écris. Je vais tâcher de guetter par un œil-de-bœuf qui est dans le mur sur la campagne à plus de vingt piéds de haut, quelque Laitière, à laquelle je ferai ramasser ma Lettre. J'en-entens Une tous les jours; mais je ne saurais lui parler; je retombe toujours, quand je veux mettre mon corps dans l'embrasure: peut-être pourrai-je lui jeter ma Lettre; j'espère, ou que cette Femme vous la portera & vous dira où je suis, ou tout au moins qu'elle la fera-lire à Quelqu'un, & que la Police sera-instruite. Le *post script* vous apprendra, si je suis vengée.

Nota. Il n'y eut point de *post-script*; l'Infortunée n'en-eût pas le temps. Elle jeta sa Lettre par l'œil-de-bœuf, espèce de trou rond, propre à passer un fusil pour tirer dans la campagne; la Laitière la ramassa; mais elle la remit aux Gens-de-la-maison.

CXXVIII.^{ME}

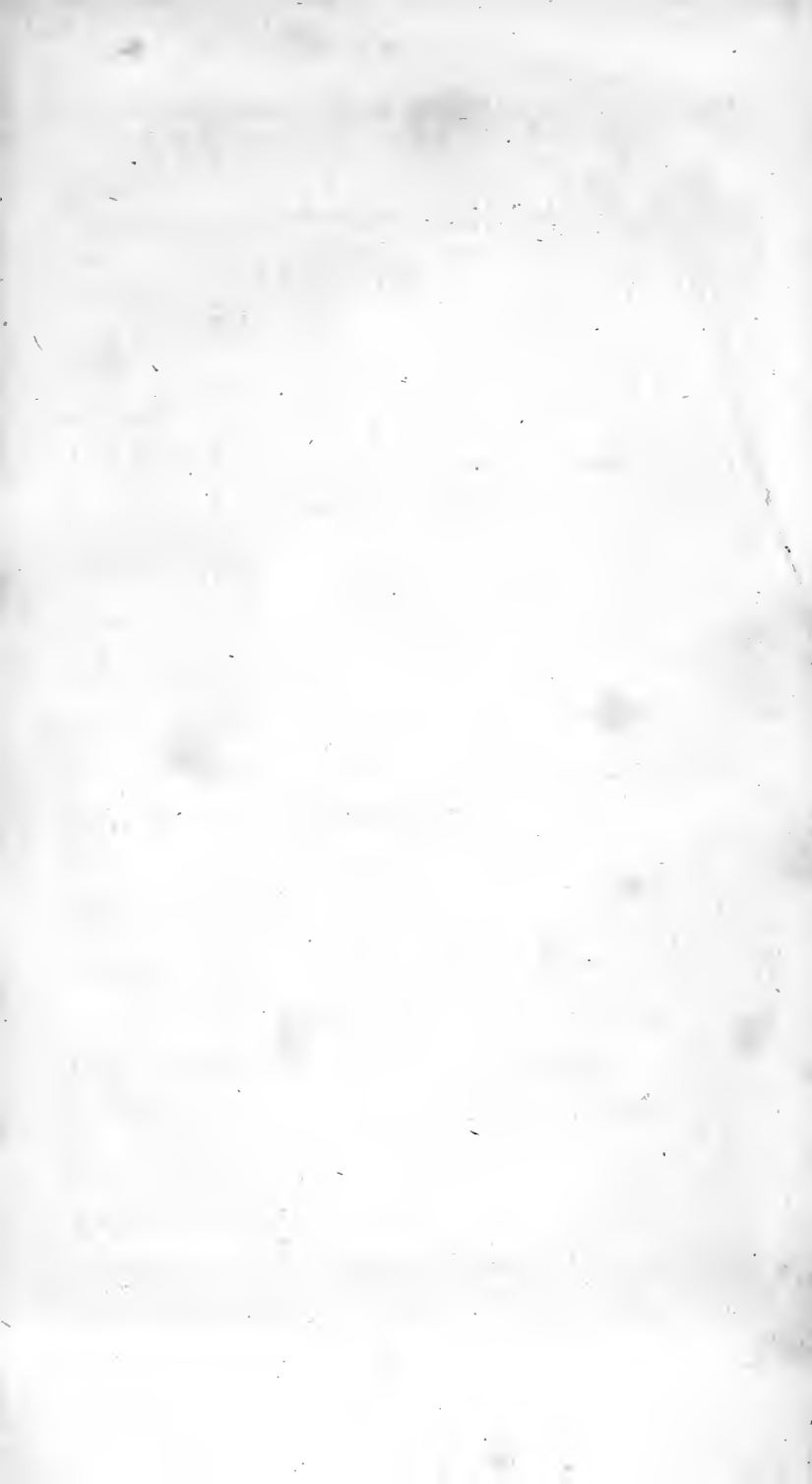
20 décembre.

La Môme , à la Môme.

[La pauvre Infortunée raconte ce qu'elle a souffert depuis ; comment on l'a-mise dans un lieu infame ; comment elle s'en-est-échappé , & ce qu'elle est-devenue ensuite.]

SI mes deux Lettres, péniblement écrites avec un cure-dent trouvé par-hasard , & tâillé à-l'aide d'un mauvais-couteau , avaient-pu vous être-remises , je ne serais pas ici. Ah ! si vous m'aviez-oubliée , apprenez que je me suis encore plus oubliée moi-même : On n'a pas de faibles passions dans notre Famille ! elles nous portent au bien ou au mal avec excès : lisez & frémissez !

Je venais de passer ma Lettre à la Laitière : je la vis , ou crus la voir se baisser. Je m'en - retournai à ma loge , agitée d'un commencement d'espérance , pour y prendre un-peu de nourriture , reste des Chats & des Chiens , qu'on me





donnait dans le même vase qu'à ces Animaux... (que la vengeance est ingénieuse, longue & cruelle chés les Italiens !....) J'alais manger , lorsque le Nègre a-paru. Il était à-demi-ivre. Il m'a-ordonné de venir à lui, du langage & du ton dont on parle aux Chiens. J'ai-fouri pour la première-fois, depuis mon malheur. * Je suis sortie à - reculons , suivant mon usage.... Sa main brutale m'a - faisie , & m'a-fait pousser un cri. —Tu n'es pas grosse , m'a - t - il dit, en-employant le terme dont on se sert pour les Animaux , & mon Maître ne te veut pas mettre à la porte, que tu n'aies un Petit de moi ; viens..... (jurant des mots infâmes). Je l'ai-prié de me lâcher : Il ne m'a-répondu qu'en-me fesant le plus de mal qu'il a-pu. Je me suis-jetée sur lui. Loin de s'effrayer, il m'attendait la poitrine découverte. J'ai-enfoncé un vieux couteau dans son vilain cœur. L'Italien a - raison : quelle volupté ,

* Sujet
de la
XXVII.^{me}
Estampe.

qu'une juste vengeance ! Il a-encore-eu
assés de force pour le retirer, & il l'a-levé
pour m'en - frapper : mais son bras a-
perdu le mouvement, avant qu'il ait-pu
le ramener sur moi. J'ai-poussé un cri-
de-joie , en-voyant l'Infâme tombé, &
son sang bouillonner. Je l'ai-laissé mou-
rir..... Comme la vengeance endurecit !
une goutte de sang me fesait-évanouir
autrefois ! Je suis donc Italienne enfin !
Lorsqu'il a-été-expiré , je l'ai - traîné
dans la marre durant la nuit ; parce-
qu'en-entrant dans ma prison , il avait-
laissé la porte-de-communication ouverte,
& je l'ai-fixé au fond par des caillous,
que la fange recouvrait. Après ce glo-
rieus exploit , je suis-venue laver son
sang , pour qu'il n'en - restât pas de
trace, & je me suis-renfermée moi-
même dans ma cour. Le lendemain ,
on a - cherché Antonini par-tout. On
est-venu dans ma prison. On a-regardé
dans tous les recoins. J'ai-fait l'imbécile.

On me laissait : j'aurais - échappé sans-doute , quand le Porteur-d'eau est entré ma Lettre à la main. Ou il l'avait trouvée , ou la Laitière l'avait-donnée aux Gens de la maison. — Ah-ah ! tu n'es donc pas imbécile ! Alons , alons , au travail ! En-parlant ainsi , le Bourreau me fourgonnait dans ma loge avec un gros bâton , qu'il tenait à la main. — Tu ferais la Demoiselle , si on voulait te croire ! Je suis-sortie. Mais je ne pleurais pas. Je cherchais seulement à frapper le Scélérat. Je n'ai - pu l'aborder. On m'a-remise au travail , on m'a-fait servir de jouet comme autrefois. Cependant on appelait le Nègre : on le cherchait : On l'a-cru à Paris. On m'excédait de travail , à porter de l'eau pour arroser le jardin , pour cueillir les fruit , sarcler , & le reste. Je supportais tout-cela avec patience , espérant de trouver l'occasion de me venger , ou de me sauver, Mais le soir on m'a-

renfermée dans ma cour , comme une Chienne. Le lendemain un Cheval qui s'est échappé des mains du Palfrenier , a-été dans la marre ; il a-dérangé les pierres , & le corps du Nègre a-paru. On l'a-tiré. On m'a-obligée de le laver , & l'on a-vu sa plaie. On ne songeait pas à moi d'abord : mais le Marmiton le plus insolent à mon égard , a-dit qu'il l'avait-vu entrer dans ma cour , vers les six-heures du soir , & qu'il n'en-était pas resorti. On ne faisait pas attention à son discours ; mais il m'a-fouillée ; il a-trouvé le vieus couteau de cuisine , dont la gaine avait un-peu de sang : on a-examiné ma poche : elle était ensanglantée dans un endroit que je n'avais pas vu. On a - couru au Maître. Il m'a - fait-venir devant lui , & m'a - demandé : —As-tu tué mon Nègre ? —Oui , & je t'aurais fait subir le même sort , si je t'avais-trouvé sous ma main. —Je regrette mon Nègre : mais ton action est-cou-

rageuse , & ta réponse me plaît : Tu n'es pas aussi vile que je l'avais-cru : ton sort actuel va cesser... Qu'on l'habille promptement , & qu'elle attende mes ordres. Défense à Personne de lui rien dire : ce n'est plus ma volonté-. Deux Femmes sont-venues me prendre ; on m'a-habillée en-bourgeoise , après m'avoir mise au bain , qui en-enlevant ma crasse , a-fait-reparaître ces faibles traits , qui m'ont - perdue. Ce petit succès m'a-tirée de mon indifférence pour moi-même ; j'ai - mis la main à ma toilette , & je me suis-rendue comme je n'avais jamais-été dans cette maison : je me suis-ensuite - promenée fièrement dans la maison. Tout le monde me regardait , & j'ai - cru entrevoir des desirs , des signes de repentir de n'avoir pas-profité.. A-la vérité , j'attendais la mort : mais je faisais bonne-contenance ; mon âme était-exaltée depuis le meurtre , & je ne sentais plus d'autre émotion dans mon

âme, que celle de la cruauté; j'aurais voulu déchirer tout ce que je voyais... Ainsi les Assassins ont du plaisir à massacrer sans-doute! ainsi les anciens Soldats Romains trouvaient leurs délices dans le sang & dans le carnage des proscriptions... Aabout de deux heures environ, une voiture s'est-trouvée prête: les deux Femmes y sont-montées: on m'a-bandé les yeux & mis un bâillon; on m'a-portée auprès d'elles, & la voiture a-parti. J'ai-entendu le pavé aabout d'une heure de marche: une demi-heure après, on m'a-descendue dans une maison sans cour, à ce que j'ai-pensé, car je n'ai-pas-entendu ouvrir de porte, ni senti la voiture tourner, & je me-suis-trouvée dans une chambre assés propre. * Une Femme est-venue m'y trouver qui m'a-déilé les mains, débandé les yeux, ôté le bâillon, & qui m'a-dit: — Ah-ça, ma Fille, je fais ce que tu es; ce que tu as-fait; la corde était ton lot, si on avait-voulu: ne va donc pas faire la Bégueule! c'est ton

* Sujet
de la
XXVIII.me
Estampe.



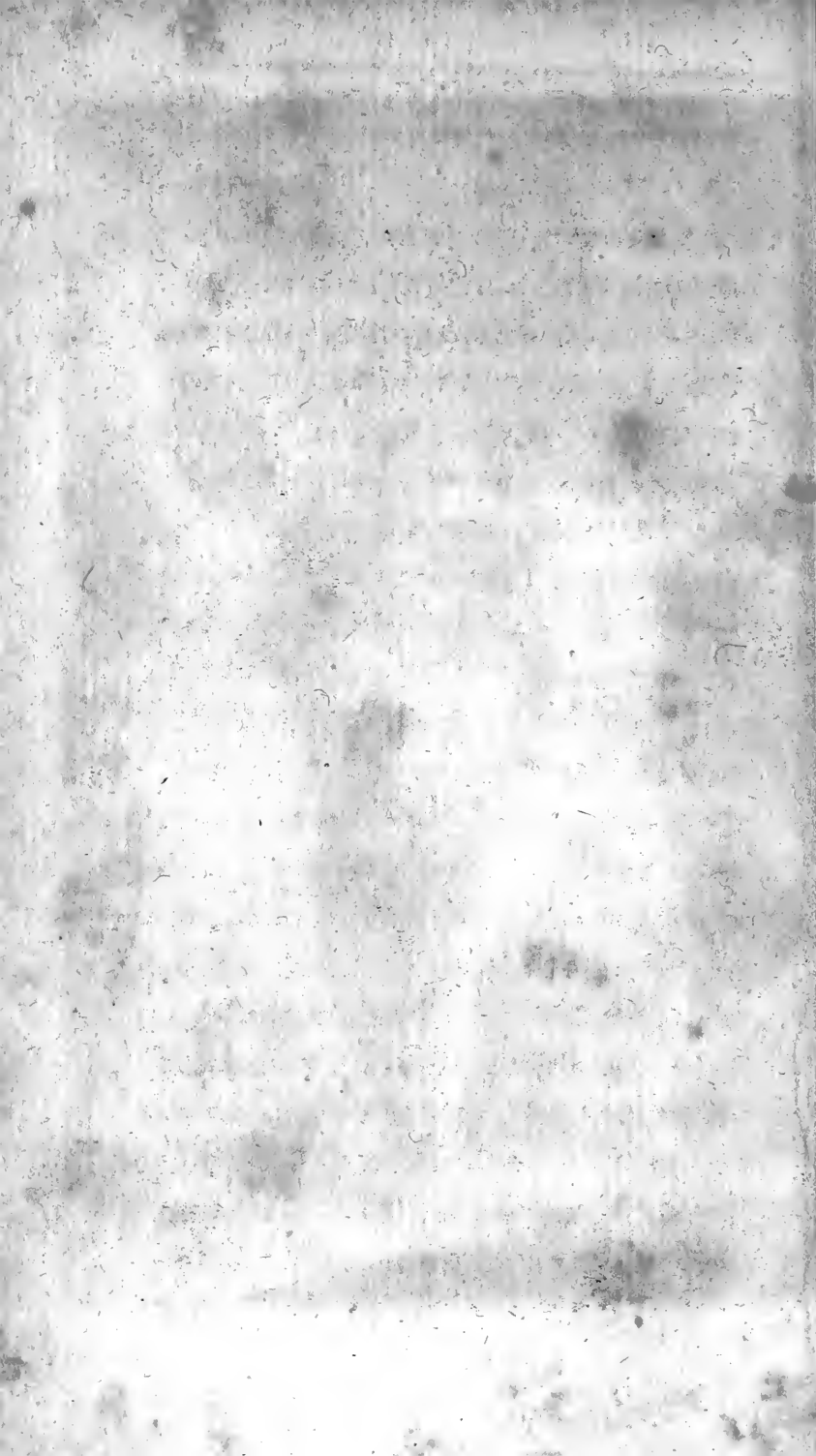


ton plus-court, pour ne me pas obliger à te maltraiter ; car je suis payée pour ça : c'est le témoignage que je rendrai de toi, qui pourra te faire-avoir ta liberté. Tu recevras tout ce qui se présentera ; ou-finon, tu seras fustigée , tiens voi-tu , attachée à ces deux crampons, comme à la Correction de *Bicêtre*. C'est à toi de voir, si tu veux être douce ; car moi, j'aime mieux la douceur que la rigueur, & être amie avec toi qu'ennemie ; nous y gagnerons toutes-deux : dès que tu seras une bonne, (elle trancha le mot), tu seras libre : mais il faut l'être, & volontairement-. Je ne répondis, qu'en priant cette Femme de me ménager. Elle le promit, si j'étais bonne-fille, après une petite épreuve. Quelle petite épreuve ! durant six semaines, J'ai cru que j'y succomberais. Je n'ai-pas-marqué la moindre répugnance ; au contraire, je demandais à employer tous mes momens. J'ai-gagné par ce moyen l'amitié de la G**, & j'ai-commencé à

jouir d'un peu de liberté... Oh ! si je pouvais m'échapper ! Mais il faut que je prenne bien - garde ! l'effet de ma première Lettre trouvée m'épouvante, & je n'écris celle-ci qu'en-tremblant.

* Un-jour, que je différai un-peu à ouvrir, parce-que j'en-fusais une page, de la XXIX me Estampe. j'ai-été-mise-aux-crampons, malgré mes excuses, & j'ai-reçu, par l'ordre de l'Italian, qui malheureusement venait d'arriver, vingt coups de nerf-de-bœuf, des mains du Domestiq de la-G**, en-présence de cette Femme: elle a-paru me plaindre; mon Bourreau lui-même détournait la vue: mais je n'en-ai pas moins perdu la moitié d'une confiance acquise avec des peines qui font frémir..... Je l'ai-regâgnée enfin: mes discours, mes actions, tout me fait-passer pour ce qu'on veut que je sois. Car je fais que je ne dis pas un mot qui ne soit écouté. Si je ne puis faire-porter cette Lettre, je la garderai, jusqu'au moment d'une plus-grande liberté.





30 décembre.

Infortunée que je suis ! que vais-je devenir, hélas !.... Je suis-fortie ; je me suis-échappée ; la joie rentrait dans mon cœur ; je me croyais-sauvée... & je n'ai pu trouver , ni vous , ni mon Frère !.... J'ai-erré tout le reste du jour. Enfin, le soir , harassée , mourant-de-faim , j'ai-été chés une Femme comme Celle que je quittais , mais qui dumoins ne sera pas ma geolière. Je lui ai-fait croire , que j'étais une Fille-de-famille maltraitée par une Bellemère , qui s'échappait. Elle m'a-regardée. — Tu es trop *sucée* pour ça , ma Fille-! J'ai - donné des raisons. — A-la-bonne-heure ; car pour neuve , tu ne l'es pas-. Elle m'a-admise chés elle , & j'ai-recommencé mon train-de-vie de l'autre maison. Mais quelle différence ! Je respire ici ! une partie du gain est pour moi..... Quel sort pourtant , grand Dieu !.... J'ai-perdu cette fraîcheur appétissante , qui m'atti-

rait tant d'Adorateurs & d'éloges ! je suis-fanée , ternie , avant la vieilleffe ! j'éprouve déjà le sort de ces Ridées, que je trouvais si à-plaindre !

20 janvier 1754.

Voilà trois-semaines que je suis dans ma nouvelle demeure. Je me suis-faite amie de *la-P***, ma Maitresse, ou *Manan*, & j'en-suis affés bien-traitée : Il me revient quelques charmes, par le soin que je prens de moi, & sur-tout par le repos durant la nuit, dont j'ai-si-long-temps été-privée. Cet état est bien-vil ! bien-dégradant ! mais comment le quitter ! Ecrirai-je à mes Parens, moi deshonorerée !..... J'aimerais mieux mourir. Ah ! si je retrouvais mon Frère !.....

décembre 1756.

Je m'accoutume à ma situation : j'ai-tout-oublié, honneur, Parens, vertu, Fils, & moi-même ! Trois années, grand-Dieu ! dans cet état ! sans entendre parler de Personne ! Quoi ! je ne verrai pas un Visage de connaissance ! Je commence à sortir... J'ai-été prête deux-

fois à être - reconnue par Un des Gens de l'Italien : je n'ai-même-échappé que par - hasard ; mais c'était la première année : depuis deux, je ne vois plus Personne que des Inconnus. L'Univers est-devenu un desert pour l'infortunée Ursule R**!... Ursule! R**! Une Fille de mon état a-t-elle un nom-de-famille ! rayée du nombre des Citoyennes, morte civilement, elle n'est plus rien ! elle n'a plus ni nom, ni Parens, ni sexe, elle est un monstre d'une nature audeffous de l'humaine ; elle en-est sortie, & si elle y rentre, ce n'est que pour être le jouet des Brutaux qui la dégradent ! Quelles humiliations journalières ! & si je ne m'y étais pas accoutumée par-force chés la-G**, aurais-je pu jamais m'y resoudre ! Bon-dieu ! descendre audeffous de ce que j'étais dans ma loge , durant ma captivité !.... Mais dissipons ces noires vapeurs ! N'ai-je pas quelquefois du plaisir avec un Joli-homme?..... Du plaisir ! Ah ! Malheureuse ! si tu te fais illusion un-

instant ne vois-tu pas bientôt comme, on te quitte?... Le mépris, l'insolence, la crainte, le regret, le dédain.... Il n'existe pas deux Hommes, comme Edmond, qui honore Celle qui le favorise même au sein du libertinage.

24 février 1757.

Enfin j'ai revu, cet Edmond... mon âme en-est encore épanouie!... Que de peines il a-essuyées! Soldat, déserteur par-désespoir, il a-vu la mort; il l'a-presque-sentie... Ainsi le Frère & la Sœur ont-été malheureus également (1)!... J'ai donc-revu Quelqu'un à qui je tiens au monde!..... Mes larmes coulent! je répars des larmes d'attendrissement! Il y a si-longtemps que je n'en-versais que de rage!.... Ah! je sens mon cœur! j'ai encore un cœur! je l'ai-retrouvé, en-retrouvant Edmond!

(1) Voyez, dans le PAYSAN, à la fin du Tome IV, p. 211 & suiv. les Lettres recouvrées, & les CXLVI & CXLVII.^{mes}, T. III, p. 64 & suiv. ainsi que la XLVII.^{me} Figure.

C X X I X.^{ME}

10 Mars.

U R S U L E,
à E D M O N D.

[La Malheureuse, au-fond du borbier, paraît
 ſy complaire; mais elle eſt deſeſpérée.]

ED M O N D ! félicite - moi ! ah ! me
 voila contente ! Tu cherchais Laure,
 Laure diſparue depuis ſi-longtemps, que
 je croyais m'avoir-oubliée, ou trahie !
 il n'en-eſt rien ! Je la retrouve, je l'ai-
 retrouvée digne de moi, incapable de me
 rien reprocher ; je l'ai-retrouvée telle
 que je ſuis !..... Oh ! la chère Amie !
 Nous voila unies ; nous ne feſons plus
 qu'un..... Moi ! me ménager ! non !
 non !..... Je provoque les Libertins,
 les Sacripands ! les Soldats ! & j'ai un
Ami, qui me bat ! Je ſuis entièrement
 comme les *Filles* de ma claſſe... Et cet
Ami... c'eſt le plus-vil & le plus-chèr
 des Hommes : car je ne ſaurais plus
 aimer, je ne ſaurais plus embraffer avec
 plaisir qu'un Infâme, qui dégradé, flétri

comme moi, n'a rien à me reprocher !... cet *Ami*, c'est un Espion, fouetté, marqué aux deux épaules ; c'est une âme basse, basse à l'excès c'est un Laquais de l'Italien, le même qui a-été jeté dans la cour.... A ce mot, tu frissonnes... Va! si tu ne te complais pas dans mon avilissement, comme je m'y complais, tu n'es pas digne d'être mon Frère?... Mon Frère! est-ce que j'ai un Frère, des Parens?... Non, non, je n'en-ai plus.. Avilis-toi, ne voi que des Femmes de ma sorte ; *soutiens-en Une*, comme le fait à mon égard le Laquais, & bats-la, si tu veux que je te revoie !..... Enfin, me voila au plus-bas degré des Créatures humaines !..... Ce n'est plus *Ursule* depuis longtemps, ç'a-été *Fatime* chés la-G** ; *Zaïre* chés la-P** ; aujourd'hui, c'est *Trémoussée* chés la-M***, où je viens d'avoir l'honneur d'être-admise, malgré mon âge ; (car je suis vieille ; j'ai vingtdeux - ans!) j'ai-pris le nom de ma fidelle Femme de-chambre, que je voudrais

voudrais revoir ! Laure est avec moi ; nous-nous-fesons des défis, & lorsque nous ne trouvons pas à satisfaire nos goûts crapuleux où nous sommes, nous fesons des excursions ailleurs. Nous étions l'autre jour, les *complaisantes* d'un Trucheur estropié, & d'un lâche Deserteur des *Colonies*, qui vient d'être pris & condamné à être-pendu ; c'est Lagouache : le vil Lagouache, ton dénonciateur (1), m'a-trouvée, m'a - vue dans la fangè, en-a-ri, voulait m'insulter..... Je l'ai-fait-rougir de n'être pas aussi-vicieux que moi ; il m'a-respectée à-force d'infamie : ainsi, les *Bédouins* s'honorant du gibet..... Il a-été-pris dans mes bras : on l'a-renvoyé exécuter à l'île-d'Aix.

Mon tempérament est-devenu une fureur ; mon goût pour la crapule une rage ; je veux m'anéantir dans l'infamie..... Ma main s'appesantit..... Pourquoi t'écrire ? qu'ai-je à te dire ?..... Ah !.... que j'avais-retrouvé Laure & un Laquais,

(1) Voyez les *Lettres recouvrées*, To. IV du PAYSAN,

pour faire de l'Une ma Compagne chérie de débaûche , & de l'autre mon Tyran : je veux être esclave , moi ! je veux être par goût , ce que l'Italien m'a-fait-être par force , & me mettre audessous du fort. Je veux qu'il enrage de ne m'avoir-pas-abaisée autant que je m'abaisse ; qu'il en-crève de dépit... La tête me tourne !... C'est la joie d'avoir-retrouvé Laure , & de venir d'être-battue par le vil Laquais du plus-vil des Hommes(1)... Infortunée ! j'ai-perdu les lumières de la raison ! mon imagination se dérègle , & force mes facultés ; je succombe à l'excès de mes caprices.... Urfule ! Urfule !... quitte

(1) Qui croirait que ce tableau frénétique n'est-pas-outré !... On dédaigne , dans la haute philosophie , d'étudier le cœur-humain par-tout ; aussi le connaît-on mal ; on ignore à quels excès il peut se porter. Je l'ai-su, moi ; *vidi & lachrimatus-sum*. Cette connaissance serait très-utile à certains Magistrats , & sur-tout aux Législateurs ; elles leur donnerait bien des lumières , & leur ferait peut-être découvrir les véritables lois coercitives à porter : tous ces Malheureux ne sont pas incurables en eux-mêmes ; mais ils le sont bien-sûrement par les moyens employés aujourd'hui !

[L'Editeur.

tes vils noms ! reprend celui d'Urfule....
Mais reprendras-tu ton innocence !....
Non ! non ! c'est l'impossible. Le Plaf-
tron d'un Porteur-d'eau, d'un Nègre, de
la plus vile Canaille, des Scélérats, qui de
ses bras ont-passé à la roue, au gibet,
à la rame, ne saurait plus recouvrer un
seul sentiment d'estime d'elle-même !....
Ah ! que ne puis - je effacer le passé !
Que n'est - ce un songe , grand Dieu !
quel plaisir j'aurais au réveil !.... Mais
c'est la réalité : me voila voila ma
chair ; la voila ; je la touche , je la sens,
je suis-éveillée ; c'est moi , moi quié cris,
& ne dors pas.... c'est moi qui vient d'é-
tre-battue , foulée-aux-piéd's par un La-
quais-souteneur , à qui je n'ai pas assés
donné d'argent, pour a'ler le perdre au
billard ; il m'a-arraché mon bonnet , il l'a-
écrâsé sous ses piéd's... Voila mon sein flé-
tri... Voila mon orgueilleuse beauté ter-
nie... me voila pâle, éraillée, couverte de
rougeurs , de boutons, n'ayant plus dans

mes veines qu'un sang ardent , échauffé , corrompu... Où est le temps de mon innocence !... Maudis fois-tu , chien d'Edmond ! je te maudis ! maudite soit ta Parangon , & sa passion langoureuse ; que l'enfer la confonde ! & sa Fanchette , & la-Canon , qui ne m'a-pas-affés-surveillée , affés-retendue , & mes Parens , qui m'ont-envoyée à la Ville , qui ne m'ont pas-gardée chés eux , après mon viol !... Ah chien de vil Marquis ! c'est toi ! c'est toi !... que je t'étrangle.

J'ai - cessé d'écrire hiér , ^{le lendemain.} parce-que j'avais-écrâsé ma plume , & répandu mon encre... Malheureuse ! il n'y a plus de pardon pour moi , j'ai-maudit , & mon Père , & ma Mère , & mon Frère !... La malédiction , je vais la vérifier.

P.-f. J'apprens que tu aimes , & que tu es-aimé de la jolie Zéphire : cela me ranime&me console ; c'est une Fille-de-joie ; elle ne rougira pas de ta Soeur !

Adieu. Je n'écrirai plus.

C X X I X.^{ME}

15 mars.

L A U R E ,

à E D M O N D .

[Peinture du misérable état d'Ursule, & de Celle
qui écrit.]

IL est-a-craindre qu'Ursule ne se tue,
ou qu'elle ne se fasse-tuer. Depuis une
Lettre qu'elle t'a-écrite, elle nous ôte-
rait, si elle pouvait, tous les Hommes
qui viennent ici. Cependant, elle est-
absolument-gâtée; je le lui ai-dit; mais
elle ne m'écoute pas. Plusieurs Hom-
mes incommodés par elle, sont-furieux
& l'auraient-poignardée, ou jetée par
la fenêtre, si on ne l'avait-pas-cachée:
ils doivent - faire enlever toute notre
maison, à ce que m'a-dit un ancien Laquais
de l'Italien, qui est espion. Nous allons
nous mettre en-sûreté. Tu fais que la-
M*** nous a-renvoyées, comme trop-
libertines pour sa maison. Nous som-
mes à-présent rue *Beaurepaire*, & nous

alons-aler rue *Tiquetone*, à un troisième, pour que *Sofie* (c'est le nouveau nom de ta Sœur) soit moins-exposée à être-trouvée & reconnue. Nous-nous-mettons dans nos meubles. Si tu peux nous aider, tu nous obligeras ; car nous n'avons qu'un mauvais lit, composé d'une paille & d'un matelat dur comme une planche. J'ai - trop manqué à Gaudét, pour avoir recours à lui. Tâche de faire entendre raison à ta Sœur, s'il est possible ; ou plutôt envoie-lui Zéphire : elle s'est-éprise de cette Jeune-fille, & je suis - sûre qu'elle l'écouterà. Voila un triste sort ! avec de si-grandes richesses ! une si-belle perspective !... Si ta Sœur était comme Une - autre, nous aurions recours au Marquis : mais comme elle est, je crois que tu en-mourrais de honte, s'il la voyait..... Adieu. Je t'attens ce soir à 11 heures, rue *Tiquetone* : envoie-moi six-francs par le Porteur, si si tu les as.

C X X X.^{ME}

même jour.

Réponse.

[L'Infortuné Edmond n'est pas mieux que les deux Malheureuses.]

JE suis malade , & pauvre : mais je vous envoie par ma Zéphire tout ce que je possède. C'est une charmante & généreuse Fille. Imitiez-la : je ne veux pas vous donner d'autre modèle : même au sein du libertinage , l'innocence , la candeur , sont aimables encore : Zéphiré me le prouve ; & si je reviens un-jour de mon profond avilissement , c'est à Zéphire que je le devrai.

P.-f. Quant à Gaudét , tu le crains ; moi je le fuis ; Ursule le desire : Il ne fait pas encore toutes les horreurs qu'elle a-souffertes : Il les saura : mais s'intéresse-t-on beaucoup à une Fille comme est à-present Ursule ? Gaudét est comme tous les autres Hommes ; il aime le plaisir , & Celles qui peuvent le donner.

C X X X I. ^{ME} 27 mai.

U R S U L E ,
à E D M O N D .

[Petit commencement de retour : Hélas ! que le vice nous abaisse !]

J'AVAIS-jeté mes plumes , brisé mon écritoire : je ne voulais plus écrire : une véritable Proft..... n'écrit pas ; elle a bien autre chose à faire ! ... Je r'écris aujourd'hui. J'ai-vu une Ange , j'ai-vu Zéphire. Il y a deux mois que tu me l'envoyas , avec tout ton argent : elle y joignit tout le sien , & nous meubla. J'ai-travaillé le-plûs que j'ai-pu , & j'ai-rendu aujourd'hui à cette Ange céleste , qui refusait de recevoir , mais que j'ai forcée , en-lui-jurant que je l'alais gourmer , si elle ne recevait pas.... Je lui en-ai-demandé-pardon ensuite , je me suis-mise à ses genous , j'ai baisé ses belles mains (comme je les ai-eues !) mais avec modération , mon haleine & mes lèvres

ne font pas pures. Que j'avais de plaisir à adorer la vertu dans ma Pareille ! dans une Prostituée !... Mon cœur se dilate ; il bondit ; je le sens bondir , en-t'écrivant.... Une Prostituée , m'offre l'image chérie , mais que je redoutais de voir dans Toute-autre , de la modestie dans la mise , dans les discours , dans les actions ! d'un cœur pur , pur comme son haleine : d'une âme belle , grande , généreuse (comme je l'eus , hélas !) d'un sourire aimable , enfantin , mignard , (comme je l'eus ,) point défigurés par le tiraillement de la rage , tel qu'est aujourd'hui le-mien & celui de mes Compagnes. Ah ! deux sources de larmes.... Je n'y vois.... plus.. . mes yeux se fondent.... Oh ! oh ! mon pauvre cœur ! mon pauvre cœur !.... O mes Parens !.... Zéphire aime sa Mère.... Eh ! quelle Mère !.... Une Mère comme moi , une Infame !.... Zéphire , bonne , tendre fille , batue par elle , prostituée par elle , trom-

pée, vendue par elle avant l'âge de onze ans, Zéphire dit, — C'est ma Mère : je ne veux plus être ce qu'elle veut que je sois ; mais , son chagrin me déchire le cœur : je donnerai ma vie pour elle , mais non ce qu'elle veut-. Et moi , qu'ai-je-fait à la mienne ? à la mienne , si-bonne , si-tendre , qui s'ôtait le nécessaire , pour me donner le superflu ; qui me portait dans son vertueux cœur !..... O ma Mère !.... ô mon Père !..... mon vénérable Père !.... Mon Père !... Ah ! ces deux noms me déchirent le cœur !..... Furies , laissez - moi dumoins écrire à mon Frère la douleur qui me déchire le cœur ! Furies , vous n'y perdrez rien !...

.....
Viens me voir ; mon cœur s'attendrit ; je t'écouterai..... viens ; je péris : viens ; peut-être fera-ce pour recevoir mon dernier soupir.

(Il y a toute-apparence qu'Edmond n'y ala pas : Il la fuyait alors ; la vue de son infortunée Sœur le déchirait de remords.)

C X X X I I.^{MS}

5 juin.

E D M O N D.

à L A U R E.

[Le Corrupteur, après les avoir tous abbatus ,
est encore debout !]

PRÉPARE ton cœur & ton courage ,
Laure ! arme-toi d'effronterie , si tu le
peux : ou plutôt , viens modestement te
mettre aux genous de l'*Ami* le plus di-
gne , & le seul qui nous reste. Gaudé^t
est arrivé.

1 *P.-f.* Je n'ajoute rien à ce mot : c'est
un coup-de-foudre. Préviens Ursule :
encourage-la , si tu n'es pas toi-même
sans courage.

2 *P.-f.* Il fait tout : l'excès de sa fureur ,
me prouve son amitié ! Dieu ! qu'elle
était grande & belle ! elle m'a causé
un mouvement d'honneur , le premier ,
depuis trois-ans (1).....

(1) Voyez , *Tome III*, p. 59 & *suiv.* du PAYSAN, dans quel avilissement & dans quel abandon de lui-même il était-tombé.

C X X I I I^{MB}.

6 juin.

Réponse.

[Laure apprécie enfin, & le Corrupteur, & le vice ; mais il est trop-tard ! Elle raconte ses folies.]

MES torts avec l'*Ami* sont-ils de-nature à être-pardonnés ? Je t'en - fais juge , Edmond ; & d'après ta réponse , j'irai le voir , ou je le recevrai ; dans les deux cas , je ne veux point paraître en-coupable : Je ne *la* suis pas, d'après ses maximes , & c'est à lui-seul qu'il doit s'en-prendre, s'il a-été-trompé.

Quand je commencai d'être infidelle , du temps d'Ursule , l'*Ami* , qui préférerait sa possession à la mienne , ferma les yeux , & je m'accoutumai ainsi au vice ; car c'en-est un que la prostitution : l'état de mon Amie , & celui qui me menace chaque jour , le prouvent sans réplique. Lorsqu'Ursule fut-disparue ; que tu fus parti pour l'Angleterre , à la poursuite du Porteur-d'eau , que l'Italien y avait-

envoyé , sur quelques menaces , que les doutes de l'*Ami* lui avaient-fait lâcher , de peur d'avoir ici ce Témoin contre lui , toutes les scènes d'horreur qui se succédaient , me tinrent effrayée. Cependant nous ignorions les plus-cruelles !... Le Porteur - d'eau poignardé , toi , sauvé comme par miracle , de retour en-France , tu disparus , soit pour te cacher , soit par d'autres causes : mais tu n'avais rien à craindre de l'Italien ; il aurait lui-même fait-poignarder le Porteur-d'eau , qu'il n'osait-rendre aux fers , s'il n'avait-craint que tant d'atrocités ne se découvrirent : Il nous fit-dire , qu'il ne poursuivrait pas Edmond , qu'il excusait un Frère outragé , dont la Sœur était-avilie jusqu'à ce point. Le trouble causé par toutes ces infamies se calma. L'*Ami* fut-obligé de faire un voyage à Au** ; je demurai seule & ma maitresse , ma Mère étant dès-lors comme morte. Je me livrai à tous les égaremens , qui avaient-perdu ta Sœur ,

& moi, si-bonne-conseillère du temps de Lagouache, j'en trouvai un Pareil, qui me ruina. Tout fut-consumé en-six-mois. *L'Ami*, à qui je n'osais écrire ma position, devait bientôt revenir; je vendis le reste des meubles, & je suivis mon indigne Amant dans un hôtel garni, rue *Tirechappe*. Il ne me fit pas languir: dès le lendemain-matin de notre arrivée, tandis que je me livrais au sommeil, dont il m'avait-exprès-garantie durant la nuit, il disparut avec tout mon argent, tous mes bijoux, ne me laissant que mes hardes, & les choses dont le poids l'aurait-embarassé: mais il fit main-basse sur mes dentelles; il m'ôta jusqu'à des boucles-d'oreilles que j'avais en-ce-moment, ainsi que celles de mes souliers. Je m'éveillai, tandis qu'il dégarnissait mes oreilles; il m'embrassa, & me dit de dormir; que cela me blessait. J'étais sans défiance, à-demi-assoupie, les rideaux tirés. Je me tins-tranquille, & il sortit.

Cependant je réfléchissais machinalement aux boucles-d'oreilles qu'il venait de m'ôter ; je ne me rendormis qu'affés-mal, & aubout d'une heure , cette idée m'é-tant revenue fortement , je sautai hors du lit. Je m'habillais à-la-hâte, quand un Commissionnaire m'apporta une Lettre. Je cherchai ma bourse , pour le payer. Je ne la trouvai pas. J'alai à ma male ; je l'ouvris : pas le sou ! Je brisai enfin le cachet , & je lus :

*M*A chère Femme : Ne t'inquiète pas de mon absence d'une partie de la journée. Je suis au jeu : j'ai-perdu hièr ; mais j'espère me rattrapper aujourd'hui : J'ai-pris notre argent ; mais je t'en-rendrai bon - compte ce-soir. Ne le cherche pas. Comme je n'avais pas de monnaie, j'ai-pris la tienne : tu n'as rien à dépenser aujourd'hui , sois tranquile. A ce soir.

Le Commissionnaire est payé.

Je fus très-en colère , tout en-croyant

que c'était une vérité ; je ne pensais qu'à la possibilité d'une perte au jeu de tout ce que nous avions. Je me tranquilisai : je dînai seule , & il falut , dès ce premier repas , demander crédit , qu'on me fit d'assés mauvaise-grâce. Dans l'après-dînée , je voulus mettre quelque-chose en-ordre de mes hardes : j'ouvris mes malles ; plus de dentelles , plus de bijoux ! il ne restait que mon linge & mes robes ! j'eus la bonhommie de croire , qu'il avait-craint les revers du jeu , & qu'il s'était-muni : mais je me promettais bien , si je pouvais r'avoir ce qui m'appartenait , qu'il n'y toucherait plus ! Je l'attendis pour souper. Personne. Je mangeai quelques tristes restes de mon dîner , je me mis à lire , en-attendant , jusqu'à six-heures-du-matin , que je m'assoupis. En-m'éveillant , il me sembla qu'un voile se déchirait de devant mes yeux ; je sentis que j'étais-dupée , volée , abandonnée , sans ressources ! Je
fus

fus au-desevoir.... Cependant je me calmai songeant que souvent les Joueurs passent le jour & la nuit : mais ce retard était pour moi d'un mauvais-augure : j'imaginai qu'il avait-perdu , & qu'il n'osait revenir. Je fus toute la journée dans un état cruel. Vers le soir, n'ayant-rien-pris, Je fis vendre une de mes robes , qu'on donna pour une misère , quoiqu'elle fût très-belle , & j'eus quelque'argent.

La nuit vint : j'étais à chaque instant aux écoutes; chaque Passant me paraissait Celui que j'attendais , & mon cœur battait à la marche de tous-ceux que j'entendais sous mes fenêtres : ils s'éloignaient , & j'étais au-desevoir. Enfin quatre jours s'écoulèrent. Je témoignai alors mes inquiétudes à mon Hôteffe Elle me dit , qu'il falait faire-faire des recherches. — Mais il a-empporté tout mon argent ! — Vous avez des effets , vendez. — On n'en-donne rien. — On fait ce qu'on peut dans votre passe-. Il

falut vendre, & en-peu-de-temps, ruinée, accâblée de chagrins & de honte, obligée d'avouer au Commiffaire, devant quêt je portai plainte, que ce n'était pas mon mari, je me vis huée, & ne fâchant où me cacher.

Dans cette fîtuâtion, il falait recourir à l'*Ami*. Je m'en-gardai bien ! c'était lui que je redoutais le-plûs. Mon Hôteffe, qui me voyait à la fin de mes ref-fources, me dit que puisque j'étais déjà..... je n'avais qu'à l'être davantage, fi je n'avais rien de mieux à faire. La honte, la colère, l'indignation contre moi-même, & contre les Autres, me fit fuivre ce confeil ; je la priaï de me laiffer ma chambre, & de m'adrefler Quelqu'un. Elle m'envoya effectivement un Marchand de la rue *du-Roule*, âgé de cinquante cinq ans, un grand-sec-bourgeonné, qui m'offrit un louis par femaine. J'acceptai, ne pouvant faire autrement. Mais bientôt le dégoût que me caufa cet Homme, me le rendit infupportable. Je vendis

secrètement tout ce qu'il m'avait-donné, je tirai de lui le plus qu'il me fut possible, je me mis de mon mieux, & j'ai me promener au *Palais-royal*, dans les allées solitaires. J'y fus enfin-abordée par un Homme moins-laid que le Bourgeonné, mais environ du même âge, qui me parla honnêtement d'abord, pour me sonder. Le voyant à-peu-près ce qu'il me fallait pour l'instant, je ne fis pas la bégueule, je ris avec lui. Charmé de ma rencontre, il me fit des propositions, que je reçus mal, & dont il me demanda-pardon. Il allait me quitter. Je le retins. — Vous êtes un galant-homme, lui dis-je, & je ne veux pas vous tromper. Vous m'avez-prise pour une *Fille* : ce n'est pas mon fort, grâce au ciel : mais je puis me lier avec un Honnête-homme... Le voyant interdit, j'ajoutai : — Je donnerai toutes les preuves possibles de mon honnêteté : voyez ? Je ne suis-venue ici que pour

faire une Connaissance, dont j'ai-besoin : je la veux honnête ; vous me convenez : ne laissez pas échapper une occasion que vous ne retrouverez peut-être jamais.... Mabeauté (à ce qu'il me dit) me rendait persuasive ; il me répondit, Que si j'étais effectivement une Fille décente, & non une Coureuse, que je lui convenais parfaitement, & qu'il s'estimerait heureux de m'être-utile. Je lui fis alors mon histoire, à quelques déguisemens-près. J'avais-eu trois Amans successifs, auxquels j'avais-été fidelle : Le Premier était en - Amérique pour ses affaires, & ne m'écrivait pas : le Second m'avait-abandonnée, sans me rien laisser ; & je ne voulais pas du Troisième, qui n'avait encore (disais-je) rien obtenu de moi. Je parlais avec la candeur & la naïveté que tu me connais ; je fus-crue, & conduite dans la rue *du Chantre*, où l'Homme me montra un petit appartement très-joli, que venait de quitter une Maitresse qu'il avait

depuis deux ans , laquelle était-entrée à l'*Opéra* , où elle commençait à se distinguer. Je fus-installée sur-le-champ , les clés me furent-remises: nos conventions furent trois-louis par-semaine , sans les robes & les autres présens. Contente de ce qui m'aurait paru bien-mesquin avant mes malheurs , je retournai chés moi ; j'emportai dans un fiacre , qui m'attendait rue *Bethisi* , tous ce que je pus emporter , & je quittai chambre , Hôteffe , & vieux Bourgeonné , pour ne les plus revoir , si je pouvais.

Mon nouvel Amant vint souper avec moi , & débuta par quelques présens. J'ai-vécu avec lui assés-tranquile , quoique je letrompassé presque tous les jours. Je me mis à faire des parties avec mes Voisines , chés des Abbeffes célèbres , à un louis par-soirée. J'amassai ainsi quel-qu'argent , car je suis naturellement ménagère. Un - jour (le plus-malheureus de mavie , après celui où j'ai-quitté

l'Ami), j'ai chés la-G** (où était- alors enfermée *Urfule* à mon infu): nous étions quatre Femmes. J'y trouvai trois Hommes; on attendait le Quatrième. Il arriva. Juge de ma confusion & de mon embarras, quand je vis paraître dans ce quatrième Convive mon Marchand bourgeonné de la rue *du-Roule*! Je crois qu'il ne venait pas au-hasard, & qu'il m'avait- aperçue dans cette maison. Il se félicita ironiquement du bonheur de me retrouver, & il vanta mes charmes à Celui qui m'avait- choisie. J'en-fus quitte pour cela en-ce-moment. La joie régna; on soupa; on se divertit, & je ne fis pas la prude, moi qui l'avais-toujours-faite avec l'Homme-bourgeonné. On se sépara vers le matin, & je pris un fiacre, à qui je me gardai-bien de nommer ma rue; je le fis aler au *Marais*, & de-là chés moi. Mais en-descendant de ma voiture, je n'en-aperçus pas moins le malheureus Bourgeonné. Je me

promis bien de demander à déménager dès le jour même , sous prétexte que j'avais-été-vue de Quelqu'un de ma Famille. Je n'en-eus pas le temps. Le Bourgeonné se tint aux-environs de ma porte , sans la perdre-de-vue , & dès qu'on entrait , il venait voir , si c'était chés moi. Il eut la patience d'attendre jusqu'à deux heures , que mon Amant parut. Il le vit entrer. Un instant après , il sonna , & me demanda. Ma Domestique répondit , que j'étais en - affaires. —Je le fais , reprit-il ; je suis l'Intendant du Monsieur qui est là , & je voudrais lui dire un mot-. La Sote vint avertir mon Amant , que son Intendant le demandait. Il sortit , & alla-parler au Bourgeonné , qui l'entretint quelque-temps à-l'oreille , lui représentant sans-doute , combien il s'exposait avec moi , d'après les parties que je me permettais. Il offrit de me confondre , & de le convaincre par lui - même. Mon Amant

accepta le dernier parti , & rentra auprès de moi. J'aperçus quelque altération sur son visage. Je lui demandai , s'il avait-reçu quelque mauvaise-nouvelle ? Il répondit que oui ; mais que c'était une bagatelle , & qu'il verrait si le mal était comme on le disait.

Le soir , la - G** me fit encore demander. Je refusai. Plusieurs semaines de-suite , je tins-ferme. Enfin , au-bout de plus d'un mois , j'oubliai peu-à-peu ma rencontre , & j'alai chés la-G** ; mais j'exigeai pour condition , que je verrais les Hommes de la partie à-faire avant que d'entrer. Elle y consentit , & à la première occasion , je me rendis à ses offres. J'arrivai bien-voilée. Je descendis en - faisant raser la porte par mon Fiacre , & j'entrai. Mais avant de me montrer où j'étais attendue , je rappelai à la G** la convention. Elle me fit-
envisager les Acteurs : Un des quatre était mon Amant , & un-autre le Bourgeonné.

geonné. Je reculai vivement, & je dis à la-G** , que j'alais lui envoyer à ma place une de mes Bonnes - amies. Je retournai promptement chés moi, & je me substituai une petite-Fille-de-modes, de chés la *Dub**, qui était très-jolie.

Cependant on m'attendait avec impatience. Quand la petite *Adelaïde* entra, tous les yeux se portèrent vers la porte. On appela aussitôt la-G**. — Mais ce n'est pas - là ce que nous attendions ? — Pardonnez ; c'est ce que je vous ai promis ; elle est charmante ; cela est neuf ; c'est du joli & du bon. — Mais nous attendions cette Autre (dit le Bourgeonné), qui a l'œil si-fripon ; là, Celle qui porte sa tête avec tant de grâces, & qui avait une robe de mousseline, lorsque je vins ici la dernière-fois ? — Je ne me rappelle pas cela : Voilà ce que j'ai de mieux, & je n'en - connais pas d'Autres-. Le Bourgeonné fut-confondu. Cependant la partie se fit.

Tome IV, VII Partie. E

Le lendemain , mon Amant , qui m'a-
vait toujours battu-froid depuis son en-
tretien avec le Bourgeonné, me parla d'un
air plus-ouvert ; il me proposa la promena-
de, & me fit-descendre chés la-G**. Il ne
me fut pas difficile de comprendre son des-
sein. Je ne laissai-voir auqu'une surprise ;
je descendis avec lui, & j'eus la plus-grande
attention à ne pas faire un pas qu'il ne
me guidât. Il me présenta à la-G**. Je
ne fis pas le moindre geste , le moin-
dre coup-d'œil ; je la saluai froidement
& cérémonieusement : elle en-fit de-
même, & pendant une visite de plus
d'une heure, il ne nous échappa rien.
Mon Amant me ramena, & arrivé à la mai-
son, il se jeta à mes genous , me décou-
vrit ses soupçons , & m'en -demanda-
pardon. Je versai des larmes, & je lui par-
donnai cependant de fort-bonne-grâce.

Me voilà donc un-peu rassurée. Je
m'observai soigneusement , & ayant-dé-
couvert chés une de mes Amies, un

passage par sa maison d'une rue à l'autre, je profitai de cette découverte, pour aler chés elle, n'y rester qu'un instant, & me rendre de-là voilée chés la-G**, ou ailleurs. Cette vie dura trois-mois. Mais le coup-de-foudre le plus-funeste m'attendait. A-force de m'observer, je m'oubliai une seule-fois, & cette fois me perdit. J'alai-voir la-M***, chés quî je n'avais pas encore mis le piéd : elle m'avait-demandée sur ma réputation de mignardise. J'étais bien-aise de faire sa connaissance ; je me rendis chés elle, en-passant néanmoins par la maison de mon Amie. Le hasard voulut, que lorsque j'entrai dans ma brouette, parfaitement voilée, la finesse de ma tâille frappât un Homme bien-mis, qui passait, & qui le dit à Un autre ; cet Autre était mon Amant. Les deux Hommes suivirent la brouette, jusque chés la-M***. Comme je n'étais-pas-sortie de chés moi, je n'étais-pas-soupçonnée. Je fis-raser

la porte, & je m'élançai dans la maison. Les deux Hommes ne virent que peu de chose de ma taille. Mais leur curiosité était-excitée : J'avais aux yeux du Premier ce charme du premier Objet qui nous plaît dans le jour, charme toujours si-puissant, qu'il centuple la valeur d'une Femme, & qu'un Homme qui pourrait avoir ainsi toutes Celles qui le frappent de cette manière, éprouverait une volupté, sinon absolument inconnue, du moins très-rare. Ils entrèrent, & demandèrent à se choisir une Compagne, pour passer agréablement une heure de temps. Je venais d'entrer dans le salon de la-M***, & on me donnait une clé, pour aler me renfermer, lorsqu'entourant la première marche, je me trouvais en-face de mon Amant. Je voulus fuir, & me hâter de monter. Il me retint par le bras : —Je vous y trouve! Il ne me dit que ce mot. Et appelant la-M*** : —Vous pouvez garder Ma-

demoiselle ici , puisque votre maison lui plaît ; car elle n'en-trouverait pas d'autre à son retour-. Il me salua ironiquement , & partit seul , en-disant à son Ami : —Tu peux t'amuser ; voila une *Fille*-. Je restai confondue , & mes larmes coulèrent. La-M*** lui dit , qu'elle ne voulait pas de moi , si j'étais honnête - fille , & qu'elle allait me prier de sortir de chés elle sur-le-champ. L'Ami me consola. Je tâchai de le toucher par une fausse confiance : je lui fis quelques aveus , que je motivai comme je pus , & je le priai de me prendre , lui jurant une fidélité à toute épreuve. Je lui avais trop-plu , pour qu'il me refusât : Il m'emmena chés lui , car il était garçon ; & là , après m'avoir-rassurée , & promis un sort comme celui que me faisait son Ami , il ajouta : —Mais prenez garde ! je ne vous quitterais que pour vous faire-mettre à l'*Hôpital*!

J'abrège ce récit. Je le trompai au-

bout d'un an , une seule-fois , que je le croyais en-campagne : Il le fut , & le même soir , je fus conduite à *Saint-martin*. C'était un jeudi. Le lendemain , je subis la honte d'être jugée en-public avec les autres Malheureuses , & je fus conduite à la *Salpêtrière*. J'y restai trois-mois. En - en - fortant , je retournai chés la-M*** , qui me fit guérir d'une maladie de la peau , & on me coupa les cheveux. Je n'avais absolument pas le fou : lorsque je fus-guérie , elle ne me trouva plus-digne de sa maison ; elle me renvoya : J'alai dans un endroit où je trouvai Ursule , avec laquelle je retournai chés la-M*** , qui nous reçut à-cause de la réputation de ta Sœur , & qui nous garda six-mois.

Tu fais le reste, Edmond: voilà ma vie, en-y-ajoutant , que je aujourd'hui les Passans & que j'ai peutêtre l'incommodité de ta Sœur. Puis-je paraître devant l'*Ami* ? Parle ? Ta réponse sera ma loi ; je m'interdirai le raisonnement.

C X X X I V.^{MB}

7 mai.

G A U D É T ,

à L A U R E .

[Le Séducteur profanait la sainte amitié, en la ressentant comme il ne méritait pas de la ressentir. Il donne trop-tard des maximes de retenue.]

C'EST moi qui vous répons : J'ai-lu votre Lettre. Vous avez-eu tort de me fuir, Laure; & si ce tort n'était pas l'origine de tout ce que vous avez-souffert, de tout le dommage que vous - vous-êtes causée à vous-même, je vous le pardonnerais aisément ! mais comment voulez-vous que je vous pardonne le mal que vous avez-fait à mon Amie, à ma Compagne, à Celle que je regardais comme Une autre moi-même ? Insensée ! comment veux-tu que je te pardonne !... à-moins que je n'espère réparer tout le mal que tu'es-fait !... Va, ce n'est ni ta beauté, ni ta vertu, ni tes mœurs que j'ai-aimées, c'est toi ; & tu me res-

tes !... viens , non dans les bras d'un Amant... jamais ! jamais !... viens renaître dans le sein d'un Ami ! connais-moi , toi qui m'as-quitté , qui m'as-redouté , compare-moi aux autres Hommes , & donne-moi un nom , si tu peux le trouver !

P.-f. Lisez le papier ci-inclus , Laure , & montrez-le à votre Cousine.

Ce qu'on ne peut faire.

I , Il n'est pas d'actions défendues absolument : celles qui paraissent les plus-criminelles , sont quelquefois permises ; d'après les circonstances : l'affacinat , le meurtre , le viol , l'incendie , le poison , le vol , la fraude , le pillage : Si vous ne distinguez pas , & que vous affaciniez , que vous tuiez , que vous forciez la pudicité , que vous mettiez le-feu , que vous empoisonniez , que vous voliez , que vous fraudiez , que vous pilliez , vous serez puni par les lois , & en-horreur au Genre-humain.

II , Chaqu'un est maître de son corps :

(On voit que Gaudét ne fait comment s'y-prendre, pour reparer le mal qu'a-fait sa fausse doctrine; & ceci est beaucoup-plus en-faveur aes mœurs, que le plus beau Traité-de-morale.

Ce qu'on peut faire.

I, Il est permis d'assaciner à la guerre, c'est-à-dire, de guetter nommément un Ennemi, & de le coucher par-terre d'un coup-de - fusil, de pistolet, de sabre, d'épée, de poignard: On tue licitement, en-se-battant dans la mêlée: On peut violer, si le Général qui met la Ville au pillage, l'ordonne; l'infamie retombe sur lui: On peut incendier à la guerre, on le doit quelquefois: On peut empoisonner les vivres d'une Garnison opiniâtre: On vole, on pille, on trompe légitimement sur mer & sur terre, pendant cet horrible fléau, qui ne l'est que par le mal qu'il autorise.

II, Certainement il est-permis à une Femme, à un Homme d'user de ses

mais en-abuser , au-point de se perdre
soi même moralement & physiquement ,
est un crime contre la Nature & contre
la Société : La Nature nous punit par
les maux physiqs, tels que les maladies :
La Société, à laquelle nous-nous-sommes
rendus inutiles, nous flétrit, nous rejète
de son sein ; nous couvre d'opprobres,
d'infâmies : Je ne vois pas du-tout qu'elle
ait-tort ; & c'est une très-fausse philoso-
phie, que de prétendre se mettre audeffus
du deshonneur social ; il est un mal réel,
un mal qui a les conséquences les-plus-
sérieuses: Vous dites, dans une Lettre que
j'ai-vue, que je vous-ai-ôté tout frein: je ne
vous ai-pas ôté celui-là; tout-aucontraire ;
je vous ai-toujours dit, qu'*Epicure* ne
violait pas les lois de son pays. J'ai-pensé,
en-vous-parlant, que je parlais à des Êtres
raisonnables, auxquels il suffisait de dire,
*la raison, la reciprocité ne veulent pas
cela*: La *Raison*, c'est Dieu: la Reci-
procité, c'est la Société: tous-les-deux
punissent l'un pour l'autre.

facultés, pour le plaisir, en-se-tenant dans les bornes de la raison : Les actions naturelles ne sauraient être un crime contre la nature, quoique les Hommes aient-pu convenir entr'eux, qu'il ne serait - permis de s'y livrer qu'en - telles & telles circonstances : C'est - pourquoi, dans le cas où la convention-sociale générerait la liberté naturelle, je crois permis de se cacher pour se satisfaire, & pour éviter le deshonneur ; à condition qu'on n'outragera pas la nature : Car alors, si les peines physiques venaient à déceler la violation de la loi sociale, on souffrirait également & la peine que la Société imposera, & celle de la Nature : or c'est une folie que de s'y exposer. Si donc une Fille fait un Enfant, qu'elle se cache : mais si on vient à le savoir, qu'elle s'en - fasse - honneur, comme d'une action naturelle, & qu'elle en-tire la preuve, qu'elle n'est pas une libertine. Car l'estime publique nous

III. On n'est pas obligé de croire telle ou telle Religion ; mais si on brave impudemment toute espèce de Religion devant le monde , il en-resulte de grands maux : 1 , On scandalise , on blesse cruellement. Ceux qui croient une Religion quelconque ; on les anime contre soi ; on leur inspire le desir de nous faire du mal : 2 , Comme les Gens non-instruits , qui ont-besoin du frein de la Religion , sont en-très-grand-nombre , il arrive de-là , qu'on contribue à les rendre nuisibles à la Société : D'où il suit , qu'on est réellement coupable , par cela-seul : On ne peut donc , à cause du scandale & du danger , manquer à l'acquitter des devoirs publiqs de la Religion.

IV. Rien ne nous force à faire du bien aux Autres : la Nature , à-la-vérité , nous a-donné la compassion ; mais l'intérêt personnel que nous tenons d'elle , est beaucoup plus-fort , & il nous est impossible de ne pas en-suivre l'impulsion : Mais ne leur fessons jamais de mal ,

est nécessaire, & quand elle nous échappera d'un côté, il faut tâcher de la rattrapper de l'autre.

III. *Il suffit de ne pas scandaliser, & de ne pas contribuer à ôter aux Ignorans un frein nécessaire: notre croyance ne peut jamais être-opposée à nos lumières: mais je soutiens que la croyance chrétienne est conforme aux lumières, & qu'il n'est rien de si-aisé que de modeler sa conduite sur cette croyance, qui consiste, à aimer ses Semblables, à leur faire du bien, à rendre à l'Etre-principe l'hommage filial de notre existence, à regarder J.-C. comme la plus-pure émanation de Dieu, eu-égard au bien que sa doctrine a-fait aux Hommes.*

IV. *Nous ferons toujours du bien aux Autres: parce qu'il en-resultera pour nous une sûreté d'existence, qui est le plus-grand des plaisirs: ce bien nous sera-rendu par les Autres;*

quoiqu'il se présente un grand bien personnel à notre égard, par une raison dictée par le bon-sens & par l'équité : le bon-sens nous enseigne, que tout ce que nous faisons, peut nous être fait : l'équité nous dit, qu'un mal fait à Autrui blesse l'Ordre éternel, qui est Dieu ; & cette voix, qui se fait entendre au fond de notre cœur, & qu'on nomme *conscience*, est celle de l'Ordre éternel, dont elle atteste l'existence contre tous les beaux raisonnemens des prétendus Athées, qui ne le sont pas plus que moi en-ce moment. Il faut écouter cette voix ; sans quoi la peine de la violation sera prompte, fût-on revêtu de la puissance souveraine.

Préjugés à respecter.

I, *Les Diables*. Il est certain, quoiqu'on en-dise, que c'est une fausseté, que leur existence ; que leur croyance peut produire du mal ; qu'elle cause des frayeurs très-douloureuses aux Ames honnêtes & timorées ; qu'elle a-empoisonné les derniers momens d'une foule de malheureus Moribonds.

nous jouirons d'un sentiment délicieux, celui d'en-être aimés, sur-tout, si nous faisons le bien desintéressément, & sans blesser l'orgueil de nos Obligés : notre réputation de bienfaisance, ou de bienveillance (car l'une égale l'autre, lorsqu'on manque de pouvoir) n'en-sera pas moins-étendue, & elle en-sera beaucoup-plus-pure : tout ce que l'ostentation ôte au secret, elle l'ôte à notre réputation, pour le donner à l'ingratitude. Celui qui fait du mal aux Autres ; est un Fou, qui, de gaieté de cœur, s'expose sous une maison que des Maçons démolissent.

Passons aux Préjugés à-respecter.

I, Mais combien n'a-t-elle pas retenu de Scélérats ! Je me rappelle que dans ma jeunesse, aux veillées, on m'en-faisait des contes, qui excitaient en-moi un frissonnement salutaire, qui m'a-éloigné de mille actions, non-seulement injustes, mais préjudiciables à ma santé.

II, Celle des *Anges* n'est pas à-beaucoup près aussi utile, ni aussi dangereuse.

III, Celle des *Revenans* est moins-effrayante que celle des *Diabes* ; mais elle l'est beaucoup ! Il faudrait la rectifier à la chinoise ; en-bannir ce qu'elle a d'effrayant , & la rendre un sujet de consolation.

IV, Les *Médecins* guérissent de très-peu de maladies , & tuent beaucoup de monde : il semble qu'il les faudrait anéantir , comme dangereux, comme nuisibles au Genre-humain ?

V, Les *Rêves* : C'est une vraie superstition , & jamais les songes n'ont rien-signifié : C'est un effet de ce qu'on a, ou vu, ou entendu, ou senti, ou pensé, ou une combinaison monstrueuse de tout - cela , opérée par les organes matériels de la pensée durant le sommeil : Rarement les rêves ont pour objet ce qui nous arrive actuellement, quoique cela nous affecte beaucoup ; ils ne nous retracent le plus - ordinairement

II, *Cependant, combien de Voyageurs effrayés elle a-rassurés; combien de Soldats chrétiens elle a-rafermis, lorsqu'ils étaient le-plus-exposés!*

III, *Par ce moyen, elle serait très-utile! elle entretiendrait les Enfans dans la soumission à leurs Parens, & Ceux-ci dans la tendresse paternelle & maternelle.*

IV, *Non: Combien de Malades la confiance au Médecin tranquillise sur leur état, & qui guérissent naturellement au-moyen de cette précieuse tranquillité, que les Animaux ont sans Médecins!*

V, *Comme les Songes sont très-souvent relatifs aux choses qui nous ont-fortement-occupés, il peut arriver, & il est quelquefois-arrivé, que l'Homme endormi qui les a, peut fortuitement penser quelque-chose de très-utile, dont la sagesse l'étonne à son réveil: mais j'ai-remarqué que*

que les choses éloignées, & dont le souvenir commence à s'effacer. La manière-de-rêver n'est pas la même pour tous les Hommes, il en est dont les rêves sont agréables & sages, d'autres dont les rêves sont fous; enfin le même Homme a des songes tantôt sages, tantôt fous.

VI, Je ne mets pas la *Religion* au rang des préjugés : mais il y a des préjugés dans la Religion, qui paraissent très-préjudiciables au bonheur du Genre humain : j'ai-pensé quelquefois à en-faire un plan de-réformation, que dans ma jeunesse je croyais d'une sagesse consommée : heureusement que j'ai-différé de le publier ! Les Prêtres sont riches, au lieu d'être pauvres : ils ne présentent que de l'ostentation dans le culte, au lieu d'adorer en-esprit & en-vérité : ils sont acharitables, vindicatifs, impérieux ; ils négligent d'observer toutes les maximes du Législateur, au-point de faire précisément le contraire de ce qu'il prescrit, &c.²
 (N.² Ceci n'est pas la faute des Prêtres,

les choses révées, crues faciles, étaient toujours réformables à l'exécution.

VI, *Les prétendus abus de la Religion sont devenus nécessaires avec le changement des circonstances: Par-exemple, il n'est Personne qui, l'évangile à la main, ne condamne la représentation, le cérémonial introduit dans la Religion, & sur-tout les richesses: Cependant, si l'on fait-attention que la Religion chretienne, par-exemple, simple, républicaine dans son origine, est-devenue la Religion des Monarchies; si l'on considère, qu'elle est-devenue loi & constitution des Etats, objet de la vénération publique, frein des Méchans, espérance & consolation des Bons, on sentira qu'il lui a-falu de l'appareil, de la majesté, au lieu de son humilité, de son obscurité premières. Il n'y a qu'un seul point de réforme à exécuter aujourd'hui, c'est le choix sévère des Ministres, la pu-*

qui sont toujours ce que le Gouvernement veut qu'ils soient ; mais celle des Législateurs civils , qui ont-envisagé la Religion sous un-point-de-vue différent du véritable. Ainsi , toutes-les - fois que les Philosophes déclament contre les Prêtres , c'est qu'il faut un mot , pour se faire-entendre : les Prêtres ne sont pas plus-coupables des abus de la Religion , que les autres Citoyens. Ils reçoivent , comme eux , de l'éducation , tous les préjugés dangereux sur leurs prérogatives , & ils les soutiennent par intérêt-personel : mais que la Société règle une-fois ces prérogatives , & le Prêtre , qui est notre fils , notre frère , sera ce qu'on voudra qu'il soit.

VIII, Les *occupations basses* , quoiqu'utiles sont méprisées : qu'en - résulte-t-il ?

VIII, Le préjugé de *la différence des conditions* , est contraire à la raison , à la Religion :

IX, *Pourquoi une Femme ne reçoit-elle pas tous les Hommes ?* Ce qui est permis avec l'Un , ne peut-être défendu avec l'Autre : c'est un préjugé ?

reté de leurs mœurs; il faut augmenter leur considération, au lieu de la diminuer: mais il faut qu'ils soient toute-humilité, douceur, charité, que jamais ils ne plaident: Il faut que Celui qui, étant-entré dans cet état saint, n'en-pourra soutenir la pureté, ait la liberté d'en - sortir, & de redevenir profane, &c.^a C'est le seul moyen de maintenir la pureté dans un Etat spécialement établi pour inspecter les mœurs.

VII, Que ces occupations étant faciles, elles ne sont-exercées que par les Incapables; tous les autres Citoyens s'en-éloignent, & s'élèvent par l'émulation aux choses sublimes.

VIII, Mais il maintient l'ordre, dans la société civile, où il est impossible que les Citoyens soient tous la même chose.

IX, Rien de plus sage que cette prohibition, dans tous ses effets: Elle

a-fait naître la pudeur, sentiment si-utile, qu'il est le charme de l'amour : Elle a-empêché que parmi les Hommes, chés qu'il l'imagination est - facile à dérègler, l'incontinence n'anéantît le Genre-humain : Elle a-fortifié l'attachement des Hommes pour les Femmes, celui des Femmes pour les Hommes.....

Je m'arrête ici : Tout ce que vous nommez préjugés, depuis que votre conduite vous a-fait-craindre le mépris de vos Semblables, ma chère Laure, peut également se justifier : pour réformer les abus, il faudrait avoir des moyens assurés, d'empêcher que les nouveaux usages n'en - fissent pas naître de plus - dangereux (1).

Ursule & Vous m'avez - convaincu d'une grande vérité ! C'est qu'il faut

(1) Gaudet, comme on l'a-dit, tâche ici de réparer le mal qu'il a-fait, mais à sa manière : il n'ose, ou ne veut pas se démentir tout-à-fait.

des lumières peu-communes, un esprit aussi rare que juste, pour ne pas avoir besoin de préjugés, de loi, de frein. Ursule s'est-perdue; je la regrette à-proportion, de ce qu'elle pouvait monter plus-haut, avec ses charmes, ses grâces, ses talens. Je ne doute pas que je n'en-fusse venu-à-bout, sans l'Italien. Je me suis-déjà-vengé des Joueurs qui l'ont-humiliée; je les ai-découverts, ils sont-pristous quatre, & vont-partir pour les *Galères*, auxquelles j'ai-trouvé-moyen de les faire-condamner, en-fouillant dans la sentine de leur vie passée. J'ai-eu-soin qu'ils fussent-instruits de la cause de leur malheur. Edmond a-puni faiblement le Porteur-d'eau, en-s'exposant lui-même; tandis que moi, je l'eusse-fait-rompre sans m'exposer. Je laisse la-G** : parce-que sans elle, Ursule n'existerait plus: elle avait des ordres pour cela, qu'elle n'a-pas-exécutés: D'ailleurs, je fais que c'est ex-

près qu'elle a-laissé Ursule s'échapper : elle avait mis de l'argent à sa portée , que l'Infortunée n'a-pas-pris ; grâce pour elle , en - conséquence. Mais tout le reste sera-puni ! La vengeance est-ici un acte-de-justice ; & comme les Hommes ne me la donneraient pas , je la prendrai. Je veux qu'elle fasse-frémir Ursule elle-même. Je me suis-emparé, à force d'argent de toute la Cinaille qui l'a insultée : la lecture de sa *Relation* m'a-rendu-furieux , & j'ai - eu-soin de faire prendre tous ces Gens-là ; les Uns pour vol domestiq, que j'ai-découvert, ont-été- pendus ; les Autres, pour différens sujets, ont-été soit aux *Galères*, soit à *Bicêtre*, d'où j'aurai-soin qu'ils ne sortent pas de sitôt. Tout-cela fait , que c'est Ursule qu'on-venge. Reste le Plus-coupable !

Mais la vengeance est-elle légitime ? c'est une question que je me suis-faite mille-fois depuis que je l'exerce. Oui, en-tant que passion naturelle , qui re-
pousse

pousse l'outrage. Cependant le pardon est préférable, & si j'étais l'Outragé, l'eussé-je-été (ce qui est l'impossible), au même degré qu'Ursule, je pardonnerais : Mais mon Amie ! la Sœur d'Edmond ! la Cousine de Laure ! une Fille que j'ai-pressée dans mes bras..... Il faut qu'elle soit-vengée : la générosité de ma part, serait lâcheté, indifférence, insensibilité, bassesse, atrocité... Italien ! lâche & sot oppresseur, qui me connaissais, & qui as-outragé à ce point une Fille qui m'intéressait à tant de titres, quel nuage affreus de malheurs tu as-formé sur ta tête !... Le plan de la vengeance est-tracé, & il sera digne de l'outrage.

Console Ursule, Laure : dis-lui qu'elle se relève de son abaissement : apprends-lui combien de Victimes lui sont immolées déjà : dis-lui que je lui en-reserve une digne d'Elle : Elle est-marquée ; depuis deux jours, je sais que son Per-

secuteur a une Fille , jeune , belle , innocente , restée chés lui sous la garde d'une Duègne incorruptible. Mais en-est-il , quand on les attaque avec affés d'argent ?.... Je suis riche , & je n'épargnerai rien. Ursule vengée , l'ordre rétabli , sera content enfin , Votre Ami , à toutes-deux ,

G A U D É T.

P. s. Je réfléchis quelquefois sur la conduite d'Edmond; Mon Ami est , je crois , l'Homme par excellence: Quel Être , que ce Garçon ! quel mélange de petitesse & de grandeur ! *Rapenot* le libraire vient de me montrer une de ses Lettres (1); elle est d'un Héros. Huit-jours après , il s'engage comme un poligon. Il deserte ; on le prend ; il se croit condamné : C'est ici où je l'admire , où je me mettrais à genous devant lui ; j'en'aurais pas-défié la mort plus-courageusement , moi qui la méprise , comme le fait tout Homme doué de raison.

(1) La CXLV.^{me} du PAYSAN, *Tome IV*, p. 211, aux *Lettres recouvrées*.

N.º Les VII Lettres suivantes montrent à quel point Gaudet était implacable , terrible , & Ami d'Edmond.

C X X X V.^{ME}

30 juin.

GAUDÉT,
à EDMOND.

[Dieu punit les Scélérats les Uns par les Autres.]

QUI sème l'injure, moissonnera la vengeance : Ta Sœur & toi, vous êtes vengés du Vieillard Italien : connais mon amitié, par l'excès du mal que je lui ai-fait.

Tandis que tu me croyais à Au** ; j'étais en - Italie ; j'étais à *** : on me renvoyait tes Lettres. J'ai-dépendé les trois-quarts de mon bien, pour réussir : mais j'ai-réussi, & je ne regrette rien : le crime était trop-odieus, pour ne pas être-puni. J'ai-su à Paris, que le Monf- tre avait dans sa Ville une Fille unique, charmante, âgée de seize-ans. J'ai-dirigé toute ma conduite sur cette connaissance : Je suis-parti, je suis-arrivé ; j'ai-vu la Duè- gne le même soir, comme si j'eusse-été-dé- pèché par son Patron : j'ai-attaqué sa fidé- lité : elle m'a-d'abord-paru-incorruptible : j'ai-prodigué l'or, l'or ouvrit la tour de

Danaé; la Vieille a-cédé enfin : j'ai-eu la preuve encor une-fois du monde Jugurtha : *O Ville vénale, tu seras à qui pourra te payer.* La Jeune-personne m'a-été-livrée. Non-content de lui ôter ce qu'on nomme l'honneur , j'ai-cherché à-porter le vice dans son âme , & j'y ai-réussi : lorsqu'elle a-été-corrompue , je l'ai-déterminée à-fair avec moi. Elle a-fui , elle est ici ; elle va-subir le fort d'Ursule , & le mauvais-lieu est tout prêt : viens l'humilier , ensuite je la livre à l'horreur de son sort. Mais je mettrai des bornes à ma vengeance. J'avertirai son Père , & je lui ferai-trouver sa Fille au centre du desordre , quand elle aura-passé par toutes les épreuves que je lui destine. Je ne suis plus le-même. La beauté ne me touche plus : le récit d'Ursule , lorsque mon cœur s'amollit , me remet en-fureur , & me rend plus - féroce qu'un Tigre, qu'un *Jagga*. Jet'attens, rue Viens : aye dumoins le courage de la vengeance,

C X X X V I . M D

31 juin.

E D M O N D ,
à Z É P H I R E .

[Il a-horreur de la vengeance , qu'il eût-prise
lui-même : mais le vice vu dans les Autres est
toujours laid, quoi qu'on l'excuse en-soi-même.]

C H È R E Petite , trouve-toi ce soir
rue Gaudét y est : ce n'est plus mon
Ami ; je ne le reconnais plus ; c'est un
Forcené : Il a-fait une action infame ,
abominable, que je déteste ; il faut avoir-
été , pour porter la vengeance à ces
excès. Dans ma fureur , je poignar-
derais encore le Vieillard : mais sa Fille !
l'innocence , la beauté , l'avoir-mise au
rang de ces Infortunées.... Viens , ma
Fille : empare toi de la Signora *Filippa* ,
sous-prétexte de vouloir porter la ven-
geance encore plus-loin que lui , & tâ-
chons de la sauver.... La main me trem-
ble , & je suis hors de moi ! Elle est-
charmante ! quelle rage pour le vieil
Infame !

C X X X V I I . M E

8 juillet.

G A U D È T ,
à Z É P H I R E .

[Il est forcené de fureur & de rage ; lui, ce
Corrupteur abominable, plus-coupable encore
que Celui qu'il punit !]

CHARMANTE Follette : Avertis-
moi, quand la Filippa sera dans l'état que
je desire : c'est-à-dire , telle qu'Ursule
était, lorsqu'elle fut-mise entre les mains
des Chirugiens : c'est ainsi que je veux
la rendre à son Père. Ne l'épargne pas
sur-tout ! Si tu hésitais , lis cet écrit
que je t'envoie ; il te mettra en-fureur
comme j'y suis. Quelles indignités ce
Malheureux a-fait-éprouver à la Sœur
de mon Ami ! qu'il sente, à son tour
la rage naturelle à l'Homme , blessé dans
ce sexe , dont toutes les injures nous
sont bien-plus-sensibles que les nôtres ;
parce-qu'on nous humilie dans ce que nous
devons défendre : Deux choses sont

essencielles aux Femmes , Zéphire ; (ta Mère ne m'entendra peut-être pas?) l'honneur & la beauté : leur honneur blessé , ne se repare pas plus que leur beauté flétrie ; par cette raison , qui a-deshonoré notre Femme , notre Fille , ou notre Sœur , est-voué à l'éternelle vengeance , à la plus-cruelle qu'on puisse imaginer. Quelle honte n'a-pas-répandu sur Ursule l'Infame dont tu vas lire les forfaits , dans cet écrit , que j'ai-copié sur celui tracé de la main d'Ursule elle-même ! Elle me les avait-dits de bouche ; j'ai-voulu qu'elle les écrivît pour les avoir toujours présents. Venge ton Amie & la mienne ; venge Edmond ; point de pitié ; dis à ta Mère la recompense que je lui destine : cent-louis : ils sont tout-prêts , & j'épuiserais avec plaisir les restes de ma fortune pour une si-belle action. Oui , oui , belle , noble , grande ! elle punit un crime affreus?.... On m'a-peut-être-cru indifférent pour l'honneur de la Sœur de mon

Ami : la manière dont je lui ai-quelque-fois-écrit , pourrait donner cette idée : qu'on en - juge à-présent par ma vengeance : il m'en-coûte cinqcentmille-francs : j'en-aurais fait - autant pour ma Sœur ; mais pas audelà. Adieu , Zéphire. La pitié ferait ici un vice dans ton excellent cœur. Quelle *Relation!*... Ursule l'a-écrite , & sans en-être-prévenue , comme si elle eût-voulu donner à ma fureur toute l'activité qui lui est - nécessaire , elle a-mis cet écrit à la poste ; je l'ai-reçu , comme s'il eût-été d'hiér (1) ; je l'ai-lu avec la même avidité , que s'il m'eût-appris quelque-chose de nouveau : j'ai-frémis de-même... Frémis aussi , sensible Zéphire , & deviens féroce.

(1) La première Lettre était - perdue ; c'est sur la Copie de la main de Gaudét à Zéphire , qu'elle est-renfermée dans la liasse de ce Recueil , mes Enfants.

CXXXVIII.^{ME}

9 juillet.

Z É P H I R E ,
à E D M O N D .

[Elle montre son âme compatissante.]

VIENS, chère Ami. Voila une Lettre de Gaudét : elle me fait-horreur. L'Infortunée a-été-mise malgré moi entre les mains de ma Mère : elle est-perdue , si tu ne la délivres. J'ai-tâché de parler ce matin à Filippa : mais elle est si-avide des plaisirs dangereux qu'on lui veut procurer , qu'elle ne m'écoute pas. Bondieu ! elle ne me ressemble guère ! ils sont nuls pour moi , si ce n'est donnés par l'Homme que j'adore..... Cette Fille m'intéresse : sa jeunesse , sa naissance , sa beauté , sa douceur naturelle , qui rend décent en-elle jusqu'au libertinage effréné que Gaudét a-soufflé dans son cœur.... Ne me parle pas de ces Bâtards ! ton Ami l'est : Ces Gens-là ont tous une âme de fer , ou de boue. Laure vient d'arriver ; elle a-vu

l'Italienne, & elle pense comme moi.
 —D'ailleurs, dit-elle, n'y en-a-t-il pas
 assés de fait, & en-la-rendant telle qu'elle
 est à son Père, n'est-ce pas assés, pour
 faire-mourir de rage le vieil Infame-?
 Adieu, mon Ami : tu es bon, & je
 compte sur ta bonté.

P.-f. Ah-ciel! j'entens du bruit chés
 Filippa!... Je vais à son secours.... .

I heure après.

C'était un Soldat qui la battait : elle est
 toute-en-sang. Je me-suis-jetée sur ce
 Misérable, que ma Mère & ma Sœur
 regardaient faire, je l'ai-culbuté, jeté
 dehors, par ma seule vivacité... Viens,
 mon Bon-ami!

Réponse sur une Carte.

[Il a-partagé la vengeance.]

NE me tourmente pas, Zéphire : je
 le suis - assés par mes remords!.....
 Que deviendra tout ceci ! Moi ! moi !
 j'ai - pu - faire-servir à la vengeance,
 ce que la nature..... Je n'ose-achever.

C X X X I X.^{ME} 2 août.*Anonyme au Vieillard-Italien.*

[O Dieu ! à quel point les Méchans se punissent !]

INFAME ! tu cherches ta Fille ! elle est à Paris. Je l'ai-deshonorée, avilie, fait - passer par cent mains différentes ; les plus-vils des Hommes l'ont-... *humiliée*. Reconnais la vengeance ! cette passion que tu chéris, que tu as si-cruellement exercée sur un Chéfd'œuvre de beauté, n'est jamais stérile ; chaque jouissance la féconde : la tienne a-enfanté centmille indignités qu'essuie ta Fille... Je ne forme qu'un desir, c'est de voir ta rage, ton impuissante fureur : Je tiens à-présent ta Fille entre mes mains ; je l'ai-séduite, corrompue ; j'ai-gagné sa Gouvernante, qui me l'a-livrée chés toi : je l'ai-ensuite enlevée..... Je la tiens : un lieu-infame est son palais : elle y est-soumise à tous les caprices de la plus-vile espèce des Hommes..... Je te

dévoue aux Furies par cet écrit. Lis ,
lis-le , Infame ! lis , lis-le ! tu me
venges de toi , en-le - lisant. Lis donc
Infame-profanateur de la Beauté , de la
Jeunesse , de la volupté, lis , lis , lis ! En-
fonce toi même , par tes yeux, le poignard
d'*Alecto* dans ton mauvais cœur... Je
te brave ; tu ne me découvriras pas. Et
quand tu me découvrirais ? qu'en - se-
rait-il ? Que nous péririons ensemble.
Tu fais ce que tu as-fait à Ursule R** ?
Eh-bien, ta Fille , ta chère Fille, l'objet
de ta tendresse , de tes complaisances,
en-a-souffert autant.... autant , jusqu'au
Nègre;... & pis-encore. Tu la verras,
quand il en-sera temps. Tes yeux pa-
ternels la verront fanée , flétrie , degra-
dée , malade.... C'est ton sang ; il est
coupable : mais si ce n'eût pas été ton
sang , Filippa était une Divinité.

Adieu.

(Cette Lettre est de Gaudét.)

C X L.^{ME}

10 août.

Le Même,
à E D M O N D.

[Il lui détaille la cruelle vengeance qu'il a-prise de l'Italien.]

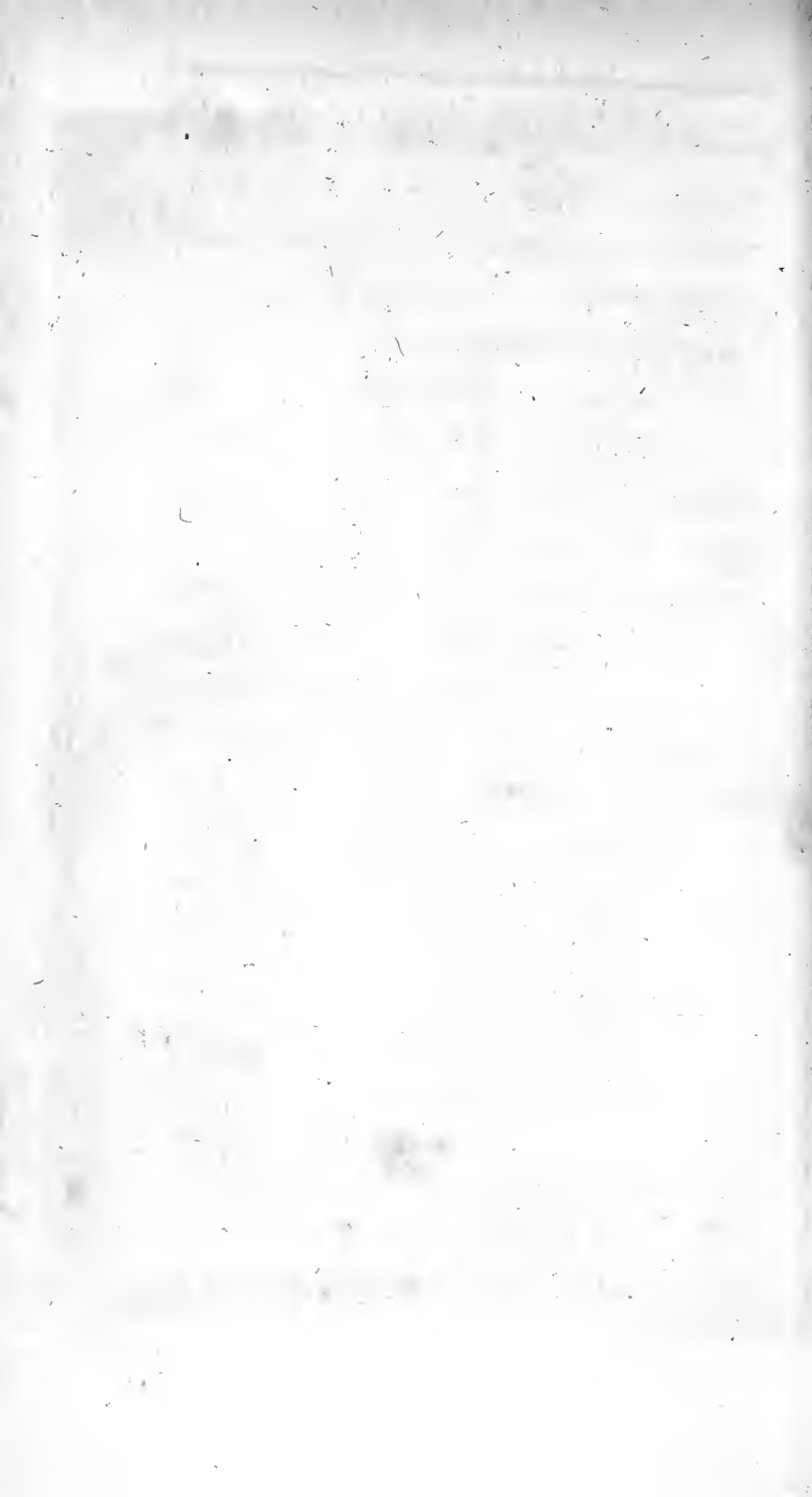
TU es-vengé. Ce n'est pas à ton faible courage que j'ai laissé le soin de remettre les choses dans l'ordre : il faut un âme ferme comme la mienne, pour punir le crime par le crime, la scélératesse par la scélératesse, l'infamie par l'infamie, la rage par la rage, l'horreur par l'horreur, & tous les transports de l'affreux desespoir, par tous les transports de l'affreux desespoir. Comme un Être invisible, je guidais le malheureux Vieillard, & je le forçais à courir où l'attendait son supplice. Après vous avoir-enlevé la signora Filippa, je l'ai-mise entre des mains plus-sûres, chés une de ces Femmes sans âme, qui n'ont pas même le type de l'humanité sur leur basse & atroce figure : Là, je l'ai-rendue le plastron des Valets & des Por-

refais. Elle n'a-pas-tardé de se trouver comme je le desirais : alors j'ai-été chercher Ursule , ta Sœur. Sa situation m'a-fait horreur : mais c'est ce que je voulais ; elle a-redoublé ma rage : je l'ai-amenée chés la-P** , où était Filippa :

* Sujet
de la
XXX.me
Estampe.

—* Ursule , vois-tu cette Fille : Je l'ai-corrompue & fait-corrompre , je l'ai-humiliée & fait-humilier , comme on t'a-humiliée ; elle est-descendue aussi-bas qu'on t'a-fait-descendre ; je l'ai-avilie , prostituée , dégradée audeffous des Bêtes , comme son barbare Père t'a - avilie , prostituée , dégradée audeffous des Bêtes... —Eh-bien ? que veux tu me dire, Malheureus ? —C'est une Victime, que j'ai - immolée à ta beauté flétrie , à ta vengeance , à l'amitié outragée : Regarde, Ursule, cette Misérable , vil plastron des Laquais & des Porteurs-d'eau... —Malheureus ! tu n'es pas un Homme , tu es le Diable envoyé sur la terre pour faire le mal!..... —Écouté , Ursule !





prens ta Victime ; cette Fille noble , riche , belle , honorée , fêtée , vertueuse , il y a six mois ; aujourd'hui la dernière des Prostituées , qui a-perdu toute vertu , toute beauté , toute pudeur , par moi , par mes soins , est la Fille devine , Ursule ? — Laisse - moi ! — De ton Persécuteur , de l'Italien.... Savoure ta vengeance , Ursule ! Vois ta Fille ! la voilà ! Voilà où je l'ai-réduite ; & comme je vais la lui rendre-. Ton infortunée Sœur a-versé des larmes. — Ah ! Misérable ! tu augmentes mes peines , au lieu de les soulager ! Vous n'avez que des cœurs mols dans votre Famille. Je l'ai-renvoyée avec indignation. La pitié sied à Zéphire : mais dans Ursule , . . c'est une lâcheté !

Après le départ de ta faible Sœur , j'ai-fait-netoyer Filippa , je l'ai-fait-parer ; j'ai-sacrifié des diamans qui ne devaient pas me revenir , & je l'ai-fait loger vis-à-vis son Père. Il l'a-vue sans la connaître : elle avait des Laquais , un

carrosse: Un Porteur-d'eau habillé était son Amant: je n'ai pas regardé à la dépense: j'ai fait écrire au Vieillard ce Billet: *UNE Belle-dame voudrait vous dire un mot, Monsieur: passez chés elle à six-heures-du-soir: elle sera libre, & vous attendra. Sa demeure est vis-à-vis votre hôtel, & vous l'avez honorée de votre attention.*

Le Vieillard n'a pas manqué, sans doute par inquiétude. Il est venu, suivi de tout son monde, de peur de surprise, & il a pénétré dans le boudoir de la Belle. Ils ne se sont pas reconnus d'abord. Suivant les ordres qu'avait reçus Filippa, à qui l'on avait fait entendre que c'était un riche Dupe, elle l'a reçu dans une attitude voluptueuse. Le Vieillard s'est approché. Il paraissait chercher à se rappeler les traits de la *Fille*: mais elle avait tant de rouge & de blanc, qu'il était bien difficile de la reconnaître, après six-ans d'absence. Filippa l'a
frémis

remis la première, & dans son trouble, elle s'est levée pour fuir. Mais les portes étaient fermées. — Que vois-je ! a-dit le Vieillard : serait-ce... *Ha ! è la mia figlia Filippa !* — Ça ! ont-dit deux Femmes apostées, qui ont-paru : c'est une Fille de chés la-P**, que nous cherchons depuis huit-jours, & que nous allons remmener-. Filippa, qui ne demandait qu'à s'échapper, ne les a-pas-démenties, & elle les suivait : mais son Père l'a retenue, en-lui serrant la main si-fort, qu'il a-fait-crier l'Infortunée. Le son de sa voix a-achevé de la lui faire-reconnaître. Cependant les Femmes ont-repoussé le Vieillard, & ont-emmené Filippa, qui s'est échappée en-courant. Elle est montée dans un fiacre avec les deux Femmes, tandis que les Gens de la maison, retenaient le Vieillard, & son escorte. Dès que Filippa a-été-partie, tout ce monde a-disparu ; je ne les avais-loués & payés que pour deux jours. Le Vieillard a-

obtenu des ordres pour découvrir sa Fille. Comme, à sa parure, il la jugeait dans quelque endroit de marque, on n'a cherché que chés les Fameuses: Filippa était dans un todion de la rue *Maubué*: on n'a pas-été la déterrer-là. Mais j'ai fait-parvenir un avis au Vieillard, pour qu'il y alât sans bruit, en-lui-donnant à-entendre, que tous les ordres qu'il obtenait étaient-éventés, & qu'il falait surprendre. Il y a-donc-été lui-même, bien - suivi, mais n'ayant Personne qui l'accompagnât, lorsqu'il est-entré. C'est-là que sous le costume le plus-crapuleus, il a-trouvé sa Fille avec un Soldat-aux-gardes qui la querellait. Il l'a-aisément-reconnue. Le Soldat s'est-retiré en-jurant contre la Malheureuse qui avait-détruit sa santé: Le Vieillard a-faisi sa Fille, qui s'est-dé battue pour s'échapper: mais elle a-été-prise en-descendant; & son Père l'a-emmenée dans son carrosse. Je les laisse ensemble: ma vengeance est-remplie.

C X L I.^{MB}

1 septembr.

Z É P H I R E.

à L A U R E.

[Comment se termine l'horrible vengeance
de Gaudét.]

LE Vieillard avait-retrouvé sa Fille :
L'Infortunée!..... Il avait-resolu de la
poignarder. Un Domestiq, touché de
compassion, a-procuré à la Signora le
moyen de s'évader! Elle a-fui & est-
tombée entre les mains du Secrétaire du
du Prince de - **, qui ayant - su qu'il
elle était, se proposait d'en-prendre soin.
Mais vers le soir du jour même de sa
fuite, son Père a-découvert sa retraite.
Il s'y est-rendu, & a-obtenu du Prince,
qu'on lui remit sa Fille. Dès qu'il l'a-
eue en-son pouvoir, il l'a-empoisonnée
dans la première chose qu'elle a-prise.
Comme elle ne cherchait qu'à fuir, elle
en-a-trouvé l'occasion : elle est-venue
chés nous, où les douleurs l'ont-prise.

Elle n'a-vécu que douze heures. Gaudét l'ayant-su, il est-accouru avec Ursule, & a-cherché à lui sauver la vie : mais envain, elle est-morte entre nos bras. Il vient de renvoyer cette nuit son corps à son Père. Quel Homme ! C'est un Tigre féroce : Je suis encore épouvantée de tant d'horreurs!... 2 heures après.

Ursule, instruite de tout, vient de se mettre en-fureur contre Gaudét, qu'elle a-nommé son Corrupteur, l'auteur de sa perte : elle lui a-reproché des Lettres qu'il lui a-écrites ; elle l'a-maudit. — Je le mérite (a-t-il répondu ; car la Lettre où je me démens, a-été-écrite trop-tard : Cependant vous l'avez-lue-? Ursule a-dit, qu'elle ne savait ce qu'il voulait-dire. Laure en-était-chargée : Elle l'a peut-être encore (1)-. Ursule a-pleuré. Elle doit vous demander cette Lettre. Je ferais-charmée de la voir aussi : copiez-la moi, je vous en-prie.

(1) Voyez la CXXIII.^{me} de ce Recueil.

C X X X V.^{ME}

11 septembre

U R S U L E ,

à Z É P H I R H .

[L'Infortunée fait la peinture de son horrible état.]

PETITE chère Amie ! toi , dont l'exemple m'a-parlé plus-efficacement que tous les Philosophes , je n'implore pas ta pitié , dans le triste état où je suis réduite ; non , je ne l'implore pas ! Un Médecin , un Dieu me promet la vie... mais c'est tout... Qu'est-ce que la vie , hélas ! quand on n'a qu'elle ! ... Je suis-dévorée d'ulcères ; mon cadavre infect me fait-horreur à moi-même ; je me dégoûte de ce que j'ai-touché : des os découverts , & non des doigts , tiennent ma plume , & ma main est-appuyée sur un papier brouillard , afin que tu puisses toucher & lire ma Lettre. Ma langue gonflée sort de ma bouche ulcérée : mon sein flétri est disparu ; deux plaies remplacent ma gorge.... La main

de Dieu s'est-appesantie sur moi... La main de Dieu ! C'est la première-fois depuis quatre ans , que je prononce ce nom sacré.... Le reste de mon corps fait-horreur , & je souffre horriblement , quelque position qu'on me donne. J'envie le sort funeste de la malheureuse Filippa... Et tu veux me venir voir ! mon Frère me l'a-dit. Tout m'abandonne, jusqu'à Edmond , & tu veux me venir voir ! Ne viens pas, mon Ange , je te ferais-peur..... Mais si , viens ! viens , Zéphire ; viens , ma Fille , viens te pénétrer d'horreur pour le vice & pour les Hommes qui l'ont - créé ! viens frémir ! viens voir au plus-bas degré de la douleur & de la pourriture un corps vivant , rongé , qui n'est plus que la moitié de lui-même. Viens , charmante Enfant ! viens m'entendre-gémir , pousser les cris lamentables que m'arrachent mes douleurs... Je les suspens en-t'écrivant.... Viens apprécier ton atta-

chement pour Edmond lui-même. .. T u
 veux me voir ! viens, viens donc.... Ah!
 Dieu ! je grince des dents.... ce qui
 m'en-reste.... tant je souffre..... Je
 cesse , je ne saurais me tenir..... Zé-
 phire ! ma chère..... viens me voir.... ex-
 pիրer.

1 heure après.

Je reprends la plume. Laure vient de
 me lire la Lettre de Gaudét (1). Quoi !
 le Traître nous a-trompées ! Il est chre-
 tien dans le cœur , & il nous a-empêché
 de l'être!.... L'enfer est donc ouvert
 sous mes pas.... Je le vois !.... rien ne
 me rassure plus ! Je suis-perdue , à-
 jamais-perdue!.... Ah ! ma Zéphire !
 viens me voir ; viens m'encourager , &
 me relire cette Lettre fatale pour moi,
 mais qui peut-être salutaire, consolante
 pour Zéphire !

(1) La CXXIII.^{me} de ce Recueil.



CXLII.^{ME} même jour.ZÉPHIRE,
à LAURE.

[Elle n'aspire qu'à l'honnêteté: quel reproche pour
Celles à qui elle écrit, & dont elle parle!]

ON m'empêche d'aler à elle! ma Mère
& ma Sœur me retiennent, par le conseil
d'Edmond. Consolez-la, ma chère Lau-
re! dites-lui, que je brûle de la voir, de
la consoler: sa Lettre à la main, je brave
ma Mère & ma Sœur; je la lis tout-haut,
& je les fais-trembler!... Ma chère Laure!
que vous-êtes heureuse! vous voila dans
une maison honnête, avec un Homme ...
que je nommerais bon & généreus, s'il
n'était pas le bourreau de Filippa ... mais
il est bon pour vous & vous voyez Ed-
mond à toute heure; aulieu que moi, je
ne le vois presque plus... Ah! puiffé-je
être comme vous, fuffé-je accâblée des
maux que souffre Ursule!.. Je finis. Ma
Mère est-sortie. Je m'échappe, & je porte
moi-même ma Lettre à la *petite-poste*.

CXLIII.^{ME}

C X L I V.^{ME} 12 septembre.
 G A U D É T ,
 à Z É P H I R E .

[Il loue la vertu !]

NO U S fondons en larmes ; vous venez de briser nos cœurs !... Enfant, qui m'étonnes, & de qui j'attens tout un jour pour mon Ami, dis-moi, où as-tu pris ta vertu !... Elle est naturelle à l'Homme, tu me l'as prouvé. Innocence, pureté, naïvete, candeur, générosité, *charité*, tu as toutes les vertus, & jusqu'à la prudence, si-parfaite pour ton âge, qu'elle surpasse la nôtre à tous ! où les as-tu prises, ces vertus, dis-le-moi ! Ah ! c'est dans ton cœur ! c'est du saint Auteur de ton Être que tu les tiens ! Toi, toi, née d'une , élevée pour la prostitution, nourrie au , soumise dès ton enfance à la corruption, tu es pure ! ton âme céleste a toute son originelle beauté !..... Chéfd'œuvre de la nature, qui me montres enfin l'Espèce-humaine,

Tome IV, VII Partie. I

dans toute sa bonté possible , tu force-
 rais à aimer la vertu le Scélérat le plus
 endurci ; l'Affacin prêt à tremper ses
 mains dans le sang , laisserait , à ta vue
 tomber le poignard ; après t'avoir-enten-
 due , il serait le défenseur de sa Victime..
 Tu as-éteint dans Edmond la frénésie
 de la crapuleuse débaûche ; tu l'as-ra-
 mené , mieux que toute ma philosophie
 à des sentimens d'estime de lui-même ;
 tu l'as-changé : Ange céleste , aujour-
 d'hui tu fais plus sur Ursule , que nous-
 tous ; tu la rens à la raison , à la nature :
 viens la voir ; viens la pénétrer , nous
 pénétrer tous de ta précieuse inno-
 cence.... Je suis bon , sensible ; je me
 connais à ces vertus : j'approche qua-
 rante-ans....., tu n'en-as que quinze ;
 mais tu y es mon maître : Viens m'en-
 donner des leçons : je les recevrai à
 genous , loin de toi pourtant ; ces
 charmes que tu as-arrachés au vice , ne
 doivent être-vus qu'avec une respec-
 tueuse admiration. A ce soir.

Le BOURREAU de FILIPPA , mais , Le VENGEUR d'URSULE

C X L V.^{ME} 18 septembre.

G A U D È T ,
à L A U R E .

[Il dit de belles vérités , sur la fragilité de la
beauté : Mon Dieu ! vous aviez-mis en-lui
la connaissance & le goût de la vertu]

JE compte , chère Amie , que la con-
naissance parfaite que vous avez de mon
caractère , & les cruelles épreuves par
lesquelles vous avez-passé , vous garan-
tiront à-l'avenir de semblables malheurs.
Je vous ai-quittée sans inquiétude : mais
il n'en - est pas de - même d'Ursule &
d'Edmond ! J'écris à ce Dernier (1) ;
mais sur un ton peu-approfondi , de-
peur d'effaroucher son imagination bles-
sée ! Bondieu ! dans quels écarts , dans
quel sublime & sombre avilissement il
s'était-plongé ! Son âme est-forte : mais
sa fouguese imagination fait la loi à sa
raison ; sa Sœur lui ressemble , & vous

(1) La CXLIX.^{me} du PAYSAN, T. III, p. 78.

en-connaîtrez les effets sur tous-deux... La
voilà guérie ; mais elle est-affreuse ; j'es-
père cependant qu'elle ne l'est pas à-tou-
jours, & que si son imagination se calme,
elle pourra reprendre quelques grâces, &
être-supportable. Mais qu'est-ce que
d'être supportable, après avoir tout
charmé, tout enchanté, tout subjugué!...
Je vous avouerai, que je ne vois plus
auqu'une jolie Femme, à-présent, sans
éprouver un sentiment profond de com-
misération : Je sens, comme elle sera
malheureuse un-jour, lorsque privée de
ces frêles avantages, elle se verra
dédaignée, abandonnée, méprisée ! La
vieillesse d'une Belle-femme, si elle n'a
pas fait-provision de vertus, n'est pas une
vieillesse, c'est une rage ; & c'est avec
bien de la raison, que les Anciens disaient
que la vieille *Hecube*, devenue laide &
malheureuse, fut-changée en-chienne!...
Il faudra placer *Urfule* quelque-part,
en-attendant que les chairs soient reve-

nues; elle ferait mal avec vous, ou avec son Frère, à - cause des Connaissances que vous avez tous-deux; elle ferait d'ailleurs trop-abandonnée. Que sa pension ne vous embarrasse pas. Mais c'est Edmond, qui m'inquiète !... Veillez sur lui, toutes - deux, vous & Zéphire. Ce n'est pas que je ne craigne cette Dernière ! cette Enfant a trop de mérite, & si Edmond s'exalte une-fois, voila un sot mariage qui se fera. Zéphire me fait-trembler pour lui!... Ma chère Laure, quel beau naturel, que cette Zéphire ! Il n'y a pas un défaut dans cette petite tête de quinze - ans, pas un vice dans son cœur ; & l'on y voit mille vertus ! N'alez pas croire que j'en-sois amoureux ! Non, non. Ursule m'a-guéri de l'amour, je crois, pour la vie. Cette Fille si-belle, comme je l'ai-vue ! comme elle est aujourd'hui ! Que je la plains ! que je la trouve malheureuse !.... Le pis qui pourrait lui arriver, c'est qu'elle

retournât chés les Parens dans l'état où elle est ; son bon Père , imagination ardente ainfi qu'elle , commence à radoter ; ils se feraient-sêcher mutuellement de douleur , de regret & d'impatience.... J'ai - observé qu'une belle Péchereffe excite un tendre sentiment dans le plus-zélé Convertisseur ; dans l'âme de Ceux-même qu'elle a le plus-cruellement outragés , Amans , Amis , Parens : Le Premier , en-la prêchant , sent malgré lui le pouvoir de la beauté ; quelle que soit sa vertu , la nature repoussée reprend par intervalles le dessus ; il tomberait à ses genous , s'il ne se retenait ; au-milieu de sa plus-grande véhémence , son ton , son œil s'adoucisent ,..... & la Fripone ne manque pas de le voir : Les Amans sont encore plus-lâches : Les Amis biaisent : Les Parens au plus-fort de leur colère , éprouvent la celeste influence de la beauté : Mais une Pauvre-laide ! ah ! Personne ne la ménage ; on lui parle avec aigreur , comme

si on la voulait faire-souffrir de l'impuissance où elle est de retomber.

Je crois que le plus-sûr, pour préserver Edmond de Zéphire, c'est de l'engager à renouer avec la belle Parangon : cette Femme, telle qu'une belle fleur, que la grêle & l'orage ont-seule-respectée au-milieu d'un parterre, a-vu passer toutes ses Égales en-beauté: elle-seule demeure toujours la même: c'est à cela qu'on distingue une Belle d'une Jolie: la belle Parangon le sera longtemps encore, après que les Jolies seront-déjà-passées, fanées, ridées! Je me propose de lui parler d'Ursule: cependant avec ménagement: Elle est-sensible, je fais qu'elle l'aime, & qu'elle l'aimera, tant que son cœur battra.... pour Edmond.

Je finis, ma chère Laure, par un trait de morale: Vous autres Femmes, vous êtes toutes, ou des Prudes, ou des..... Catins;.... à-l'exception d'une *Catin*(1), & d'une *Prude* (2).

(1) Zéphire.

(2) M.^{me} Parangon.

C X L V. ^{ME}

1 octobre.

Réponse.

[On met Ursule à l'Hôpital.]

URSULE est-placée ; Edmond vous l'écrit. Notre séparation me ferre le cœur. Quand elle a-vu cette Maison-de-honte , où le desordre emprisonné fermente & empire (ce sont les expressions d'Edmond) , ses larmes ont-coulé : Elle s'est-panchée vers mon oreille , & elle m'a-dit : — Je l'ai-mérité ! Ce mot m'a-frappée comme un coup-de-foudre , & mon cœur a-battu. Cependant , je l'ai-consolée , en-lui disant , — Vous n'êtes pas ici prisonnière ; vous êtes libre & pensionnaire ; vous avez votre chambre seule , propre ; vous sortirez quand il vous plaira , pour prendre l'air hors de la maison , & vous aurez une Femme pour vous servir : je l'ai-vue , elle est fort-adroite & fort-douce. Votre nourriture sera celle des Officiè-

res ; sans compter , que vous aurez de nous tout ce qui vous fera-plaisir. Enfin , vous-vous-retablirez : cela fera long ; mais votre Médecin espère tout du temps , & que ces difformités disparaîtront enfin tout-à-fait , ou dumoins presqu'entièrement-. Elle m'a-baisé la main , à ce discours , en-me repondant ; —Laure , je suis difforme ; mais ma maladie a-changé mon cœur : je m'aime mieux comme je suis , qu'avec l'âme que j'avais. Mais ne verrai-je pas Zéphire ? Je lui ai - dit , que nous - nous étions cachés d'elle , parce-qu'elle s'opposait à notre plan , sans avoir de bonne raison à nous donner ; puisqu'elle n'aurait-pu la mettre que chés sa Mère ; ce qui était son dessein. —Non, non ! a-dit Ursule ; & vous avez bien-fait de vous cacher d'elle. J'aime Zéphire : mais plutôt tout-autre lieu , que d'être chés sa Marâtre. Que ne peut-elle la quitter-!.... Nos adieux ont-été bien - tristes ! Edmond

sur-tout paraissait-enseveli dans une rêverie profonde, dont rien n'a-pu le tirer, que les larmes d'Urfule. Il l'a-regardée, & se levant avec vivacité, il a-fui (1), en-se-retournant avec effroi, comme s'il eût-été-poursuivi par un Spectre: nous l'avons-entendu-pousser de profonds soupirs, & le P. Gardien, qui remplit parfaitement vos intentions, s'étant-avancé pour le découvrir, il nous a-dit, qu'il était-appuyé contre le mur, les deux mains-jointes & son front dessus. Urfule a-voulu le voir. Elle l'a-prié de modérer sa douleur: Il ne lui a-pas-répondu; mais nous avons-tous-entendu sortir de sa bouche, à-travers les sanglots, ces paroles: —*O Misérable! voila donc où tu as-réduit ta Sœur!* Il s'est-ensuite-tourné vers nous, le visage en-pleurs; il nous a-considerés d'un-air farouche; puis il a-descendu l'es-

(1) Voyez la L.^{me} Figure du PAYSAN, & la CL.^{me} Lettre, T. III. p. 81.

calier précipitamment. Cette douleur , cet adieu sombre ont-plûs-fait pour résigner Urfule , que tout ce que nous lui avions-dit. Le P. Gardien a-été parler aux Supérieures ; il leur a - fait l'éloge d'Urfule , & sans mentir , mais en-joignant habilement deux époques , très-décousues , il a-parlé du viol d'Urfule , & de sa maladie , comme si la seconde cût été la suite du premier. Il ne s'en-est pas tenu-là ; il a , par vos ordres sans-doute , augmenté la pension de tout ce qu'on a - demandé , pour qu'Urfule fût aussi-bien qu'il est possible. Il est-ensuite-revenu vers nous , & il l'a-priée de ne faire ses confidences à qui que ce fût dans la Maison. Je suis très-contente de ce bon Gardien ; il était-animé de votre esprit , & vous n'auriez-pas-mieux-fait ; outre que sa figure vénérable donnait beaucoup de poids à ses discours. Zéphire ne parle de lui qu'avec attendrissement , depuis qu'il a-secouru Edmond dans sa

maladie avec tant de zèle , & qu'il l'a-comparée, elle, à la Samaritaine (1). Enfin nous sommes-fortis de cet endroit, qui m'a-si-fort-déplu , que je préférerais la mort à le choisir pour asile.

Je vois rarement Edmond depuis ce moment , & Zéphire elle-même se plaint qu'il la néglige : Peut-être voyez-vous plus-clair que nous dans sa conduite !

N.^a Edmond, quoique Zéphire l'eût-retiré de ses goûts crapuleux, qu'il respectât la vertu dans cette Fille , ne travaillait point à épurer sa propre conduite , ni celle de sa Maitresse : Non-seulement il vivait avec elle ; mais il se livra pour-lors au goût des Aventures difficiles, compliquées, multipliées, qui exercent l'esprit & les sens, au lieu d'intéresser le cœur : on le voit, dans le PAYSAN, mener jusqu'à trois intrigues à-la-fois : Gaudet le laissait se rassasier de jouissances, pour faire un-jour succéder l'ambition, & la rendre plus-puissante : mais on a-vu dans le PAYSAN, ce qui en-est-arrivé.

(1) Voyez dans le PAYSAN, pp. 71—78—85—105—110, &c., l'histoire de cette Zéphire.

C X L V I I . ^{ME} 15 mars.

U R S U L E ,
à F A N C H O N .

[Enfin , elle récrit à ma Femme ! mais digne de lui écrire ; elle est changée ! Je vous en remercie , ô mon Dieu !]

NE cherche pas la signature , chère Sœur ; c'est Ursule qui t'écrit ,.... après six ans de silence !.... Ai-je encore un Père & une Mère ? des Frères ? des Sœurs ?.... S'il m'en-reste , dis-leur que je respire , accablée de honte & de douleur : Dis-leur que j'ai mérité mes maux ; mais ajoute , que je me repens , & qu'humblement prosternée aux pieds des autels , j'offre au Dieu-vivant les sanglots d'un cœur brisé... hélas ! il ne fut longtemps que le foyer-impur d'où s'échappaient les exhalaisons du crime & de la débaûche !.... Dis-leur que le Crime & la Débaûche m'ont-punie avec un excès de peine & de tourment , capable de faire-frémir : mais que la paix rentre

peu-à-peu dans mon cœur , depuis que je sens que j'ai-été-affés-punie : Dis-leur que je n'ai - pas-encore-osé former un vœu pour eux au Ciel , de peur que la source ne fût pas affés - purifiée ; mais que dès qu'elle le fera , je me tiendrai prête à m'immoler au Seigneur en-holocauste , fût-ce sur un bûcher (1) , pour obtenir de sa paternelle bonté , qu'il verse dans leurs cœurs , la joie que j'en-ai bannie ; que je fus plus-coupable que Madelaine , que Pélagie , que Marie-d'Egypte ; mais que mes peines ont-passé les leurs , & que , comme elles , je ne veux plus vivre que pénitente & gémissante , pour effacer , à-force de larmes , les taches que le vice a-imprimées sur moi : Dis-leur que leur malheureuse Fille & Sœur , est au rang des plus-viles Créatures ; qu'elle s'est-couverte de leur habit ; qu'elle se mêle avec elles , pour les servir , les exhorter , les consoler , se mettre audeffous d'elles ,

(1) Oh ! que de larmes ces mots firent verser à notre pauvre Mère !

par la confession publique de ses fautes, devant Celles des Sœurs de cette Maison-de-honte, à qui, par une indulgence aveugle, on avait rendu, à son-sujet, un bon-témoignage non-mérité ; eh ! puisse-t-elle en-être humiliée autant que le méritent ses ordures ! puisse-t-elle être ainsi de quelqu'utilité à ses Compagnes-de-séjour, de-desordre & d'infamie !... Dis-leur que leur Fille & leur Sœur est à l'*Hôpital*... , juste demeure pour elle, quoique les lois ne l'y aient-pas-condamnée : Dis-leur que j'attendrai toute ma vie la Réponse foudroyante que je mérite de leur part, & que je la lirai prosternée dans la poussière, la montrant à Dieu même, en-lui-disant : — Punissez-moi seule, ô mon Dieu ! ils m'ont-bien-élevée ; ils ne sont pas mes complices! *** **.

Je n'ai plus de nom dont je sois digne que, LA PÉCHERESSE.

P.-f. Edmond vient me voir quelquefois.

✱—————✱

C X L V I I I . M E 25 mars jour
de la Vierge.

Réponse

de *F A N C H O N .*

[Ma Femme lui raconte tout ce qui s'est passé,
à son sujet à la maison paternelle]

MA très-chère Sœur: Votre Lettre a-été pour nous comme un phénomène du Ciel, & je l'ai-longtemps-tenuë, connaissant votre écriture, après l'avoir tirée de la poste, que la main me tremblait, & que le cœur me battait, sans que j'eusse la force ni l'envie de la décacheter. Je la tenais dans mes mains, en-venant de V***, courant presque malgré moi, comme pour la montrer à mon Mari. Mais quand j'ai-été au *Moulinot*, toute-essoufflée, il m'est-venu en-pensée qu'il la falait-lire, & que peut-être vouliez-vous que certaines choses ne fussent-vues que de moi. Je l'ai-donc-décachetée, assise sous le noyer de *Thomas Dondaine*, & j'ai-cherché

à

à voir quelque-chose, toute-tremblante, n'osant lire, ni le commencement ni la fin, ni le milieu : la tenant loin de mes yeux, pour que quelque'heureux mot parût, qui me donnât la force de lire : Et le premier que j'ai - vu, c'est, *Je suis prête à m'immoler au Seigneur mon-holocauſte, fût-ce sur un bûcher, pour obtenir de ſa paternelle bonté, qu'il verſe dans leurs cœurs, la joie que j'en-ai-bannie !...* Et j'ai-levé au Ciel mes yeux pleins de larmes, diſant au Seigneur : *Beni ſoyiez-vous, mon Dieu ! car voila un bon mot !... ..* Et j'ai-lu le commencement, qui m'a-ait-treſſauter. Et je me ſuis-récriée : —*Oui, oui, elle a encore un Père, & une Mère, & des Frères, & des Sœurs, & une Belleſœur qui l'aime....* Car je ne comprenais pas le ſens de ces paroles, que je croyais un reproche. Et j'ai-lu tout-du-long, dévorant les lignes & les-paroles, & ſuffoquant à

chaque-mot. Et j'ai-fini, toute-hors de moi, & me levant ensuite, j'ai couru vers chés nous, jusqu'à ce que j'y sois arrivée. Et j'ai-rencontré en-chemin des Femmes du Pays, qui me voyant courir en-pleurée, m'ont - dit : — Vous courez bien-vîte, ô Fanchon? est-ce qu'il ferait-arrivé quelque malheur-? Et je ne leur ai-rien-répondu, que d'un signe de la main, leur faisant-à-entendre que j'avais-hâte. Et j'ai-trouvé à l'entrée de la maison, mon Fils Edmond, & ma petite Barbe-Ursule, que nous n'appelons qu'Ursule, qui m'ont-dit, — O Maman! comme vous avez bien-chaud-! Et je ne leur ai-pas-répondu; mais les embrassant seulement, & sur-tout ma Petite, j'ai-couru chés nous, où arrivait votre Frère, mon Mari, de la charrue du matin; car la lecture de la Lettre m'avait-retardée. — Il ne fallait pas si-vîte courir, ma pauvre Femme, m'a-t-il dit, & risquer à te faire malade-!

Mais sans lui dire une parole, je me suis jetée à son cou. Et il a-dit, — Qu'est ce-que-c'est? qu'est-ce-que-c'est, ma chère Femme-? Et je lui ai-donné la Lettre. Il l'a-regardée; & j'ai-vu qu'il tremblait tout-comme j'avais-tremblé, n'osant lire: pourtant il s'est-vîte-remis; & il a-lu tout-bas jusqu'à la fin, cognant à tout - moment ses larmes, qui roulaient & voulaient couler. Et quand il a-eu-fini, il a-dit: — Dieu soit béni-!... Sans ajouter auqu'une autre parole. Et il s'est - assis, rêvant, pendant que je préparais le dîner. Et à-l'instant où le dîner alait-être-prêt, il m'a-dit: — Ma Femme, je vas monter avant-dîner, chés mon Père & ma Mère, à-celle-fin de leur montrer cette Lettre de repentance; n'y venez-vous pas avec moi-? Et j'y ai-été avec lui. Et quand nous sommes-entrés, notre bon Père & notre chère Mère alaient se mettre-à-table; en-nous voyant, ils ont-dit: — Voic

nos Enfans qui viennent dîner avec nous : les bien-venus soient - ils-! Et notre bonne-Mère s'est-levée pour augmenter le dîner. Et mon Mari a-présenté la Lettre à son Père , qui l'a-prise , & a-regardé son Fils , comme pour lui demander , De qui? Et ayant-mis ses lunettes , il a-vu l'écriture , & ses mains vénérables ont - défailli , comme si la Lettre eût-été un poids trop-pesant pour elles ; & il la regardait silencieusement , les yeux baissés. Alors mon Mari lui a-dit : —Lisez mon Père ; car il y a un-peu de consolation mêlée à la peine , & votre Fille Ursule est encore votre Fille ; & le Seigneur n'éconduisit pas la Femme-adultère , non - plus que la Cananée-. Et notre Père a-lu bas , pendant que notre bonne Mère , immobile comme une Statue , pâle , tremblante , restait debout , sans presque respirer. & quand Il a-eu lu , notre Père a-dit : —Sont-ils-là tous les Enfans du mal-

heureus Père & de la malheureuse Mère ?
Et tous y étaient , car mon Homme les
avait fait-avertir. Et ils ont-répondu :
—Nous voici tous , mon Père-. Et
le vénérable Vieillard a-recommencé de
lire tout - haut la Lettre , s'arrêtant à
chaque pose : & Un-chaqu'un de nous
sanglotait , occupé de sa douleur , quand
notre bonne Mère , restée toujours de-
bout , est-tombée de sa hauteur comme
morte. Heureusement son Fils - aîné
s'est-trouvé-là , pour empêcher que sa
tête ne portât à terre , & il l'a-posée
sur sa chaise , où elle a-repris un-peu ses
sens. Et notre Père l'a-regardée , en-lui
disant , —Ma Femme , le Seigneur nous
a-frappés par les Objets de notre orgueil
& de notre vanité folle ; resignez-vous
à sa justice , comme à sa miséricorde ,
& bénissez son saint nom : car il ne
faut ni découragement , ni desespoir ,
mais confiance & soumission : il est le Dieu
juste , qui punit & qui châtie , comme

le Dieu bon , qui recompense & qui bienfait ; mais qui relève un-jour l'Humble & le Repentant : Cette Lettre est belle , & je la trouve contenant les sentimens qu'il faut , pour effacer de grandes fautes ! par-ainfi , prenez plutôt part à la joie des Anges dans le Ciel , pour une Péchereffe qui fait-pénitence , que de vous livrer à la douleur pour votre drachme perdue ; car elle se retrouve , Dieu-merci ! — Ah ! Dieu le veuille ! a-dit notre bonne Mère : mais que ma Fille , le fruit de mes entrailles ait-été ce qu'on dit ! c'est ma douleur éternelle- ! Et notre Père a-dit : — Ma Femme , pleurez votre Fille , car l'âme d'une Mère tendre qui fut toujours en-vous , se console avec des larmes ; mais mettez votre confiance dans le Seigneur : car le saint Homme Job , pour chose qui lui soit arrivée , onc ne l'a-maudit , comme le lui suggérait Satan , qui le tentait avec la permission de Dieu ; au contraire

il l'a-béni, à chaque malheur, même étant-affligé en-fa-chair d'une honteuse & cruelle maladie, nétoyant ses plaies avec des têts de pots - cassés, assis qu'il était sur un fumier : Par-ainfi, soumettez votre douleur & vos larmes au Maître-de-tout : Car il y a de belles choses dans la Lettre de votre Fille, & le Seigneur a une grande miséricorde pour les grands Pécheurs & les grandes Péchereffes-. Et Il a-relu la Lettre ; appuyant sur chaque parole, & sanglotant lui-même, comme jamais nous ne l'avons-vu sangloter. — Mais c'est Edmond ! a-t-il dit enfin ! Mon Dieu ! rendez-nous Edmond-? Et sa voix devenait si-forte, & si - déchirante, en - disant, *Mon Dieu ! rendez - nous Edmond !* qu'Il nous semblait-rebramer & mugir ; & nous étions- quasi-transis, Auqu'un de nous n'osant lever la vue, & Chaqu'un pleurant les yeux baissés : Puis Il s'est - tû, & a - rendu la Lettre à son Fils-ainé, après avoir-regardé l'a-

dresse , lui disant de me la remettre :
Et mon pauvre Homme me l'a-remise ,
disant : — Ma Femme, notre Père vous
remet la Lettre qui vous est - adressée-
— Fanchon Berthier , a-dit notre Père
(& c'est la première-fois qu'il me nomme
de mon nom-de-famille) , ferrez cette
Lettre , & qu'elle ne voye plus le jour ;
mais conservez-la ; car elle est le cri &
la lamentation d'une pauvre Abandon-
née , que le Seigneur regarde en-sa pitié
& miséricorde : partant , il ne faut pas
qu'auqu'un Etranger la voye ; pas même
tous vos Frères & Sœurs , car il faut la
taire à ceux d'Au** : & mettons-nous
à table-. On s'y est-mis ; mais à-l'ex-
ception des Plus - jeunes , Personne n'a-
presque-rien-mangé : & Un-chaqu'un s'est-
bientôt-levé de table , s'en-alant mor-
nement à son travail. Et quant à ce qui
est de notre pauvre Père , il y a-été
aussi, épierrer le champ-de-derrière-le-jar-
din : & comme il jetait les pierres de-
hors ,

hors, on l'a-entendu pouffer des soupirs & des sanglots: & Tout-un-chaqu'un disait dans le Village, — C'est qu'Ursule ou Edmond sont morts; car leur Père est en grande douleur! Voila, ma très-chère Sœur, pour la réception de votre Lettre. Et il me reste à-présent à vous dire, ce qu'on m'a-enchargée de vous répondre.

Et d'abord notre vénérable Père lève de sur vous toutes les malédictions qu'il vous avait-données, comme je compte de vous le dire par-ci-après; & il me recommande de vous marquer, qu'il est toujours votre Père, & qu'on vous recevra ici comme l'Enfant-prodigue, en célébrant votre retour comme une fête, sans pas plus parler du passé, que s'il était-non-venu. Et notre bonne-Mère m'encharge de vous écrire de sa part, qu'elle vous porte dans son cœur, comme sa Fille, tout-ainsi qu'elle vous a portée dans son flanc, avant que vous vissiez le jour; & qu'elle pleurera de joie en-

vous-revoyant, comme elle a-pleuré de douleur aux tristes nouvelles. Et notre bon Père & notre bonne Mère se réunissent en-ce moment (car ils me regardent écrire), pour me dire & dicter ces propres paroles , *Et à Qui donc pardonnerons-nous , si ce n'est à nos Enfans-?* Et quant à ce qui est de mon Mari , Pierre votre Aîné , voici ses paroles : «—Ma pauvre chère Soeur ,
» image de notre Mère dans sa jeunesse,
» & par ce , si-aimable & chère à nos
» ieux , revenez je vous en-prie , vers
» votre pauvre Famille , qui verra en-
» vous , non une Coupable , puisque par
» votre belle pénitence & vos beaux
» sentimens , vous êtes plutôt une sainte
» à-ce-jour d'hui , mais le jouet du sort
» & de la méchanceté d'Autrui :.. Quant
» à mon égard , ma chère Ursule (dit-
» il) , je ne te reverrai qu'avec res-
» pect , contemplant en-toi une Fille
» malheureuse , illustrée par son mal-

„ heur , & que Dieu a-rappelée à lui ,
 „ peutêtre plus-sûrement , que si , sans
 „ auqu'un écart , il t'eût-fait Marquise ,
 „ & la protectrice de notre Famille: Par-
 „ ainsi , chère Sœur , laisse entrer dans
 „ ton pauvre cœur le baume de la con-
 „ solation. Et sur ce , je t'embrasse „.
 Pour-à-l'égard de nos autres Frères &
 Sœurs , Un -chaqu'un d'eux & d'elles
 m'enchargent de vous dire , qu'ils adop-
 tent en-tout le discours de leur Aîné ;
 comme exprimant leurs véritables sen-
 timens. Et pour à mon égard à moi ,
 ma chère Ursule , je ne saurais que je
 ne sente se fondre mon pauvre cœur ,
 quand je me rappelle notre tendre amitié
 de jeunesse , toujours entretenue ; si-bien
 que de toutes vos Sœurs & Belle-sœurs ,
 toutes méritantes , c'est moi que vous
 avez-choisie pour votre confidente & cor-
 respondante ici. Aussi tel est mon vœu ,
 qu'il n'y a pas de minute dans le jour
 où je ne vous aye-desirée depuis un si-

longtemps : & quand j'entendais-mépar-
ler de vous, je ne le pouvais croire ,
& bouchais mes oreilles , pour ne pas
entendre le mal : & je ne crois aujour-
d'hui que votre Lettre : Mais aussi , loin
de vous honnir & mépriser , quand je
viens à songer à toutes vos perfections,
je me jète à genous , & me récrie à
Dieu : — O mon Seigneur ! grâces vous
sont dues si je ne suis pas pire ; car je
ne valais pas Ursule , & tout ce que je
voux , je le dois à la faveur que vous
m'avez - faite de me donner un bon
Mari , & de me garder au Village ! à
la Ville , ô mon Dieu ! que ferais - je
devenue- ! Voilà pour la réponse , chère
Sœur ; nous vous attendons ; & s'il
vous plaît nous marquer vos besoins ,
& même que mon Mari courre vous
chercher , il y courra : Veuillez feu-
lement nous donner vos ordres , à tous-
tant-que - nous-sommes de Frères &
Sœurs , & mettre votre entière con-

fiance dans le tendre & bon cœur de vos Père & Mère. Et pourtant vous faut-il faire le récit de tout ce qui s'est-passé ici à votre sujet, depuis votre cessation de Lettres, de tous les discours qui se font-tenus par des Etrangers, ainsi que des Lettres qui nous ont-été-écrites à votre rencontre & du très-chèr Edmond: & ce que vous venez de lire, fera un bon préservatif.

D'abord, tout-de-suite que m.^r le Marquis & m.^r le Conseiller furent-mariés, notre Père dit, —Il faut qu'Urfule s'en-reviennne; elle n'a plus que-faire-là-. Mais il ne dit pas qu'on vous l'écrivît. Bien du temps par-après, on entendit comme un bruit, que vous étiez la maitresse du Marquis. Mais ce bruit tomba, par la vérité qui se fut, on ne sait comment, qu'il vous traitait avec considération à-cause de votre Fils, & nous n'en-baissions pas la tête. Tout-ça ala un-peu de temps assés bien; si ce n'est qu'il

passa par V***, un Monsieur, qui dit, qu'il y avait une Jolie-fille de S** bien pimpante à Paris, qui avait plus de diamans qu'une Duchesse, & que tout le monde admirait. Il n'en-dit pas davantage, & on ne savait ici, si c'était louange ou blâme. Mais cependant notre Père se mit fort-en-colère, disant, Que vous aviez donc les pompes de Satan, auxquelles vous aviez-renoncé au batême, & que bientôt vous auriez ses œuvres, si vous ne les aviez déjà. Et il enchargea mon Mari de vous écrire de revenir aussitôt la Lettre vue. Et mon Mari vous écrivit à l'adresse de la bonne Dame Canon, laquelle renvoya la Lettre à mon Mari, disant, que vous étiez une Fille-perdue, & qu'elle ne savait où vous trouver; que vous-vous étiez fait-mettre au *Catalogue d'Opéra*; ce qui ôtait sur vous tout pouvoir à Père & à Mère. Cette nouvelle fit-entrer notre Père dans la

colère la plus-terrible, & il disait : Qu'est-ce-que-c'est que le *Catalogue-d'Opéra* qui ôte tout pouvoir à Père & à Mère ? Ça ne peut-être en-pays chrétien, & je me moque d'*Opéra*, à qui je répondrai comme il faut, quand il serait le Diable: ce qu'il doit-être, si ça est-vrai. Et ayant-fait lui-même un voyage à Au**, pour y voir m.^{me} Parangon, conduit pourtant par mon Mari, cette Dame ne fut bonnement que dire, si ce n'est que vous ne lui aviez pas fait-réponse ; & deux larmes qu'elle tâchait de cacher, l'ayant-trahie, notre Père voulut s'en-revenir tout-de-suite. Et arrivé qu'il fut à la maison, devant nous-tous, il prononça ces terribles paroles : — Maudite soit la Fille qui fait - baïffer les yeux à sa Mère, & fait - montrer au doigt son Père, en-disant : — Voila le Père & la Mère d'une Catin : Je lui donne ma malédiction, & le Ciel la punisse comme elle le mérite. Exaucez, ô mon Dieu,

un Père dont le cœur est-nâvré de douleur, par une Fille dénaturée, & que le nom d'Urfule devienne une honte à-jamais pour Celle qui l'a-profané-! Et notre pauvre Mère tremblante, est-tombée à ses genous, en-lui disant, —Mon Mari & mon Seigneur, est-il bien-possible que vous maudissiez le Fruit de mes entrailles, que j'ai-porté dans mon flanc! & suis-je donc maudite aussi? —Non! non! Relevez-vous, Femme; je ne maudis pas ce que Dieu a béni, & nous l'avons-été ensemble au jour de notre mariage, encore heureux, puisqu'il me reste de bons Enfants-! Et il a-tendu les bras à ses autres Enfants, en leur-disant: —Consolez votre Mère; car la voila nâvrée, & la Malheureuse, qui m'a-nâvré, la nâvre aussi, pour qu'elle soit doublement parricide... Ma Femme, votre Fille est-perdue: voulez-vous que je soutienne le vice? Je la retranché de votre sein & de notre Famille,

afin qu'en-la-vouant à la céleste Ven-
geance qu'elle a-provoquée, je garan-
tisse des Têtes-innocentes, nos bons
Enfans d'ici, nos Petitsenfans, encore
vêtus de la robe-blanche-..... — Oh !
oh ! a - dit notre pauvre Mère , est-ce
avec mon sang qu'il faut appaiser la
colère du Ciel, & devez-vous sacrifier
ma pauvre Fille !... Pauvre Urfule ! te
voilà immolée à tes Frères & Sœurs ;
mais pas Un ne voudra de l'immolation-!...
Et tous nous avons-crié, — Non, non,
ma Mère , nous n'en - voulons pas ! &
s'il faut qu'elle soit-punie, partageons
entre nous sa peine, & que la malédic-
tion paternelle s'amointrisse, en - nous
frappant tous, nous & nos Enfans-!
Et notre Père, les larmes aux yeux a-dit :
— Elle vous frappera donc, car une
voix secrète me le dit... O mes Enfans!
mes chers Enfans ! vous méritiez un
meilleur sort ! Et c'est moi qui ai-voulu
mettre à la Ville Edmond & Urfule :

que je sois-frappé seul , s'il se peut !...
Frappe , mon Seigneur , frappe le Père
coupable ! mais épargne les Enfants-!
Et tous à genoux , nous avons crié à-la-
fois : —Eh ! non , non ! mon Dieu !
frappez-nous , frappez-nous ; mais éparg-
nez votre Image-! Cette affection de
ses Enfants les uns pour les autres &
pour lui , calma un-peu notre bon Père,
& les larmes lui ruisselèrent des yeux ,
en-lisant le chapitre de la Bible, où les
Israélites pleurent la Tribu de Benjamin
qu'ils avaient-massacrée , disant , *Hélas !
hélas ! il y a une Tribu de-moins en-
Israel !* & notre bon Père s'arrêta-là
suffoqué , si-bien qu'il interrompit la lec-
ture , & ferma le saint Livre. Et depuis
ce moment , il parut toujours affligé.
Mais ce fut bien-pis quelque-temps par-a-
près , quand nous reçumes la malheureuse
Lettre , qui nous apprenait que vous étiez-
mariée à un Porteur-d'eau ! notre pauvre
Père en-fut à son tour immobile comme

une pierre; & il dit à notre bonne Mère: —Voilà que je l'ai-maudite, & le Seigneur l'a-ratifié. —O mon Mari! vous l'aviez-démaudie-! Notre Père secoua la tête, & s'en-ala se promener seul dans l'enclos soupirant; & on le voyait de temps-en-temps, porter vers le Ciel ses regards & ses mains. Et notre pauvre bonne Mère, elle, était à-genous pleurante, & récitant des prières. Et notre Père étant-revenu, il dit à notre Mère: —Ma Femme, appelez votre Fils-ainé-. Lequel vint aussitôt qu'il entendit la faible voix de sa Mère. Et notre Père lui dit: —Ecris à Edmond: car par-avanture nous donnera-t-il quelque consolation-. Et mon Mari écrivit à notre Frère. Et voila qu'Edmond répondit par deux si-terribles Lettres (1), que mon pauvre Homme ne les osa montrer: mais il dit, que vous étiez-perdue de-

(1) Ce sont les CXLII, CXLIII & CXLIV^{mes} du PAYSAN, T. III. pp. 55—59.

fait, & que notre Frère ne savait où vous étiez. Notre Père supporta mieux ça que le deshonneur, & il dit, — Je la pleurerai morte dumoins-! Mais notre pauvre Mère, pas si-forte, tomba comme en -langueur. Et mon Mari, un-jour, croyant que notre Père pourrait soutenir la lecture des Lettres d'Edmond, il la lui fit, avec sa Réponse. Et notre Père bondit (car vous savez qu'il est vif), en-entendant le récit de la fureur d'Edmond; & au lieu de colère contre lui, Il dit: — Il a bien fait! & j'aime son desespoir; c'est moi, c'est moi qu'Edmond-!... Et ayant lu quelle Lettre son Fils-ainé écrivait à son Frère, il ajouta: — Mais voila mon sage & respectable Père: Dieu te bénisse, mon Fils; car tu vaux mieux que moi, comme disait Saül à David, par lequel il avait-été-épargné dans la caverne: Et tu n'as-pas-été-voir ton Frère, comme tu le marquais? — Pardonnez, mon Père: Car j'ai-fait

mes informations à m.^{me} Parangon , laquelle en-a-fait à son Ami dangereux , lequel le pleurait lui-même , ne sachant ce qu'il était-devenu : Et j'alai en-deux jours jusqu'à Paris , où je ne trouvai Personne , à qui m'informer-. Et depuis ce moment notre Père nous demandait souvent , à mon Mari & à moi , si nous avions des nouvelles ? Mais nous n'en-avions pas à lui donner ; car Edmond a-été jusqu'à-présent sans nous écrire depuis ces deux Lettres , & nous n'en-avons - eu de nouvelles que par vous. Aussi votre dernière ligne d'Edmond , a-t-elle causé une joie universelle , au-milieu même des larmes de douleur. Et voila encore un article de ma Lettre terminé , très-chère Sœur. Il ne m'en-reste plus qu'un.

C'est que tout-aussitôt que nous avons-eu ces nouvelles , par votre Lettre , mon Mari , avec la permission de notre Père , a - bien - vite-été les porter à la

chère Dame Parangon ; car il était-dit , entre cette bonne Dame & nous , que le Premier qui aurait des nouvelles , les ferait-favoir à l'autre. Si-bien que mon Mari y a-été. Et en-entrant , il l'a-trouvée avec une petite Fille jolie comme la Mère , à laquelle elle montrait à-lire : Et en-voyant mon Mari , elle a-dit à l'Enfant , — Allez embrasser cet honnête & digne Homme , car vous l'aimerez bien un-jour-. Et la jolie Enfant est-venue -embrasser & faire ses petites caresses à mon pauvre Homme , avant qu'il ouvrît la bouche. Puis il a-dit , madame , il y a des nouvelles. — Il y a des nouvelles ! ô bon Pierre ! — Mais je ne fais , madame , vu votre bonne & belle âme à notre égard , si je vous les dois montrer ? — Montrez , montrez , mon chér Pierre !... Et de qui font-elles ? — De tous-deux , madame. — De tous deux-!... Et la Bonne-dame , demi-renversée sur sa chaise , & les

ieux fermés , a-semblé se trouver-mal : elle a - pourtant-dit : — Ils vivent ? — Ils vivent , chère Madame. — Ce mot me rassure : donnez , je vous en prie-? Et il lui a-donné votre Lettre. Et elle l'a-lue , mais par pauses , fondante-en-larmes , & n'y pouvant quasi voir. Et quand elle a-eu-lu, *Edmond me vient voir quelquefois*, elle s'est-écriée : — O! les Cruels ! ils m'ont-oubliée ! tous-deux ! tous-deux !... Mais cette Infortunée Ursule !... Mon chér Pierre ! il ne faut pas montrer cet Objet de douleur à vos pauvres Père & Mère : c'est moi qui l'irai-chercher-. Je fais donc où elle est enfin!... Alons, dînons , & je vais tout préparer pour mon départ-. Et c'est elle , très - chère Sœur , qui vous remettra cette Lettre ; car mon Mari retourne aujourd'hui lui porter le plein-pouvoir de nos Père & Mère.

Je suis &c.²

FANCHON BERTHIER,
femme PIERRE R.**

C X L I X.^{ME}

1 avril.

M.^{ME} P A R A N G O N ,
à F A N C H O N .

[M.^{me} Parangon raconte comment elle a repris Ursule.]

NOUS sommes-arrivées ici d'avanhièr, ma chère Fanchon, Ursule & moi : je l'ai ; je ne la quitterai plus. Elle est-rétablie : sa difformité s'efface : un sourire est-déjà-revenu, depuis que nous sommes-ensemble. Elle a des sentimens qui me pénètrent d'estime , & j'ose dire de vénération pour elle. Je commence par le plus-pressé , comme vous avez - fait quelquefois , mais je ne me dispenserai pas des détails , dont vous & toute votre estimable Famille devez-êtrè très-avides.

Vous savez que dès que j'ai-fu où était Ursule , je me suis-préparée au départ : Le lendemain avec le jour , j'étais en-route , & je croyais que la chaise
qui

qui me conduisait était immobile , tant mon impatience la gagnait de vitesse. J'arrivai le soir même à dix - heures. Je descendis à la porte de la maison : mais tout était-fermé ; il aurait-falu des ordres du Roi pour me faire - ouvrir. Cependant je m'y obstinai , & l'on m'ouvrit. Sans m'expliquer , je demandai la Supérieure , une des plus respectables Femmes que j'aie-vues. Heureusement elle était encore debout , occupée à régler des comptes. Elle me reçut d'un air riant , & voyant mon air ardent & empresse , elle eut la bonté de me demander , pour qui je m'intéressais ? Je répondis , — Pour Ursule R** . — Je m'endoutais , madame : Vous lui tenez , apparemment ? — Ah ! si je lui tiens ! Oui , oui , madame !... Je vous en-prie , donnez-la moi ce soir ! — C'est bien-prompt !..... On va l'avertir : Vous permettez que je sois témoin de votre entrevue , afin de connaître parfaitement quels sentimens elle a pour vous , par

son abord ? C'est une Fille que nous estimons beaucoup ici ! (Elle avait-
envoyé chercher Urfule) : sa conduite que rien ne nécessite , puisqu'elle est libre , & qu'elle reste volontairement , est un si beau modèle , que c'est une perte irréparable pour la Maison , qu'elle en-sort . Je ne sais si elle a-été bien-coupable ; mais sa pénitence a-été excessive : je l'ai-forcée à l'adoucir , tout en-l'admirant , & elle m'a-obéi , avec cette douceur & cette soumission , qui caractérisent la vraie piété . Ces viles Créatures , que nous avons ici , précieuses cependant , puisqu'elles ont une âme , ces Créatures , qui ne respectent rien , honorent Urfule , & dans leur grossier vocabulaire , elles la louent , & lui donnent des marques de respect : La Plus-perdue de Toutes , Celle qui , renfermée ici pour la sixième-fois , semblait pour les Autres un levain de corruption & d'infamie , s'agenouille devant elle , & hiér , lui demanda ses prières : desorte-

que cette Infortunée va peut-être devoir son salut à Ursule. Il en est sorti beaucoup de cette Maison, qui, instruites par elle, ont promis de quitter le vice ; j'en - connais plus de douze qui l'ont - quitté, & à qui je fais - passer les secours & les encouragemens au bien que des Persones pieuses me confient... Mais voici Ursule : elle porte ici le nom de Sœur *Marie* (1). Ursule est - entrée modestement, & ses yeux s'étant - d'abord - portés vers la Supérieure, elle l'a - saluée : puis se retournant vivement de mon côté, elle a paru me considérer sous mon habit de deuil avec une méditation profonde, dont elle est - sortie par un cri, en se précipitant à mes genoux. J'étais si - émue, que je ne pouvais - parler. Cependant Ursule était - prosternée, sans articuler une parole. Je l'ai - voulu soulever : — Ah ! Dieu ! s'est - elle - écriée, est -

(1) Sujet de la LVII.^{me} Figure du PAYSAN, qui peut également se placer ici, puisque le *Sujet* en - est pris dans cette Lettre.

ce vous, Madame, qui venez à moi (1)!

—Oui, ma chère Fille: Je fus hièr par ton Frère-aîné où tu étais; & me voila; je n'ai-pas-perdu un seul instant!

—O bonté!... que je ne mérite plus!...

—Si, tu la mérites, puisque tu es nécessaire à mon cœur; puisque je t'aime, & que tu vas faire-couler dans la paix, le reste de mes jours.... —Infortunée.....

—Je t'emène, à - l'instant: viens avec moi chés ma Tante; ma Sœur, ta tendre & constante amie, malgré ton oubli de tant d'années! ma Sœur va te revoir avec autant de plaisir que j'en-ai moi-même. —Non, non; je reste ici.

—Et moi, je veux t'emmener; je l'ai promis à ta Famille, & de ne te jamais quitter qu'à la mort; j'ai son aveu; c'est l'ordre de ton respectable Père... —Ar-

rêtez, Madame: à ce mot je n'ai rien à repliquer: que voulez-vous que je fasse?

—Te préparer à sortir avec moi; Ma-

(1) Mot de la LVII.^{me} Figure du PAYSAN.

dame la Supérieure le veut bien. — L'obéissance, madame, dit-elle à la Supérieure passe le sacrifice: mon Père a parlé, j'obéis, & je vais suivre la plus-digne & la plus-parfaite des Femmes qui vivent dans le monde-. Elle a-fait une révérence, en-disant, — J'emmènerai ma Compagne, madame ? — Vous le pouvez, a-dit la Supérieure: son temps de force est-écoulé depuis long-temps; elle est libre-... Et s'adressant à moi, quand Ursule a-été-partie, elle m'a-dit: — Cette entrevue me décide à vous laisser-emmener votre Amie dès ce soir: je ne vous demande pas qui vous êtes; la conversation que je viens d'entendre, m'en-apprend assés. — Madame, je suis Celle qui ai-tiré cette Infortunée du sein de sa Famille & de-sous les ieux de ses vertueus Parens, pour lui faire-trouver à la Ville un fort plus-doux: Et vous voyez à quoi j'ai-réussi-!

Ursule est-entrée aussitôt avec une Fille, qui a-été sa Femme-de-chambre,

& que l'abominable Homme qui..., avait fait-renfermer à l'*Hôpital* pour trois ans. Nous sommes-sorties toutes-trois à onze heures, & nous-nous-sommes-arrangées comme nous avons-pu dans la chaise.

A notre arrivée chés m.^{me} Canon, qui était au-lit, & que j'ai-défendu qu'on éveillât, j'ai-mis Ursule dans la même chambre qu'elle avait-autrefois-occupée : elle n'a-pu s'y revoir sans attendrissement, & elle est-restée immobile, à repasser dans son esprit, à ce qu'il m'a-paru, ce qui était - arrivé, depuis qu'elle avait-quitté cet asile. Elle s'est-mise à-ge-nous, fondante en - larmes, & priant, jusqu'au moment où ma Sœur Fanchette, qui se levait pour nous recevoir, est-entrée vers nous. Elle s'est - jetée à mon cou, sans voir Ursule, que je lui ai-enfin montrée. — Ursule ! elle vit !... Ah ! ma chère Ursule-l... Elle a-voulu l'embrasser ; Ursule l'en-a - empêchée de la main, en - lui disant : — Fille aimable & pure, ne vous fouillez pas-l

Ma Sœur interdite, m'a-regardée. Je lui ai-dit, qu'Ursule avait-aussi-refusé mon embrassement (j'avais oublié de vous le dire); mais Fanchette ayant-voulu absolument l'embrasser, il a-fallu qu'Ursule cédât ; & je l'ai-aussi-embrassée à mon tour.

Le lendemain, j'ai-été dès le matin à la chambre de votre Sœur, de peur qu'elle ne me prévînt, en-se présentant à ma Tante. Je l'ai-trouvée-habillée, & à-genous. — Enfin, je renais, m'a-t-elle dit, dans cette chère maison : mais je ne suis plus digne que d'y être la servante de tout le monde. — J'y consens, pourvu que tout le monde y soit aussi la vôtre. — Il faut que je salue m.^{me} Canon ; je l'ai-entendue ; elle est-levée, & j'alais passer chés elle, quand vous êtes-entrée. — Je l'ai-craint : je ne veux pas que vous la voyiez sans moi : je vais m'habiller, & nous la verrons ensemble-. Tandis que je parlais, ma Tante, qui venait d'apprendre

mon arrivée , est entrée dans ma chambre , & ma Sœur est-venue m'avertir qu'elle m'y cherchait. J'y ai-couru : Mais je ne l'y ai-plus-trouvée. Je me suis-mise à m'habiller très-à-la-hâte , à-l'aide de Fanchette , & de l'ancienne Femme-de-chambre d'Ursule , que sa Maîtresse m'avait-envoyée. Mais pendant ce temps-là , ma Tante qui avait-entendu ma voix , a-été dans la chambre d'Ursule , qu'elle a-retrouvée à genous. Elle l'a-regardée , sans parler , ne la connaissant pas : puis s'avancant & lui voyant à-demi le visage , elle a-pouffé un cri de frayeur , qui a-fait-lever Ursule , pour venir à elle. — Qu' est-ce , qu' est-ce ? disait ma Tante ? — C'est la malheureuse Ursule , Madame , qui vous demande le pardon , & des prières-. Ce dernier mot a-confirmé ma pauvre Tante dans sa première idée ; elle s'est-mise à genous , & a-récité tout ce qui lui est-venu à l'esprit , en-disant à Ursule , qu'elle lui ferait-dire des messes. Votre
Sœur ,

Sœur, qui enfin a-compris son erreur, & qu'elle l'avait-effrayée, est-aussitôt-venue me chercher, afin que je la rassurasse. Mais ma présence même ne la persuadait pas : Elle croyait Ursule morte, & que c'était son Ombre. Nous l'avons - remise au lit avec la fièvre. Vous imaginez que je me suis-bien-repentie de ne l'avoir - pas-été d'abord prévenir : mais je ne m'attendais pas à ce qui est-arrivé. Ursule était au-desespoir de cet accident, que le grand âge de ma Tante pouvait-rendre dangereux : mais nous sommes - parvenues dans la journée à la calmer, & le soir même, elle a-voulu parler à Ursule, qu'elle a-grondée comme une Mère gronde sa Fille. Nous avons-pris jour au lendemain, pour lui faire le récit de tout ce qu'a-souffert l'Infortunée. A ce récit, que nous n'avons-fait que lire, parce-qu'Ursule l'avait-écrit de sa main, & l'avait-conservé, ma bonne Tante tantôt fon-

dait en-larmes , & tantôt se mettait dans une vive colère contre Ursule , de ce qu'elle n'avait pas eu-recours à elle. Moi-même , je n'ai-pu , sans frémir , entendre de si horribles choses , & Fanchette s'est - trouvée - mal. Vous verrez ce Récit : cela passe toute imagination : Je ne crains qu'une chose , c'est que venant à faire une impression trop-vive sur vos Père & Mère , il ne leur soit funeste (1).

J'ai-ensuite-dit à ma Tante , que l'air de ce pays n'était pas bon pour Ursule , à laquelle il rappelait trop-vivement ses malheurs , & que je partirais dès le lendemain ; mais que je lui laissais Fanchette. J'ai - appris alors à Ursule , que j'étais veuve , & que le deuil qu'elle voyait était celui de mon Mari ; que nous vivrions absolument ensemble chés moi ,

(1) Il faut observer que dans ces Récits particuliers , Ursule n'inculpait jamais son Frère.

comme deux Sœurs ; que je la regarderais comme étant la mienne : & j'ai ajouté avec un sentiment cruel , & doux dans un autre sens , que c'était à plus d'un titre.

Le lendemain , je suis-partie avec ma Sœur Fanchette , pour quelques achats que j'avais à faire ; & je vous avouerai que je vis Edmond. M'a-t-il-aperçue ? c'est ce que j'ignore. Cela me fit-penser , à mon retour , à lui écrire deux mots (1) , pour lui annoncer que j'emmenais Ursule , & qu'il ne la cherchât plus où elle avait-été. J'eus-soin de ne lui faire-tenir cette Lettre qu'à-l'instant de mon départ (2) , & après m'être-bien-assurée de sa demeure , qui est rue *Galande* , près

(1) La CLIV.^{me} du PAYSAN , T, III. p. 116:

(2) Que de précautions, hélas ! pour se rendre malheureuse ! Si elle avait-vu Edmond , qu'elle lui eût-parlé , il la suivait , il l'épousait , & ... mon Père & ma Mère vivraient encore... Mais il fallait que le crime fût-puni.....

la place-Maubert, chés un Pâtissier, au quatrième : je vous la donne, pour que vous en-fassiez usage, si vous le jugez à-propos. Il me parut assés proprement vêtu ; mais pâle, l'air inquiet & triste, marchant par bonds, & jetant souvent les yeux de côté & d'autre, comme un Homme qui cherche Quelqu'un. Sa vue m'a-fait-tressaillir, & je l'aurais peutêtre appelé, si j'en-avais-eu la force. Mais il est-disparu, à l'instant où j'en-formais la resolution. Depuis j'en-ai-changé (1).

Urfule se trouve mieux ici qu'à Paris : Elle a sa Femme-de-chambre avec elle, & je veux qu'elle la garde : cette pauvre Fille avait un vilain nom (2) ; Urfule le lui a-changé, après l'avoir-retrouvée : c'est une *Frémj*, d'une assés bonne Famille d'Au** ; c'est une bonne-fille ;

(1) Dieu l'a-voulu, afin que le Coupable fût malheureus comme il le méritait : Mais mon pauvre Père & ma pauvre Mère, qui sont-morts-de-douleur!..... O leçon terrible!.....

(2) Trémoussée.

elle aime bien sa Maitresse. Pour moi, je ne saurais vous dire combien je remercie Dieu de me l'avoir rendue : tout ce que je possède est à nous-deux. Je suis très-fâchée de ne pas avoir-eu des nouvelles de son Fils, avant de quitter Paris ; mais j'ai-prié ma Sœur & ma Tante de s'en-procurer, soit par le moyen d'Edmond, soit directement par le Marquis. Votre Sœur n'est-connue ici de Personne, que du Conseiller ; encore ignore-t-il absolument tous les tristes détails. Sa Femme est-attaquée de la poitrine, & traîne en-langueur. La santé n'est pas toujours où elle devrait-être ; souvent elle accompagne Ceux que la douleur aurait-dû moissonner ! Au plaisir de vous-voir, ou ici, ou chés vous, ma chère Fanchon, suivant la santé d'Ursule, qui est fort-dérangée.

P.-s. Je viens de perdre ma chère Tante Canon ; j'en-reçois la nouvelle à-l'instant : Ursule s'accuse de sa mort !... C'est à ce coup, que je n'ai plus de Mère ! M 3

C L.^{ME}

12 mai.

EDMÉE,
à FANCHON.

Elle nous parle en-bien d'Ursule , demandant qu'elle tienne son Enfant , & nous fait le tableau du bonheur de leur double ménage.]

MA très-chère Sœur : Je vous écris pour vous dire , que la chère Sœur Ursule , qui est-arrivée ici avec m.^m Parangon , comme vous le savez , me refuse de tenir l'Enfant que je porte , & qui , s'il plaît-à-Dieu , & s'il est un garçon , portera le nom du chér Frère absent , dont il y avait si-longtemps que nous n'avions-eu auqu'une nouvelle, Personne ne nous en-voulant donner. Vous savez pourtant que mon Mari aime bien son Frère Edmond : & quant à moi , je n'oublierai jamais que je lui dois le contentement que j'ai , d'avoir un bon Mari , doux & honnête-homme , & un bon Beaufrère ; si - bien que ma Sœur &

moi nous lui sommes redevables de tout ce que nous avons de bonheur. C'est par cette raison , & par rapport à elle-même, que je voudrais que la chère Sœur Ursule tienne l'Enfant que je vais mettre-au-monde, & qu'elle lui impose le nom du chér Frère avec qu'il elle a été depuis si-longtemps. Je ne fais pas ce qu'elle m'a-été-dire, qu'il lui fallait pour cela le commandement de nos chers Père & Mère, attendu qu'elle se croyait par elle-même indigne de nommer un de leurs Petitsenfants. Je lui ai - dit là-dessus, que Frères & Sœurs étaient tous dignes les uns des autres. Et elle m'a-répondu, que cela n'était pas toujours vrai. Je vous écris donc, très-chère Sœur, & par l'amitié que je vous porte, & parce-que vous êtes la Femme de l'Aîné, pour que vous ayiez la bonté d'avoir le commandement de nos Père & Mère, au sujet de ma demande.

Je vous dirai que la chère Sœur vit

dans une grande reserve & modestie , ne sortant qu'avec m.^{me} Parangon , & vêtue comme elle d'un deuil simple : elle n'est pas d'une bonne santé pour le présent , paraissant languissante , & cependant elle a quelque chose de joyeux dans les traits du visage ; comme se trouvant où elle se desire , qui est-d'être avec m.^{me} Parangon ; car c'est une excellente Dame , estimée ici , de tout le monde. Mon Mari & le Frère Georget , vont la voir de deux soirs l'un , & ma Sœur & moi l'autre soir ; & son entretien n'est qu'é-dification : ce qui montre bien la fausseté de certains bruits sourds qui avaient-couru ici. Elle va, autant qu'elle le peut, à l'*Hôtel-dieu* , servir les Pauvres , & je pense qu'elle aurait comme envie de se faire Hospitalière. Je ne la trouve plus si-changée de ce qu'elle était , que les premiers jours ; car à-peine ai - je pu la reconnaître , à la première-fois : mais vous savez que je l'ai-vue la moins de toutes nos Sœurs. M.^{me} Parangon

m'a-dit, qu'elle contait de vous la mener, lorsqu'elle serait plus-forte, & que je serai-relevée ; espérant que je pourrai les accompagner ; ce qui est tout mon desir. Quant au très - chère Edmond, notre Sœur ne nous en-parle qu'avec la plus-grande reserve, disant, qu'il est dans une grande Ville bien-dangereuse ! & qu'elle nous recommande de ne pas l'oublier dans nos prières. Ce qui nous fait bien-raisonner tous-quatre, quand nous sommes-réunis les soirs. Car nous n'avons que ces momens-là. Nos Maris sont laborieus, & ne perdent pas un instant : aussi les petites affaires vont-elles assés-bien. Notre bon Père vit heureux dans sa grande vieillesse, & nous sommes contents autant qu'on peut l'être, n'ayant rien à desirer pour le bonheur, que de voir nos chers Enfans grandir & prospérer. Je ne vous le cache pas, chère Sœur, & j'en-remercie Dieu, qui fait tout pour le mieux, combien ne suis-je pas plus-heureuse, avec mon chère

Mari , que si j'avais-épousé Celui qui a plus de mérite (comme notre Bertrand le dit lui-même) ; mais qui est trop-définé aux grandes choses , pour rendre heureuse sa Ménagère : J'en-embrasse quelquefois mon Mari les larmes aux yeux , en-le remerciant de m'être-venu demander. Et si Catherine se trouve-là , il faut la voir se donner le mérite de tout , & s'applaudir toute - seule ; mais si-bonnellement , qu'on ne saurait s'empêcher de l'en-aimer mieux. C'est une bonne Sœur , & plutôt Mère que Sœur à mon endroit. Que Dieu la bénisse ! Pour notre Georget , il ne songe qu'au travail ; à-peine nous parlerait-il de lui-même : mais il n'est pas mauffade , & répond bonnement quand on lui parle. Je ne fais pas si la chère Urfule & le très-chèr Edmond ont-trouvé plus de bonheur que nous , tout-par-tout où ils ont-été dans le Grand-monde , & les grandes Compagnies : mais ce que je fais , c'est que Tous - ceux qui nous

connaissent, nous trouvent heureux. Je me plais à vous écrire ces choses-là, très-chère Sœur, sachant combien vous nous aimez, & combien elles vous plairont, & combien elles plairont à nos chers Père & Mère, que nous respectons, & honorons comme l'Image du Bondieu à notre égard, nos deux Maris, ma Sœur & moi. Car jamais on ne prononce le nom de mon Père ou de ma Mère R**, chés nous, que le Frère Georget ne se découvre avec respect, & que mon Bertrand ne dise, —*Dieu les bénisse*-. Et ma Sœur imite son Mari, & fait une révérence: quant à moi, j'imite le mien, & je dis, —*Dieu nous les conserve*. Et c'en est de même de notre Père Servigné. Et il faut l'entendre lui, quand on nomme son *Frère* & sa *Sœur* de S**, comme il les appelle; il marque sa joie à sa manière, & tout en-disant, *Dieu les bénisse*, comme mon Mari, il se fait verser un verre de vin, & les salue Tous-

deux comme s'ils étaient présents, disant, — *Et que ne puis-je les saluer-là ! Oh ! ebon Homme ! oh ! la bonne Femme, que m'a fait connaître Edmond ! Car c'est à lui que je dois leur connaissance, & mes deux Gendres, qui sont tels, grâces à Dieu ! qu'en-me les faisant-faire-exprès, je n'aurais pas si-bien-fait. Mais ils ont de Quî tenir : On ne saurait-être que bon, sortant de si bons Père & Mère.* Et la première-fois qu'il dit ça, Georget se prit à-pleurer de-joie, en-lui disant : — *Et vous aussi donc, ainsi que votre Femme, vous êtes bons, puisque vous nous avez-donné de si-bonnes Femmes-! Ce qui fit-tressaillir mon Père.*

Voilà mon papier, rempli, ma très-chère Sœur ; je me suis-fait scrupule, d'y laisser un-peu de blanc en - vous-écrivant, à vous à quî j'ai toujours tant à dire. Je suis avec une tendresse de Sœur & d'Amie,

Votre &c.^s

C L I M B

16 mai jour de
la saint Pélerin.

Réponse ,

de F A N C H O N.

[Elle envoie à Edmée le commandement de
notre Père pour la tenue de son Enfant par
Ursule.]

VOICI , ma très-chère-bonne-amie-
Sœur , les paroles que me dicte notre
très-honoré Père : » Je commande &
» ordonne à ma Fille Ursule , de tenir
» sur les fonts bénis & sacrés du batême ,
» l'Enfant dont est-accouchée sa Sœur ,
» ma chère Fille & bru Edmée Servigné ,
» épouse méritante de mon Fils Ber-
» trand , le quatrième de Ceux que le
» Ciel m'a-donnés (Dieu a-béni les
» Autres, qu'il daigne sauver le Second!)
» reconnaissant que madite Fille Ur-
» sule s'en-est-rendue digne par sa
» bonne vie & repentance actuelles :
» Ainsi la bénisse le Seigneur , comme
» de - présent , moi son Père , je la
» bénis , à-celle-fin que ma bénédiction
» repose sur elle , & se communique

» à l'Enfant de la très-chère Edmée ma
» Fille, dont le nom m'attendrit, toutes-
» fois-&-quantes que je le prononce ; &
» parce-qu'il est mon nom, & par la
» recordance qu'il me donne du Fils
» éloigné de moi & de sa Mère, qui
» sommes sur nos vieux jours, & qui
» nous avançons ja courbés vers la tombe.
» Amen ». — *Amen! amen!* ç'a-été
le cri de toute la Famille, devant la-
quelle notre respectable Père m'a-dicté
ces paroles de sa bouche vénérable,
étant-assis à-côté de notre bonne Mère,
qui les a-approuvées de la tête & de ses
larmes. Tout le monde ici vous sou-
haite un prompt rétablissement, & desire
l'heureus jour, où vous viendrez réjouir
le cœur de nos chers Père & Mère,
par votre aimée & désirée présence.
Quant à la chère Sœur Ursule, sa venue
sera la fête du cœur de sa bonne Mère ;
car il tressaille dès qu'elle y pense :
Vous & moi, chère Sœur, nous sentons

le cœur de Mère , puisque nous le portons : mettons la plus-chère de nos Filles en-place d'Ursule , & nous en-place de Barbe De-B** , & nous saurons ses sentimens , comme si son cœur était-ouvert.

Votre chère récit de ménage , que j'ai lu tout haut le soir , à nos Père & Mère , devant toute la Famille , a-reproduit un de ces anciens momens de calme & de bonheur , que j'ai-vu si-souvent ici autrefois : notre Père était rayonnant de joie. Il s'est-levé-transporté , disant , —Dieu bénisse mon Frère Servigné ; Dieu bénisse ses chères Filles & les miennes ! ah ! les excellentes Filles-!... Et il a-eu la bonté de dire , en-me regardant : —Comme la *Liseuse* de la Lettre. Ce qui m'a bien-flatée ! Et notre bonne Mère souriait , en-presque-larmoyant , & disant : —C'est pourtant mon Edmond qui me les a-données-! O cette bonne Mère !..... Je suis , chère Sœur , &c.^a

CLII. ME 29 juin, jour de la saint
Pierre & saint Paul.

FANCHON,
à CATHERINE,
Femme de GEORGET.

[Ma Femme lui rend-compte de tout ce qui
s'est-passé chés nos Père & Mère à l'arrivée
d'Ursule, & à la lecture de la *Relation*.]

MA très-chère & bonne-amie Sœur :
Je mets la main à la plume, pour vous
donner des nouvelles de votre double-
ment Sœur, la chère Edmée, de la
Sœur Ursule, & de tout ce qui se passe
ici, depuis le jour de la Saintjean que
nous les y possédons, ainsi que l'excel-
lente Femme m.^{me} Parangon. Votre
chère Sœur se porte bien, si ce n'est
qu'elle s'ennuie un-peu de son Mari ;
ce qui lui va très - bien, avec sa mine
douce ; car ça la rend plus-douce encore.
Mais il faut vous écrire la réception ici
de la Sœur Ursule, depuis si-longtemps
absente, & si-vivement désirée : Car
encore

encore qu'on l'ait-contée au Frère Georget, qui veut s'en-retourner le même jour de son arrivée, si est-ce que je crois qu'il vous ferait le récit un-peu court.

Le chère Frère Bertrand, dont c'était le tour à venir ici, nous ayant-annoncé que la chère Sœur, ainsi que m.^{me} Parangon devaient partir en-la-compagnie de sa Femme le samedi suivant, jour de la Saint-jean, & qu'ils ne les pourrait accompagner, à-cause de la fenaison de vos lusernes, qu'il falait faire ces deux jours-là, entre les offices, notre Père & notre Mère se préparèrent pendant les cinq jours de la semaine à les recevoir : Et on se mit à nétoyer & approprier toute la maison, comme si on eût-dû recevoir une Princesse : & notre bonne Mère nous disait, plus-joyeuse qu'elle n'avait-encore-été depuis longtems : — Ce n'est pas une Princesse ; mais c'est votre Sœur, & ma Fille, qui est faintement pénitente, & qui a-passé par de si grandes

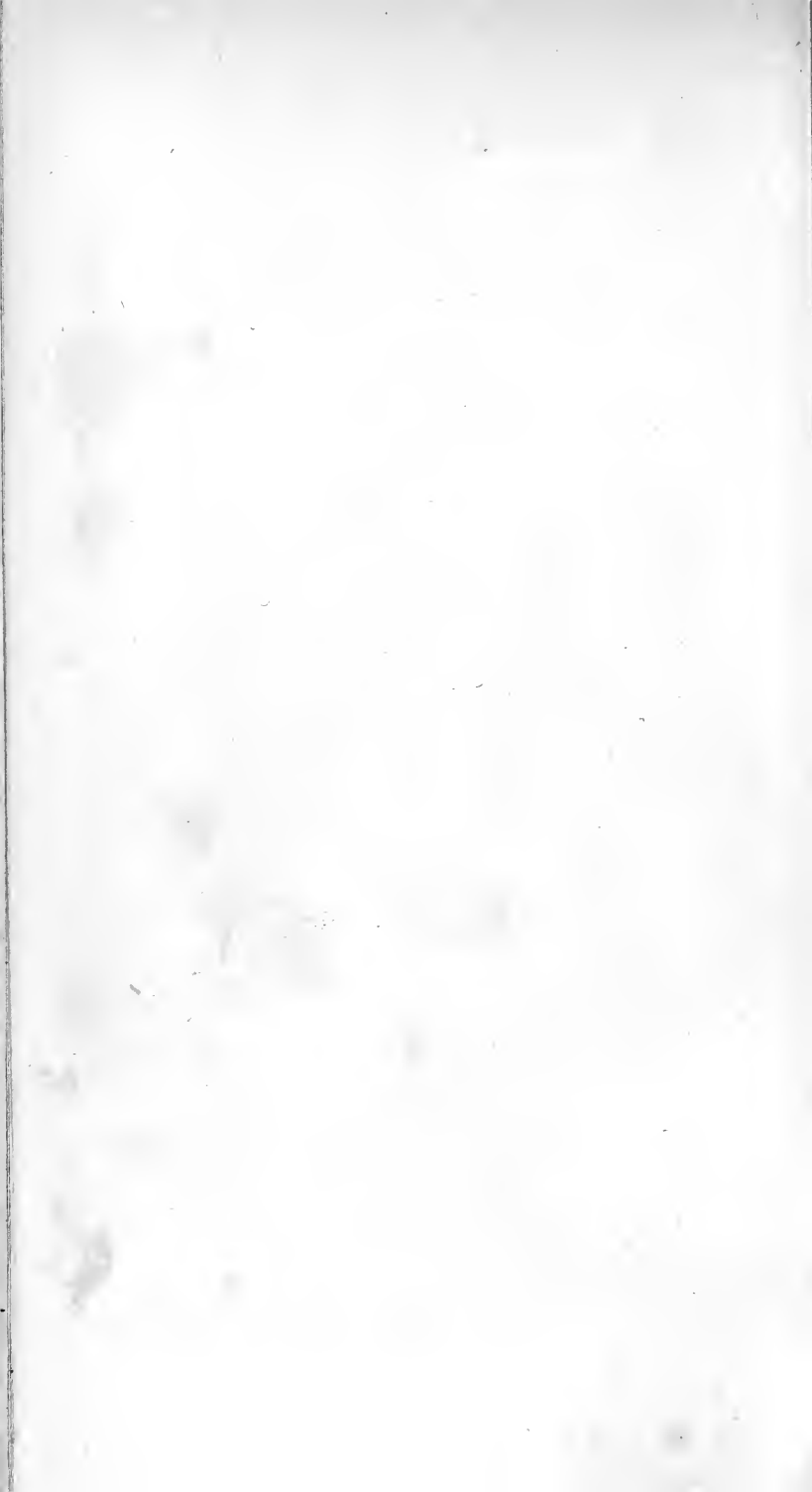
épreuves , qu'elles font à faire-frémir ,
comme vous les entendrez , s'il plaît à
Dieu-. Et la chère Bonne - femme se
dépêchait toute la première , prenant
garde à tout. Le vendredi mon Mari
partit , pour aler avec la voiture cou-
verte , chercher Celles que nous desi-
rions. Et voila que le samedi , notre
bon Père qui se lève toujours très-
matin , ce jour - là le fit encore plus ;
& on voyait , que sous prétexte de
m.^{me} Parangon , il mettait aussi la main
à l'œuvre. Et à l'heure qu'on sort de
la grand'messe , notre Père & notre
Mère , au lieu de s'en-revenir à la maison ,
font-montés la montagne de *Vesehaut* ,
pour voir s'ils rencontreraient la voiture :
Et comme ils étaient à mi-la montagne ,
vis-à-vis la *Cave-aux-loups* , ils ont-
entendu le bruit d'une voiture : — Mes
Enfans! n'entendez-vous pas une voiture?
a-dit notre bonne Mère. — Oui - da ,
ma Mère , a-dit Brigitte , & même comme
de deux-. Et nos Frères les plus-jeunes

ont-couru en - montant la montagne , & à deuxcents pas , qu'on ne les voyait plus , ils ont-rencontré la chienne *Friquette* , qui était-alée avec mon Mari , laquelle les a - aboyés de joie , mais qui sentant son Maître plus - bas , les a-careffés un-peu , & les a-quittés tout-courant : Et voila qu'elle est-venue à notre Père , avec ses careffes qu'elle lui fait , quand elle a-été un jour sans le voir , aboyant , hurlant , & se roulant à ses piéds. Et notre bon Père nous a-dit : — Les voici ; car la Chienne ne quitte que du haut de la montagne vers la croix-. Et il voulait faire-asseoir notre Mère ; mais elle l'a-prié de la laisser monter , soutenue par *Christine* & moi. Et nous sommes arrivés aux piéds de la croix , où notre Mère s'est-affise : car delà on a-découvert la charrette-couverte , & une chaise ; & nos Frères , qui les avaient-jointes déjà , revenaient à-côté de la chaise. Et notre bonne

Mère a-dit , — Qu'est-ce donc qu'il y a dans la charrette , ou dans la chaise ? Car la charrette suffisait-? Et elle était inquiète , se forgeant mille craintes ; car elle avait comme en-idée , que c'était peutêtre le corps de sa Fille qui était dans la charrette : mais la chaise étant-bientôt-avancée au -double , elle est-arrivée auprès de la croix : C'était m.^{me} Parangon qui guidait ; & Ursule s'est-montrée vîtement , & ayant-vu notre Père qui lui tendait la main pour lui aider à descendre , elle l'a-prise , & est-descendue , mais pour se laisser-aler à ses genous , qu'elle a-embrassés les larmes aux ieux. Et aussitôt notre bonne Mère s'est-écriée : —Ma Fille! c'est ma Fille-! Et elle a-voulu se lever sans le pouvoir. * Ursule l'entendant , s'est-trainée à genous à ses piéds. Mais la bonne Femme s'est-jetée à elle , & la ferrant de toutes ses forces contre son cœur , elle lui a-dit : —Tu es pour-

* Sujet
de la
XXXI me
Estampe.





tant dans mes bras, & Dieu le veut ! que son saint nom soit béni ! J'ai toutes mes Filles , & il ne m'en-manque auqu'une ! Béni soyiez vous, Seigneur-! Et Ursule n'avait-pas-encore-parlé : mais elle pleurait le visage pâle , & paraissant prête à se trouver-mal. M.^{me} Parangon en-a-averti notre Père , qui a - donné la main à cette Dame , & à la chère Sœur Edmée, pour descendre ; & la Dernière a-été-embrasser notre Mère , qui tenait toujours Ursule , en - l'avertissant qu'il falait saluer m.^{me} Parangon. Ce qui l'a-rappelée à elle-même, & elle a-fait des excuses à l'excellente Dame. Pour achever de la remettre , la charrette est-arrivée, conduite par mon Mari , & pleine de vos chers Enfans , jolis comme le beau jour , qui sont-venus autour de nos Père & Mère les embrasser & les caresser. —Voyez ! ma Femme, a-dit notre Père, la bénédiction du Seigneur-! Notre bonne Mère s'est-inclinée , sans-parler,

& remerciant Dieu : mais elle a-aussitôt-reporté les yeux sur sa Fille, comme si elle l'eût-cherchée, même en-la voyant. Et m.^{me} Parangon nous a-dit en-sou-riant, — Elle craint qu'elle ne dispa-raisse-! On a-fait-remonter les Enfans dans la voiture-couverte, & m.^{me} Pa-rangon a-dit, qu'elle serait bien-aise de faire à-piéd le reste du chemin avec notre Père, & qu'il falait qu'Ursule & notre Mère montassent dans la chaise. Elle a-parlé bas à Edmée, qui a-dit, — Je veux aler avec les Enfans-. Si-bien que notre bonne Mère a-été seule avec sa Fille dans la chaise, où elle l'a-tenue dans ses bras, sans lui dire un seul mot presque-jusqu'à la maison. Et quand Ursule y est-entrée, ç'a-été un cri-de-joie de nous-tous, de revoir notre Sœur avec nous. C'est-là que notre Père l'a-embrassée, en-la nommant sa Fille. Et comme elle lui demandait pardon, il lui a-répondu : — Si le Père-Céleste

& parfait a-pardonné, comme je le crois, ce n'est pas au Père terrestre & imparfait a-être sévère & dur, puisque lui-même est pécheur-. Ensuite Ursule a-été-demander pardon à notre Mère, avec des paroles si-touchantes & si-humbles, que la bonne Femme ne pouvait se retenir. —Oui, oui, lui a-dit cette pauvre Mère, comme le Bondieu & comme ton Père, je te pardonne, ma chère Fille. —Ah ! ma Mère ! vous ignorez combien je suis coupable ! j'ai-été-tentée de me livrer au desespoir ; & peut-être y ferais-je, sans les prières & les bontés de quelques Amis pleins de vertu-. (Et elle a-regardé m.^{me} Parangon)... —Mais ce qui doit surprendre, c'est que le premier rayon de faveur céleste, est-tombé sur moi par l'organe d'une ... Samaritaine.... Aussi espéré-je que mon pauvre & chér Frère retournera au-bien, & même vous fera-honneur un-jour ; car c'est par lui que je l'ai-connue, & il a-nourri en-

elle les bonnes dispositions qu'elle tient de son cœur & de Dieu , sans auqu'une culture de la part des Hommes ! Qu'elle doit m'humilier , & me confondre !... Quant à la respectable Amie que vous voyez , & qui honore de sa visite votre maison-en ce jour , je lui ai-toujours-dû tout ce que j'ai-eu de bonheur & de bon sentimens-..... A ces paroles , notre Mère a-été - baiser les mains de m.^{me} Parangon , & s'alait mettre à ses genous , si elle n'en-eût-empêché. Pendant ce temps-là , Ursule , à l'heure qu'on s'y attendait le-moins , s'est-mise à nos genous à tous , & nous a-suppliés mains-jointes , & les yeux baissés , de lui pardonner le deshonneur qu'elle nous avait-fait , nous promettant devant Dieu & nos Père & Mère son image , qu'elle reparerait sa faute , avec l'aide de Dieu. Et nous la voulions relever & empêcher de parler. Notre Père nous a-fait-signer de nous retirer , & de la laisser. Et
quand

quand elle a-eu fini, comme nous n'o-
sions répondre, à-cause du silence qu'il
nous avait-imposés, il nous a - dit de
parler à notre Sœur, selon nos sentimens.
Et Un-chaqu'un de nous-tous a-protesté
qu'il pardonnait & chérissait une Sœur
toujours aimée. Alors notre Père a-
dit : —Ce dernier pardon demandé à
vos Frères & Sœurs, ma Fille, est
votre plus-belle action : car quant à
moi, & à votre Mère, cela était naturel ;
euffiez-vous raison, & nous tort : mais
celui demandé à vos Frères & Sœurs,
est la marque du vrai repentir : d'autant
encore, que le pardon accordé par nous,
ne vous acquitte ni allége à leur égard :
ainsi vous avez -rempli votre devoir,
en-leur demandant leur pardon, qu'ils
vous ont-benignement-accordé : C'est
de ce moment, que vous pouvez vous
relever, & vous asseoir à votre rang de
naissance aumilieu d'eux-. Et il lui a-
présenté la main, ajoutant : —Je vous

fais cet honneur, comme encore un-peu étrangère, par le grand laps-de-temps que vous n'êtes plus parmi nous-. Notre bonne Mère a-tressailli de joie, & il semblait que m.^{me} Parangon, elle-même, fût comme pénétrée de respect pour notre Père : Ce que nous remarquons tous avec admiration. Après tout-ceci, on s'est - mis à -table. La joie est-revenue sur le visage de notre Père & de notre Mère, où il y avait si-longtemps que nous ne l'avions - vue ! Vers le milieu du repas, on a-porté les fantés ; & après celle de m.^{me} Parangon, celle de m.^{lle} Fanchette. A ce nom, d'une si - aimable Demoiselle, voila notre bonne Mère qui s'est-pressée de présenter son gobelet contre celui de m.^{me} Parangon, la regardant comme si elle l'eût-voulu-interroger. La Dame, qui a de l'esprit, & qui avec de simples & bonnes - Gens comme nous, lit dans nos pensées, sans que nous ouvrions la bou-

che, lui a-dit, Qu'elle avait-écrit trois-fois, sans avoir-eu de réponse. — Sans avoir-eu de réponse! a-répondu notre bonne Mère: Ah! Madame, il ne les a-donc-pas-reçues? — Non, ma Mère, a-dit Ursule, dumoins les deux premières, & vous voyez la Coupable; je les ai retenues-. M.^{me} Parangon a rougi, en-disant à notre Sœur, — Tu ne me l'avais-pas-dit! je n'en-aurais-pas-parlé!... Mais la dernière, il l'a-reçue, quand je fus sur-le-point de t'emmener. — Pour celle-là, je le crois. — J'en-suis-sûre, car je le vis rentrer chés lui, & on l'a-remise à lui-même. — Vous l'avez-vu, madame! a-dit notre Mère. — Oui, lui-même; & ma Commissionnaire, la Fille qui servait Ursule autrefois, & qui connaît parfaitement Edmond, la lui a-remise à lui-même: mais il ne l'a-pas-reconnue, elle, à-cause de l'obscurité, & de la calèche qui la-couvrait; & parce-qu'elle lui-a-donné la Lettre à la porte

entr'ouverte , sans entrer. S'il avait-voulu-répondre, il fait où je suis : aulieu que c'est par-hasard que j'ai-fu où il était. — Il faut lui écrire, mon Pierre (a-t-elle dit à mon Mari.) — Je le ferai moi-même , si vous le desirez , a - repris la bonne Dame ; je ne suis pas fière avec mes Amis. J'ai une nouvelle à lui annoncer ; qu'il ignore sans-doute : & alors, s'il me répond comme il convient , je verrai Son sort , madame , dépend absolument de lui , dans tout ce qui a quelque rapport à moi. — O ! madame ? se pourrait-il ! (a-repris notre Mère) Ah ! quand pourrai-je le voir ici ! quand mes pauvres Enfans seront-ils tous-là , sans qu'Augu'un y manque !... Mon Edmond ! le nom de son Père & son portrait vivant.... Oh ! s'il était donc-là-! Voila que comme elle disait ces paroles , nous avons-entendu de dehors une voix , comme de Bourgeois , & non de Paysan , qui a-répondu , *Jamais !*

Nous en-avons tous été - troublés , & notre Père lui-même a-prêté attentivement l'oreille. Charlot , qui rit toujours , a-paru pâle & tremblant , & il est-forti pour aler voir quî c'était. Il a-couru du côté du Village , du côté de la *Farge* , du côté du *Boutpart* , & du côté de la *Creuse* , fans rien voir par auqu'un de ces quatre chemins , & il est-venu nous dire , que ce n'était Personne. M.^{me} Parangon a-fourî , & nous a-dit, Que c'était sûrement Quelqu'un , & qu'il ne falait pas s'effrayer superstitieusement. Et en-effet , nous avons-su par-après que c'était deux Hommes de V*** qui passaient, dont l'Un avait-demandé à l'Autre, Si son Fils reviendrait bientôt de l'armée ? Celui-ci avait-répondu avec force (car il avait - appris la mort de son Fils la veille) *Jamais !* ajoutant plus bas ; *Il est mort.* Et ces deux Hommes , qui avaient-chaud , & avaient chaqu'un une petite bouteille dans leur poche , voyant

notre gros noyer de *la-Ruellote*, s'étaient assis dessous, pour se reposer à l'ombre, & se rafraîchir: C'est pourquoi Charlot ne les vit pas; & ce fut Batiste qui nous conta ça deux heures après, qu'il vit-partir ces Hommes, & qu'il fut leur demander, pourquoi ils avaient dit, *Jamais*, sous nos fenêtres? Voilà, très-chère Sœur, ce qui s'est passé à la réception.

Et depuis ce moment, que nous voyons la conduite d'Ursule, nous en sommes dans l'édification! car c'est la conduite d'une Sainte; & notre bonne Mère sur-tout l'admire, & la regarde comme avec respect. Le lendemain de l'arrivée, notre bonne Mère, notre Père lui-même, & nous-tous étions bien-curieux d'entendre la *Relation*: m.^me Parangon, qui l'avait-vue, ne savait qu'en-dire, & elle n'y paraissait pas encline. Mais Ursule ayant-entendu notre desir, elle a-demandé à nos Père

& Mère leur heure , pour qu'elle la lût elle-même ? Et ils ont-dit , —L'après-midi , en-sortant de table-. Et quand on a-été hors de table , Ursule s'en-est-alée dans sa chambre , bien un quart-d'heure , & elle est-revenue , n'ayant plus rien de son arrangement , mais la tête couverte d'une grosse coiffe noire , avec une robe de deuil , tenant un papier à la main. Et elle s'est-mise à genous devant nos Père & Mère , la tête baissée , commençant à lire en-toute humilité , les yeux humectés de larmes. Cet écrit était-composé de plusieurs Lettres ; la première à notre pauvre Laure , aujourd'hui revenue à elle (*la CXXVI*) , d'une autre Lettre à la Même , qui est la suite (*la CXXVII*) ; d'une troisième encore à la Même (*la CXXVIII*) ; de deux autres à Edmond (*les CXXIX & CXXXIII*) ; & enfin d'une Lettre de l'Infortunée à Zéphire (*la CXXXVI*)

(Fanchon copiait ici toutes ces Lettres.)

Pendant qu'Ursule a - lu la première Lettre , notre Père paraissait enflâmé ; il ne se pouvait - tenir tranquile , & la colère étincelait dans ses regards : Notre pauvre Mère , elle , fondait en-larmes , levait au Ciel ses mains-jointes , ou les tenait-baissées , comme de-honte : Tous nous-autres étions dans un état terrible , & le Moins-méchant d'entre nous , aurait , je crois , tué ces Gens-là. Comme la colère & le révoltement-de-cœur nous changent ! Ça m'a-fait-penser comme les deux Infortunés , Edmond , sur-tout , ont-tant-fait d'actions emportées ! je ne le pouvais comprendre auparavant..... A l'article du Nègre tenant le poignard , &..... Oh ! oh !... Chaque'un de nous a-pouffé un cri : notre Père s'est-levé : notre Mère s'est - quasi - évanouie , & m.^{me} Parangon a-dit , qu'il falait cesser la lecture. — Non , non , a-dit rudement notre Père. Ursule a-continué. Et quand on l'a-crue imbécille , logée

dans la loge du Dogue... nous avons-tous-
 frémi !... Pour moi , je sentais un frif-
 sonnement d'horreur , & de faisissement.
 J'ai-alors-jeté les yeux sur mon Mari.
 Il ne pleurait pas. Il était à-côté de
 m.^{me} Parangon, la tête appuyée sur une
 main , se couvrant les yeux de l'autre.
 Urfule a-continué les horreurs; & elle
 est-bientôt-venue à la mort du Nègre.
 Nous avons-tous-éclaté-de-joie : notre
 Père s'est-encore-levé aussi-transporté ,
 comme s'il eût-frappé lui-même le Monf-
 tre : Nousavons-retremblé quand on l'a-
 eu - découvert , & quand on a-habillé
 Urfule ; quoique nous l'eussions devant
 nos yeux , nous croyions qu'on allait la
 mener à la boucherie. Mais nous-avons-
 eu une sombre douleur , quand nous
 l'avons-vue... Le reste nous a-nâvré
 le cœur... jusqu'à la Lettre , *J'avais-
 jeté mes plumes* , qui nous a-fait-fondre
 en-larmes , comme la Lisante. Et celle
Petite chère Amie ! qui nous a-fait-

aimer cette Zéphire, sans songer à ce qu'elle a-été ; car elle est la bonté même ce qui efface tout.... Mondieu ! que la pauvre Ursule a-souffert!..... Quand elle a-eu-fini de lire, elle s'est-repro-ternée, devant Dieu d'abord, ensuite devant nos Père & Mère, en-leur disant : — Vous venez d'entendre la confession de mon infamie & de ma turpitude, dont je demande pardon à Dieu, & à vous, mon chère Père, & à vous ma tendre Mère, qui m'avez-portée dans votre sein, & que j'ai-deshonorée autant qu'il a été en-moi : vous suppliant tous-deux de m'infliger la peine que je mérite, afin que mes crimes soient-punis en-ce monde, & que je puisse obtenir en-l'autre la miséricorde du Seigneur-..... Mes chers Frères & Sœurs (a-t-elle ajouté, voyant que notre Père ne répondait pas), je vous demande aussi à tous pardon, vous suppliant d'intercéder pour moi auprès de vos chers Père & Mère,

que je n'ose nommer miens en-ce moment-. Et tous nous sommes-tombés à-genous priant pour elle. Et notre Père a-dit: —Le pardon est dans le repentir, ma Fille : levez - vous , & embrassez Un-chaqu'un de vos Frères & Sœurs... Et quand elle nous a-eus-embrassés , il lui a-tendu la main , qu'elle a-baisée , & il lui a-dit : —Alez à votre Mère ; car son cœur vous desire-. Et notre bonne Mère a - reçu la pauvre Ursule dans ses bras , en-sanglotant , & l'embrasant , disant : —Dieu te pardonne , ma chère Enfant , & t'aime comme je fais ! ainsi soit sa sainte volonté-!..... Voilà comme s'est-passée cette lecture tant-souhaitée !

Nous avons-aussi-eu une confiance , m.^{me} Parangon & moi , au-sujet d'une disposition qu'a cette Dame , qui nous serait aussi honorable qu'avantageuse ; cela regarde Edmond , & le mariage. C'est-en-dire assés pour le présent ; vu qu'il y

aloïn d'ici là, attendu que nous ne favons à-présent comme pense Edmond. Ursule repartira avec m.^{me} Parangon, dimanche prochain; mon Mari les conduira. Je suis avec la plus-forte affection de Sœur, &c.^a

N.^a M.^{me} Parangon écrivit à Edmond le 15 juillet suivant; Ursule s'y joignit: mais la Lettre fut-interceptée par Zéphire: c'est la (CLVII.^{me} du PAYSAN, T. III, p. 126.). Un an après Edmond apprit du P. Gardien, que sa Cousine lui avait-écrit (CLXI, T. III, p. 145 du PAYSAN); mais il prit cela d'une manière fausse, quoique conforme à ce qu'il méritait (CLXII du PAYSAN, p. 150.) M.^{me} Parangon écrivit une autre Lettre le 6 novembre 1759 (p. 203), qui fut encore retenue par Zéphire. Au mois d'auguste 1760, (p. 258), je suppliai m.^{me} Parangon de nous avoir des nouvelles de mon pauvre Frère: elle me fit réponse (p. 259), qu'elle lui écrivait. Sa Lettre fut-répondue par m.^{me} Zéphire (p. 261). Enfin le 24 janvier, Edmond m'écrivit (la CLXXXIX du PAYSAN p. 268). Pendant ce temps-là, il n'arriva rien à Ursule, qui vivait pénitente chés m.^{me} Parangon, avec m.^{lle} Fanchette, m.^{me} Canon étant-morte, comme on l'a-vu.

FIN de la VII.^{me} Partie.

LA
P A Y S A N E
P E R V E R T I E ,
O U
L E S D A N G E R S D E L A V I L L E .



A V E C F I G U R E S .

Septième Partie.

F R O N T I S P I C E

de la VIII.^{me} Partie.

U R S U L E É P O U V A N T É E .

Ursule, devenue marquise, est sur un lit-de-repos : Elle croit voir son Frère Edmond le regard menaçant, & tenant par les cheveux la tête de sa Mère, qu'il lui présente :

*Sur le mur, une Main lui paraît écrire,
» Incestueuse »!*

Le Sujet est aux pages 217, 218 & 228.

Nota. L'on a augmenté de Quatre les Figures de LA PAYSANE, pendant le cours de l'impression; ce qui en a mis une de plus dans le III Volume, les trois autres dans le IV, & porté le nombre total à CXXVIII Estampes.



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 311

LECTURE 1

1





LA PAYSANE

P E R V E R T I E ,

O U L E S

D A N G E R S D E L A V I L L E ;

*HISTOIRE d'URSULE R** ,*

mise-au-jour d'après les véritables

LETTRES des Personages.

Septième Partie.

C.-CINQUANTETRE.^{ME} LETTRE.

U R S U L E ,

à L A U R E .

[Elle n'ose offrir elle-même ses respects, à la
nouvelle-année.]

1 janvier 1761.



J E te prie, ma chère Sœur, de
mettre aux-pièds de nos très-chers Père
& Mère, les vœus de leur indigne Fille:

Tome IV, VIII Partie.

ta médiation les rendra moins-téméraires. Quant à toi, mon Amie-sœur, & à toute notre Famille, je vous demande la permission de vous les offrir moi-même.

M. ^e Parangon m'oblige à te marquer, que m. ^r le Conseiller, qui est veuf, pense à moi de-nouveau. Je n'ose arrêter ma pensée sur auqu'un mariage, quel-qu'il soit : voila mon sentiment, si j'ai-droit d'en-avoir un, après avoir si-longtemps abusé de ceux que j'ai-eus autrefois : si j'en-suis-crue, il cessera sa poursuite : je me regarde comme trop - indigne de lui. D'ailleurs, je songe que j'ai un Fils. Tous les jours, depuis que Dieu m'a-fait la grâce de le reconnaître, je lui offre mes prières pour ce chère Enfant, à qui je n'aurais-donné que la vie, & mauvais exemple (s'il m'était-resté). Je suis, avec respect, ma chère Sœur,

Votre humble servante à Tous,
URSULE PÉCHERESSE.

C L I V.^{ME}

1 mars.

G A U D É T.

à E D M O N D.

[Il adopte un Fils d'Edmond.]

K** (1) te remettra cette Lettre, & une de recommandation pour lui, que j'ai - cru - devoir lui donner. Lis ma Lettre, promets, & ne tiens rien : c'est un Sujet dangereux, qu'il ne faut pas incier.

Voilà donc Ursule à Au** ! la voilà *enparangonnée* ! la voilà dévote, pénitente ; la voilà *Femme* enfin, dans toute la signification du terme, c'est-à-dire, extrême en - tout ! *Varium & semper mutabile Fœmina!* Si elle devait-être ainsi, j'ai-eu-tort de vouloir la guider !... J'y suis-atrappé souvent ! toutes les fois que j'ai-voulu-conduire

(1) Il est question de ce K**, dans la CCXXIV du PAYSAN, T. IV, p. 97.

Quelqu'un, d'après mes principes, ou j'en-ai-fait des Scélérats, ou j'ai-trouvé des âmes timides, incapables d'effor : tu es le seul avec qui j'aie-réussi (1) : aussi mon amitié pour toi n'a-t-elle jamais été si-vive ; tu es un Second moi-même ; & pour te le prouver, ne pouvant plus espérer d'avoir de ta Sœur ce que j'attendais, car la voila presque-morte, je renonce à l'avoir de toute autre Femme ; j'adopte le Fils de mon *Ami*, & de la *Vertu-dans-le-vice*, de m.^{me} Zéphire enfin : J'aime le Père comme moi-même ; j'admire la Mère, je la regarde en-Sœur-chérie, & je vais-faire mon Héritier de l'Être aimable, qui doit le jour à ces deux Êtres si-chers à mon cœur : Tout est-terminé ; quand il s'agit de te marquer mon amitié, toutes-fois-

(1) A quoi, Malheureux, à quoi as-tu réussi ! ah ! pour son malheur, & pour le tien, tu le verras bientôt !

&-quantes tu verras, *Je vais-faire*, sache que cela signifie, *J'ai-fait*. C'est une donation pure & simple, accompagnée d'une tradition actuelle : m.^r *Trismégiste* (1) accepte, comme il le faut, pour l'Enfant : la Mère a-signé ; tu signeras comme ami, ainsi que Laure ; je voudrais que tous nos Amis signassent, non par ostentation, tu me connais, mais pour montrer plus clairement mon amitié pour toi.

J'ai une idée : En-conséquence de la loi, *Pater est* (2) ; qui empêchera que *Zéphirin* ne soit un-jour le Mari d'*Edmée-Colette* (3) ?

(1) C'est le Mari de Zéphire, qui était marié, comme on l'a-vu dans le PAYSAN, CLXXV.^{me}, p. 207, T. III.

(2) *quem justæ nuptiæ demonstrant*. Cod. Just.

(3) Gaudet ne respectait rien ! ceci se vérifiera, malheureusement ! Voyez la CCLXXII.^{me} du PAYSAN, T. IV, p. 159.

C L V. M E

24. avril.

U R S U L E ,
à F A N C H O N .

[Calme trompeur avant l'orage !]

U N E perspective plus riante que nous ne l'avons-eue depuis longtemps, se présente, ma très-chère Sœur. Edmond est veuf de cette vieille Dame que m.^e Gaudét lui avait-fait-épouser, & nous avons, pour le rappeler à Celle qu'il a-seule-constamment-aimée, cette Zéphire, qui est honnête aujourd'hui & avantageusement établie, avec un Homme qu'elle rend heureux. Mais il faut quelque indulgence pour Edmond, & même de l'adresse, pour l'arracher au plus-extraordinaires des Hommes, plein de vertus & de vices, qui a-éré à son but d'une manière effrayante, depuis qu'il connaît Edmond: car il est-parvenu à le faire membre d'une Cour souveraine. Par quels moyens !... Malgré le fort qui nous

rit, je ne saurais me-défendre d'une
secrète inquiétude : & me rappelant com-
bien nous avons-été coupables, Edmond
& moi, je me dis, que nous ne sommes-
pas-assez-punis..... M.^{me} Parangon, à
l'invitation de m.^{me} Zéphire, part sur-le-
champ, & va employer tous ses efforts
pour réunir Edmond à-jamais avec
nous. Fasse le Ciel qu'elle réussisse !...
Grand Dieu ! écoute la prière de l'In-
fortunée qui a-reconnu ta justice dans
ses peines, & qui sent aujourd'hui les
effets de ta miséricorde, avec les plus-
vifs transports de reconnaissance !.....
Ma chère Sœur, mes larmes coulent
malgré moi ; il semble qu'une invisible
Main me repousse... Priez, Vous-autres,
dont le cœur est-pur ; le Ciel-vous écou-
tera-mieux que les Esclaves du vice.

Je me prosterne devant mes respecta-
bles Père & Mère.

Adieu, ma chère Sœur.

(Ici fut-écrite la CCII.^{me} Lettre du PAYSAN ;

T. IV, p. 3.

CLVI.^{ME}

3. mai.

URSULE,
à La M^{ême}.

[Elle nous annonce le malheur d'Edmond.]

HUMILIONS-nous devant Dieu, ma chère Sœur !... *Le Dieu des vengeances vient de parler ; il a-fait-éclater sa puissance...* Mes crimes sont punis... Edmond.... est-perdu.... Il faut donc, grand Dieu ! que votre justice soit rasasiée ! le repentir & la douleur ne la desarment pas ! les larmes amères que je verse chaque jour n'ont-pu-éteindre le feu de votre colère.....

*Prière de PIERRE** au bas de cette Lettre.*

» Omon Dieu ! qui nous avez-frappés dans
» votre fureur, j'adore votre justice, & je me
» prosterne dans la poussière sous votre bras ven-
» geur : car j'ai-eu de l'orgueil, en-voyant mon
» Frère élevé !

CLVII.^{ME}

De-S^{es}
3 juin.

U R S U L E ,
à M.^{ME} P A R A N G O N .

[Voici en-peude mots, les plus grands malheurs.]

A ce coup funeste, le courage m'abandonne, mon Amie!... Condamné, parti!.. Mon Frère!... Et mon Père vient d'expirer!... Au seul mot des *Galères*, il a-perdu la parole..... Il est mort... ma Mère, le cœur serré, l'a-regardé, immobile..... Et c'est moi, moi qui l'ai-prononcé, ce mot fatal!.. Je ne me connaissais pas!..... Je les ai - tués tous-deux!... Mon Frère & moi, nous les avons - poignardés!..... Mes Frères, mes Sœurs, leurs Enfants..... J'ai-cru-pouvoir vous écrire.... ma tête me quitte..... Dieu m'abandonne..... Infortunée.

[Ursule tombait à-tout-moment dans le délire ; elle ne put achever cette Lettre, que ma Femme envoya dans la suivante , comme elle était.]

CLVIIII.^{ME} d'u**
même jour.

FANCHON,
à M.^{ME} PARANGON,
en-lui-envoyant la précédente.

[Pitoyable Récit de la mort-de-douleur.]

Y-a-t-il au monde, très-chère Madame, une Famille aussi-infortunée que la nôtre?... O mon Dieu! ayez-pitié de nous & de nos pauvres Enfans?..... Quand je reçus la Lettre de la Sœur Ursule, il y avait déjà trois-semaines qu'il courait un bruit sourd dans le Pays, & les Enfans disaient entr'eux, sans qu'on entendît auqu'une Grande-personne en-parler: — *Edmond R** va-être-rompu: il a-tué tout-plein de monde!* Prions Dieu pour son pauvre Père & sa pauvre Mère-. La première-fois que j'en-entendis parler, ce fut par mon Fils Edmond, qui vint me dire en-pleurant: — *Ma Mère, M'lo Berault qui dit comme ça, que mon Oncle-parein va-être-rompu, à-cause qu'il a-tué tout-*
plein

plein de monde-! Le cœur me battit :
 J'appelai le Petit-garçon : — Viens ça,
 Edme , mon Ami : Qu'est - ce que tu
 viens donc de dire à mon Garçon ?
 — Oh ! c'est que je l'ai-entendu dire,
 la Femme à Pierre : c'est le petit Simon-
 Droin , qui l'a dit à Colas Chabin , qui
 l'avait-entendu dire à V*** , à l'auberge
 de la poste chés m.^s Quatrevaux, qui
 faisait-taire Celui qui le disait, en-disant,
 Qu'est-qu' tu dis donc-là toi , de mon
 Cousin ! Et Celui-là qui le disait, n'osa
 plus le dire. — Bien - obligé , mon
 Garçon : va-va , ça ne peut-être-vrai.
 — Oh ! tant-mieux ! la Femme-à-Pierre :
 car mon Père & ma Mère disent comme
 ça , que ça serait ben-dommage qu'il y
 eût ç'te tache-là su' la Famille , vu que
 c'est la pus - honorable du canton-. Je
 restai toute-rêveuse : & mon Homme
 étant arrivé de la charrue , je ne lui
 en-parlai pas ; ne pouvant le prendre sur
 moi. Son Fils en-causant à table, le lui

dit : — Taisez-vous ! lui répondit-il avec une sorte de sévérité qui ne lui est pas ordinaire. L'Enfant rougit, & avait les larmes aux yeux. Je ne dis mot. — Voilà un vilain bruit ! me dit Pierre. — Vous le savez donc, mon Ami ? — Oui, depuis deux-jours. J'ai été à V***, & m.^r Quatrevaux m'a rassuré : mais mon cœur ne l'est pas, quoique ma raison le soit : Car enfin Edmond est dans une place si-haute..... Mais avez-vous des nouvelles d'Ursule, qui est seule à Au**, depuis le départ de m.^{me} Parangon ? — Auqu'une, mon Ami. — Il lui faudrait-écrire. — Je le vais-faire, mon Ami, tout-d'un-temps après dîner-. — Non ; j'irai la voir ; je vais-partir ce soir, & je reviendrai sans m'arrêter. — Ah ! mon Ami ! c'est vous tuer ! — J'irai à cheval : mais l'inquiétude est bien-plus-cruelle que la fatigue ! Silence avec nos Père & Mère !..... Petit-garçon sachez garder

votre langue ; je repondais, à votre âge ,
 aux questions , & ne parlais jamais de
 moi-même-. Il s'est préparé au départ,
 & pour le cacher à ses Père & Mère ,
 il a-sellé le Cheval dans le pressoir. Il
 est-parti. De ce moment , mon cœur
 s'est-ferré , & il l'est de-plûs-en-plûs !...
 Voila qu'aubout d'une heure, notre In-
 fortunée Mère est-venue : —O Fan-
 chon ! est-ce votre Mari qu'on vient de
 voir à-cheval alant du côté du bois de
 l'*Hopitault* ? —Je crois que oui , ma
 Mère. —Où est - ce donc qu'il va ?
 —Mais , il a quelqu'inquiétude , & il
 voulait voir Ursule , sans vous en-parler.
 —La pauvre Enfant ! Ah ! votre Mari
 a-eu-là une bonne-pensée ! & puisqu'il
 est à-cheval , j'en-suis bien-aise... Dieu
 le bénisse de son bon cœur !... Avertif-
 sez-moi quand il fera de-retour , ma
 Fille ; quelle heure qu'il soit. —Oui ,
 ma Mère : mais n'en-parlez à Personne ,
 je vous en-prie ! —Non , non , si ce

n'est à votre Père & à vos Frères & Sœurs — Non, non, à Personne — A mon Mari, au moins! une Femme ne doit rien taire à son Mari, & je n'y puis-pas-faire-. Quand elle a-été-partie, je me suis-arrangée pour veiller toute la nuit. Pierre était-parti à trois heures. Et dès que tout le monde a-été-couché, dans le grand silence de la nuit, il m'a-semblé que j'entendais comme des Gens qui se battent & qui trépignent. Je suis-sortie tout-douce-ment à la porte hors la cour, tremblant que mon Homme ne fût-attaqué : & là, j'ai-écouté. Je n'ai-rien-entendu ; tout était tranquile. Deux-heures ont-sonné au *coucou*. Je suis-rentrée, & je suis-venue me remettre à-filer. Et voila qu'une demi-heure après, j'ai-encore-entendu le bruit, mais plus-fort. J'ai-eu-peur ; mais je suis-encore-sortie bien-douce-ment, & j'ai-écouté. Pour-le-coup j'ai-entendu comme une marche de

cheval. Je suis - restée là , écoutante ; parce-que tant-plus je restais , & tant-plus le bruit devenait-fort. Et quand le Cavalier & le Cheval ont-été aubout du pré de la *Cartaude* , j'ai-entendu un cri étouffé , & puis un *Seigneur-mon-Dieu!* Il ne m'est plus resté de sang dans les veines : pourtant , je me suis-voulue-mettre-à-courir audevant : mais le Cheval est - arrivé , & mon pauvre Homme blessé , qui ne me voyant pas , est-lescendu à la porte du pressoir , soupirant douloureusement. — Vous n'avez-pas-arrêté , mon pauvre Mari , lui ai-je dit. — Ah ! vous êtes - là , ma pauvre Femme ? Je ne vous suis pas un Mari profitable en-honneur... Entrons , ma pauvre & à - plaindre Compagne. Mais du rafermissement ! — Ce qu'ont-dit les Enfans est-il ? — Non pas en-tout , & l'accusation était fautive : mais il y a-eu mort d'Homme-.... Et nous sommes-entrés. Il m'a - dit tout-bas ,

dans la maison : — Nos Enfans dorment !... Mon Père fait-il ? — Votre Mère le fait ! — Mon Père le fait donc... O ma pauvre Femme ! j'ai-trouvé Ursule échevelée , bouffie de larmes , avec une Lettre.... Je l'ai-vue.... Oh ! la terrible Lettre !... Edmond , le malheureus Edmond , & Gaudét sont-perdus !... — Perdus ! — Perdus tous-deux !..... O mon pauvre Frère ! c'est donc-là la fin-!... Et il se contraignait à-cause de moi : Car le lendemain-matin , étant-alé seul au grenier-à-foin , je l'y ai-suivi sans bruit , & je l'ai-entendu-pouffer des sanglots qui me déchiraient l'âme : & puis prier Dieu de toute l'ardeur de son bon cœur , en lui-criant-merci : Et dans le moment , où je lui allais - parler , voila que notre pauvre Mère me cherchait en-m'appelant : & de-crainte qu'elle ne vînt au grenier , j'en - suis - descendue : — Fanchon , à quelle heure donc est - revenu votre

Mari ? Car tous les Chevaux y sont.
 — A-ce-matin avant - jour , ma Mère ;
 — A-t-il vu la pauvre Enfant ? — Oui ,
 ma Mère. — Qu'est - ce qu'elle fait ?
 — Elle n'est pas bien-. Et la pauvre
 Bonne-femme a-pâli. J'ai-tout-de-suit
 ajouté : — C'est de chagrin d'Edmonde
 qui est en - péril. — En-péril.... Oh !
 oh ! je suis Femme & vieille , mais je
 suis mère ; qu'on m'y laisse courir , &
 que je sauve mon pauvre Enfant-.....
 Et elle m'a-quittée en-courant, si légère,
 que je ne la voyais-pas-aler ; mais je
 l'entendais-crier , — Mon pauvre En-
 fant est en-péril!... Mon Mari ! mon
 Mari-!... Il était-forti l'infortuné Père!...
 — Pierre , mon Fils Pierre ! mon sou-
 tien , mon Ami ! Pierre ! Pierre-! Et
 elle ne donnait aucune relâche à sa
 voix. Tous les Enfans sont-accourus ;
 mon Mari lui-même les yeux rouges....
 — O Pierre ! ton Frère est en - péril !
 — Calmez-vous , ma Mère ! oui ; mais

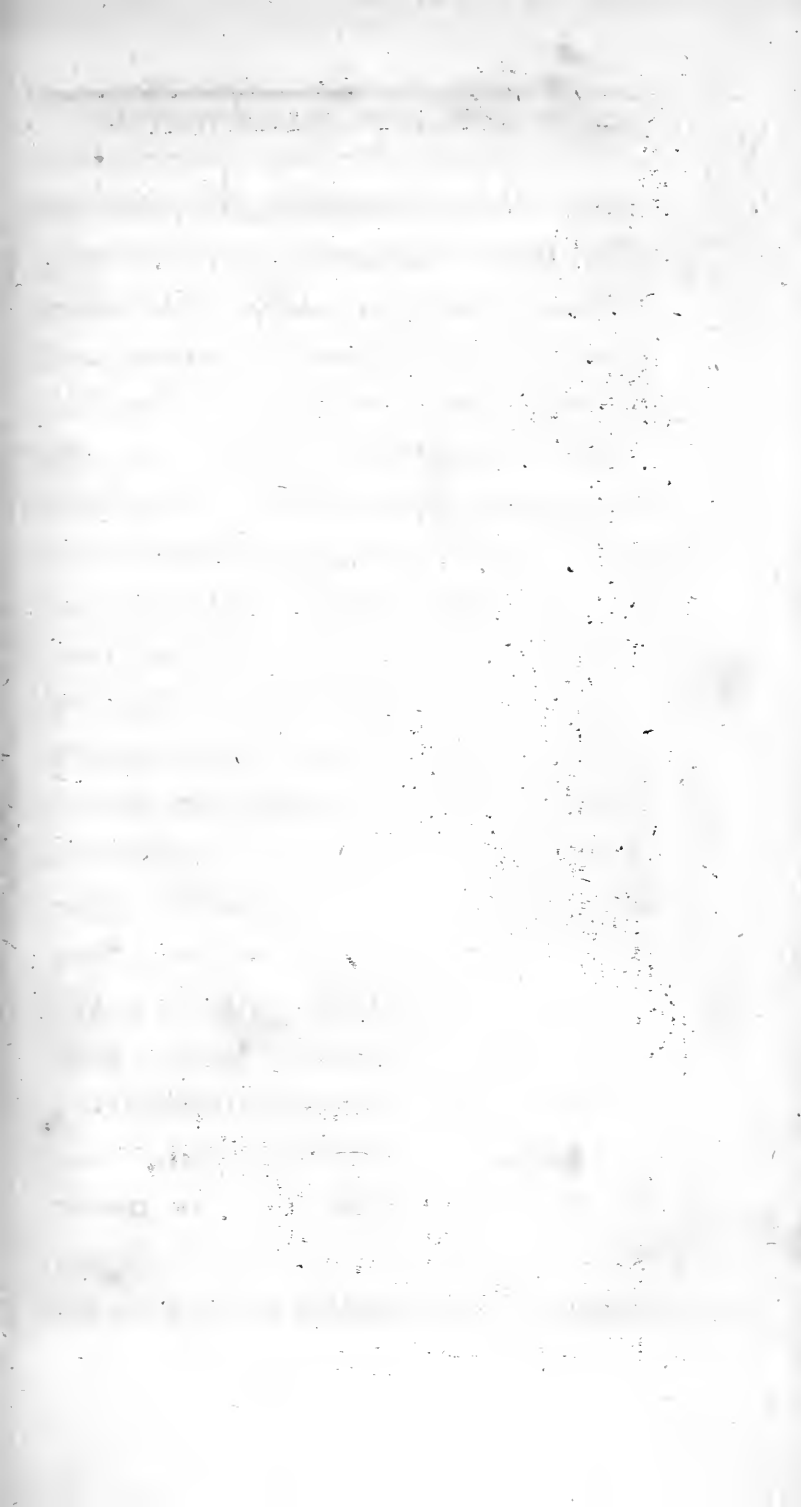
il a de bons Amis. — Ah ! cours-y ,
mon Pierre... Edmond ! Edmond ! le
nom de ton Père ! — J'y vais , ma Mère ;
j'y cours..... mais pourtant j'ai bien-
affaire ici ? — A quoi ? mon Pierre ,
mon soutien , le soutien de ta pauvre
Mère (& elle l'a embrassé , ce qu'elle
n'avait-jamais-fait , depuis qu'il a - pris
l'habit qui distingue le Garçon de la
Fille) J'y ai-affaire pour vous , ma
Mère. — Ah ! mon Ami , laisse-moi ;
& s'il s'agissait de ma vie , j'aime mieux
vivre dans mon pauvre Edmond , que
dans ce corps de vieille Femme. — J'y
ai-affaire pour mon Père-. (Mon pauvre
Homme s'entendait ; il serait parti d'Au** ,
pour Paris sans revenir , s'il n'eût-pas-eu-
affaire ici pour Père , Mère , Femme & En-
fans , qu'il voulait soutenir dans une aussi
rude attaque.) La Bonne-femme , depuis
qu'on lui avait-parlé du péril de son Fils ,
ne songeait plus à sa Fille : c'est qu'Ed-
mond ressemble à notre Père ; & on ne

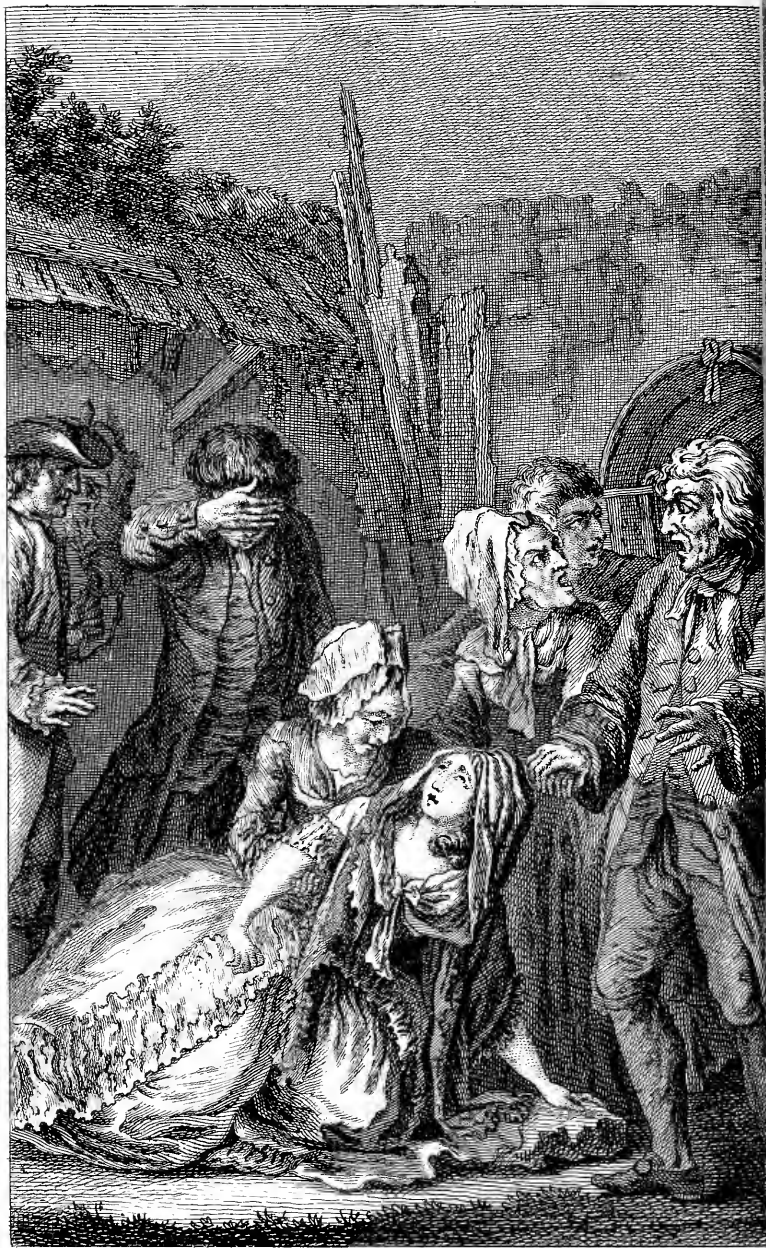
saurait dire à quel point elle le chérit, à-cause de cette ressemblance : — En-ce-cas, reste pour soutenir ton Père ; car c'est - là le Premier pour nous - tous : mais qui secourra donc mon pauvre Fils-! Tous les Frères ont - dit : — Nous voici, ma Mère; où faut-il aler ? — Au-près de notre Père, qu' Auqu'un de nous ne doit-quitter (a - dit mon Homme) : quant à mon Frère, je fais que m.^r Loiseau est-instruit, & qu'il travaille. Ma Mère, le plus-grand péril est ici auprès de mon Père : aidez-nous à le garantir du coup-. Il s'y prenait ainsi, la connaissant, & sachant qu'il tromperait ainsi la sensibilité de la bonne & simple Femme, qui regarde son Mari comme un Dieu sur terre. — Oui, mon Fils! oh! oui! Ton Père,..... votre Père... oh! il faut lui adoucir le coup.... Pauvre Edmond! mon pauvre Fils-! Et elle pleurait, sans demander, le péril, dont elle n'avait pas d'idée. Et

voilà que notre infortuné Père est-arrivé.
—Qu'est-ce, mes Enfants ? —Mon
Mari ! Edmond est en péril ! —Mon
chère Père !... a-dit mon Mari, mon Frère
... est malheureux. —Et moi davan-
tage, d'être son père.... O Edmond !
que tu me coûtes-chère ! —O mon
Mari ! ne lui en-voulez pas, au pauvre
Enfant ! —Simple & bonne Femme !
Compagne que Dieu m'a-donnée dans
sa bonté, ce Fils vous fera-mourir !
—S'il n'en-meurt que moi, mon Mari...
C'est mon Fils ; ce n'est pas trop de ma
vie, pour lui prouver mon amitié ; il
est votre portrait. —Qu'est-ce, Pierre?...
Tu pleures !... O mon pauvre Pierre !
qu'est-ce ? —Ursule, mon Père, a- reçu
une terrible Lettre... —L'as-tu ? —Non,
mon Père. —Que dit-elle ? —Je vais
vous le dire seul-à-seul. Et il l'a- emme-
né (mais il ne lui a-pas-dit qu'il y avait
mort d'Homme). Et notre Bonne-Mère
tremblante, nous a - dit : —Il va le

dire à son Père : mes Enfans, voila vos deux Pères ; l'Un vous a-donné la vie , après Dieu , & l'Autre vous a-tous-aidés dans votre enfance : & vous savez comme il vous aime tous , sur-tout Edmond-!... Et tout en-nous parlant , elle regardait le Père & le Fils : & voyant que le Père jetait ses regards vers le Ciel , elle s'est-écriée : — Mon pauvre Fils est mort , & on me le cache !... Oui ;... Ursule le pleure... Il est mort ! je n'ai plus mon Edmond-!... Et elle s'est-évanouie dans nos bras. Son Mari est-venu à elle , & la regardant : — Mère infortunée ! tu ne reverras le jour , que pour souffrir ! Nous avons-tous-frissonné ! Mais pas Un n'a-osé dire un mot : les Filles & moi , nous secourions notre Bonne-mère , à qui notre Père a-dit : — Eh plût-à-Dieu qu'il fût mort ! — Il ne l'est pas ! — Non , non. — Mon Dieu je vous remercie ! — Ah ! plût-à-Dieu ! qu'il fût mort dans votre

giron , innocent encore , & chéri de Dieu & des Hommes-! Et il s'est-voilé la face de ses deux mains. Un-instant après il a-dit à Pierre : —Aidons à ta Mère à monter , mon Fils... Mes Enfants! mes pauvres Enfants! Oh! les Petitsenfants de Pierre R** , Edme R** ne vous transmettra pas l'honneur pur & sans tache , comme Pierre le lui avait-laissé-!... Et il a - aidé à monter à sa Femme. Il était-midi. J'ai-fait le dîner : c'est la première-fois que notre Bonne-mère n'a-pas-fait le dîner de son Mari. Le Vieillard l'a-dit , en-dévorant ses larmes. Je me suis-approchée , & je lui ai-dit fermement : —Si mon Mari est votre Lieutenant , moi , la Mère de vos Petitsenfants , ne puis-je donc pas tenir la place de ma bonne & excellente Mère , que nâvre la douleur? —Oui , oui , Fanchon , ma Fille , je ne me trouve pas mal de votre soin ; mais de ce que cette exemplaire Femme ne fait pas , à-





cause de sa douleur , ce qu'elle fut toujours glorieuse de faire-. On a-dîné. Et comme j'ôtai le couvert, voila qu'est-entré m.^r Loiseau. Il s'est-jeté au cou de notre Père , de notre Mère & de nous-tous , sans parler. —Je pars. —Où alez-vous , monsieur ? a-dit notre Père... —Auprès de votre Fils : j'espère ne le quitter , qu'en - le laissant entre vos bras ,... ou plutôt , je ne le quitterai jamais. Adieu. —Digne Homme ! digne Ami-! s'est-écriée notre Mère. Et le digne Homme a-ait monter à-cheval , quand une chaise a-paru à la porte : le Conducteur en-a-tiré Ursule , mourante , qui est-venue s'évanouir aux piéds de ses Père & Mère. On l'a-fait-revenir : mais elle était en-délire : *—Mon Frère ! s'écriait-elle ! mon Frère ! mon-pauvre-Frère-!... Ne voyez-vous pas ses chaînes..... Il traîne ses chaînes-!... Notre Bonne-mère lui a-dit : —O ma-pauvre-Fille !

* Sages
de la
XXXII.^{me}
Estampe.

où est-il ton Frère ? — *Aux Galères.*
A ce mot, notre Père a-frémi : — Monsieur Loiseau?... Il n'a - pas - achevé. Le bon m.^r Loiseau a - baissé la vue. Notre Père a-regardé tous ses Enfans, l'œil sec ; mais pâle, défiguré. Il a-tendu la main à notre Bonne-Mère sans parler. Hélas sa langue était-liée pour jamais ! Saisi , frappé , comme s'il eût-reçu le coup mortel , il n'a - plus - ouvert la bouche. Il est-tombé sur une chaise ; il a-couvert son front de sa main ; il a-pouffé un seul & douloureux soupir ; il est-devenu froid , roide : son cœur battait encore. Mon Mari l'a-voulu-soulever. Il était-mort. Notre Mère qui était-venue se jeter dans ses bras , dès qu'il était - tombé sur sa chaise , le tenait - embrassé. S'apercevant enfin, malgré notre silence , qu'il était-mort , elle s'est-écriée lamentablement : — Je ne vous quitterai pas, ô mon Mari ! l'Infortunée Mère du misérable Fils qui

vous donne la mort , ne vous quittera plus!... O pauvre Infortuné ! t'avais-je porté dans mon sein... Elle n'a-pas-achevé: mais elle a-porté la main à ses cheveux - blancs , pour les arracher.... Ursule , un-peu revenue à elle - même , s'est - jetée aux genous de sa Mère , qui l'a - repouffée , en - lui - disant : — Tout est-fini: le voila mort de douleur; je ne le quitte plus-. Rien n'a-pu la faire - changer de resolution , ni la séparer de son Epous. Le Prêtre a - voulu la consoler : Elle lui a-répondu : *Que l'Homme ne sépare pas ce que Dieu a-uni.* Elle a-reçu les Sacremens , sans quitter le cadavre , qui n'était-pas-changé , & le lendemain, elle est-morte faisie comme lui..... Je ne vous représenterai pas notre douleur , madame : Mon Mari , cet Homme si-digne de ce nom , que je n'avais-jamais-vu-pleurer , que par attendriffement , mais d'une manière d'Homme , & non

de Femme , mon Mari s'est-abandonné aux cris ; il s'est-jeté par-terre ; il redemandait à Dieu son Père & sa Mère... Mais c'est Ursule ! O la pauvre Infortunée ! quels cris ! que de pardons ! on eût-dit qu'elle avait - poignardé les deux respectables Défunts... Pour moi, Madame , qui les aimais si - tendrement, & qui les respectais autant que je les aimais , accâblée de ma propre douleur, il m'a-falu-chercher à calmer celle d'un si-chèr Mari , qui m'a-toujours-soutenue dans mes peines , & qui s'abandonnait en-ce-moment ; & celle d'Ursule , qui était une Furie de desespoir. Mon digne Mari s'est-enfin-montré homme, épous & père, après s'être-montré le plus-tendre des Fils : Il a-pleuré , aulieu de crier... Cependant , ma chère Dame , le bruit du funeste accident d'Edmond s'est-ré-pandu : on nous regardait avec une sorte de curiosité insultante ; à-l'exception du jour des funérailles , auxquelles tout le Village,

Village , & les Habitans des environs sont-venus en-foule : tous fondaient en-larmes, & bénissaient les honorables Morts. Mais notre situation fait-pitié!... Mes pauvres Enfans baissent la tête devant leurs Camarades, qui leur parlent avec insolence & supériorité ! Mon Mari, re-devenu ferme, honore le nom de son Père, en-n'en-rougissant pas : mais tous n'ont pas la fermeté !... O ma chère Dame ! que devenir !... Mes Voisins me montrent au doigt : mon Mari lui-même , éprouve des mépris... mais il les offre à Dieu : je lui offrirai aussi les miens... Jamais je n'ai-vu Pierre R** si-digne de respect ! c'est-ici , où je connais l'Homme dont je porte le nom! ..

Je suis avec respect, madame, &c.^a

P.-f. Je vais-remener moi-même Ursule à Au** : elle périrait ici de douleur & de honte.

[Elle l'y remena en-effet, dans la charrette couverte, & la garda huit-jours-durant.]

Tome IV, VIII Partie. R

C L I X.^{MB}

de Paris
1 juillet.

M.^{MB} P A R A N G O N ,
à P I E R R E .

[La Bonne Dame veut me consoler : J'en-fus-reconnaissant ; mais j'étais soumis à Dieu.]

JE trouve enfin la force de vous écrire !
Le coup est - affreux : mais il n'est pas
audeffus de votre vertu. Je vais vendre
tout ce que je possède , & le placer ici :
faites - en autant , & venez m'y join-
dre. Nous y vivrons ensemble ; tout
nous sera commun , jusqu'à la douleur
& aux larmes. Quittez ce pays , que
vos mœurs honorent , respectable Pierre,
& venez ici , je vous en-conjure à mains-
jointes. Partez sur-le-champ : j'ai un
endroit tout-prêt , pour vous recevoir
sous : c'est un cœur tout à vous qui vous
en - prie. O ma pauvre Ursule ! mais
j'étais nécessaire ici !

Nore de l'Editeur.

*La Réponse à cette Lettre est la CCVI.^{mo} du
PAYSAN , T. IV , p. 29. Pierre y montre*

la grandeur de son courage, & sa piété ferme & solide, en-remerciant l'excellente Dame, & en-lui-déclarant, comme un autre Socrate, qu'il ne veut point fuir le châtiment du Seigneur: Il y montre en-même-temps sa piété filiale, en-disant, Qu'il ne quittera pas la terre où reposent ses Père & Mère. Les vertus de Pierre, l'emportèrent enfin sur les crimes d'Edmond, & rendirent à la Famille R**, l'honneur que la conduite de ce Dernier lui avait-ôté. Voyez les CCVI.^{me}, p. 22, & CCXV.^{me}, p. 39, T. IV du PAYSAN.

Dans la CCVIII.^{me} Lettre, p. 29, Ursule consulte m.^{me} Parangon, sur les démarches que le Conseiller fait-faire auprès d'elle, pour l'épouser, malgré le deshonneur d'Edmond: elle lui parle ensuite du Marquis, veuf depuis peu, qui lui a-fait rendre une visite par son Fils, pour la sonder: Cette Dame, par sa Réponse, qui est la CCIX.^{me}, p. 31, se décide pour ce Dernier. C'est après ces deux Lettres que furent-écrites les deux suivantes, dixhuit-mois après le malheur d'Edmond, & environ quinze ou seize après la mort de la Marquise de-***.

CLX.^{NE}

8 septem bre.

*Le MARQUIS DE-***,
à URSULE.*

[Il la demande en-mariage.]

MADEMOISELLE :

VOUS - vous rappelez ce que j'eus l'honneur de vous dire , lorsque je vous envoyai votre Fils , il y a un an. Sans vous parler ici de mes anciens sentimens , qui ne peuvent influer en-rien sur les dispositions d'une Personne telle que vous êtes aujourd'hui , je me contenterai de vous représenter , que c'est à l'Héritier d'une grande Maison que vous pouvez donner un état ; & pour tout dire à un cœur comme le vôtre , à votre Fils. Ce n'est pas ici un acte-de-bienfésance ou de pure générosité , c'est une justice , c'est un devoir : je serai absolument nul dans cette affaire , si vous le voulez : mais il faut que la Mère de mon Fils soit Marquise de-*** , pour qu'il prenne

le titre de Comte de***, que portait mon Père. Je n'en-dis pas davantage à une Femme telle que vous; la raison & la religion vous diront le reste.

Je suis très-respectueusement :

Votre &c.²

LE MARQUIS DE***.

P.-f. Ma Mère se joint à moi, pour vous faire la même demande: Elle chérit son Petitfils, qui, vous le savez, est-beau comme l'Amour, & qui annonce les plus-heureuses dispositions: Je prie m.^{me} la Comtesse de vouloir bien mettre ici un mot.

De la COMTESSE DE-***.

JE desire ardemment, mademoiselle, le mariage que vous propose mon Fils; je rendrai cette union la plus solemnelle que je pourrai, & toute la Famille du Marquis s'y trouvera. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LA COMTESSE DE-***.

CLXI.^{ME}

15 septembre.

URSULE,
*au MARQUIS DE-**.*

[Elle accepte, à cause de son Fils, le mariage: que le Marquis de-*** lui propose.]

MONSIEUR :

LES motifs que vous employez pour me déterminer, sont trop-puissans, pour que j'entreprenne de les rejeter: Ceux que je pourrais y opposer ne seraient applicables qu'à vous & à moi; & je crois comme vous, que dans un mariage tel que celui que vous me proposez, nous devons être nuls. J'accepte avec soumission: Votre Fils, Monsieur, m'en-fait un devoir; je le sens. Que ne puis-je lui donner une plus-digne Mère !... Mais le passé n'est plus en mon pouvoir; il est dans les mains de l'Eternel, aux yeux de qui tout est-présent. J'aurais bien des choses à vous marquer, Monsieur: mais le titre que vous voulez-prendre à mon égard

me ferme la bouche, & je me conforme, dès ce moment de mon acceptation, aux lois de soumission qu'il va m'imposer : Il ne fiéd pas à une Femme de faire la raisonneuse avec son Mari. Je me contenterai d'offrir pour vous au Ciel les vœux les plus-ardens, sans jamais vous fatiguer de mes remontrances, que lorsque vous me l'ordonnerez.

Je suis avec respect,

Monseigneur,

Votre très humble &
très-obéissante servante.

URSULE R**.

*A la Comtesse de-***.*

PERMETTEZ Madame, que je me jète à vos piéds, pour vous témoigner mon respect : J'admire votre vertu, la bonté de votre cœur, puisque votre Petitfils vous est chér, malgré ce qu'est son infortunée Mère.

CLXII.^{ME} 1 janvier.

La MARQUISE DE-***,
à FANCHON.

[Elle a des présentimens de son assassinat.]

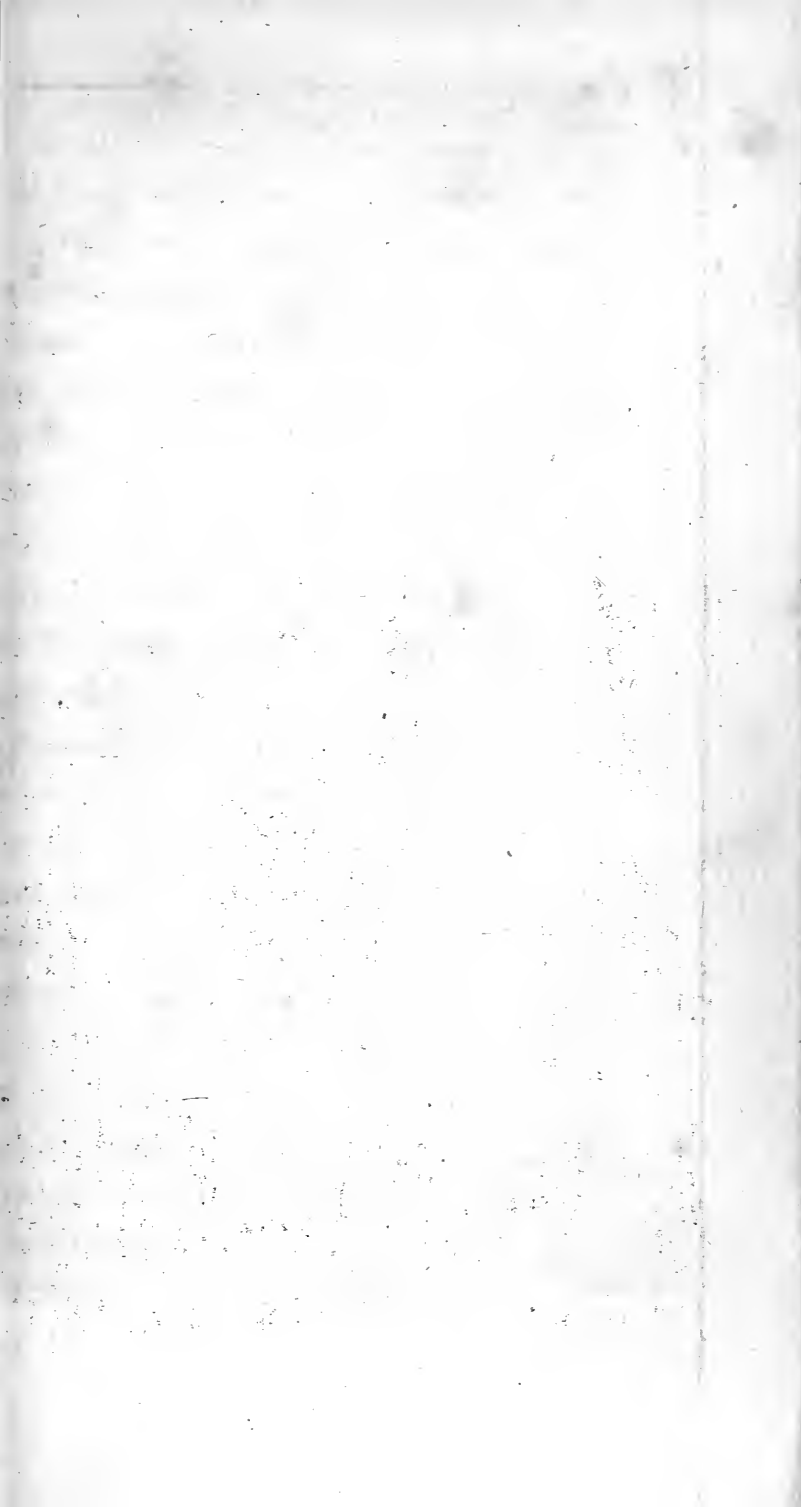
MA très-chère Sœur: Il est - fait
enfin ce mariage, si longtemps souhaité,
oublié ensuite, puis devenu impossible:
& enfin redevenu praticable & même
nécessaire: Il est-fait! mais Ceux qu'il
aurait-consolés ne sont plus!.... C'est
une douceur dont je n'étais pas digne....
je ne *la* suis pas même d'avoir-donné
un état à mon Fils.. Mais si j'ai cette
douceur, son Père me la fait - payer
chère!..... Qu'importe? le Marquis
de-*** vous est-allié, par un bien vil
Lien, qui n'est bon qu'à jeter au feu,
mais il l'est, & le vertueux Pierre R**,
est oncle du Comte de-***, qui an-
nonce les plus - heureuses dispositions.
Ce chère Enfant m'aime beaucoup; & de
mon côté, je ne saurais peindre mes
sentimens

sentimens pour lui... Que de tourmens il faudrait , pour en-effacer la douceur , puisque tous mes malheurs passés & présens , n'y sauraient-donner atteinte!.... Je conçois enfin comment je fus-aimée , comment le fus mon Frère , de ces vénérables Parens que nous avons... (car je suis aussi coupable que lui de leur mort.) Je ne goûte qu'en-tremblant la satisfaction de caresser mon Fils : Je vois à tout-moment sur cette tête si-chère ou sur la mienne (mais ce dernier article n'est rien) le glaive de la Colère-céleste-suspendu , prêt à frapper... Je m'éveille quelquefois au-milieu de la nuit , en-voyant égorgér mon Fils... Je m'écrie , je fors du lit , je cours..... D'autres-fois (& c'est pendant le jour , lorsque je me jète accablée sur un lit-de-repos), je crois qu'un Furieux qui se cache , me plonge un poignard dans le sein. Je le regarde ; je lui tens des mains suppliantes : Je tâche de le fléchir : Il frappe!... —*Encore ce crime , dit-il : il le faut :*

La voila punie , ma Complice-!... Il se découvre, & c'est Edmond que je vois!... Ah! ce nom , si-chèr , me déchire le cœur!... Où est-il? où est-il?... Avoir sa grâce , & ne pas se montrer ! ne pas reparaître!... Il sera mort quelque-part, de honte , de douleur , de besoin ! De tous les maux dont la nature peut accâbler un misérable Mortel, auqu'un , auqu'un n'a - manqué à mon malheureus Frère?... Auqu'un ne m'a-été-épargné, à-moi-même, Infortunée, hors la mort, que mon Frère a-trouvée... Je le vois bien; c'est notre sang qu'il faut aux Mânes paternelles : les deux Parricides doivent périr : ce que j'ai-souffert, n'était qu'une horrible question avant le supplice; mais je suis-condamnée, ma sentence est-lue; je vois, je vois un Juge sévère qui me la montre, & derrière-lui un Bourreau....

* Sujet
de la
XXXIII.^{me}
Estampe,
qui sert de
frontispice
à la VIII.^{me}
Partie.

* Ah! Dieu! c'est encore Edmond que j'ai-cru-voir!... En-quel état affreus! privé d'un œil & d'un bras; horriblement défigure!... me montrant par les





cheveux la tête sanglante ... de ma Mère!...

Je ne suis pas à moi, chère Sœur, dès que je m'occupe de ces idées, que la présence seule de mon Fils a le pouvoir de bannir : mon imagination s'allume, & je crois voir tout ce que je pense...

On m'a-pourtant-donné quelques nouvelles consolantes : Ton Mari..... ah ! c'est l'honneur de notre nom, comme j'en-suis la honte !..... ton Mari a-tout-surmonté par sa vertu!.....

Le chér Bertrand, qui te remettra cette Lettre, te dira comme s'est-fait mon mariage. Fête triste & lugubre !... J'étais en-deuil : mes larmes ont-coulé, presque des sanglots m'ont-échappé au piéd des autels. * La cérémonie a-été publique : m.^{me} la Comtesse, ayeule de mon Fils, l'a-voulu à-cause de l'Enfant ; les deux Familles du Comte & de la Comtesse y étaient, avec tous leurs Amis & toutes leurs Connaissances. Le chér Enfant était beau comme un Ange :

* Sujet
de la
XXXIV.^{me}
Estampe.

tout le monde l'admirait; on ne pouvait se lasser de le caresser: Les Étrangers même s'écriaient, — Qu'il est charmant! c'est l'Amour! Sa Mère doit être bien contente!... Et quand on a vu mes larmes, ... on a dit heureusement, *C'est de joie!* Il est vrai que j'en avais. Mais nos chers Parens ... qui sont morts de douleur!... Un coup - d'œil sur Bertrand, portait dans mon sein le poignard vengeur. Aux pieds de l'autel, les yeux fixés sur le tabernacle, j'ai vu, entre les cierges, de chaque côté, mon Père, ... le regard menaçant, & ma Mère, s'arrachant les cheveux, comme le jour de sa mort!... Du doigt, mon Père me faisait signe de m'anéantir. J'ai presque fait un cri, & le mouvement de frayeur que j'ai eu a frappé tout le monde... J'ai entendu qu'on disait: *Elle pense au risque presque-certain qu'a-couru son Fils, de n'être jamais à sa place.* Je me suis anéantie devant Dieu, suivant

l'ordre de mon Père : j'ai - réclamé la Céleste - miséricorde , & j'ai-fait voen d'une humilité sans - mesure , telle qu'elle convient à un Néant infect , tel que moi... Au-retour à la maison , je me suis-vêtue comme à Au** , & j'ai-demandé la permission de sortir , pour aler offrir à Dieu les prémices de mon mariage. M.^{me} la Comtesse y a - consenti. J'ai-employé la journée à visiter les Pauvres & sur-tout les Prisonniers : je *Le* cherchais , hélas ! parmi ces Misérables.....

Je te prie , ma chère Sœur , de me mettre dans le cas de vous rendre à tous les services qui dépendront de moi : quoique les dettes de mon Mari , & sa conduite actuelle le gênent beaucoup , sa Famille est puissante , je n'y suis pas mal-vue , on m'y -veut infiniment de bien , à-cause de mon Fils ; on s'empresse de m'honorer , afin de me rendre digne de mon rang.

URSULE R** , Marquise de-***.

CLXIII.^{ME} 21 décembre. (1)

EDMOND,

à MARIANNE FRÉMI (2).

[Il Pa menace de la colère de Dieu !]

EST-CE toi que je viens de voir ,
Malheureuse !.. Oui, c'est toi ; toi, que
ta fidélité à servir ta Maitresse dans la
débaûche, a-fait-mettre à l'*Hôpital* ; qui
l'as - servie dans sa pénitence, qui l'as-
suivie à Au** , & qui sans - doute
l'as - abandonnée , puisque je te revois
ici. Que fais - tu ? Où es - tu ?.....
Ta vue m'a-troublé. Redonnes-tu dans
le Vice ? dis , as-tu-repris le Vice ?... Si
tu as-repris le Vice , le Vice te trahira :
prends-y garde ! le Vice est un traître !
Enten - tu ? c'est Edmond qui t'écrit.

(1) La CCXVIII du PAYSAN, T. IV, p. 45,
a une fausse date : il faut mettre, 22 décembre.

(2) Trémoussée ancienne Femme-de-chambre
d'Urfule.

Si tu le voyais , il te ferait - trembler.
 Et c'est le Vice qui l'a-trompé , séduit ,
 trahi. Je suis un exemple de la Céleste
 colère : j'ai-tué mon Père , ma Mère ;
 j'ai-tué Gaudét , le Gardien ; j'ai - tué
 Zéphire ; & Dieu me tue par un sup-
 plice lent & cruel. Crains Dieu ! si tu
 es-retournée au Vice , Dieu te tuera ,
 Malheureuse ! Y es-tu retournée ? Je
 le crois. Quitte le Vice ; car il te
 tuera peutêtre par ma main. Crains ma
 main ! L'indignation contre le Vice me
 met hors de moi. J'ai-vu Laure. Un
 mouvement de fureur me saisissait, quand
 j'ai-pensé que sans moi..... J'ai-rougi..
 Je vais la revoir aujourd'hui, ou demain..
 Je ne fais ce qui arrivera..... Ma Com-
 plice, ta Maitresse, ne peut trop se punir ;
 elle a-péché ; mais moins que moi. Je
 suis un monstre ; elle n'est qu'une faible
 Créature. Mais si elle retombait , après
 m'avoir-aidé à parricider Père, Mère , ..
 ma rage s'affouvirait , dussé-je tomber

au-fond de l'abîme... Périssent les Parricides !... & j'en-suis un ; & elle en-est une... Toi, tu fus sa Servante ; tu as-vu ses crimes & son malheur , & tu l'as-quittée pénitente , repentante ! Te ferais-tu-lassée de voir le repentir ? tu ne t'étais-pas-lassée de voir le Vice !... T'a-t-elle renvoyée ?... Non , je ne le crois pas ; elle t'aimait . Pourquoi donc es-tu à Paris !... Ton séjour ici m'inquiète . Tu es à Paris !... Tu ne saurais y être que pour mal-faire . Si tu y es pour mal faire , je t'avertis que le bras de Dieu est-levé sur toi : Baisse ta tête coupable , & reçois le coup . Je baisse la mienne depuis longtemps , & le coup ne frappe pas !...

Adieu : lis , change , ou tremble .

Tu me connais : je me suis-nommé .

(Cette Lettre ne fut-vue d'Ursule , que lorsqu'elle était à la fin de la suivante) .

CLXIV.^{ME}

24 décembre.

La M A R Q U I S E D E-***

à M.^{me} P A R A N G O N.

[Dieu lui inspire le desir de sa mort , & elle
la sent approcher.]

ON L'a-vu , chère , Madame ! Il a-écrit ! Où se cache-t-Il, grand Dieu!... Que je le voye , & que j'expire !..... Il est temps, Madame : mon Fils a douze ans &-demi ; il est presque formé ; sans-doute il va sortir de mès mains , & peut-être... Mon Mari , devenu bon Père , ne me présente plus qu'un avenir trop-heureus pour moi... Je serais heureuse ! pendant que mon Frère... C'est l'impossible ! il est temps , il est temps que je meure... Ne nous flattons pas , Madame ; la générosité de vos dispositions que je connais à l'égard d'Edmond , vous honore ; mais elle n'aura jamais d'effet , foyez-en-sûre. Quoi ! il serait votre mari ! vous seriez sa femme ! quel plaisir

pourrait-il goûter , après la mort de son Père & de sa Mère , que nous avons tués ! après... L'Homme qui vous a fait violence, serait-reçu dans vos bras !... Celui qui... Je frissonne d'horreur !... Non , il n'y fera pas ! non !... Et moi , ma carrière est-finie... Si j'avais à souffrir encore , je pourrais compter des jours... je n'en-compterais plus... Mon Dieu ! si vous me préparez la mort , daignez recevoir le sacrifice que je vous fais de ma vie !... Madame , le crime empoisonne l'air que je respire ; il dénature l'âme ; il en-change les sentimens ; même après le repentir , il laisse la porte-fermée à la tranquillité , au repos : la seule Innocence peut goûter le plaisir , & trouver le bonheur : les Damnés , plongés dans le gouffre de feu , ne sont-infortunés , que parce-qu'ils ont-perdu le pouvoir de s'estimer , & que leur âme déformée par le crime , ne peut se voir qu'avec horreur : ils sont eux-

mêmes l'instrument hideus de leur supplice !... Je fais ce que j'ai-fait , moi : à-chaque-fois que je me suis-oubliée dans les bras de mon Fils ; mon tourment suspendu n'en-acquiert ensuite que plus de force : lorsqu'il est dans mes bras , je me sens mère , honnête , estimable : dès qu'il m'a-quittée , la main d'un Dieu vengeur écrit aussitôt sur les parois de ma chambre mes desordres passés... Je les vois , je les lis ; ils sont-peints par une invisible Main... Je me vois libertine ,... abandonnée... me livrant à mes panchans desordonnés ;... me deshonorant... Je me vois avilie , logée dans la hute du Dogue , soumise à un Porteur-d'eau , à un Nègre affreus ; traînée dans la marre par une Valetaille frénétique ; meurtrie , défigurée... Je me vois pis encore... prostituée de ma volonté ; la dernière , la plus basse , la plus effrénée des plus-viles des Créatures... Je me vois... ô crime affreus ! & quel en-est le Com-

plice!... La Céleste-justice l'écrit sur ma muraille en-traits de feu & de sang.... Je suis-prête à me livrer au desespoir.. Une Voix-secrete me parle alors ; elle me dit ce que j'ai - souffert ; un sentiment de consolation me soulève, & je me jète aux piéds de mon Dieu.... Mais à-peine relevée , mes Parens s'offrent à ma vue : Ils ne demandent , où j'ai-pu me corrompre à cet excès !... Je demeure muette... O ma chère Dame ! je vous ferais-pitié !...

Abandonnez toute idée de bonheur ; il est impossible , absolument impossible : vous n'aurez plus que des larmes à répandre , ainsi que nous : votre vie est-empoisonnée par mes crimes , & vous ne pouvez plus éviter le malheur ; vous nous tenez de trop-près...

Et votre chère Fille ? Elle a l'âge de mon Fils. Et les autres Enfants ? Vous les voyez ?..... Je ne les verrai plus. Je me sens accablée , une Voix sourde

& presque-détachée de moi-même, me crie au fond du cœur : *Ursule! Ursule!... la tombe ... s'ouvre ... sous ... tes pas!... Elle.. t'appelle ... pour .. se ... fermer!..* Tout-à-l'heure, une Main, comme celle de l'Écriture, écrivait sur la muraille, *Incestueuse.* J'ai frémi: je me suis écriée... Mon effroi n'est-pas-encore-dissipé..... Je m'arrête. Ce soir je finirai ma Lettre, ou du moins je la fermerai. Dieu ! que je me suis-tourmentée ! Je ne vois que du sang, des crimes, des horreurs, des monstres.....

le soir,

Ma chère madame ! Mon Fils vient de *Le voir...* C'est *Lui*, je n'en-doute pas... Il est-estropié, privé d'un œil !... Il a - demandé l'aumône à mon Fils : —Pauvre Homme ! vous êtes bien à-plaindre ! —*Voilà où m'ont-réduit le crime & l'amour effréné du plaisir!* Quel autre qu'Edmond aurait-pu-faire cette réponse !

le lendemain 25.

J'ai-quitte hièr la plume, pour aler

dans le quartier où mon Fils a - vu le Pauvre. J'ai-regardé, j'ai-cherché. A mon retour, j'étais d'une tristesse sombre, accâblante. Comme je rentrais, on a-crié : — *Il te trouvera ! mais tremble !* J'ai-frissonné. La nuit j'ai-fait un songe affreus. Il m'a-semblé que j'avais-été-visiter les pauvres Prisonniers, comme je me propose de le faire en-sortant de l'office, & que dans un sombre cachot, j'avais-trouvé Edmond, chargé de fers. En - me voyant, il a - dit au Geolier qui m'accompagnait : — *Retiens - la ! Voila ma Complice : charge-la de fers.* En - même - temps il a-secoué les siens d'une manière affreuse ; ils sont-tombés ; il est-venu sur moi d'un air furieux, & sans lui rien voir à la main, je me suis-sentie-frappée audeffous du sein. Mon sang a-coulé à gros-bouillons. Edmond, d'un air furieux, en-a-recueilli dans un crâne ; il en - a - bu- ! Je lui ai - dit : — *Je te pardonne ma mort, Infortuné- !*

—*Je n'ai que faire de ton pardon !
Regarde!... Il m'a-montré une tête qu'il
tenait par les cheveux, sanglante, la
bouche ouverte, les yeux menaçans :
c'était celle de ma Mère!* J'ai-fait un
effort terrible pour fuir, & je me suis-
éveillée trempée de sueur.

à 3 heures.

Ma chère Madame ; je pars pour l'of-
fice , & je ferme cette Lettre, le cœur
ferré: Adieu! adieu! ô mon Amie!
adieu!... Ce mot ne veut pas quitter
ma plume.

P.-f. Ah ! mon dieu ! *Marianne Frémi*
vient de recevoir une Lettre de lui ! .
Ce n'est pas son écriture ; mais c'est de
lui, ma chère Dame!... Quelque-chose
me dit que je vais le voir.

(En-ce-moment même, l'Infortuné quittait
Laure, comme on l'a-vu dans le PAYSAN,
& il prenait la fatale resolution de punir Ursule,
qu'il croyait dans le desordre.)



CLXV.^{ME}5 heures
du soir.

L A U R E ,
à O B S C U R O P H I L E .

[Après avoir-calomnié Ursule , pour s'excuser à Edmond, elle en-est-effrayée , & elle exprime ses craintes à sa Compagne de libertinage.]

JE te fais des excuses, ma chère Amie , de la manière dont tu viens d'être-traitée chés moi , & je te prie en-grâce de venir souper (1). Je suis dans une situation qui m'épouvante ! Edmond m'a-bouleversé le sang ; je ne fais ce que je fais. Tout-à-l'heure j'ai-pris un Livre, j'ai-voulu-lire ; j'ai-vu, je crois , & voici que j'ai-lu écrit en-traits de feu sur la page ouverte : *Laure ! ma Cousine ! pourquoi me fais-tu poignarder ? que t'ai-je fait ! dis-le moi , toi ma parente , autrefois mon Amie-?....* Je me suis-frotté les yeux , & je n'ai-plus-

(1) Voyez dans la CCXXII.^{ME} du PAYSAN , comment Edmond avait-traité la danseuse Obscurophile , Tome IV , pp. 64—65—66.

rien - vu de ce que je venais de lire. — C'est une illusion! me suis-dit à moi-même. J'ai - tenu le Livre fermé, le doigt à l'endroit où j'en-étais, & je me suis - chauffée; j'éprouvais un frisson, comme lorsqu'on a la fièvre. Je me suis - assoupie. J'avais à-peine fermé les yeux, que j'ai-cru-voir Edmond, couvert de sang, l'air furibond, qui me disait : *Tu l'as-accusée! elle est-jugée, condamnée, poignardée! je suis le Bourreau!* Je me suis-éveillée. — Un songe! un rêve! me suis-je dit-! J'ai-voulu-lire. J'étais à la seconde ligne, quand on a-frappé rudement trois coups à ma porte. *Alexandre* y a-couru. Il n'y avait Personne. Elle est-remontée en-murmurant contre Ceux qui avaient-frappé. — Ce n'est Personne, Madame. Comme elle achevait ses mots, nous avons-entendu sous nos fenêtres un cri douloureux, & qui ressemblait au hurlement d'une Bête-féroce, plutôt qu'à la voix d'une Créature hu-

maine. J'ai-tressailli. J'ai-fait-ouvrir la croisée, & Alceste a-vu, ou cru-voir Edmond. Je suis - fâchée de n'y avoir-pas-été moi-même. Je me suis-assoupie de - nouveau, ne pouvant ni lire, ni m'occuper : J'aurais-desiré une visite, comme la fortune, en-d'autres circonstances. Personne n'est-venu. C'est en-ce-moment, que j'ai-fait le rêve le plus-affreux : C'était ma Cousine se débattant entre les mains de son Frère, qui lui donnait mille coups-de-poignard. Elle m'a-vue ; elle m'a-tendu les bras, en-m'appelant à son secours. Edmond m'a-regardée d'un air furieux : —N'approche pas-! (me disait-il avec un geste menaçant). Tandis que j'étais-remplie d'épouvante, ce n'a-plus-été Ursule que j'ai-vue, mais une Génisse blanche, dont les yeux versaient des larmes : je me suis-réjouie de ce que ce n'était plus Ursule : mais dans cet instant, un cri terrible m'a-éveillée en-sursaut, & j'ai-vu Alceste devant moi, qui m'a-dit : —Madame,

il vous arrivera quelque malheur ; deux gouttes-de-sang viennent de tomber sur vous du plancher : ce qui m'a-causé tant d'effroi , que je me suis-écriée-. Je me suis presque-évanouie à ce récit. Je n'ai-pas-voulu - voir le sang ; mais je l'ai-fait-effuyer par Alceste. Elle m'a-laissée un instant , & il m'a-pris une faiblesse. Je l'ai - sonnée. Elle est - accourue : —Madame le malheur est-passé ; car le petit Commissionnaire vient de voir une Dame, qu'un Voleur a-affacinée ; c'était elle que ça regardait : car , Madame , tous les malheurs sont-annoncés , si on y prenait-garde ! & si on tirait les cartes, on verrait tout ce qui doit - arriver-. Cela m'a-un-peu-rassurée. Mais je te prie , chère Amie , de venir passer la soirée avec moi , si tu n'as rien qui t'en-empêche. Réponse en - un - mot par mon petit Commissionnaire.

Réponse.

DANS une demie-heure.

CLXVI.^{ME}

date ignorée

EDMOND,

à URSULE.

[L'infortuné Edmond , sans-doute après avoir-
quitté Laure, écrivit ou plutôt commença d'écrire
cette Lettre folle ; quoiqu'il n'en-parle pas
dans la CCXXII.^{ME} du PAYSAN , à-cause du
trouble qui l'agitait : Il lui reproche tout
ce qu'ils ont-fait ensemble , & lui peint l'hor-
reur que doit-inspirer son nom. Ce fut après
ou avant cette Lettre , que le pauvre Mal-
heureux sortit , pour aler-faire le coup le plus-
funeste de tous-ceux, qu'il eût-encore-fait.]

LE *Puni-de-Dieu & des Hommes*, écrit
à Celle qui mérite , comme lui , d'être
Punie-de-Dieu & des Hommes , à Ur-
sule R** , la plus-coupable des Filles
que jamais Femme ait-portée dans son
flanc. Voici ce que dit le *Puni-de-*
Dieu , à la *Plus coupable des Filles* :
Le poignard est - levé : l'Ange de la
colère le tient-suspendu sur le cœur de
la Coupable , pour le percer du coup

mortel : parce-qu'ayant-péché grièvement , elle ne s'est-point-reconnue : le Dieu-des-vengeances a-lui-même-armé le bras de son Complice pour la punir , en-la-frappant au cœur : Fille-perdue , dont le cœur est-impur , comment ne rougis-tu pas des ordures qui te couvrent de la tête aux pieds ? Comment te complais-tu dans la sentine de tes vices & de tes iniquités-? Serais-tu plus-coupable que ton Complice , & le Dieu-des-vengeances t'aurait-il réservée à l'éternelle damnation?... *Non ! non ! frappe , frappe , frappe-la , & tu la purifieras.* Est-ce l'Ange-des-vengeances , est-ce un Esprit infernal qui vient de me répondre?... C'est l'Ange-des-vengeances , détaché du trône du Dieu terrible , devant lequel il assiste , pour écouter la condamnation des Coupables... Ursule , quand un Criminel a-trempé sa main dans le sang , le sang fumant crie vengeance , & sa voix monte

jusqu'au trône de Dieu : & aussitôt l'Ange-terrible écoute la sentence du Coupable ; il l'écrit avec le sang du *Meurtri*, & il vient l'attacher invisiblement au front du *Meurtrier*, jusqu'à ce qu'il soit-conduit en-présence des Juges : alors malgré ses dénîs, les Juges lisent la sentence de sang apposée sur son front, & ils le condamnent à l'échaffaut ! Quand *Toi & Moi*, nous eumes-commis nos crimes affreus, qui font-dresser les cheveux à la tête, l'Ange de la mort en-porta le scandale jusqu'aux pieds du trône de Dieu, & il dit : — O Dieu ! deux Infames, le Frère & la Sœur, ont-profané l'existence que tu leur as-données : les voila au rang des Brutes ; ils ont-abjuré la raison que tu leur as-donnée ; vois-les, Seigneur, au rang des Brutes ! Et le Seigneur lui dit, — Qu'ils soient-punis d'un supplice terrible & nouveau. — De quel supplice, Seigneur ? — Ange-de-la-mort-&-de-ma-vengeance,

arme le bras du Frère contre la Sœur ;
 frappe Celle-ci par la main du Plus-coupa-
 ble ; je me reserve ensuite la punition du
 Fratricide-. Cet arrêt fut-écrit en-let-
 tres de-sang sur ton front & sur le mien ;
 je vais l'exécuter..... Me voila Bour-
 reau : où sont les roues & les gibets,
 que j'exerce mon sanguinaire office ! Non,
 je ne suis-nommé par l'Ange-de-la-mort,
 que pour punir ma Complice ; & quant
 à moi , mon supplice est confié au Des-
 espoir..... Que de crimes j'ai-commis !
 Dieu ! que de crimes !... Père, Mère,
 parricides ; Amie violée , insultée ,
 nos corps profanés , incestués , prof-
 titués , corrompus !... Quoi ! tu ne
 rougis pas de tes crimes ! Tu vis avec
 le Marquis, à qui je t'ai-prostituée !.....
 O Prostituée !... Mais je suis le Prosti-
 tueur : Tournons le poignard contre mon
 cœur ; c'est moi qui l'ai-prostituée !.....
 Je ne la frapperai pas !... — *Non ! frappe ,
 frappe , frappe-la au cœur-!* Voix

terrible ! Voix épouvantable , que me
veux-tu ? — *Frappe , frappe , frap-
pe-la au cœur.....* Je ne la frapperai
pas ! — *Frappe , frappe , frappe la
au cœur ! son sang versé de ta main
criminelle la purifiera : Elle , ou toi ,
vous êtes à - jamais - perdus-.* Je
frappe..... meurs , meurs , meurs !
Elle est-morte.... A présent que mon
nom soit un éternel sujet d'effroi... J'ai-
frappé , j'ai-tué ma Sœur ! qui me tuera ?
— *Moi-....* Ange terrible ! frappe ! ne
m'épargne pas ! — *Je frapperai quand
il en-sera temps ; je t'écrâserai sous
mes pieds , comme un Reptile vé-
nimeus ; je te ferai descendre dans la
tombe : point de grâce-.* Je n'en-
demande pas , Ange terrible ! mais
sauve mon âme.....

Alons porter ma Lettre... A qui ? Elle
est-morte ; je l'ai-poignardée ,... son sang
ruisselait... Je l'ai-vue tomber... Com-
ment me nommera-t-on ? Comment me
nommera-

nommera ma Mère , qui m'avait-confié sa Fille?... ma Mère que j'ai-fait-mourir de douleur?.. Ah!... & je poignarde sa Fille, dont elle m'avait-établi le défenseur!... On me nommera le Parricide , le Fratricide , l'Ingrat , le Parjure , le Monstre, le Puni - de - Dieu - & - des - Hommes. Les Gens du Pays, quand ils prononceront mon nom, frémiront d'horreur : Ils se conteront mon histoire, en-frémissant; ils la chanteront en-Complainte: mon nom prononcé le soir à la veillée , épouvantera les Jeunes-garçons & les Jeunes-filles... Les endroits où mes Camarades ont-été avec moi dans ma jeunesse, seront-abandonnés; on craindra d'y voir revenir mon Ombre traînant ses chaînes : En-prononçant le nom d'Edmond , avant que je le portasse , on avait l'idée de la bonté , de la douceur ; après que je l'ai-eu-profané , ce nom si-doux, si-aimé , qu'a-porté mon Père , le Père que j'ai-fait-mourir , on aura l'effrayante

idée d'un Incestueux, d'un Fratricide, d'un Parricide abominable... Oh! oh!.

Envoyons cette Lettre à Ursule ; à l'hôtel du Marquis.... Le Marquis la verra! il tremblera! Ma main a-fait-couler son sang.... J'ai-bien-répandu du sang! oh! que j'en-ai-versé!... j'ai bien tué en-ma vie!... Je n'ai qu'une vie, & j'en-ai-tant-ôtées.... Que de crimes!.... Un bras me manque... On va me couper l'autre ; on le coupe aux Parricides ; l'échaffaud m'attend... Alons à l'échaffaud, recevoir la mort de la main de l'Ange qui a - écrit ma sentence sur mon front, avec le sang de ma Soeur.... Frappons, frappons, frappons-la..... Meurs, Incestueuse....

N.^a Cette Lettre, qui n'est qu'un délire, fut trouvée dans la poche d'Edmond, le jour de son mort ; m.^{me} Parangon la prit, ensuite m.^{me} Zéphire, qui me l'a-enfin-remise. Je serais tenté de croire, qu'aulieu d'avoir - été - écrit avant le coup-funeste, elle ne le fut qu'après dans un délire complet.

CLXVII.^{ME} 6 heures du soir :
elle ne fut rendue
que le 3 janvier.

U R S U L E ,

à F A N C H O N .

(Sous l'enveloppe de la Femme - de-chambre.)

[Ursule écrit expirante.]

C'EN - EST-fait je meurs ... &
c'est de *sa* main Je viens d'être-
frappée : je *L'*entens encore : — *Péris,*
Monstre, de la main de ton Complice!..
Un cri amassait du monde , & *Il* était-
arrêté : J'ai - retenu ce cri , que la
bouleux poussait de ma poitrine jusqu'à
mes lèvres mais elles ne se sont-pas-
ouvertes Mon Dieu ! pardonnez-
Lui!.... *Il* m'a-crue dans le vice ; je
l'ai - vu , à ses regards Mon œil
vide de *Le* voir , de *Le* reconnaître ,
Le regardait , même en-sentant le fer
s'enfoncer dans mon sein (1).....

(1) Voyez les CCXIX—CCXXV du PAYSAN,
t. IV , p. 59—69 : & les LXXV—LXXVI—
LXXVII.^{més} Figures du même Ouvrage.

Je n'ai plus de force & je ne fais si vous
pourrez-lire.... *Il est... ah ! Il est...*
défiguré , brûlé , noir.... Je n'ai qu'un
instant à vivre ma poitrine s'em-
plit ... je vomis le sang à flots & ce
papier en-est-souill..... Ad...

*(Urfule mourante, était si-occupée de ma pauvre
Femme, qu'elle voulait lui écrire des choses
consolantes, à ce que m'ont-dit les Persones pré-
sentes à la mort: mais elle n'en-eut ni le temps,
ni la force. Elle avait à-côté d'elle Marianne-
Frémi, sa Femme-de-chambre, à qui elle remit
sa Lettre pleine de sang, comptant y pouvoir
ajouter un mot: mais le sang sortant à-gros-
bouillons, elle perdit toute connaissance, avant
l'arrivée des Chirugiens, qu'on avait-couru
chercher. Sa pénitence a-été si-belle & si-grande,
que j'ai la confiance que Dieu lui a-pardonné.
Nous veuille-t-il pardonner aussi nos offenses,
comme nous pardonnons à Qui nous a-offensés.
Amen.*



CLXVII.^{ME} 13 janvier
1764.

F A N C H O N ,
à E D M É E .

[Comment a-été-poignardée Ursule , & confolant Récit de ses bonnes-œuvres, avec ses Lettres secretes.]

O ma chère Sœur, ouvre - moi un asile dans tes bras! je suis - environnée d'horreurs & d'effroi! Mon Mari, si-raisonnable, si-pieus, si-sensible, marche sombre , morne; il ne fait pas attention à moi (c'est la seconde-fois que ça lui arrive; & c'est la marque des grands malheurs!...) depuis une fatale Lettre qu'il a-reçue (1). Ah! j'en-ai-reçu ensuite une plus-fatale! elle me montre Ursule mourante , expirante, rendant le sang à-flots!... Je la vois; je vois son sang; sa Lettre en-est presqu'effacée, & à-peine la puis-je lire!... O Dieu! vous ne voulez pas que nous ayions même la conso-

(1) Dans la CCXXII.^{me} du PAYSAN, p. 67, au T. IV.

lation de voir ses vertus ! vous nous l'enlevez quand elle édifie , afin d'épouvanter Tous-ceux qui donneront dans le vice , & pour qu'ils ne se fient pas sur une tardive repentance !... Hélas ! la pauvre Sœur l'a-eue sincère & parfaite ; & si Dieu, comme il n'en-faut pas douter , lui a-remis la coulpe , il ne lui a-pas-remis la peine : c'est ce que me disait tout-à-l'heure m.^r le Curé... Ma chère Sœur, on fait ici comme l'Infortunée Marquise est-morte , & je vais te faire ce pitoyable récit.

L'*Infortuné* induit en-erreur par un mot de Laure, qui ne voulait que se débarraffer de ses remontrances , a-cru que la pauvre Sœur revivait fille avec m.^r le Marquis, sur un piéd malhonnête : *Il* en-a-été si-indigné , qu'*il* est-entré en-furie , oubliant qu'*il* était - lui - même sous la main de Dieu qui le châtaait , ou plutôt s'en-souvenant trop-bien ! & se regardant comme un instrument de punition , qui devait exécuter les vengeances du Dieu terrible. *Il* a-été du-côté





de l'hôtel du Marquis, la rage dans l'âme : Il sembla que la Céleste-Justice lui amena sa Victime : Personne dans la rue ; Ursule descendant seule de la voiture, le Domestiq qui avait-ouvert la portière, s'étant arrêté à ramasser quelque - chose qu'il avait-laiissé tomber : Ursule a-trébuché en descendant : le *Malheureus*, voyant, ou croyant voir par tout-cela, une *Fille*, qui n'était pas trop-respectée, *Il s'est-avancé, & la revoiant jolie, à la faible clarté qui restait (car c'était le soir à la chute du jour), Il n'a-plus-douté qu'elle ne fût coupable: Transporté de rage & de désespéré, Il a-pensé en lui-même: Tombe au fond de l'enfer, & moi avec toi: Il a-frappé, en-disant, ... ce que porte la fatale Lettre que je tiens !....*

* Le Domestiq n'est-venu qu'à temps, pour recevoir sa Maitresse, qui tombait sans pousser un cri. D'abord, il ne voyait pas le sang, & croyait qu'elle venait de faire l'aumône à un Gueus qui s'éloignait (1) :

* Sujet
de la
XXXV.^{me}
Estampe.

(1) Voyez la LXXV.^{me} Figure du PAYSAN.

L'autre Domestiq, qui était encore derrière le carrosse , & qui regardait ailleurs, n'est-accouru qu'appelé par son Camarade, pour lui aider à porter leur Maitresse mourante , & qui ne se plaignait toujours pas, sinon qu'elle a-dit ; — Otez-moi d'ici ; je me trouve - mal-. *Il* a-donc-eu le temps de s'éloigner à-pas lents, & se retournant souvent, comme *il* a-fait. On a-placé notre infortunée Sœur sur son lit ; la plaie s'était-presque-refermée ; le sang s'était-caillé , & ne coulait plus. Elle a - mis la main-à-la-plume , & m'a-écrit : mais elle n'a-pu-achever de tracer le dernier mot ; le sang lui sortait par la bouche : Elle est-expirée , avant qu'on ait-pu lui donner au-qu'un secours ; & il n'y avait pas à lui en-donner. Son ancienne Femme-de-chambre qu'e ll e a-toujours-eue avec elle , a-pris sa Lettre pour moi , & l'a-ferrée, pour me l'envoyer sous une enveloppe , à-cause du sang qui la tachait , & qui

ne permettait pas de la mettre ainsi à la poste : & voici ce que m'écrit cette pauvre Fille :

LETTRE de MARIANNE FRÉMI,
à FANCHON.

MADAME :

LA Lettre ci-incluse , vous apprend la perte que nous venons de faire ! Hélas ! Madame n'est pas la plus-à plaindre ! C'est Ceux qu'elle laisse ici , & sur-tout moi , qui n'avais de soutien qu'en-elle ! Je l'ai-toujours-aimée , mais sur-tout en-ces derniers temps , où elle vivait comme une Sainte , n'ayant en-rien les défauts des Dévotes que j'ai-connuës : car ma chère Maîtreſſe n'était que douceur & bonté envers Un-chaqu'un de nous , & sur-tout envers moi : Je n'ai-jamais-vu une pareille humilité & bonté : elle nous servait dans nos maladies , nous excusait dans nos fautes , & si nous

fesions quelque - chose de bien , elle l'exaltait au dessus du peu qu'il valait : sa maison était un paradis , & par elle-seule. S'il y avait quelque différend entre les Gens-de-la-maison , dès qu'elle le savait , elle y courait , non pour gronder , mais pour reconcilier ; on l'a-vue mainte-fois , demander pardon pour Celui qui avait-tort. Tout le monde en-avait quelquefois les larmes aux yeux ; & quand elle passait devant son monde , avec l'air gracieus qu'elle savait - prendre , quoique quelquefois elle vint de pleurer , Un-chaqu'un était transporté de joie de son salut obligant. Elle n'oubliait pas le moindre Garçon-d'écurie , & elle disait un mot à Chaqu'un la première-fois qu'elle les voyait de la journée : & elle veillait à ce qu'il ne manquât rien à Personne , tant pour le linge , que pour la propreté des habits : quant à la nourriture , elle venait y voir elle-même tous-

les-jours à la cuisine sans manquer, pour que tout fût bon & proprement. Ses charités pour les Pauvres ne se bornaient pas à donner ; elle leur rendait toutes sortes de services par la Famille de son Mari, & par son Mari lui-même, dans les derniers temps. Mais il falait la voir servir les Pauvres dans les prisons ! elle descendait au fond des cachots, & tâchait de toucher ces Ames dures, par les plus-tendres discours, au-point qu'elle a-fait-souvent-pleurer les Geoliers eux-mêmes, & quelquefois le Coupable. Le saint jour de Noël, qu'elle a-été-poignardée, j'étais avec elle aux cachots : elle avait toutes sortes de rafraîchissemens avec elle, qu'elle a-donnés ; elle a-fait-changer la paille ; elle avait-obtenu un adoucissement pour les fers de deux Malheureus, & elle a-elle-même-froté avec une pommade adoucissante les places rouges & dou-

joueuses des chaînes : elle en-a-fait-manger Un ; elle l'a-fait-nétoyer devant elle ; elle a-calmé sa rage emportée, en-le plaignant, en-pleurant sur lui : Ce Misérable l'a-bénie, lui qui ne faisait que maudire, & depuis le moment qu'il avait-été-pris. Je ne finirais pas de vous tout raconter. Je la quittai ce jour-là, en-passant devant notre porte : le mauvais air des cachots m'avait-suffoquée, & je n'en-pouvais plus : mais ma Maîtresse était infatigable ; elle ne voulut pas omettre la Tournelle. C'est en-revenant delà... O Madame ! elle est sainte, & je la prie, depuis le malheur ; car elle a-fait tout ce qu'ont-fait les Saints.... Que ne puis-je vous tout dire ! Quand son Mari la méprisait... mais il est mon Maître, & je le respecte comme elle m'en-a-donné l'exemple. Je finis, Madame ; me disant avec considération ,

Votre &c."

Je vous envoie une terrible Lettre ! dont vous augurerez une chose qui fait-frémir.

On peut dire , ma chère Sœur , que voila un bel éloge de la pauvre Infortunée , qui , si elle avait-encore-eues quelques taches , en-aurait - obtenu la remise, par sa cruelle mort & sa sainte resignation. Mais ce coup-ci m'accâble encore plûs-que tous les autres. Mon Dieu! j'avais une si-tendre & une si-bonne Amie, & vous me l'avez-ôtée, quand je l'aimais , & quand elle m'aimait si-tendrement !... Car je ne saurais-rendre la moitié des amitiés qu'elle me faisait : & vous savez , chère Sœur , qu'elle n'oubliait Personne de la Famille. Nos affaires , à tous , prospéraient par elle, & par l'excellente Dame Parangon, qui souvent se cachait sous le voile de notre Sœur , comme je l'ai-quelquefois-découvert par les Lettres d'Ursule, que je vais joindre à la mienne; très-chère Edmée; te priant & conjurant d'en-avoir soin, comme de reliques précieuses , pour me les rendre à ton voyage ici, que j'espère,

& dont j'ai si-grand besoin ! Elles sont enveloppées dans un parchemin, pour les mieux conserver, sur lequel est écrit de la main d'elle-même, à ma prière :
LETTRES particulières d'**URSULE R****,
 marquise de-*** (1),
 à sa Sœur **FANCHON**, f.^{mm}e **PIER. R****.

I.^{re}

JE vais reprendre avec toi, ma très-chère Sœur, mon ancienne manière de tout écrire, & de te confier mes moindres pensées. Me voila enfin dans ce mariage si-desiré autrefois, & que des Mal-intentionnés firent-manquer-! Ils me persuadèrent d'agir comme une Folle, & je le fis; parce-que j'étais réellement folle. Tu sais ce qu'il m'en-a-coûté ! mais tu n'imagines pas, ma chère Fanchon, ce qu'il m'en-coûte encore ! M.^r le Marquis a-découvert une partie des horreurs auxquelles j'ai-

(1) Ces Lettres étant sans date, je les ai laissées ici.

été - exposée ; mais il ignore celles auxquelles je me suis-devouée volontairement : je les lui aurais-avouées, si je ne nuisais , en-cela , plus à mon Fils , & à lui-même , qu'à ma propre tranquillité. Cependant , depuis qu'il a-su que j'étais veuve du Porteur-d'eau , il n'est sorte de dédain qu'il ne me marque. Hélas ! s'il s'avait seulement la moitié de ce qui s'est-passé dans ce lieu d'horreur !..... Il ne me touche qu'avec le plus-grand mépris ; il emploie avec moi des expressions révoltantes. Mais je suis-obligée à tout souffrir , & je m'humilie sous la main de mon Mari & sous celle du Dieu juste , qui me châtie. L'un de ces jours , qu'il me dégradait de la plus outrageuse manière , mes larmes coulèrent pour la première - fois , & je lui dis : — Monsieur, songez que cette vile Créature est la mère de votre Fils... Il parut-interdit. Ensuite ,

il se mit-à-rire , en-disant du ton le plus-insultant :: Si tu me l'avais-fait après ta belle vie débauchée , je le renoncerais... Il a-ensuite-ajouté bien des choses, au-sujet du Porteur-d'eau ; me faisant les demandes les plus-indécentes & les plus-humiliantes. Je n'ai-répondu que par mes larmes, versées bien-sincèrement. Quand il m'a-euquittée, j'ai-été-offrir ces peines à Dieu, & je suis-sortie pour alerservir les Pauvres ; ayant toujours soin de me faire-suivre du plus-affidé des Domestiqs de mon Mari, afin qu'il lui rende-compte de mes moindres démarches , comme je fais qu'il l'en-a-chargé. Car huit ou dix jours après notre arrivée ici, il fit-entrer ce Garson dans ma chambre-à-coucher, comme j'alais me mettre-au-lit, & il lui dit ces propres paroles :: Farrisar, je te fais le surveillant de cette Femme, que j'ai-épousée par raison, quoique

quoique je la méprise, & je la rends dépendante de toi comme de moi-même : suis tous ses pas, qu'elle le veuille ou non : si Quelqu'un, Homme ou Femme, montait en-carosse avec elle en-chemin, comme ce ne pourrait-être que pour un motif de libertinage, je t'ordonne d'y entrer, & d'y demeurer, tant que ces Persones y seront. Si cette Femme voulait-monter dans quelques maisons suspectes, tu t'y opposerais ; je te donne à cette égard toute autorité, même d'employer la force. — Et je vous en-prie aussi, Farisar, ajoutai-je : ce que Monsieur vous prescrit est ce qui sera ma sauvegarde : & ne croyez pas que je murmure de cet ordre, ou que je le trouve rigoureux ; non, non, je mérite de plus-grandes rigueurs aux yeux de Dieu, que tout ce que peuvent me faire les Hommes. — Ne te fie pas à ces discours, Farisar ! c'est une ruse dia-

bolique-. Depuis ce moment, ce Laquais est devenu mon Maître : c'est lui qui règle mes sorties, & je suis-obligée de le consulter en-tout, afin d'avoir sa permission; jusque-là qu'il voit mes Lettres : ce qui m'est le plus-pénible. J'espère cependant qu'il ne verra pas celles qui sont pour toi, ma chère Sœur. Ces humiliations tempèrent bien la petite vanité d'être Marquis de nom; car je suis servante d'effet & audessous des Servantes, qui ne reçoivent des ordres que de leur Maître & Maitresse. Cependant, je bénis Dieu de cette humiliation.

J'ai-peu dont je puisse - disposer mais je retranche sur la dépense de mes habits, pour faire quelques bonnes-œuvres, & Farisar paraît lui-même fermer un-peu les yeux. Adieu chère Bonne-amie-Sœur : prie Dieu pour moi : car je souffre beaucoup & mille autres choses, dont je ne par-

pas. Mais qu'est-ce que tout-cela en-comparaison de ce que je mérite ?

P.-s. Tu ne répondras jamais à ces Lettres - de - confidence ; il ne le faut pas.

2.^{de}

DEPUIS ma dernière , il m'est-arrivé un mal plus-grand que tous les autres , puisqu'il m'attaque dans mon corps , & qu'il me prive de caresser mon Fils. J'en-ai-averti humblement m.^r le Marquis , le suppliant de songer à lui. Je m'attendais à ce qui est-arrivé : mais j'ai-fait mon devoir , car je dois veiller à sa conservation. Il m'a-traitée outrageusement , m'accusant de ce qui ne peut-être , quoiqu'il sût très-bien le contraire. Il a-voulu , ou feint de vouloir-chasser Farisar ; enfin il s'est-conduit..... Mais je mérite tout. Prie Dieu pour moi , ma très-chère Sœur. Voila une terrible épreuve !

P.-f. Mon Fils se porte bien ; il est charmant , & promet beaucoup. Je ne veux vivre que pour lui , & pour ma pénitence : voila mes deux consolations.

3.^{me}

UN-peu de consolation , très-chère Bonne-amie , se mêle aux peines dont je t'ai-parlé : mon Surveillant , ce Laquais que mon Mari a-fait mon Maître , était l'un de ces jours dans mon cabinet-de-toilette à ranger quelque-chose. Je souffrais beaucoup , & monsieur le Marquis venait de me traiter fort-mal : J'entendis Farisar soupirer & pleurer. Un instant après son Maître l'appela : — Qu'as-tu donc ? (je l'entendis). — Ma foi , Monsieur , ma Maitresse , m.^{me} la Marquise votre Femme , est la plus respectable Dame que j'ai-vue de ma vie : C'est une Sainte , & je ne veux plus

être-employé à son service, que pour l'honorer & me recommander à ses prières. — Elle t'a séduit, mon pauvre Sot ! Va, c'est une rusée Coq... — J'ose vous assurer, Monsieur & chère Maître, & vous jurer par tout l'attachement que vous m'avez-toujours-fait pour vous, que vous-vous trompez au sujet de Madame, & qu'un-jour vous aurez-regret à tout ce que vous lui dites & faites. — Monf Farisar, gardez vos prédications pour vous-même, ou pour les Faquins de votre espèce, & faites ce que je vous ordonne, sans examen. Cependant le discours de ce Garçon a-fait quelque'impression sur mon Mari ; je le trouve plus-reservé... Ah ! s'il savait tout ! comment me traiterai-il ?

4.^{me}

J'E me trouve enfin, ma chère Bonne-amie-sœur, dans une situation sup-

portable de la part de mon Mari : Il ne m'humilie plus au-point où il le fesait. Car il faut te dire enfin , qu'il avait ici deux impudentes Créatures , qui étaient mes Maitresses , & qui me fesaient-souffrir toutes sortes d'humiliations ; jusqu'à m'obliger à les servir à-table , debout derrière leur chaise , tandis qu'elles mangeaient avec m.^r le Marquis. Elles m'ont-réduite à pis encore : mais cela ne saurait s'écrire à Fanchon Berthier : D'ailleurs ai-je des droits ? Non , non , je n'en-saurais avoir , & tout ce qui m'afflige , ce sont les fautes que fait m.^r le Marquis. Hélas ! nous sommes assés-coupables ! pourquoi nous charger de nouvelles iniquités , & augmenter le trésor de colère amassé sur nos têtes !... Enfin il a-cessé d'hiér. Les deux Créatures sont-renvoyées , sans que j'aie-dit un mot pour me plaindre. Farisar transporté-de-joie,

est - venu m'annoncer cette nouvelle. Le pauvre Garçon était hors de lui-même. On m'a-dit, qu'après l'ordre donné, il s'était-jeté aux genous de son Maître, & qu'il lui avait-souhaité mille bénédictions. De ce matin, la somme dont je puis disposer, est-augmentée. Farisar m'assure, que m.^r le Marquis instruit de l'usage que j'ai-fait du peu que j'avais, en-a-été édifié, — Ainsi que moi, Madame, ajoute-t-il, qui vous regarde comme la bénédiction de la maison de mon Maître: Et veuille le Ciel, qu'elle en-reçoive les effets, en-vous-possédant longtems-! Voilà ce qui se passe. Cependant m.^r le Marquis m'a-encore-parlé fort - durement à dîner, & il lui est même échappé un vilain mot, ... que je mérite, mais qui n'en-est pas moins-dur dans sa bouche.

Je me trouve en-état, ma-très-chère Sœur, au moyen de mon augmenta-

tion , de t'envoyer une petite somme , pour , sans me nommer , soulager nos pauvres Compatriotes : c'est particulièrement les Veuves chargées d'Enfans , sur-tout cette pauvre Claudine Guereau , qui en-a-sept ; son sort m'a-quelque-fois tiré des larmes. Je te recommande encore cette pauvre Veuve Madelène Brévin , qui s'est-laissée-séduire par le Fils de Jacques Berault , notre parent : nous lui devons plus-qu'à Une autre ; c'est peutêtre Edmond & moi qui avons-corrumpu son Séducteur , & qui l'avons-perdue : elle avait-bien-vécu fille & femme : pourquoi ne se serait-elle pas bien-comportée veuve ? Tu m'enverras sa pauvre Enfant ; c'est aussi notre parente , par le sang de son Père ; j'en - prendrai soin , & je ferai disparaître ici , dans l'obscurité que Paris favorise , la honte de sa naissance. Quant à toi , ma chère Fanchon , & à toute notre chère Famille ,

mille ,

mille, j'entretiens déjà mon Fils de ce qu'il faudra faire pour vous : cela sera d'un autre genre, si je vis, ou que mon Fils, comme je l'espère conserve à votre égard les sentimens que je lui inculque. O! l'aimable Enfant! & qu'il m'est chère! - J'en-suis-tendrement-aimée, & respectée, plus-qu'une Mère ordinaire, qui serait de la condition de m.^r le Marquis. Il semble que ce chère Enfant veuille me dédommager des humiliations auxquelles son Père m'a-condamnée, quoiqu'il les ignore absolument, au moins de ma part. Ma Femme-de chambre m'assure que je dois ces dispositions de mon Fils, non-seulement à la tendresse de mes soins, mais aux discours de Farrisar : elle l'a-entendu un-jour dire au jeune Comte :: Mon chère jeune Maître ; m.^{me} votre Mère est une sainte, & il n'y a pas de Femme au monde comme Celle que vous avez le bonheur

d'avoir pour mère-. Et comme le Jeune-Comte (ajoutait cette Bonne-fille) sait que son Père a une entière confiance dans ce Garçon , un pareil discours de sa part , a-fait une grande impression sur lui. Voila, ma chère Bonne-amie-Sœur , une grande consolation pour moi ! quoique je la doive à ce bon Domestiq, qui peutêtre , gâgnera son Maître , non pour m'en - faire aimer , mais pour le ramener à des sentimens qui fassent un-jour la paix de son cœur.

5.^{me}

LORSQU'UNE partie de mes desirs sont-remplis , ma très-chère Sœur , & qu'une partie de mes peines cessent , il m'en - vient d'autres , non-moins-cruelles ! Où est mon infortuné Frère?... Tandis que je suis Marquise, moi la plus-coupable (car nous savons que sa peine flétrissante , n'a-été que l'effet d'un malheur), il erre , &

sûrement gagne sa malheureuse vie aux travaux les plus-rudes , ou mendie son pain, un pain bien-amèr ! O ! ma chère Sœur ! on dit qu'on l'a-vu ! & où vu ? je ne fais qui me l'a-dit , car on paraît se cacher de moi : mais j'ai-entendu , ou cru entendre ces mots : Un-Pauvre, n'ayant qu'un bras ; Il a-demandé l'aumône à m.^{lle} Fanchette. C'était sûrement d'Edmond ! qu'un bras !... Dieu tout-puissant que signifie ce mot !... qu'un bras !... O mon Dieu !... Prie Dieu pour lui & pour moi , chère Sœur !... perclus , mutilé , il n'est pas plus malheureux que moi !... qu'un bras ! mon Frère !... O Fanchon Berthier ! toi si pieuse , si méritante , invoque ton Dieu sur le malheureux Edmond & sur sa coupable Sœur ! Ses peines m'indiquent celles que je mérite.

Je t'envoie une nouvelle somme , que tu iras recevoir à V*** toi-même : le port est-payé. J'y ai-joint des pré-

*sens pour toi , pour ton Mari , tes
Enfans ; pour nos Frères d'Au** ,
& notamment pour la chère Edmée , la
plus-chérie après toi , & à-l'égal de
toi , de Celles qui ont honoré de leur
main & de leur foi , Quelqu'un de
mes Frères : Agréez ces faibles mar-
ques d'un sentiment inépuisable , éter-
nel , infini. Adieu , aimée , chérie
à jamais Bellesœur , & plus-que Sœur.*

6.^{me}

*O chère Amie-sœur ! quelle Lettre je
viens de lire ! C'est m.^{me} Parangon ,
qui me l'a - copiée comme tu vois !
» Avantièr , j'ai-baisé le seuil de ta
» porte ; je me suis-prosterné devant
» la demeure de nos vénérables Parens.
» Je t'ai-vu ; & les sanglots m'ont-suf-
» foqué. Ton Chien est-venu pour me
» mordre ; il a - reculé en - heurlant ,
» comme si j'eusse-été une Bête-féroce !
» tu l'as-pensé toi-même ; tu as-lancé
» une pierre ; elle m'a - atteint ; c'est*

„ la première de mon supplice,.....
 „ s'il n'est pas trop - doux , pour....
 „ un Parricide. Ta Femme t'a - ap-
 „ pelé ; vous avez - été aux tom-
 „ beaux. Je vous devançais. Vous y
 „ avez-prié. Et tu as-dit à ta Femme :
 „ : : La rosée est-forte ; la pierre est-
 „ moite ; le ferein pourrait te faire mal ;
 „ alons-nous-en... La rosée ! c'étaient
 „ mes larmes ! EDMOND le malheu-
 „ reus (1) ». *Dieu tout - puissant !*
faites miséricorde à votre affligée Ser-
vante ! mais cette Lettre a-brisé mon
cœur. La rosée ! c'étaient mes larmes !
O le pauvre Infortuné ! combien donc
en-avait-il répandu !... Ah ! je sens
pourtant un mouvement - de - joie ! il
lave ses fautes & les miennes dans ce
déluge de larmes ! il nous régénère &
nous batise tous deux dans ce torrent de

(1) Cette Lettre est aussi la CCVII.^{me} du
 PAYSAN, T. IV, p. 44.

larmes!... Pauvre chère Frère! pauvre Ami! mais pauvre Abandonné de tout le monde, pendant que ta Sœur est servie!.. Mon Dieu! je vous offre mon sang, tout indigne qu'il est de couler devant vous! je vous l'offre, mon Dieu! pour achever d'effacer dans les flots de ce sang versé, les crimes que mon pauvre Frère efface avec ses larmes!... A-tout-moment, ce mot retentit à mon cœur: C'étaient mes larmes! Mon cœur bondit & tressaille à chaque-fois que je répète,... La rosée! c'étaient mes larmes! Jamais, jamais je ne me suis-sentie dans la situation où je me trouve

Emploie suivant mes intentions, ce que je t'envoie, chère Amie. Mes Pauvres sont fort-bien, à ce que j'ai-su par Celui qui m'est-venu voir ici de ta part. Songe sur-tout à Edmée Bertrand; elle m'est chère à plus d'un titre, ainsi que sa bonne Sœur Catherine.

7^{me}

TRÈS-CHÈRE Amie! J'éprouve des

horreurs depuis quelque-temps : je ne te les répéterai pas ; je les ai-écrites en-frissonnant à m.^{me} Parangon , pres- que malgré moi , sachant l'impression qu'elles devaient faire sur cette res- pectable & sensible Femme (1). Je crois que le terme de ma carrière n'est pas éloigné : c'est pourquoi je répète à mon Fils , depuis quelques jours , tout ce que je lui ai-recommandé à votre sujet , très-chère Sœur. Il soup- çonne d'avoir-fait l'aumône à son Oncle ; & depuis ce moment , quoi- qu'il y ait bien six mois , l'Enfant répète de temps-en-temps ces terribles pa- roles, que lui a-dites le Pauvre :: Voila où m'ont-réduit le crime , & le goût effréné du plaisir. Quel Autre qu'Ed- mond aurait-prononcé d'aussi-terribles paroles , en-recevant l'aumône d'un Enfant ! C'était moi qui avais donné l'argent à mon Fils. Hélas ! si j'avais-

(1) C'est la CLXIV.^{me} ci-dessus , p. 225 de ce Volume.

su en-soulager la misère de mon infortuné Frère, j'aurais-donné tout ce que je possède, & ma vie avec, & mon âme, touz moi-même!..... Pauvre Malheureus! Il n'avait qu'un œil, & qu'un bras!... Il périt en-détail! & moi... Oh!... Dieu prendra ma vie d'un seul coup. Mais par quelle main!... Dieu! dissipez les effroyantes idées qui se présentent à mon imagination troublée!... Dois-je donc périr de la main de mon Frère! serons-nous tous-deux dans les mains de la Céleste-vengeance, un instrument de punition & de crime, comme nous fumés dans celles de la Céleste-colère, un instrument de corruption & de chute!..... Malheureus Edmond!..... malheureuse Ursule!..... exemples vivans & terribles de la punition exigée de crimes affreus!... Mais, hélas! n'y avait-il donc ni séduction insurmontable, ni humaine faiblesse, qui puissent les faire excuser!... Non!...

Redoutable non ! que j'entens sans-
 cesse, tu ne me conduiras pas au
 desespoir.... O mon Dieu ! vous ne
 châtiez pas Ceux que vous abandonnez ;
 mais vos Enfans, Ceux que vous voulez
 ramener à vous, votre bras vengeur
 s'appesantit sur eux, & les punit
 avec sévérité, pour leur faire trouver
 un-jour dans votre sein paternel le
 rafraîchissement & la paix. Amen.

P.-s. Je dispose de tout ce que je puis,
 chere-amie-Sœur, en-cette-occasion,
 que je crois la dernière. Je me re-
 commande à vos prières à tous : car
 mon cœur bat, & la main du Sei-
 gneur s'appesantit sur moi.

8.^{me} De m.^{me} Parangon.

JE ne fais que penser, ma très-
 chère Fanchon, de la situation où se
 trouve notre Ursule : elle vient de
 m'écrire une Lettre effrayante. Au-
 reste, son imagination vive réalise bien
 des choses, qui ne sont pourtant que

des chimères. Ce n'est pas que la situation de l'Infortuné ne me cause à-moi-même la plus sombre terreur ! Dieu ! quel état ! & ne pouvoir ni le soulager ni le rencontrer ! toujours caché à nos yeux !... Ah ! je le sens, il est un Dieu , qui est celui des vengeances ; il fait-éclater toute sa puissance sur de faibles Créatures , & la grandeur de son courroux les aggrandit en-quelque sorte, pour les faire trouver digne de l'exercer !.....

Je suis dépositaire de beaucoup de choses de la part de la chère Marquise : c'est à vous que tout s'adresse : mais je souhaiterais vous les remettre ici , chère Fanchon , s'il était possible , pour bien des petites raisons, J'aurais d'ailleurs un plaisir infini à vous y recevoir.

9.^{me} De la M^{me}.

MA chère Fanchon ! Je ne crois pas aux prodiges ni aux pronostiqs : cependant je suis épouvantée de ce que

je viens de voir & d'entendre. Je regardais avec attendrissement le portrait d'Ursule, qui est dans ma chambre-à-coucher. Je l'ai-vu se remuer, ou du moins il me l'a-semblé ; ensuite j'ai trouvé son visage pâle, & sa chair plombée. J'ai-appelé Toinette. Tandis qu'elle se disposait à venir, j'ai-distinctement entendu ces mots : Ursule est morte. Effrayée, j'ai de-nouveau appelé vivement Toinette, qui est entrée en-courant : Je lui ai-dit de regarder le tableau. Elle l'a-trouvé comme à-l'ordinaire, quoique je le visse toujours changé. Enfin, je lui ai-demandé, si elle n'avait rien entendu en-venant ? — Si, Madame : la petite Duchamps, disait à une Voisine, Ursule est-morte. C'est une Fille de trentedeux ans, que son Frère le Soldat, qui la croyait libertine, sur de faus-rapports, a-tant-battue à son arrivée, qu'elle n'en - a - pas-relevé. J'ai-compris alors la raison de ce que

j'avais - entendu : mais celle de la pâleur du portrait m'étonnait encore, lorsque Toinette m'a - dit : — Mon-dieu ! Madame , comme le portrait est pâle ! Je l'ai-regardé , & ill'était effectivement. Mais j'en - ai bientôt découvert la raison , dans un rideau de taffetas vert , que le vent soulevait par intervalles. Jeme suis-donc-tranquilisée. L'heure de la poste est-venue J'attendais une Lettre avec impatience , à-cause de la dernière d'Ursule , qui avait-rempli mon esprit de trouble & de tristesse. Le Facteur n'arrivait pas : J'ai envoyé Toinette chés le Directeur : Il n'y avait rien pour moi : mais elle a-vu donner une Lettre pour vous au Commissonnaire de V***. C'était l'écriture de la Femme-de-chambre d'Ursule , à ce que m'a-dit Toinette , qui la connaît bien : le cachet était noir. Cela m'inquiète & me rassure. Le dessus de vos Lettres est presque toujours de l'écriture de la

Femme-de-chambre , pour tromper les Curieux de Paris. Mais ce cachet en-noir ? Tirez - moi d'inquiétude , ma chère Fanchon , le plutôt possible.

Voilà, ma chère Sœur, le récit fidèle de tout ce qui s'est - passé : car cette Lettre de l'excellente Dame, est d'avant-hièr. Je te prie de lui présenter la terrible Lettre que je te confie, mais avec prudence, en l'assurant de mes très-humbles respects, & tâchant d'affaiblir sa douleur, qui, je crois, ne le cédera pas à la nôtre ; sur - tout en-lui exprimant le desir que j'ai de conserver sa précieuse amitié. Je ne doute pas qu'elle soit instruite du malheur par mon Mari, qui ne m'en-avait-pas-parlé, depeur de me trop-affliger. Adieu, chère Sœur Edmée.

(Il y eut ici dix années sans aucunes Lettres à Fanchon, qui fussent relatives à sa Sœur Ursule. Enfin Edmond étant-mort, comme on l'a-vu dans la CCLXXVI.^{me} du PAYSAN, T. IV, p. 167. Fanchon écrivit à Edmée la Lettre suivante:)

DERNIÈRE LETTRE.

La Môme, à la Môme.

[Dernier adieu dit aux Morts.]

TOUT est - fini ! ma chère Sœur !
une même tombe couvre trois corps...
Ils sont aux pieds de nos chers Père &
Mère !....

Après l'arrivée de ces tristes Restes ,
à la maison paternelle , où on les a-
déposés , suivant la demande de m.^{me} Pa-
rargon , nous les avons-environnés d'un
luminaire , & nous-nous-sommes-propo-
sés de les veiller mon Mari & moi , tour-à-
tour , & tous deux ensemble. J'ai-com-
mencé la première , & au-milieu de la
nuit , seule , j'ai-voulu ouvrir le cercueil
d'Ursule. J'y ai-porté la main sans-trem-
bler ; mais j'étais en-larmes ; & je l'ai-
ouvert !... O ma Sœur !... un cadavre
desséché !... hideus.... Je me suis prof-
ternée , & j'ai-crié-merci à Dieu. —Voilà
donc la beauté ! Cette Fille que les

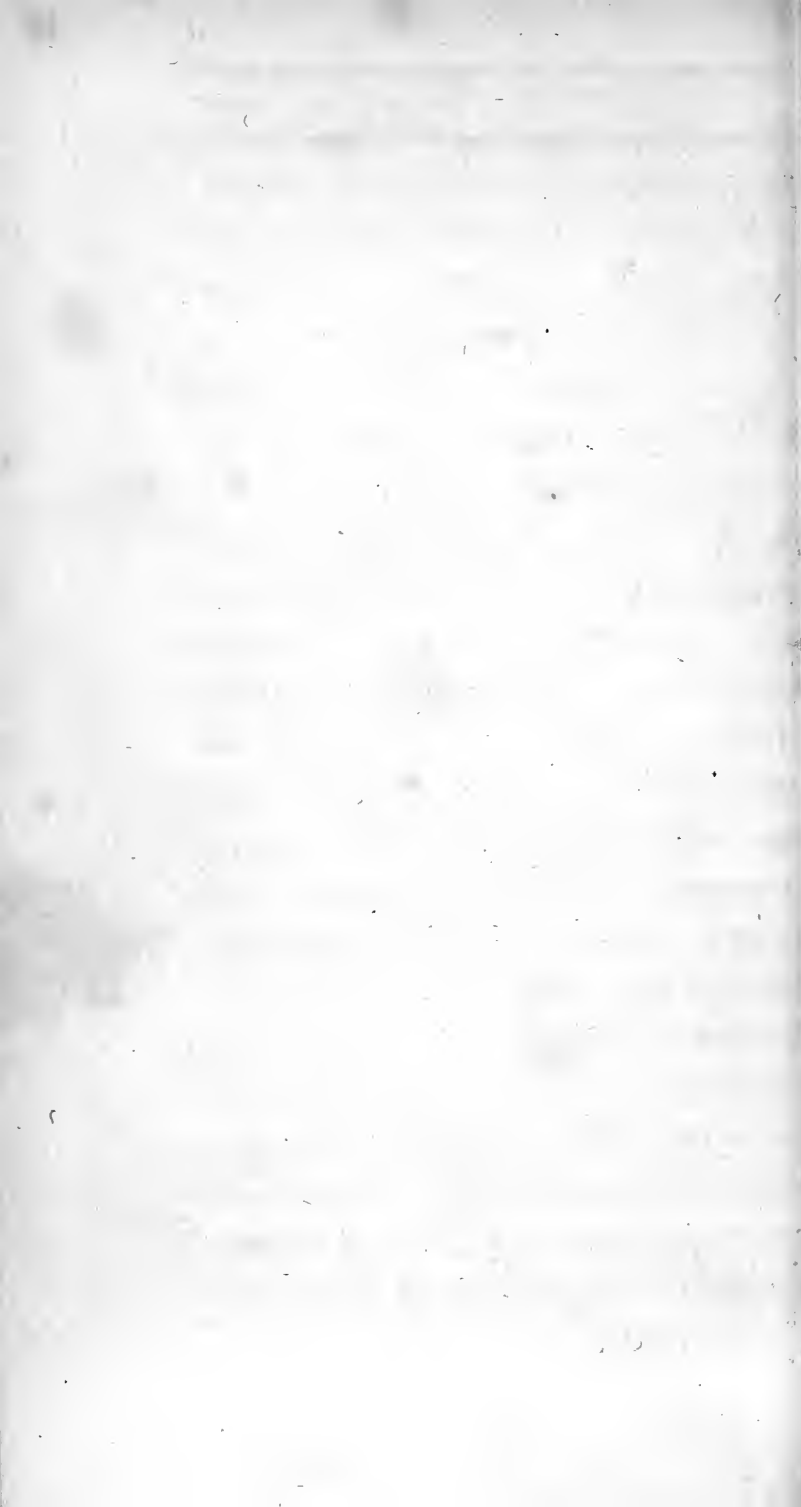
Hommes poursuivaient , qu'ils s'arra-
 chaient , qu'ils puniffoient avec la rage
 d'une passion rebutée ! la voila ! la voila !
 venez la prendre à présent , Malheureus !
 venez l'arracher à la mort ! au tombeau !
 venez contempler d'un profane regard ,
 où est la beauté qui vous charma-!....
 J'ai-fait couler mes larmes sur ce cadâvre ,
 restes encore chéris de Celle que j'ai-
 tant aimée.... Je l'ai - laissé-ouvert.....
 J'ai-voulu voir les deux Autres... J'a-
 vais de les revoir une faim avide... J'ai-
 découvert le cercueil , où sont-réunis
 Ceux que la Céleste-vengeance a-tou-
 jours séparés ; & j'ai-vu... O déplorable
 Objet , le malheureus Edmond , les che-
 veus sanglans , la bouche encore remplie
 du sang qu'il a-vomi... à-côté , Celle qu'au
 tombeau seulement j'ai-pu nommer ma
 Sœur !... tranquile , comme pendant le
 sommeil , seulement pâlie : ses beaux
 cheveux ombrageaient son front noble &
 modeste , sans le couvrir. J'ai - porté

ma bouche.... hélas , c'était une glace que j'ai-baisée....

* sujet
de la
dernière
Estampe.

Je me livrais à cette vue , sanglotant, ne me connaissant quasi pas , quand j'ai-entendu quelque bruit. Je me suis-re-tournée. C'était mon Homme. *—Que faites-vous, ma Femme ! —Oh ! oh !... je dis adieu aux Morts-! ai-je-fait. —Ma chère Femme, avez-vous pu découvrir.... —Tiens (je l'ai-tutoyé !) tiens, regarde ... Ursule ... c'est Ursule que voilà !... Regarde ! reconnais-tu celle que les Malheureus ont profanée-!... Pierre s'est-jeté à deux genous, & a-pouffé un cri lamentable, qui m'a-percé le cœur. —O ma Sœur ! ma pauvre Sœur ! voila donc comme je vous revois !... Malheureus j'ai-été orgueilleus de vous , dès votre jeunesse: je disais :: J'ai une Sœur, qui est la plus-belle des Filles, & un-jour Quelqu'un de grand-nom l'épousera !... Oui, j'ai-eu cette idée plus d'une fois , dès sa rendre jeunesse ! Hélas ! j'ai-lu la *Relation*





tion, qui m'a-bien-rabbaissé mon orgueil !
 me le voila bien-davantage encore , que je
 vous vois-là , de la main.... Oh ! oh !
 mon Dieu ! que vous nous avez punis-!...
 Ma chère, Femme, laissez-moi ici ; je veux
 veiller les Morts , en-attendant que de-
 main, on les mette dans le lieu de paix-!...
 Et il s'est-levé , me voyant attentive sans
 lui répondre , sur le cercueil d'Edmond ;
 & s'étant-avancé..... Il a - frémi ;
 il a-reculé... — Mon Frère !... mon
 Frère-!... Oh ! quel cri ! je crois l'en-
 tendre encore... Et il s'est-avancé tout-
 près comme pour le regarder. Mais je
 m'ai-couvert, comme inspirée : — Il a-dit
 que tu ne le verrais jamais ! respecte la vo-
 lonté des Morts-!... Mon Mari s'est-re-
 tiré, en-criant : — O Edmond ! ô mon Ami
 dès notre enfance ; Celui à qui j'ouvrais
 mon cœur , & qui m'ouvrais le tien !
 tout est donc fini... Non ! non ! je ne
 te verrai jamais ! j'ai - été , toi vivant ,
 aussi-près de toi que je le suis , en-ce

moment, toi mort, & je ne t'ai pas vu, parce que tu me l'as-interdit! que je ne te voye donc pas, même après ta mort!... Oh! oh! que ma douleur est grande!... Mon Ami! mon Compagnon dans notre enfance, te voila donc revenu dans cette maison, où nous avons-vécu, nous aimant si-tendrement, nous jurant de nous toujours aimer; t'y voila donc! mais mort, .. à la fleur de ton âge!... Ma Femme, appelez votre Fils Edmond; qu'il vienne! qu'il vienne ici-! Et j'ai-été chercher l'Enfant: & son Père l'ayant-vu, il s'est-jeté à son cou: en-lui disant: —Voila donc à-présent mon seul Edmond!... j'en-avais trois; je n'en-ai plus qu'un!.... Mon chère Ami, tiens, sous ce voile que je n'ose lever, est ton Parein: regarde-le; mais il m'est-défendu de le voir; regarde-le pour moi-! Et l'Enfant a-levé le voile, pendant que son Père se couvrait le visage de ses deux mains. Et l'Enfant

a-reculé de frayeur , disant , — Il est-mort ! Il est mort-! — Oui ! (a-crié le Père :) Il est-mort !... O mon Fils ! tu vois-là le plus beau des Enfans , quand il était à ton âge ; le plus-doux , le meilleur cœur , le plus-pieus , le plus-respectueus envers Père & Mère , le plus-affectionné envers Frères & Sœurs ! & le voila mort , tué par Dieu-même ! Regarde , regarde ! comme Dieu l'a-tué ! Il n'a qu'un œil... il n'a qu'un bras... Hélas ! il n'a plus rien-!... Et l'Enfant regardait , pendant que son Père voilé de ses deux mains , versait des larmes , en-suffoquant de sanglots. — Voila, voila où l'ont-conduit la perdition de la Ville , & les mauvais conseils , & les mauvais Amis , & les mauvais exemples , & les flateries , que lui faisait Un-chaqu'un sur sa bonne-mine , sur son esprit , sur son habilité ; & il s'en-est-enorgueilli , excusable qu'il était , si jamais Personne le fut ; car il était en-tout aimable , & agréa-

ble, & spirituel, & amusant, & plein de reparties fines; toujours obligeant envers Un-chaqu'un, donnant, & fesant-Plaisir, autant qu'il pouvait: mais il a-oublié Dieu, & Dieu l'a-châtié, en-Père en - colère, pour le recevoir pourtant un-jour dans son sein paternel avec bonté: car il l'a-affés puni! O mon pauvre Edmond! que j'ai-tant-aimé! qu'il me semble, que je n'aime ce petit Edmond-ci, qu'à-cause que tu me l'as-tenu pour notre digne Père, sur les saints-fonts, que ton exemple-dumoins lui profite, & qu'un-jour il lise ta vie dans tes Lettres, pour y voir & comme tu t'es-perdu, & comme Dieu t'a-puni, & ramené à lui comme par force, à coups de verge de fer (1)-! ... Et quand mon Mari a-eu-dit ces paroles, il est-tombé à deux genous, la tête pan-

(1) Ces fortes d'oraisons funèbres sont d'usage dans le pays: ce sont des mœurs réelles qui ont décrites ici.

chée sur sa poitrine & pleurant. Et l'Enfant, lui a-dit : — Mon Père, & moi, si je perdais mon Frère Pierre, je serais dolent tout-comme vous-. Et le Père s'est-relevé. J'ai-recouvert Edmond : car mon Mari ne le doit point voir ; mais il a-jeté ses yeux sur m.^{me} Parangon, & se trouvant dans les mêmes paroles que moi, il a-dit : — C'est donc morte, ô la meilleure & la plus-infortunée des Femmes, que je devais vous nommer Sœur !... Mon Fils, voi dans ce cercueil, bonté, beauté, graces, générosité, toute vertu ; c'est ta Tante Edmond, qui ne l'a-été qu'un instant ; elle est morte de douleur, & la voila au cercueil, pour avoir innocemment placé son excellent cœur dans Edmond, avec trop de complaisance. Dieu l'a- reçue dans son sein ; car elle en-est toute-digne, & je la prierai plutôt, que je ne prierai pour elle-. J'ai alors dit à l'Enfant : — Ici est ta Tante Ursule-.

Et l'Enfant a détourné la vue du cadavre :
— Ce n'est pas ma Tante Urfule si-belle ,
qui me caraisait tant ! — Si-fait , mon
Enfant , a-dit son Père ; la voila cette
Sœur si-belle , que j'ai-tant-aimée ! la
voila ... Dieu est juste... Tu ne ver-
ras son histoire que devenu tout-à-fait
homme ; car elle est bien-terrible ! mais
elle a fait une rude & sincère pénitence ,
& si-rude , que je la prie depuis sa
mort , aulieu de prier pour elle : car sa
vie de pénitence m'a-souvent-rempli de
consolation : Elle a été Marquise , &
elle est morte poignardée ... par son
Frère , qui la croyait dans le mauvais-
chemin... ou plutôt , c'est Dieu , qui
l'a-tuée... Ma pauvre Sœur ! voila donc
ce qu'est-devenu tant de beauté , d'innocence ,
de sourire gracieus , d'aimable
droiture ; le voila !... O mort , que tu
es difforme ! Comme ta main déchar-
née efface tout ce qui fit l'admiration &
l'orgueil des Hommes-!...

Nous avons-veillé toute la nuit , après avoir-renvoyé l'Enfant. Et à la pointe-du jour, la grosse-cloche s'est-fait entendre , sonnant les plaints : & il semblaît que chaque coup retentît à mon pauvre cœur. Et m.^r le Curé est-venu, prier qu'on portât les corps à l'église : car il était-dit , par la chère Sœur , si-peu longtemps femme d'Edmond, que les corps seraient-mis dans la maison paternelle, & de-là portés à l'église, comme venant de mourir. Et mon Homme a-répondu à m.^r le Curé , — Comme il vous plaira : mais ces corps peuvent ici rester un-peu , pour y être-pleurés , comme il convient pleurer Ceux qu'on a-tant-chéris-. Et il a-été-dit , que ce serait à neuf-heures , pour que la sainte messe fût célébrée sur eux. Et à neuf-heures , tous nos Frères & Sœurs en-deuil , à -l'exception de vous , chère Sœur , à-cause de votre maladie , ont-entouré les cercueils , & les ont-voulu

porter : mais les Filles du Village ont-demandé à porter Ursule , & les Femmes, la chère Sœur si peu de temps : Mais mon Homme & Bertrand se sont-mis à la tête d'Edmond , & ont-passé leurs deux mains deffous le portoir , appuyant l'autre sur la tête du Défunt , & pleurant d'une si pitoyable manière , que tout le monde le leur est-venu ôter , & il a-falu qu'ils le quittassent , ainsi que Georget & Augustin-Nicolas , qui avaient - pris les piéds : & deux anciens Amis-d'école d'Edmond, en-deuil, ont-pris la tête, & on a-marché ; mon Homme suivait étant à faire-pitié à Un-chaqu'un , ainsi que tous nos Frères & Sœurs , Bertrand surtout : & tel était le faisiffement où l'on était , que les Chantres se sont arrêtés de chanter , & le Pasteur lui-même ne pouvait parler. Et tout le Village y était. Et comme on a-été à la porte de l'Eglise , voila qu'est-arrivée une belle grande Dame , que je ne reconnaissais

pas :

pas : mais à sa voix, j'ai-entendu que c'était m.^{me} Loiseau : Elle est-venue à moi, & m'a-embrassée en-pleurant : —Voilà donc ce que j'ai-tant-aimé ! (a-t-elle dit). Ma chère Madame R** , hâtons la cérémonie : J'ai-amené deux Persones, à qui la vue en-serait funeste-. Elle a-ensuite parlé à m.^r le Curé, qui sur ce qu'elle lui a-dit, a-fait prendre le chemin de la fosse. Un-chaqu'un en-était surpris, & les Habitans du Village, sur-tout les Femmes, en-ont-murmuré. En ce moment, & pendant qu'on hésitait, ont-paru les deux autres Dames plus-jeunes, dont l'Une échevelée, fondante en-larmes, & poussant des cris, s'est-précipitée sur les cercueils : l'Autre plus -raffise, mais non-moins-endolorée, a-demandé à voir encore une fois sa Sœur. On a-découvert sa tête. A cette vue, elle est-tombée évanouie ; tandis que l'autre regardait Edmond sans prononcer un mot. Je me suis-approchée, & j'ai-recouvert les deux Cada-

yres , en-disant : — Madame , j'ai le cœur aussi affligé que vous-. Elle ne m'a-rien-répondu : mais elle m'a-suivie , & les Corps ont-été-portés à l'église. Ces deux Dames étaient m.^{lle} Fanchette , à-présent m.^{me} *Quinci* , & m.^{me} *Zéphire*. On a - célébré la messe : & à l'endroit ordinaire du prône , le Pasteur est-monté en - chaire , où il a - dit :
» — Mes chers Paroissiens ; Nous célé-
» brons aujourd'hui les obsèques de trois
» Persones , dont deux sont vos Compatriotes : vous les avez-vus , & vous les
» avez-aimés , car avant leurs malheurs ,
» on ne pouvait les voir , sans les aimer &
» chérir. Ils ont-essuyé les plus-grandes
» épreuves & les plus-grandes tribulations : elles vous feraient-frémir , si
» vous les saviez toutes ! Mais leur
» pénitence des fautes qu'ils peuvent-
» avoir - commises , a-été si-grande , si-
» effrayante d'une part , si-belle de l'autre , que je les regarde comme étant
» dans le séjour du repos. Si vous con-

» fidérez leur mérite avant leur chute,
» Personne n'en - eut jamais davantage ,
» ni pour le corps, ni pour l'âme : si vous
» les considérez après, vous aurez la
» plus belle instruction, & le - plus-
» grand effroi du vice : car jamais ils
» ne se font-crus assés-punis ; ils n'ont
» jamais dit à Dieu : *C'est trop ! ar-*
» *rétez, Seigneur !* mais ils ont-reçu
» avec ardeur les châtimens de sa main
» paternelle : & quand le coup terrible
» de la mort a-été-frappé sur Chaqu'un
» d'eux, ils ont-offert leur vie, & bēni
» Dieu. Chers Enfans ! qu'est donc
» le péché ! s'il faut de si-grands maux
» pour l'expier !... Quant à la Dame
» que nous recevons ici avec eux, elle
» fut toute-vertu & toute-piété ; vous
» avez connu sa Famille, & son Père
» était votre conseil : elle a-voulu être
» ici avec Ceux qu'elle a-aimés, ayant-
» épousé Edmond R**, à-jamais célèbre
» dans ce pays ; & le jour même, il est-

» mort écrasé , comme par la main de
» Dieu. Unissons nos prières pour ces
» trois chers Défunts , qui seront un-
» jour nos Protecteurs auprès de Dieu ,
» s'ils ne le sont déjà. *Amen* ».

Il est-ensuite-descendu de chaire , & il a - achevé le service : après lequel on a-porté les Corps à la sépulture. La fosse était-ouverte aux pieds de nos respectable Pères & Mère , avec l'attention de ne point découvrir en-auqu'une manière leur restes vénérables. On a-d'abord-descendu le cercueil d'Ursule , qui est fort pesant , étant de plomb , & il a-été placé aux pieds de sa bonne & tendre Mère : mais la pesanteur avait-donné un si-grand ébranlement à la terre , qu'elle s'est - éboulée , pendant qu'on arrangeait le cercueil , & on a - vu à découvert les os des pieds dégarnis de chairs, de Celle qui fut mère de-douleur : ce qui a - fait pousser à tout le monde un cri d'angoisse & de compassion. Et mon pauvre Mari , criant ,

Ma Mère ! ma Mère ! s'est-jeté dans la fosse , & a-recouvert les piéds de sa Mère , amoncelant la terre sur la tête d'Ursule , pour qu'ils y reposassent à-jamais : & après s'être-prosterné , en-baisant cette terre & ces os , il est-remonté , pâle & défait. Et Un-cha-qu'un disait , par un murmure de louan-ge : — *On voit le bon Fils , jus-qu'au dernier moment ! il a-recouvert les piéds de sa bonne Mère morte , comme il la soulageait vivante-!...* Il a-falu ensuite descendre le double cer-cueil , & mon Mari a-encore-été dans la fosse , pour le soutenir , l'empêchant de vaciller , & qu'il ne tombât sur le cercueil d'Ursule. Et il a - dit tout-haut : — *Voilà donc le dernier service que je te rens , ô mon pauvre Frère Edmond ! l'ami de mon enfance , le chér compagnon de ma jeunesse , le confi-dent de toutes mes pensées. Adieu Ed-mond ! Adieu ! adieu ! chér Ami , moi-*

tié de ma vie , porte-nom de mon respectable Père , aux piéds de quí je te dépose , suivant ton vœu , afin qu'il te reçoive dans son sein au séjour des Justes , où tu m'attendras , pour nous réunir tous un-jour.... O jour de réunion ! je te salue-!... Et tandis qu'il parlait , Un de Ceux qui tenaient la corde du cercueil (car la fosse était profonde , à cause que notre Sœur , la pauvre défunte Ursule avait-demandé d'être-mise bien-audessous de sa Mère) a-glissé du piéd , & se serait tué en-tombant , si mon Mari ne l'avait-retenu dans ses bras ; car Pierre est le plus-fort des Hommes du pays ; & après l'avoir-retenu , sans qu'il se soit-fait le moindre mal , il l'a-enlevé comme un Oiseau , pour le mettre hors de la fosse. Mais cet Homme tombant , le cercueil a-vacillé , & la terre s'est-éboulée , de-façon que mon pauvre Mari en-était couvert : Et voila qu'aussitôt , on a-vu le cercueil de notre

vénérable Père ; non du-côté des piéds, mais du côté de la tête ; & la planche déjà pourrie étant-tombée, on a-vu à-découvert son chef vénérable , encore en-son entier , ayant ses cheveux gris , tels qu'au jour de son décès ; & il avait encore , quoique câve & décharné , cet air vénérable & doux , qui le rendait le plus-gracieus des Vieillards : Et mon Mari voyant à-nu la tête de son honoré Père , est-demeuré immobile , comme un Homme éperdu , ou frappé de la foudre : puis tombant à-deux-genous , il a-prié , ses larmes coulant , comme jamais on n'en-a-vues. Puis se levant , il a-dit , — Mon Père ! je vous revois !... mais mort ! je vous revois le jour qu'on enterre à vos piéds , votre Fils , qui portait votre nom , & votre Fille chérie , qui tous-deux vous auraient-donné consolation , si vous aviez-vécu ! O mon Père ! ils sont-morts ! & votre Fils-aîné , ainsi que tous vos autres Enfans ,

leur rendent les derniers devoirs-! Moi, l'entendant ainsi parler, je lui ai-tendu la main toute-éperdue : & il l'a-serrée, en-me demandant le fin bavolet de ma coiffure ; & je lui ai-donné le même que je portais à ma noce : Et il en-acouvert le visage vénérable de son Père, &-puis s'est-là tenu pendant qu'on jetait la terre dans la fosse, depeur que le voûle ne se dérangeât. Et il a-fait mettre la tête d'Edmond sous la tête de son Père, comme la tête d'Ursule était sous les pieds de sa Mère. Et quand la terre a-été à la hauteur de ses Père & Mère, il l'a-lui-même-arrangée sur eux avec la main, fondant en - larmes, prenant garde de rien déranger ni heurter ; & il pouffait des sanglots d'Homme, si-forts & si-puissans, qu'Un chaqu'un en-était-effrayé. Et quand il a-eupieusement & filialement couvert la tête de son Père, & les pieds de sa Mère, mis ainsi en-terre par-mégarde, lors de leurs funérailles, il

est-remonté , & a-fait-signe à Ceux qui couvraient , de cesser ; & il a lui-même achevé de remplir la fosse de terre. Et quand elle a-été toute comble , il a-reposé lui seul les tombes de pierre de ses Père & Mère qui avaient-été-déplacées , prenant garde d'endommager les sculptures , qui y ont-été-posées & scellées de la main d'Edmond repentant. Et on a-mis dessus un grillage tenu tout-prêt , pour les préserver. Ensuite , Pierre & ses Frères ont-posé sur la fosse des trois corps , la tombe nouvelle , où il y a une inscription , qui porte ce qui suit :

Ci-git Edmond R** ,
 bien né , de Parens honnêtes & vertueux ;
 mais qui fut corrompu à la Ville ,
 où il est-mort misérable ,
 après avoir éprouvé les plus terribles châtimens :

Et sa Femme Colette C** ,
 Vertueuse Dame ,
 autant que belle ,
 qui a-voulu mourir ,

Et être-enterrée avec lui.

Ci-gît Urfule R** , la Sœur ,
Marquise de-*** ,
Qui fut à la Ville avec son Frère ,
Y vécut comme lui ,
Et fut-punie de-même ,
Après avoir-fait , (comme lui) une grande
pénitence.

Qu'ils reposent en-paix.

Amen.

La triste cérémonie achevée, on s'en-est-venu à la maison, où nous avons-eu le spectacle touchant de la douleur des trois Dames, dont je t'ai-parlé ! M.^{me} Zéphire s'était-contenue durant la cérémonie, priant, pleurant & regardant mon Mari les yeux fixes : mais dès qu'on a-été de-retour, ses larmes, ses cris, son desespoir nous ont-effrayés tous. M.^{lle} Fanchette pleurait sa Sœur avec aussi-peu de modération. Il n'y avait que m.^{me} Loiseau, qui, quoique très-affligée elle-même, consolait tout le monde. Mon Mari a-parlé en-par-

ticulier à m.^{me} Zéphire , & elle a-paru se calmer un - peu. Elle nous a-tous-embrassés , jusqu'aux Enfans , & elle a-demandé à partir sur l'heure. Ce qui a-été-fermement-secondé par m.^{me} Loiseau. Les trois Dames font-donc-reparties sans avoir-rien-pris à la maison. M.^{me} Zéphire a - voulu avoir quelque-chose qui eût - été aux trois Défunts , & elle l'a-ferré avidement. Mon Mari n'a - pas-dit un mot sur leur prompt départ : il les a - reconduites à deux-cents pas , & s'en-est revenu , ayant un air quasi-calme. Il n'a - pas-ouvert la bouche , le reste du jour , si ce n'est pour me prier de manger , avec des paroles douces & affectueuses , comme jamais il m'en-ait dites.

Voilà ma chère Sœur , ce qui vient de se passer. J'ai-oublié de te dire que m.^r Loiseau n'est pas de-retour de Paris , où il est - resté , pour les affaires des Défunts , & de leurs Enfans. Nous

voici enfin seuls , au-milieu des débris de notre-Famille. Mon Mari est toujours sombre & pensif: mais soumis comme il l'est aux volontés de Dieu , je ne crains rien de son chagrin pour sa chère santé. Nous espérons tous beaucoup de consolation du Fils d'Ursule , & des autres Enfants ; que Dieu bénisse , ainsi que les Morts.

FIN des Lettres.

L'OUVRAGE que vous venez de voir , Lecteur, est pris dans la belle nature , telle qu'elle existe au Village , comme vous devez l'avoir remarqué dans les Lettres de FANCHON . La Religion , l'Honneur y triomphent de la Perversion & du Libertinage... Malheur sur Celui que ces Lettres n'auront-pas-ému , touché , déchiré ! il n'a pas l'âme humaine ; c'est une brute.

*Faute à corriger au titre de la Lettre qui commence la VIII.^{me} Partie : **URSULE**, à **LAURE**, lis. **URSULE**, à **FANCHON**.*

COMPLAINTE

du P A Y S A N ,

& de la P A Y S A N E ,

chantée dans leur Pays.

Air : de la Romance de Gabrielle de - Vergj.

P R E M I E R C O U P L E T .

II
HAÉLAS ! qui pourra jamais croire
 D'Urfule & d'Edmond les malheurs !
 Qui, fans pleurer, lira l'histoire
 De leurs écarts, de leurs douleurs !
 Bons, innocens, beaux dans l'enfance,
 En ce-Village on les a-vus ,
 Mais bonté, charmes, innocence
 A la Ville se-font-perdus.

2.

A SEIZE ans, au vœu de son Père,
 Du Village partit Edmond :
 A quinze ans pleuré' de sa Mère,
 Urfule a-quitté le Canton :
 L'Un trouva plus d'une Maitresse ,
 L'Autre plus d'un trompeur Amant ,
 Et tous-deux l'amitié traitresse
 De Gaudét, mauvais-garnement.

3.

Edmond apprenait la peinture
D'un Maître sans religion :
Mais la Femme vrai mignature ,
Était une perfection :
Par-malheur elle était absente ,
Quand dans la maison il entra ;
Fine Cousine , bonne Servante
En-place d'elle il y trouva.

4.

EDMOND eut le malheur de plaire
A la jeune & belle Manon :
Enceinte elle était , quoique fière ,
Du fait du rusé Parangon :
Ce fut pour couvrir cette faute ,
Qui lui devait ôter l'honneur ,
Que cette Fille vaine & haute
Usa d'un talent suborneur.

5.

DABORD , avec grande insolence ,
Elle humiliait Edmond :
Puis avec grande complaisance
Rechercha son affection :
De Gaudét elle eut l'entremise ;
Il ne fait cas d'un Paysan ;
A-bout il mène l'entreprise ,
Et le trompe en-le-corrompant.

6.

MAIS de cet aimable Jeune-homme
La naïveté le séduit ;
De biens il ne veut pas qu'il chomme ;
Et son intérêt le conduit :
Edmond simple comme au Village ,
De Gaudét consent au vouloir ;
Comptant faire un bon mariage ,
Il donne dans le pot-au-noir.

7.

Du vil Séducteur de sa Femme,
Il resolut de se venger ;
Par un amour digne de blâme ,
Il voulut se dédommager :
Or belle & sage était la Dame ,
Longtemps il fut la ménager ;
Mais il méditait dans son âme ,
De l'adoucir , pour l'outrager.

8.

URSULE alors vint à la Ville ,
Avec madame Parangon ;
Contre Edmond ce fut un azile ,
Ainsi que la Tante Canon :
Puis avec l'aimable Fanchette ,
Toutes alèrent à Paris ;
Mais de-loin sa flâme secrette
Encor plus troubla ses esprits.

6.

CEPENDANT il revoit Edmée ;
 Il est-séduit par Madelon ;
 Sans oublier sa Bienaimée ;
 Il courtise chaque Tendron :
 L'Une à l'apport il a connue ,
 A l'Autre Gaudét l'a-tié ;
 Pour Femme l'Une est-bien-venue ,
 L'Autre fert à la volupté.

10.

LA Belle-dame qui projette
 De lui faire-épouser sa Sœur ,
 Veut le sauver d'une Coquette ,
 A la Grisette ôter son cœur :
 De la jeune & belle Fanchette
 Elle veut qu'il soit amoureux ;
 Hélas ! l'innocente Brebiette
 Se livre à ses coupables feux !

11.

UN-jour étant seule avec elle ,
 Il vint se mettre à ses genoux :
 — Pour mon malheur vous êtes belle ,
 Car je vais périr de vos coups :
 Mais d'amour s'il faut que je meure ,
 Ne vous en-applaudissez pas !
 Cruelle ! je veux tout-à-l'heure ,
 Venger ma mort sur vos appas !

12.

FURIEUS , sur elle il s'élançe,
 Il brave & ses pleurs & ses cris;
 Il la presse avec violence,
 Il contient ses membres meurtris:
 Alors employant la prière,
 Elle invoque son amitié!
 — Non, répond-il, âme trop-fière,
 Pour l'amour tu fus sans pitié—!

13.

DE cette Dame la rüine
 D'Edmond ne fut le coup-d'essai:
 Trompant Laurote sa Cousine,
 Avec son sang il a-méfait:
 Sa Femme ayant-su l'avanture;
 Dans un tel chagrin elle entra,
 Que par un fait contre nature,
 Sur elle-même elle attenta.

14.

CEPENDANT Ursule coquette
 Avait des Galans à Paris:
 De Tous écoutant la fleurette,
 Elle recevait leurs écrits:
 Mais une peine méritée,
 De ses écarts fut le gaerdon;
 D'un Marquis elle est-enlevée,
 Et Dieu la laisse en-abandon.

Tome IV, VIII Partie. Aa

15

AUSSITÔT Edmond plein de rage
 Du tort qu'on a-fait à sa Sœur,
 Court à Paris venger l'outrage
 Qu'elle a-reçu dans son honneur :
 Lui qui blessa par adultère,
 D'un-autre Epous les droits acquis,
 Il ne songe dans sa colère
 Qu'à battre en-düel le Marquis.

16.

APRES avoir par sa victoire,
 Satisfait son ardent courroux,
 De la plus-véritable gloire
 Il ne se montre point jaloux :
 Ses torts au Marquis il pardonne,
 Et de la Marquise amoureux,
 Par Ursule qu'il abandonne *,
 Il se fait-servir dans ses feux.

*Abandonne
 et ici point
 livrer.

17.

Tous-deux dans le libertinage,
 On les vit marcher à-grands-pas :
 Mais la Sœur, plus-faible & moins-fage,
 Ala plus-loin, tomba plus-bas :
 Par Gaudét étant-pervertie,
 Elle commit mille forfaits.....
 La pensée en-serait-falie,
 Si la langue en-disait les traits.

18.

MAIS Dieu la frappa la première,
 De sa toute-puissante main,
 Pour avoir-fait-tomber son Frère,
 Comme l'Eve du Genre-humain :
 Un Méchant contr'elle en-furie,
 Par ses Gens la fait-enlever ;
 A son Porteur-d'eau la marie,
 Par son Nègre la fait-forcer !

19.

PAR ses Valets elle est-moquée ;
 Pour arroser porte de l'eau ;
 Dans une marre elle est-plongée,
 On la vêt d'habits en-lambeau :
 Pour lui faire-signer la vente
 De tout ce qu'elle posséda,
 Du pied, d'une main assommante
 Le Porteur-d'eau l'écalventra.

20.

DE mille horreurs l'Infortunée
 Fut la victime en-ce-séjour :
 Au Nègre elle est-abandonnée,
 On l'enferme dans une cour :
 Comme une Chienne elle est-traitée ;
 On la met dans le même endroit ;
 Par le Nègre elle en-est-tirée ;
 Par le poignard elle s'en-défait.

21.

ON le découvre , elle est-parée ,
 Pour être-mise en-mauvais-lieu ;
 On la lie , elle est-bâillonnée ,
 On la descend chés la *R'nidieu* :
 Aux Libertins elle est livrée ,
 A la luxure on l'affervit ;
 S'elle diffère , elle est-châtiée ,
 Sur elle-Chaqu'un l'affouvit.

22.

EDMOND que la fureur gouverne ,
 Ne cherche qu'à venger sa Sœur ;
 En-Angleterre , à la taverne ,
 D'Urfule il trouve le Trompeur :
 Hors par les cheveux il l'entraîne :
 — Scélérat ! dit-il , dans ton flanc ,
 Que ce fer guidé par ma haine ,
 Cherche la source de ton sang-!

23.

Edmond revenu d'Angleterre ,
 Avec les Méchans se mêla :
 Il se plongea dans la misère ;
 Il s'engaja , puis deserta :
 Pris , on va lui casser la tête ,
 Il n'en-est-point-épouvanté ,
 Pour lui mourir est une fête ,
 Sans songer à l'éternité !

24.

LE Malheureus livrant son âme
 Au goût des plaisirs crapuleus ,
 Dans un lieu de commerce-infame
 Ursule & lui se voient tous-deux :
 De leur abandon ils gémissent ,
 —Ciel! où te vois-je! en-quel séjour !...
 Ma Sœur!... —Edmond!... Ils gémissent
 Des fruits d'un impudiq amour.

25.

MAIS, hélas! bientôt ils oublient
 Ces bons sentimens de remord ;
 Pour faire-mal tous-deux s'allient,
 Par le plus-détestable accord ;
 Tombés au fond du gouffre immonde,
 Edmond d'Ursule est Souteneur ,
 C'est sur Edmond qu'elle se fonde,
 Pour s'abandonner sans pudeur.

26.

URSULE, toujours plus-hardie ,
 En-écarts de perversion ,
 Gagne une laide maladie ,
 Venant de prostitution :
 Défaite, difforme ; ulcérée ,
 A son Frère elle fait-horreur ;
 A l'Hôpital elle est-placée ,
 Afin d'y cacher sa laideur.

27.

LORS Gaudét qui l'a-pervertie ,
Veut la venger de son malheur ;
Il va chercher en-Italie ,
La Fille de son Oppresseur ;
Il la corrompt , il l'humilie ;
Urfule en-voit le deshonneur ;
Mais cette Innocente punie
Est pour elle un objet d'horreur.

28.

ELLE commence à reconnaître ,
L'Auteur de sa corruption ;
Il a-rendu par une Lettre ,
Hommage à la Religion :
Lors Urfule desespérée ,
—Qu'as tu fait , malheureus Trompeur ,
Pourquoi donc me l'avoir-ôtée ,
Cette Foi qui mène au bonheur—?

29.

L'AME d'Edmond n'est point touchée
Du sort malheureus de sa Sœur ;
Aurore , fille débauchée ,
A Zéphire enlève son cœur :
Cette Zéphire généreuse
Qui dans son mal l'a-soulagé ,
Au sein du vice est vertueuse ;
Urfule par elle a-changé.

30.

CETTE aimable Samaritaine
 Pour Urfule fut un miroir,
 Et, sa Pareille, rompt la chaîne
 Qui la liait au desespoir :
 — Ah ! je vois, dit l'Infortunée,
 Que Dieu pourra me pardonner ;
 C'est la Vertu qu'il m'a-montrée,
 Zéphire va m'y ramener-!

31.

SITÔT elle fit-pénitence,
 Et comme Sainte elle vécut ;
 Edifiant par sa repentance
 Des Créatures le rebut :
 Humble, & de ses pleurs inondée ;
 La dernière elle se mettait,
 Et la plus-grande Abandonnée
 Toujours audessus d'elle était.

32.

PENDANT ce temps, Edmond son frère,
 Moins-durement par Dieu frappé,
 Brave la Céleste-colère
 Et se livre à la faleté :
 Il séduit une Blanchisseuse,
 Trompe la Fille d'un Marchand ;
 Au Billard une Revendeuse,
 A ses mauvais desirs se rend.

33.

IL s'amuse avec des Crieuses ,
Objets de sa brutalité ;
Il courtise des Ecoffeuses ,
Qui tentent sa lubricité :
Le cœur d'une coquette Orfèvre ,
En-Savoyard il pénétra ;
Le même soir il prit le lièvre
Avec cent-louis qu'il présenta.

34.

UNE autrefois en-pleine rue,
Fille honnête il ose attaquer ;
Il obtient une bonne issue ,
Tant il a d'art à s'expliquer :
Mais en-alant pour voir sa Belle ,
D'une Soubrette il fut-tenté ;
Il la trahit à deux pas d'Elle ;
On l'apprit , il fut-remercié.

35.

A LA plus-terrible aventure
Dans un Taudion il s'exposa ;
Il fauta sur la couverture ,
Et par miracle il échappa :
Tenu par quatre Mousquetaires ,
Qu'il avait-escroqués au jeu ,
Ils lui reservaient pour salaire ,
La broche devant un grand feu.

36.

MAIS telle est son infortune ,
 Que rien ne change son panchant ;
 Un-soir rencontrant une Brune
 Sans lumière se retirant :
 Il profita de la surprise ,
 Se fit passer pour son Amant ,
 Qui survenant dans l'entreprise ,
 S'en-est-vengé cruellement !

37.

D'UN Amant il fit connaissance ,
 Qui de sa Belle lui-parla ;
 En-Ramoneur Edmond l'agence ,
 Et sous la suie en-triompha :
 Par-tout il entre & se faufile ;
 C'est ainsi qu'il s'enmouracha
 De la mondaine Obscurophile
 Baladine de l'Opéra.

38.

APRÈS une pareille vie ,
 Il épousa par-intérêt ,
 Et de sa figure jolie
 Il tire parti par Gaudèt :
 Qui d'une place le décore ,
 Et montre au Publiq étonné ,
 Dans un Corps que Chaqu'un honore ,
 Un Libertin déterminé.

Tome IV, VIII Partie. B b

39.

A LA Vieille qu'il s'est-unie
 Il ne montre que des regrets ;
 Mais Gaudét lui fait chère-lie ,
 Et pour elle se met en-frais :
 Courtisant la Fille & la Mère ,
 Qui sont belles au coffre-fort ,
 Par le plaisir , les mène enterre ;
 Mais il gémit de leur mort.

40.

A-PEINE elles sont-trépassées,
 Que Gaudét & le pauvre Edmond
 Ont , de les avoir-avancées ,
 Tous-les-deux le mauvais-renom :
 On les accuse , on les arrête ,
 On va les conduire en-prison ;
 Ils doivent payer de leur tête
 D'avoir-employé le poison.

41.

OR chés Edmond étaient deux Dames,
 Objets de son affection ;
 On le liait , quand de ces Femmes
 Une est-tombée en-pamoison :
 A son secours l'Amour l'appelle ;
 Mais ses deux bras sont-retenus :
 —Vous m'empêchez d'approcher d'elle !
 Dit-il , ah ! vous êtes-perdus !

42.

DEGAGÉ , sur eux il se jète ,
Il les terrasse , il se fait
De la première bayonnète
Qu'il tire du bout d'un fusil :
Il assomme , il massacre , il tue ;
Gaudét ne voyant plus d'espoir ,
Fait sauver Edmond à leur vue ;
Périr tout-seul est son vouloir.

43.

ILS sont-pris ; des Juges sévères ,
Les ont-tous-les-deux-condamnés ,
L'Un à mourir , l'Autre aux Galères :
Pleurons sur ces Infortunés !
Puisse taire la Renommée ,
Ce jugement au bon Rameau ,
Car si sa vie est diffamée ,
Il s'en-va descendre au tombeau !

44.

URSULE arrive échevelée
Annonçant ce cruel malheur ;
De Père & Mère interrogée ,
Tous-deux elle les frappe au cœur :
A cette fatale nouvelle ,
Le Père d'Edmond fut-glacé ;
Comme lui sa Femme fidelle
De douleur elle a-trépassé.

45.

CEPENDANT Edmond aux Galères
Est-secouru par la pitié ;
Monsieur Loiseau, brave & sincère,
Court lui montrer son amitié :
Il le console , obtient sa grâce ;
Mais de madame Parangon,
Qu'en-bonté Personne ne passe ,
Loiseau lui dit que c'est un don.

46.

EDMOND entendant qu'il est maître
De s'en-aler en-liberté ,
N'en-profite que pour se mettre
Dans l'état qu'il a-mérité :
Il se fauve , en-Gueus il mendie ;
Il pleure , gémit , se repent ;
Et dans cette dolente vie
Il est-mordu par un Serpent.

47.

De venin , sa main est-enflée ,
A la scie il livre son bras ;
Manchot , barbu , face hâlée ,
Fanchette ne le connaît pas :
Le soir elle lui fait l'aumône ,
Il se fauve en-la remettant ;
L'Ire-divine l'aiguillonne ,
Il court la nuit en-gémissant.

48.

AU Village enfin il arrive,
 De ses Parens baise le seuil ;
 Il voit son Frère , mais il l'esquive ;
 Et court pleurer sur le cercueil :
 De larmes la tombe est-trempée,
 Pierre y survient avec Fanchon ,
 Disant que c'était la rosée ;
 Ah ! c'étaient les larmes d'Edmond !

49.

URSULE toujours pénitente,
 Dans ses maux offre un cœur soumis ;
 Mais quoique vraiment repentante ,
 Son péché ne fut-pas-remis :
 Avant de frapper sa Victime ,
 Dieu la voulut mettre en-honneur ;
 Afin qu'en-connaissant son crime ,
 Il en-inspirât plus d'horreur.

50.

A PARIS elle fut Marquise ,
 Et vit son Fils légitimé ;
 Mais bientôt elle fut-reprise
 Par son malheur accoutumé :
 Un-sort terrible la-menace ,
 Tout l'annonce & l'en-avertit ;
 Elle le sent , demande grâce ,
 Mais envain , son sort est-écrit.

51.

EDMOND errant & misérable,
Et sur Ursule ignorant tout ,
Vient à Paris, la croit coupable,
Et médite un horrible coup :
Armé par Dieu, ce Fratricide
A punir se croit obligé ;
Il poignarde une Parricide...
Sur lui ce crime fera-vengé.

52.

IL apprend bientôt qu'innocente,
Ursule saintement vivait ;
Il veut mourir ; mais son attente
N'aura pas encor son effet :
On l'éloigne ; il s'en-va sur l'onde,
Traînant par-tout son chagrin noir ;
Il acheva le tour du monde ,
Sans avoir rencontré l'espoir.

53.

REVENU de si-loin en-France ,
Il retrace tous ses forfaits ;
D'un grand tableau c'est l'ordonnance ,
On les y trouve sous leurs traits :
Ursule y paraît poignardée ,
On y voit l'enfer & ses feux ,
Une bonne Ame prosternée
Pour fléchir l'Ange furieux.

54.

OH ! qui pourrait compter les peines
 Du pauvre & malheureus Edmond !
 Tout-couvert de rougeurs mal-faines,
 Aveugle & plein d'infection !
 C'est Dieu qui prolongea sa vie
 Pour qu'il endurât plus longtems ;
 Car elle ne lui fut-ravie
 Qu'après les plus-affreus tourmens.

55.

LE jour qu'on fit son mariage
 Avec madame Parangon ;
 Car elle était dans le veuvage
 Et toujours elle aimait Edmond :
 Une pierre par Dieu lancée ,
 Du char effraya les Chevaux
 Et de sa poitrine brisée
 On vit couler le sang par flots.

D E R N I E R C O U P L E T .

APRES sa mort , en-ce Village ,
 Où le Frère & la Sœur font-nés ,
 Dans le tombeau de leur lignage
 Leurs Corps ont-été-transportés ;
 Or profitons tous de l'exemple
 Que leur sort donne aux Paysans ;
 Il faut que Chaqu'un le contemple ,
 Pour fuir la Ville , & vivre aux champs.



TABLES DES LETTRES.

TOME PREMIER.

L'Editeur au Lecteur.	page 4
Préface de l'Editeur.	5
Point-de-vue des IV Tomes.	7
Avis trouvé à la tête de ce Recueil.	9
<i>Première Partie. Avantpropos.</i> 11	
I. ^{re} LETTRE. <i>Ursule à ses Père & Mère.</i> Son arrivée à la Ville.	23
II. <i>Ursule à madame Parangon.</i> Elle est revenue au Village, & s'ennuie de la Ville.	27
III. <i>Madame Parangon au Père R**.</i> Elle redemande Ursule, & nous fait la déclaration de la tromperie qu'on a-faite à Edmond.	45
IV. <i>Ursule à Fanchon Berthier.</i> Elle est-retournée à la Ville, & commence à laisser-voir un-peu de goût mondain.	48
V. <i>Ursule à Fanchon, sa bellesœur.</i> Elle commence à pénétrer bien des choses.	54
VI. <i>Réponse.</i> Ma Femme lui remontre doucement, d'après mes conseils.	61
VII. <i>La Même à la Même.</i> Fanchon lui raconte la réception de Manon à la maison paternelle.	70
VIII. <i>Ursule à Fanchon.</i> Elle conte à ma Femme différentes choses, où l'on voit comme dès-lors elle s'accoutumait à voir en-Autruï des faiblesses excusables.	78
IX. <i>Ursule à la Même.</i> Elle parle de la manière dont Edmond fut-tettassé de ma Lettre, au-sujet de sa faute avec Laurotc.	98

Seconde Partie.

- X. *Fanchon à Ursule.* Tableau de douleur,
& Lettres de fausseté, dont ma Femme lui
fait-part. 105
- Lettre de *Laure aux Parens d'Edmond,*
dictée par Gaudét. 121
- XI. *Madame Parangon à Ursule.* La pauvre
Dame montre toujours son bon & faible
cœur, sans qu'elle s'en-doute. 123
- XII. *Réponse d'Ursule aux deux Lettres précé-*
dentes. Elle raconte son arrivée, & comme
la corruption règne dans les grandes Villes. 126
- XIII. *Fanchon à Ursule.* Ma Femme décrit
ici la réception, le séjour, & le départ
d'Edmond. 137
- XIV. *Madame Parangon à Ursule.* Elle
montre son bon-cœur & sa faiblesse. 161
- XV. *Gaudét à Edmond.* Il lui écrit qu'il l'a-
secondé; il lui annonce la naissance de la
petite Laure, & lui parle mondainement
d'Ursule. 172
- XVI. *Edmond à ses Père & Mère.* Son
cœur conserve encore les apparences de son
innocence première. 178
- XVII. *Ursule à Fanchon.* Ma Sœur copie
un papier secret de m.^m Parangon, &
montre qu'elle commence à n'être pas aussi
bonne & naïve qu'on la croyait: ce qu'on
voit par les confidences qu'elle fait à ma
Femme. 182
- Lettre du *Conseiller à Ursule.* 193
- I.^{er} *Billet-doux du Marquis de-***.* 198

322 PAYSANE PERVERTIE.

II. <i>Billet - doux.</i>	200
III. <i>Billet - doux.</i>	201
I. ^{er} <i>Billet-doux du second Amant.</i>	202
II. <i>Billet du jeune Page.</i>	204
I. ^{er} <i>Billet du Financier.</i>	207
II. <i>Billet du Financier.</i>	209
III. <i>Billet du Financier.</i>	210
<i>Billet-doux d'un Seigneur Italien.</i>	213
XVIII. <i>Réponse de Fanchon. Naissance de mon Fils, & ce qui s'est-passé de la part de mon respectable Père.</i>	216
XIX. <i>Ursule à Fanchon. Elle continue à lui rendre-compte de toute sa conduite, qui marque bien de la coquetterie</i>	234
<i>Lettre d'Edmond.</i>	ibid
<i>Réponse de m.^{me} Parangon au Père R**</i>	239
XX. <i>Edmond à Ursule. Il parle d'Edmée, ainsi que de son art, & finit par un mauvais-conseil à Ursule.</i>	258
XXI. <i>Fanchon à Ursule. Ma Femme lui parle de notre Sœur Brigitte, & d'un bruit fâcheus au-sujet d'Edmond.</i>	263
XXII. <i>Ursule à Fanchon. La voila qui s'émancipe à recevoir des Lettres de ses Amoureux, & à y répondre.</i>	271
IV. ^{me} <i>Lettre du Marquis de **.</i>	271
V. ^{me} <i>Lettre.</i>	273
<i>Lettre à mademoiselle Fanchette.</i>	278
VI. ^{me} <i>Lettre du Marquis, à Ursule, en-lui-envoyant un présent.</i>	281

- XXIII. *Gaudét à Edmond.* Le Corrupteur d'Edmond lui marque ici sa coupable & séductrice amitié, sur-tout vers la fin de sa Lettre. 285
- XXIV. *Ursule à Fanchon.* La voici qui montre de l'ambition. 295
- XXV. *Fanchon à Ursule.* Ma pauvre Femme la loue, de ce qu'il ne falait pas la louer; &c.^a 301
- XXVI. *Ursule à Fanchon.* Elle parle imprudemment au Marquis, qui lui annonce ce qu'il veut faire pour l'avoir à lui. 328
- Lettre d'*Ursule à Catherine & à Edmée.* 331
- XXVII. *Gaudét à Ursule.* Il parle avec l'assurance d'un Homme qui brave toute morale, & il profane la sainte amitié. 335
- XXVIII. *Ursule à Fanchon.* Elle a des présentimens de son prochain malheur. 341

T O M E S E C O N D.

Troisième Partie.

- XXIX. *Madame Parangon à Ursule.* Elle lui donne à entendre son malheur. 5
- XXX. *Edmond à Ursule.* Remords de son attentat sur madame Parangon. 7
- XXXI. *Gaudét à Ursule.* Il lui donne avis du danger qu'il cause. 9
- XXXII. *Laure à Ursule.* Elle l'avertit de son prochain malheur. 11
- XXXIII. *Le Marquis de***, à Ursule.* Il fait des soumissions à la Fille qu'il a-violentée. 13
- XXXIV. *Ursule à Laure.* Elle crie envain au-secours. 15

324 PAYSANE PERVERTIE.

- XXXV. *Gaudét à Laure.* Il montre à-nu son âme, sans idée de morale ni de frein, & découvre à-demi qu'il est complice durapt ! 16
- XXXVI. *Le Même à la Même.* Il est toujours le même, & ne se déguise pas avec sa Complice. 19
- XXXVII. *Ursule au Marquis.* Hélas ! l'honneur & la pudeur sont encore tout-puissans sur son âme ! 20
- XXXVIII. *La Même à Laure.* Elle lui fait le récit de son malheur. 21
- XXXIX. *Gaudét à Edmond.* Il le veut calmer par le récit des arrangemens avantageux qu'il a-faits pour Ursule. 32
- XL. *Ursule à Fanchon.* Elle raconte son malheur à ma Femme, & en-reconnaît la cause : &c. 42
- Lettre du Marquis à Ursule. 49
- XLI. *Laure à Fanchon.* Elle s'informe d'Ursule & de madame Parangon. 101
- XLII. *Réponse.* Ma Femme lui rend-compte de l'arrivée & de la réception d'Ursule, & elle lui parle du desir qu'on a de marier Edmond à m.^{lle} Fanchette. 103
- XLIII. *Gaudét à Edmond.* Il l'empêche de songer à un honnête mariage, par des motifs adroits. 120
- XLIV. *Ursule à Edmond.* La voila qui s'ennuie du ton qui règne chés ses Père & Mère, & qui découvre des dispositions que nous n'aurions pas soupçonnées ! 125
- XLV. *Réponse.* Il envelope l'annonce de

- son duel, en-répondant sur ce qu'Ursule
lui a-marqué. 130
- XLVI. *Ursule à Edmond.* Elle flate le
panchant d'Edmond, & lui ouvre son
cœur déjà gâté, au-sujet de l'adultère. 133
- XLVII. *Gaudét à Edmond.* Idées vraies sur
le duel. 136
- XLVIII. *Ursule à Fanchon.* Edmond s'est-
battu pour elle avec le Marquis. 142
- XLIX. *La Même à la Même.* Elle nous
rassure au sujet d'Edmond. 144
- L. *Réponse.* Comme nos Père & Mère
furent contens du courage & de la ma-
gnanimité d'Edmond; &c.^a 146
- LI. *Gaudét à Ursule.* Adresse du Corrupteur,
pour faire aler jusqu'à la Sœur, ce qu'il
a-dit au Frère, & pis encore. 154
- LII. *Réponse.* La voila qu'elle prend aussi
Gaudét pour guide, l'Infortunée! 169
- LIII. *La Même à Laure.* Origine de la cor-
ruption d'Ursule: &c. 173
- LIV. *Réponse.* Tricherie! car cette Lettre fut
dictée en-partie par Gaudét, plus-fin que
cette pauvre Fine! Portrait de Gaudét. 176
- Quatrième Partie.*
- LV. *Laure à Gaudét.* Ursule a un Fils. 183
- LVI. *Gaudét à la cruelle Laure.* Adresse du
Méchant Gaudét, pour empêcher Ursule
d'alaiter. 185
- LVII. *Madame Parangon à Ursule.* Elle
lui donne de véritablement-bons conseils. 188

326 PAYSANE PERVERTIE.

- LVIII. *Ursule à Laure.* Elle desire d'épouser le Marquis, & se plaint de ce que Gaudét s'y oppose. 191
- LIX. *Réponse.* Laure, de-concert avec Gaudét, lui conseille une finesse dangereuse. 193
- LX. *Ursule à madame Parangon.* Comment elle refuse le Marquis, en-voulant accepter; &c. 195
- LXI. *Gaudét au Comte de-***, père du Marquis.* Adresse mondaine & ruse du Corrupteur, pour servir le Frère aux dépens de la Sœur, & remplir d'autres vues secrètes. 200
- LXII. *Réponse.* On voit ici comment va s'arranger le refus d'Ursule. 207
- LXIII. *Replique.* Gaudét a-tout-préparé; il est sûr de son fait. 208
- LXIV. *Laure à Ursule.* Elle continue à servir les desseins de Gaudét. 209
- LXV. *Ursule à madame Parangon.* Elle se doute de la supercherie. 210
- LXVI. *Réponse.* Madame Parangon donne le seul conseil à suivre. 213
- LXVII. *Laure à Gaudét.* Jalousie de Femme contre Ursule. 214
- LXVIII. *Réponse.* Il va faire-séduire Ursule par un Beau, sot & mauvais-sujet. 216
- LXIX. *Ursule à Laure.* Comment Gaudét lui fait refuser le Marquis par libertinage. &c. 218
- LXX. *Laure à Gaudét.* Elle se moque de sa Dupe. 225

- LXXI. *Réponse.* On voit ici, tout ce que le
Corrupteur a dans l'âme. 226
- LXXII. *Réponse.* On voit ici, pourquoi Ur-
sule a-laiſſé empotter son Fils à la Mère
du Marquis de-***. 231
- LXXIII. *Gaudét à Ursule.* Il combat la
pudeur, la chasteté, toutes les vertus. 234
- LXXIV. *Ursule à madame Parangon.* Der-
niers bons sentimens d'une pauvre Abandon-
née; encore la passion en-est-elle le motif. 254
- LXXV. *Gaudét à Laure.* Cet Esprit-ten-
tateur conduit tout à la perdition. 268
- LXXVI. *Laure à Ursule.* Elle lui fait des
remonstrances trompeuses. 271
- LXXVII. *Réponse.* Ursule avoue sa folle
passion pour un Vaurien. 275
- LXXVIII. *Replique.* Laure est-parvenue à
son but, d'entêter Ursule pour Lagouache. 276
- LXXIX. *Ursule à Lagouache.* La voila qui
se montre folle & sans retenue. 280
- LXXX. *Ursule à Fanchon.* Elle tâche de gâ-
gner ma Femme par des discours trompeurs. 281
- LXXXI. *Réponse.* Ma Femme expose les pré-
sentimens de nos Parens sur les malheurs
qui menacent Ursule & Edmond. 286
- LXXXII. *Ursule à Lagouache.* Elle lui an-
nonce qu'il ne'st pas accepté de nos Pa-
rens, & qu'il peut l'enlever. 293
- LXXXIII. *La Même à Laure.* Elle feint
de lui demander conseil. 295
- LXXXIV. *Réponse.* Elle lui écrit d'après
les vues de Gaudét, qu'elle savait. 297

328 PAYSANE PERVERTIE.

- LXXXV. *Laure à Gaudét.* Cette Lettre, par son langage, découvre la trame de Gaudét. 298
- LXXXVI. *Réponse.* Gaudét n'est pas toujours le maître d'arrêter, où il veut, le mal qu'il fait. 300
- LXXXVII. *Gaudét au Marquis de-***.* Il veut perdre Ursule tout-à-fait. 302
- LXXXVIII. *Le Même à Edmond.* Le Corrupteur fait servir tout le monde à ses méchantes vues. 306
- LXXXIX. *Le Même à Lagouache.* Gaudét se sert aussi du Fat qu'il méprise. 313
- XC. *Ursule à Lagouache.* Elle lui donne rendezvous pour l'enlever. 316
- XC I. *Réponse.* Il répond d'après la Lettre qu'il a-reçue de Gaudét. 317
- XCII. *Lagouache à Pastourel, son ami.* Il montre sa bassesse & sa poltronnerie. 319
- T O M E T R O I S I E M E.
Cinquième Partie.
- XCIII. *Laure à Gaudét.* On voit qu'elle ne fait pas tous les desseins du Corrupteur. 5
- XCIV. *Ursule à Laure.* La pauvre Infortunée s'en-étant-alée avec Lagouache, elle en-est-punie par ce Fat lui-même, d'après les conseils de Gaudét. 8
- XC V. *Laure à Gaudét.* Comme elle a-empporté tout, & laissé Lagouache avec les quatre murs. 16
- XCVI. *Réponse.* Tortueus Serpent! que de ruses pour perdre Celle qui l'est déjà! 31
- XC VII. *Ursule à Gaudét.* La pauvre Infortunée

- tunée avoue sa turpitude , & découvre celle de son Lagouache, qui est-horrible. 35
- Lettre de *Lagouache à Pastourel.* 37
- XCVIII. *Réponse.* Le Méchant ne veut pas le libertinage , mais une perversion raisonnée , pour procurer un avantage temporel à Edmond. 46
- XCIX. *Ursule à Edmond.* L'Infortunée approuve le vice. 73
- C. *Ursule à la Marquise.* Commē elle a déjà de l'aisance dans le vice! 76
- CI. *Réponse.* La Marquise répond sur le même ton aux impudences de ma pauvre Sœur. 78
- CII. *Ursule à la Marquise.* Elle travaille à ruiner le Marquis , de-concert avec sa Femme. 80
- CIII. *Réponse.* La Marquise accepte la honteuse & ridicule proposition de partager les dépouilles de son Mari. 82
- CIV. *Ursule à la Marquise.* Elle effectue ses promesses. 83
- CV. *Réponse.* La Marquise lui donne un rendezvous. 84
- CVI. *Ursule à Gaudēt.* Elle lui fait-confiance de toute sa coupable conduite. 86
- CVII. *Réponse.* Il éteint la délicatesse de l'amour , & parle bien contre les Spectacles , qu'il tourne en-ridicule , l'inconcevable Homme! 108
- CVIII. *Madame Canon à madame Parangor.* Bon cœur de Femme , sous une rude enveloppe. 151

CIX. *Madame Parangon à Ursule.* La Bonne-dame lui écrit d'après la précédente, pour tâcher de le toucher : mais il n'était déjà plus temps ! 152

Sixième Partie.

CX. *Ursule à Laure.* La voilà tout-à-fait corrompue ; car elle raisonne le vice. 159

CXI. *Réponse.* Comme les Femmes courent-vîte dans la carrière du vice, dès qu'elles y sont-entrées ! 168

CXII. *Ursule à Laure.* Ecarts effroyables de la pauvre Infortunée. 172

CXIII. *Laure à Ursule.* Elle lui rend confiance pour confidence en-turpitude, 193

CXIV. *Ursule à Gaudét.* Elle lui expose son art pour le libertinage. Hélas ! l'Infortunée le paiera chère ! 201

CXV. *Réponse.* Il montre ici d'autres sentimens sur le Théâtre & les Comédiens, & sur tout ce qu'il a-frondé. 218

CXVI. *Ursule à Laure.* Chés une Libertins, tout est libertin, & fait-horreur. 242

CXVII. *Réponse.* Etonnée de son libertinage, Laure l'en-râille, quoi qu'aussi-corrompue. 246

CXVIII. *Ursule à Laure.* Elle fait des projets criminels de luxure, & d'ingratitude envers m.^{me} Parangon. 247

CXIX. *La Même à la Même.* L'Infortunée Ursule raconte un mauvais tour qu'elle paiera chère ! 256

- CXX. *Ursule à Gaudét.* Elle montre comment elle s'est corrompu le jugement, pour être sans remords. 259
- CXXI. *Gaudét à Laure.* Son attri èe ne garantira pas la malheureuse Ursule du châtement! 275
- CXXII. *Réponse.* Elle craint pour Ursule. 276
- CXXIII. *Replique.* Il négligé un avis utile! Dieu lui ôte sa prudence ordinaire, pour que le crime soit-puni. 277
- CXXIV. *Gaudét à Ursule.* Il répond à la CXX.^{me}, & paraît se retraster de tous ses mauvais-avis, &c. 279
- CXXV. *Ursule à Laure.* La Malheureuse se livre, pour apprendre à escroquer au jeu. 295
- CXXVI. *La Même à la Même.* Commencement de ses peines: Ursule & Edmond escroqs, sont escroqués au jeu. 300
- CXXVII. *Ursule à Laure.* Elle appelle à son secours, la pauvre Infortunée! &c. 308

T O M B E Q U A T R I È M E.

Septième Partie.

- CXXVIII. *Ursule à Laure.* L'Infortunée continue à décrire des horreurs qui font frémir. 6
- CXXIX. *La Même à la Même.* La pauvre Infortunée raconte ce qu'elle a-souffert depuis; comment on l'a-mise dans un lieu-infame; comment elle s'en-est-échappée, & ce qu'elle est-devenue ensuite. 10
- CXXX. *Ursule à Edmond.* La Malheureuse, au-fond du boubier, paraît s'y

332 PAYSANE PERVERTIE.

- complaire; mais elle est desespérée. 23
- CXXXI. *Laure à Edmond.* Peinture du misérable état d'Ursule, & de Celle qui écrit. 29
- CXXXII. *Réponse.* L'Infortuné Edmond n'est pas mieux que les deux Malheureuses. 31
- CXXXIII. *Ursule à Edmond.* Petit commencement de retour: Hélas! que le vice nous abaisse! 32
- CXXXIV. *Edmond à Laure.* Le Corrupteur, après les avoir-tous-abbatus, est encore debout! 35
- CXXXV. *Réponse.* Laure apprécie enfin, & le Corrupteur, & le vice: mais il est trop-tard! Elle raconte ses folies. 36
- CXXXVI. *Gaudét à Laure.* Le Séducteur profanait la sainte amitié, en-la-resentant comme il ne méritait pas de la resentir. &c. 55
- CXXXVII. Dieu punit les Scélérats les Uns par les Autres. 75
- CXXXVIII. *Edmond à Zéphire.* Il a-horreur de la vengeance, qu'il eût-prise lui-même: &c. 77
- CXXXIX. *Gaudét, à Zéphire.* Il est-forcené de fureur & de rage, lui, ce Corrupteur abominable, plus-coupable encore que Celui qu'il punit! 78
- CXL. *Zéphire à Edmond.* Elle montre son âme compatissante. 81
- CXLI. *Anonyme au Vieillard Italien.* O Dieu! à quel point les Méchants se punissent, 83

- CXLII. *Le Même à Edmond.* Il lui détaille la
cruelle vengeance qu'il a-prise de l'Italien. 85
- CXLIII. *Zéphire à Laure.* Comment se
termine l'horrible vengeance de Gaudét. 91
- CXLIV. *Ursule à Zéphire.* L'Infortunée fait
la peinture de son horrible état. 93
- CXLV. *Zéphire à Laure.* Elle n'aspire qu'à
l'honnêteté: quel reproche pour Celles
à qui elle écrit, & dont elle parle! 96
- CXLVI. *Gaudét à Zéphire.* Il loue la vertu. 97
- CXLVII. *Gaudét à Laure.* Il dit de belles
vérités, sur la fragilité de la beauté! &c. 99
- CXLVIII. *Réponse.* Ursule à l'Hôpital 104
- CXLIX. *Ursule à Fanchon.* Enfin, elle
récrit à ma Femme! mais digne de lui
écrire; elle est changée! 109
- CL. *Réponse de Fanchon.* Ma Femme lui
rend-compte de tout ce qui s'est-passé, à
son sujet, à la maison paternelle. 112
- CLI. *Madame Parangon, à Fanchon:* Elle
raconte comment elle a-repris Ursule. 136
- CLII. *Edmée à Fanchon.* Elle nous parle
en-bien d'Ursule, demandant qu'elle tienne
son Enfant, & nous fait le tableau du
bonheur de leur double ménage. 150
- CLIII *Réponse.* Elle envoie à Edmée le
commandement de notre Père pour la
tenue de son Enfant par Ursule. 157
- CLIV. *Fanchon à Catherine, Femme de*

Georget. Ma Femme lui rend-compte de tout ce qui s'est-passé chés nos Père & Mère à l'arrivée d'Ursule, & à la lecture de la *Relation.* 160

Huitieme Partie.

- CLV. *Ursule à Fanchon.* Elle n'ose offrir elle-même ses respects à la nouvelle-année. 183
- CLVI. *Gaudét à Edmond.* Il adopte un Fils d'Edmond. 185
- CLVII. *Ursule à Fanchon.* Calme trompeur avant l'orage! 188
- CLVIII. *Ursule à la Même.* Elle nous annonce le malheur d'Edmond. 190
- CLIX. *Ursule à madame Parangon.* Voici en-peu de mots, les plus-grands malheurs. 191
- CLX. *De Fanchon à madame Parangon. en-lui-envoyant la précédente.* Pitoyable Récit de la mort-de-douleur. 192
- CLXI. *Madame Parangon à Pierre.* La Bonne-dame veut me consoler: &c. 210
- CLXII. *Le Marquis de-*** à Ursule.* Il la demande en-mariage. 212
- CLXIII. *Ursule au Marquis de-***.* Elle accepte, à-cause de son Fils, le mariage que le Marquis de-*** lui propose. 214
- CLXIV. *La Marquise de-***, à Fanchon.* Elle a des présentimens de son assassinat. 216
- CLXV. *Edmond à Marianne Frémi.* Il la menace de la colère de Dieu! 222

- CLXVI. *La Marquise de-*** à madame Parangon.* Dieu lui inspire le desir de sa mort, & elle la sent approcher. 225
- CLXVII. *Laure, à Obscurophile.* Après avoir calomnié Ursule, pour s'excuser à Edmond, elle en-est-effrayée, & elle exprime ses craintes à sa Compagne de libertinage. 232
- CLXVIII. *Edmond, à Ursule.* L'Infortuné Edmond, sans-doute après avoir-quitté Laure, écrivit ou plutôt commença d'écrire cette Lettre folle; &c. 236
- CLXIX. *Ursule à Fanchon, sous l'enveloppe de la Femme-de-chambre.* Elle écrit expirante. 243
- CLXX. *Fanchon à Edmée.* Comment a-été-poignardée Ursule, & consolant récit de ses bonnes-œuvres, avec ses Lettres secrettes. 245
- Lettre de Marianne Frémi à Fanchon.* 249
- Lettres particulières d'Ursule R**, Marquise de-***, à sa Sœur Fanchon, femme Pierre R**. I.^{re} Lettre.* 254
- II. Lettre. 259
- III. Lettre. 260
- IV. Lettre. 261
- V. Lettre. 266
- VI. Lettre. 268
- VII. Lettre. 270
- VIII. *Lettre de m.^{me} Parangon.* 273
- IX. *Lettre de la Même,* 274
- DERNIÈRE LETTRE. *La Même à la Même.*
Dernier adieu dit aux Morts. 278

FIN des Tables.

336 PAYSANE PERVERTIE.

TABLE DES FIGURES.

I. Estampe, FRONTISPICE, Urfule enfant.	page 2
II. la Famille-R**.	28
III. Première attaque.	52
IV. Le premier Amant.	81
V. L'Escalier.	86
VI. Les Adieux.	100-117
VII. II. Part. Frontispice, Urfule arrivante.	104-126
VIII. Rencontre de Laure & Gaudét.	135
IX. Les Fleurettes.	212
X. Le Marquis.	329
XI. III. Part. Frontispice, Urfule ravie.	2-25
XII. Urfule chés son Ravisseur.	28
XIII. Le faus Mariage.	56
XIV. Urfule reçue par sa Mère.	112
XV. IV. Part. Frontispice. Urfule accouchée.	182-4
XVI. Urfule cédant son Fils.	232
XVII. V. Part. Frontispice. Urfule volontairement enlevée.	2-9
XVIII. Urfule aux prises.	13
XIX. Urfule revenant à Edmond.	41
XX. Urfule Danseuse.	105
XXI. VI. Part. Frontispice. Urfu 1	165
XXII. Urfule séduisant son Séducteur. Négresse & l'Italian.	172 257
XXIV. Urfule & Edmond Escroqs escroqués	305
XXV. Urfule foulée aux piéds.	318
XXVI. VII. Part. Frontispice. Urfule couverte de fange.	2-6
XXVII. Urfule poignardant le Nègre.	11
XXVIII. Urfule bâillonnée.	16
XXIX. Urfule aux crampons.	18
XXX. Urfule vengeance	86
XXXI. Urfule pardonnée.	164
XXXII. VIII. Part. Frontispice. Urfule épouvantée.	182-218-228
XXXIII. La mort de douleur.	205
XXXIV. Urfule Marquise.	219
XXXV. Urfule poignardée.	247
XXXVI. Les Cercueils.	280

La PAYSANE PERVERTIE a beaucoup plus de sujets d'Estampes, qu'on trouve parmi celles du PAYSAN, comme on les a vues indiqués par les Notes.

F I N.

TABLE des Noms des PERSONAGES
du Paysan & de la Paysane pervertis.

- A**gnès Bezanger, cousine de Madelon Baron.
Alsacienne, fille-perdue de 13 ans.
Amériquain (l'), amant d'Ursule corrompue.
Amis du Marquis, amans d'Ursule.
ARRAS (D'), voyez GAUDÉT.
AUGUSTIN-NICOLAS, frère d'Edm. & d'Ursule.
Aurore, fille-perdue, rivale de Zéphire.
BARBE FERLET-DE-BERTRO, mère
d'Edmond & d'Ursule.
BARBE R**, sœur d'Edmond & d'Ursule.
BARON (Madelon) coquette qui aguerrit Edmond.
BATISTE, mari de Christine R** ; sœur.
B*d**, Bellombre, Charmelieu, Desfourneaux,
Dupile, Pierrefite, jeunes-gens d'Auxerre.
BERAULT (Mathieu) mari de Claudine R**.
Berdon Baron, sœur de Madelon.
BERTRAND R**, mari d'Edmée Servigné.
Berthier, gendre de Brigitte R**.
Blanchisseuse (la), Tonton, sœur de Théodore.
Boujat (Alexandre, mari de Barbe R**.
BRIGITTE R**, sœur. [le.
Caliborgnon, femme-de-chambre d'Obscurphi-
CATHERINE SERVIGNE, sœur d'Edmée, femme
de George R**.
CATICHE R**, la plus-jeune des Sœurs.
CLAUDINE R**, sœur.
Champagne, Laquais de la Marquise de-***.
CHARLES R**, frère.
Colart (Adélaïde), fille trompée par Edmond.
C** (m.^r) père de m.^me Parangon.
COLETTE C**, voyez m.^me PARANGON.
COLETTE EDMÉE-,) fille d'Edmond.
Colette, fille de journée de Tonton la Blanche.
COMTE le jeune), fils d'Ursule.
Comte de-*** (le), père du Marquis de-***.
C. D. L. M., grand Seigneur, amant d'Ursule.
Comte de-*** (le), Capitaine d'Edmond deserteur.
CONSEILLER (le), m.^r Houffet, amant d'Ursule.
Corhaux (Eglé), jeune-fille d'An**.

- Curé (m.^r le), de S^{**}.
 D'A^{..} (le Chevalier), écrit la mort du Gardien.
 De-Courbuisson (m.^{m^e}), maîtresse de Thérèse.
 De-*** (m.^{ll^e}), épouse du j. C. fils d'Ursule.
 Des-Ecluses (Julie) maîtresse qui éconduit Edmond.
 De-..., ou la Petite Devarences, fille d'Edm. & de
 la jeune-Marchande, qui l'a-pris pour son amant.
 Dévot (m.^r Voisin), fait connaître Aurore à Edm.
 Dominé (m.^r), père de Tiennette.
 Dondaine (Paul), gendre de Christine R^{..}.
 Doré (Eustache), mari de Marthon R^{..}.
 Duc de-** (le), amant d'Ursule.
 Duchesse (m.^{m^e} la), belle-mère du jeune-Comte
 de-..., fils d'Ursule.
 Dupes d'Edmond au billard.
 Duplessis & Lebrun, filles-publiques.
 Dupont (la), G^{..} (la), Piton (la), matrullés publiques.
 EDME R^{..}, père d'Edmond & d'Ursule.
 EDMEE SERVIGNÉ, femme de Bertrand R.
 EDMOND R^{..}, le Paysan perverti.
 Edmond, enfant, fils de Pierre R^{..}, filleul du Précéd.
 FANCHETTE C^{..}, m.^{m^e} Quinci, sœur de m.^{m^e} Par.
 compagne d'Ursule, & destinée à Edmond.
 FANCHON BERTHIER, femme de Pierre
 R^{..}, belle-sœur, amie & correspondante d'Ursule.
 Ferlet (André), mari de Catiche R^{..}.
 GARDIEN (le père), ami d'Edmond.
 Filippa, (la signora), fille de l'Italien, perdue par
 Gaudét, pour venger Ursule.
 Financier (le) (Montd'or) un des Galans d'Ursule.
 Frémi (Marianne), ou Trémoussée, femme-de-
 chambre d'Ursule.
 Garnier (Alexis) gendre de Marthon R^{..}.
 GAUDÉT, ami-corrupteur d'Edmond, d'Ursule,
 & de Laure, archoutant des deux Ouvrages.
 GEORGET R^{..}, mari de Catherine Servigné.
 Graindargent (Benigne), mari de Marianne R^{..}.
 Grenelle (Jeune-fille de la rue de-) trompée par
 Edmond, à-la-faveur de l'obscurité.
 Hermine (Sainte-), ami d'Edmond & de Gaudét.

- Huissier à V . . . , chargé secrettement par m.^{me} Parangon de donner aux Parens d'Edmond l'idée de le mettre à la Ville. (son nom Ladrée).
- ITALIEN** (l') amant & oppresseur d'Ursule, qui l'a-joué, & dont il se-venge cruellement.
- Jacinthe, nègre d'Ursule, frère de Zaïde.
- Jacques Berault, maître-d'école de Sacj.
- Joueurs-escroqs, qui dupent Edmond & Ursule.
- Karats, mauvais-sujet, ami de N'èg'ret.
- LAGOVACHE**, grivois, favori d'Ursule, & par quî elle se fait-enlever.
- Lajarric, valet d'Edmond fraticide & fugitif.
- Lalgatde, camarade-élève d'Edmond.
- Laquais de l'Italian, jeté par la fenêtré, & depuis amant-souteneur d'Ursule perdue.
- LAURE**, cousine d'Edmond & d'Ursule, mère de LAURE, fille d'Edmond, laquelle épousa Parangon, fils de Manon & de m.^r Parangon.
- LOISEAU** (m.^r) mari de Tiennette, ami d'Edmond, & procureur-du-roi à Avalon.
- Louison, gouvernante de N'èg'ret, a. m. r. d'Orl.
- MADÉLON**, voyez **BARON**.
- Maître-d'armes d'Edmond (Vaucour).
- Maîtres(les) d'Ursule, danse, déclamation, musique.
- MANON-PALESTINE**, première femme d'Edmond, qu'on lui fit ép. grosse d'Un-autre.
- Manon Baron, j. sœur de Madelon, & cou tors.
- Manon, sœur-aînée de Zéphire.
- Marcheuse (la) amène Edmond à Ursule d.u.m.l.
- M. D. - d. - R., grand-seigneur qui voit Ursule.
- MARIANNE R.**, sœur.
- Margoton, fille de l'avanture de Billard.
- Marie, nourrice du Fils d'Ursule, & ensuite sa domestique, la trahit, & disparaît avec des Joueurs.
- MARQUI DE . . .** (le), ravisseur, amant, & enfin mari d'Ursule, père du jeune Comte de . . .
- MARQUISE DE . . .** (la) prem. femme du Marq. Marigni (Jean), mari de Brigitte R . . .
- Mazin, père de Tontone, maître d'éc. de N'èg'ret.
- Mouchou (Philippe), second genre de Brigitte R . . .

Nègre (le), de l'Italien, viole Ursule, qui le tue.
Nègresse (la), d'Ursule, poignardée par l'Italien.

N'ÈG'RET, mauvais-sujet, poète-romancier-
compilateur, est-moqué, finit mal, &c.

OBSCUROFILE, danseuse de l'Opéra, maitresse
d'Edmond, amie de Laure.

Orfevre (femme d'un), écoute Edmond déguisé.

Page (le, un des Amans d'Ursule

PALESTINE, Mère & Sœur de Manon, f. d'Ed.

PARANGON (m.^{m^e}), femme du Peintre, maître
d'Edmond, la seule vraie passion du Paysan perv.

PARANGON (m.^r), mari de la Précédente, &
maître d'Edmond pour la peinture.

Parangon (le Jeune) fils du Précédent & de Manon.

Pastourel, ami de Lagouache.

PIERRE R., frère-aîné d'Edmond & d'Ursule.

mari de Fanchon, correspondant, & l'éditeur,
Pollet, de Sens, connaissance d'Edmond.

PORTEUR-D'EAU. scélérat qui trompe Ursule,
& la livre à l'Italien, tué par Edmond.

Powel, Aubergiste anglais à Derpfort.

Precepteur & ses Élèves, mis d'accord par Edmond.

Quatrevaux (les), parens d'Edmond & d'Ursule.

RAMEAU (la Famille) du Paysan & de la Paysane.

Rapenot (Edme), libraire illuminé.

Quinci (m.^r), mari de Fanchette, sœur de m.^{m^e} Par.

R. & F. exigent des infamies d'Ursule debutante.

Robin (les d.^{lles}), Compagnes d'Ursule à Au**.

Rose, jeune-fille-tapissière corrompue par Nèg'ret.

Sailli, fille perdue, pour laq. Edmond est berné.

Sainthellier (m.^{l^e}) faux nom que prend Zéphire.

Sarra (m.^{m^e} De-) Vieille, épousée par Edmond.

—— (m.^{l^e}), sa Fille.

Servigné (le Père); Edmée & Catherine ses Filles.

Supérieure de la Salpêtrière, rend Ursule à m.^{m^e} Par.

Susette, femme-de-chambre de la Marquise de-

Théodore, imprimeur, frère de Tonton la Blanch.

Thérèse, cousine de Madelon Baron.

Thérèse, femme-de-chambre aimée d'Edmond.

TIENNETTE, honnête jeune-fille-de-famille,

cuisinière de m.^r Parangon, à l'arrivée d'Edmond.

Tiennette Loiseau, sa fille, bru de Pierre R. . .
 Tintoret, camarade-elève d'Edmond.
 Toinette, seconde servante de m.^{me} Parangon.
 Trismégiste (m.^r), mari de Zéphire.
 Turnill (le Chevalier), juge-de-peace anglais.
 Vezinier (Jean), paysan commissionnaire de S.^{es}.
 Viard (Thomas), gendre de Marianne R. . .
 Vicair (le père), ami d'Edmond
 Voisin-Voisine, d'Ursule enlevée par Lagouache.
 URSULE R^{xx}, la Paysane, sœur d'Edmond.
 Zaïde, jeune Nègresse, poignardée par l'Italien.
 Zaïre, femme-de-chambre de Zéphire.
 Zéphir ou Zéphirin, fils d'Edmond & de Zéphire.
 ZÉPHIRE, jeune-fille-du-monde, dont l'âme
 avait toutes les vertus.

*TABLE des Noms des Auteurs, Artistes,
 Acteurs & Actrices, dont il est parlé.*

(Voir les pp. 136-7-8-9 du T. III, pour les Noms omis ici.)

Abulfarage, auteur arabe: mot sur les Femmes.
Adrienne, danseuse-figurante à l'Opéra,
Archiloq, auteur grec, satyriq déchirant.
Aristofane, le *Pálissot* des Grecs.
Arnoult, belle & sublime actrice de l'Opéra.
Astruc, médecin, ses Livres utiles aux Libertins.
Bagueville (le Marquis de-).
Baron, l'acteur des grâces; aux Français.
Batiste, jeune actrice de l'ancien Opéra-comiq.
B—pré, jolie actrice de l'ancien Opéra-comiq.
Bellecour, acteur français, froid, mais excellent.
Benoît (m.^{me}), autrice contemporaine.
Blin-de-Saintmore, auteur tragiq.
Beauménil, jolie & touchante actrice de l'Opéra.
Boileau, le premier & le moins-crim. des Critiqs.
Boucher, peintre français qui eut de la célébrité.
Briard, célèbre Tragédien-père, aux Français.
Buffon (le Comte de-), notre pline; son beau style.
Cailhava-d'Estandoux, auteur comiq.
Cailleau, le premier des Acteurs dans son genre.
Carlin, arlequin, grandfeseur de bon sang & de gaîté.

- Carmontel*, auteur des Proverbes, Peintre impro-
Carville, ancienne danseuse de l'Opéra. [visiteur:
Cécile, jolie danseuse de l'Opéra.
Champville acteur-français aux Italiens,
Chevrier, auteur critico-caustiq.
Clairon, actrice-trag.-franç. la perfect. de son art.
Clément, auteur des Cinq-Années-littéraires.
Clément, auteur tragico-cruento-satyriq.
Clerval, excellent acteur des pièces-ariettes.
Colombe, belle actrice-arietteuse.
Contat, jeune & jolie Actrice des Français.
Constantin, mauvais acteur de *Nicolet*.
Cook (le capitaine) reçoit Edmond sur son bord.
Coraline, actrice italienne, la Beauté, les Grâces.
Cornille, père de la Tragédie-française.
Crébillon, auteur archi-tragiq.
 ———son Fils, auteur de Romans légers.
Cuvillier, un des Maîtres d'Ursule, act. de l'Op.
Dalainval, mauvais acteur aux Français.
D'Alembert, grand géomètre.
Dancour, auteur comiq du plus-mauvais-genre.
Dangeville, soubrette franç. inimitée-inimitable.
D'Auberval, excellent pantomime de l'Opéra.
De-Beaumarchais, auteur d'Eugénie, &c.
De-Genlis (la Comtesse) auteur recommandable.
Delaharpe, littérateur, dramatiq, journaliste, &c.
Demarmontel, auteur dramatiq & des Contes mor.
Dervieux, jolie danseuse de l'Opéra.
Desmarres, ancienne actrice-tragique française.
Destouches, excellent auteur comiq.
De-Villedieu, célèbre romancière du dern. siècl.
Diderot, auteur du *ère-de-famille*, drame.
Doligni, française, actrice de la plus-belle vérité.
Dorat, bonbonier en-vers en-prose, en-comédies.
Dorival, jeune & jolie danseuse de l'Opéra.
Ducis, auteur tragiq.
Dufréne, ancien acteur tragiq français.
Dufresni, auteur comico-farceur.
Dugazon, soubrette aux Français.
 ———arietteuse comiquement sérieuse

- Dumesnil*, sublime actrice-tragique française.
Duplant, majestueuse actrice de l'Opéra
Dupré, célèbre maître-des-grâces & à-danser.
Durosot, auteur poëtodramatolyricotragicomiq.
Favier, excellente soubrette aux Français.
Favart, actrice, le charme du Th. it. pend. 20-ans.
 — son Mari, auteur de *la-Chercheuse-d'esprit*.
Fontenelle, auteur-académicien bel-esprit.
Fréron, feullisteamèr, auteur de *l'Année littéraire*.
Gardel, danseur & auteur pantomime excellent.
Gauffin, la plus-attendrissante des Tragédiennes.
Gauthier, ancienne & bonne comédienne franç.
Geoffrin, célèbre amateuse de Beaus-esprits.
Gluck (le chevalier), le premier des Musiciens.
Goldoni, auteur du Bourru-bienfesant.
Grassigni, autrice de *Cénie*, des *Lettres péruviennes*.
Grandval, excellent amoureux au Thé. français.
Grétri, musicien charmant de comedies-ariettes.
Grosier, *Royous*, deux de nos Critiqs antifilosofiqs.
Guéant, jolie amoureuse au Théâtre français.
Guimard, ou la *Volupté*, la *Naïveté*, d. à l'Opéra.
Halard ou *Alard*, excellente danseuse de l'Opéra.
Heinel, danseuse charmante de l'Opéra.
Hidou, danseuse & furie de l'Opéra.
Hus, jolie amoureuse du Théâtre français.
Labaumelle, le plus-sot des Gens-d'esprit.
*Li-B***, homme riche.
Lachauffée, le TERENCE français.
Lanni, ancienne danseuse de l'Opéra.
Larrivée, l'Acteur du goût, à l'Opéra.
Laruelle ou *Filomèle*, actrice enchanteresse aux It.
Laurens, abbé, auteur du *Compere-Mathieu*.
Lefèvre, auteur tragiq.
Legros, de l'Opéra, la plus-belle voix de l'Europe.
Lekain, le plus-expressif des Act. tragiqs franç.
Lemierre, auteur tragiq.
Lionnais, ancienne-danseuse de l'Opéra.
Luzi, belle & intelligente soubrette aux Français.
Mandeville, excellente arietteuse du Th. italien.
Mantelle, actrice de l'ancien Opéra-comiq.
Marivaus, le *Dorat* de son temps, mais supérieur.

- Molét*, act. français, model. des Petitsmaîtres.
Molière, le père de la vraie Comédie française.
Nainville, acteur-d'ariette, une très-belle voix.
Nicolet, directeur du plus-confid. des Spect. au B.
Pailhardelle, comédien, amant d'Obscurofile.
Palissot, auteur d'unciado drama'o-satyriq.
Pélissier, ancienne & célèbre danseuse de l'Op.
Pestlin, forte danseuse de l'Opéra, doub. d'Alard.
Petitpas, ancienne danseuse de l'Opéra.
Piron, poète duro-tragico-comico-érotiq.
Poisson, ancien excellent Valet du Th. français.
Préville, Th. fr. un des plus-grands Act. possibles.
Prévost, bénédictin fugitif, célèbre Romancier.
Prevôt, ancienne danseuse de l'Opéra.
Puvigné, ancienne danseuse de l'Opéra.
Racine, le tragiq du cœur, & l'élégance même.
Regnard, auteur furo-comiq.
Rétif-de-la-Bretone, auteur du *Pornographe*, &c.
Riccoboni, la première des Femmes-auteurs.
Rochart, act. français aux Ital. homme-de-goût.
Rosalie-Levasséur, opéradienne digne de Gluck.
Rousséau (J.J.) n'entend pas l'év. de Cloyne *Barcklay*.
Sabbathier de Casires, prétend. av.-fait les 3 Siècl.
Saintléger (m.^{lle} De-) jeune aut. de gr. espérance.
Sainval aînée, actrice française tragidissime.
*S*** (Sautereau-de-Marfy)*, critiq éclairé.
Sedaine, auteur opéra-comico-dramatiq.
*S***, a. g. d. l. d. P. célèbre par son éloquence.
Suin, arietteur, qui fait les rôles de *Rochart*.
Taconet, auteur-acteur-bobelieur du Boulevard.
Théodore, jolie danseuse de l'Opéra.
Trial, arietteur, égale *Laruelle* son prédécesseur.
Vadé, auteur poiffard, audessous de sa réputation.
Vanloo, grand peintre français.
Vernet, célèbre peintre de-vues de nos ports.
Vestris-père, le plus-beau danseur de l'Opéra.
Voltaire, le plus-grand de nos Ecrivains, l'honneur de la littérature & de la philosophie.
Xénocrates, ancien auteur greq très-frivole.

AVIS SUR LES DANGERS DE LA VILLE,
OU PAYSAN ÉT PAYSANE PERVERTIS.

Que le titre de cette Production n'éloigne ni les Ames-pures, ni les Philosophes fevères: On y-trouvera les tableaux de la vertu les plus-touchans; une foule de scènes intereffantes s'y-succèdent avec rapidité: l'âme y-est agitée tantôt doucement par la tendresse maternelle & filiale; tantôt plus-tumultueusement par l'amour; elle est-ensuite-dechirée par l'indignation, l'horreur, l'épouvante: enfin elle est consolée par le repentir sincère des Coupables, & elle n'éprouve plus que la pitié, inspirée par leur punition.

Cet Ouvrage est-composé de plusieurs Parties necessaires à son complement:

I, LE PAYSAN-PERVERTI, déjà-publié, & dont il y-a-eu dix éditions en-France, quatre de la traduction allemande, & quarantedeux de la traduction anglaise, depuis 1776, ne fait qu'une seule & même histoire avec celle que nous publions:

Fig.

II, La liaison entre ces deux Productions, est-établie par des renvois dans LA PAYSANE, mais qui ne cèdent pas avec les contrefaçons faites à-l'insu de l'Auteur: Nous prévenons donc ici que ces éditions imparfaites & pleines de fautes grossières, ne vont auqu'unement avec l'Ouvrage nouveau.

III, C'est ce qu'on verra sur-tout dans le Troisième Complement nécessaire à LA PAYSANE, formant un Cinquième Volume, qui contient l'EXPLICATION DES FIGURES DU PAYSAN & de LA PAYSANE PERVERTIS: En-effet, si l'on a-recours aux Contrefaçons, il arrivera non-seulement que les renvois ne seront pas justes, mais souvent que les faits exprimés par l'Étampe manqueront absolument: Nous avons-cru cet avis util.

IV. Les ESTAMPES sont un quatrième complement nécessaire: Celles du double Ouvrage, ont le merite peu-ordinaire de former une histoire en-tableaus, sans la moindre lacune: c'est ce qui en-a-tri-

plé le nombre: Dans les Ouvrages ordinaires, les Auteurs & les Libraires ont rarement l'attention de mettre une liaison dans les Figures qui realisent certaines situations; les Estampes du PAYSAN & de la PAYSANE réunissent l'avantage de l'à-propos, au merite rare de former à-elles-seules une Histoire complete. Ces Gravures sont coûteuses, & fort-supérieures à celles des CONTEMPORAINES; les dernières n'ayant-pu être-payées qu'un prix modiq, & cependant encore trop-considerable, eu-égard à leur nombre, parcequ'il falait-mettre l'Ouvrage à un prix proportionné aux moyens des Jeunes-Lecteurs des deux-sexes.

(N°. Quelques Particuliers, en-achetant les CONTEMPORAINES, se-son-plaints de ce que les FIGURES rencheriffaient l'Ouvrage: Voici notre reponse: Un de ces Malhonnêtes-gens, qu'on nomme CONTREFACTEURS, entendit une de ces conversations: il se-hâta de retourner dans sa province, pour contrefaire les IV premiers Volumes en-petitromain, qu'il

mit à 4-liv. sans-figures, au lieu de 9. Il n'eut pas de debit; on voulait nos Estampes: Il n'a-pas-osé continuer *. Il faut cependant convenir, que la crainte de la contrefaçon a-été le motif principal qui a-determiné l'Auteur, a-mettre des Estampes aux CONTEMPORAINES; il est douloureux de ne publier ses Ouvrages, que pour le profit de quelques Corsaires de-profession, qui non-seulement ruinent un Auteur, mais nuisent également à sa reputation & aux progrès de la littérature, en-l'empêchant de corriger une 1.^{re} creation, d'après une critique éclairée. Si, par exemple, LE PAYSAN-PERVERTI avait eu des Estampes, lors de la première édition, six Contrefaçons informes qui se-font-vendues dans le Royaume, auraient-tourné au-profit de l'Auteur & des Libraires legitimes, vrais propriétaires. Tant qu'il y-aura des Contrefaëteurs, les Auteurs n'auront ni gloire, ni profit; ils n'éprouveront que du decouragement :

* Nous avons-appris depuis, qu'on a-contrefait les XLII Volumes imprimés.

les vrais Libraires intimidés, n'oseront traiter, ou payer convenablement les manuscrits; les fautes, toujours nombreuses des premières éditions, s'éterniseront, en-se-doublant par les contre-façons. Mais c'en-est-affés là-dessus.

V. A-la-suite de l'EXPLICATION DES FIGURES, on trouvera la REVUE DES OUVRAGES DE L'AUTEUR: On y rend un compte détaillé de ses nombreuses Productions: Cette Notice, consignée à-la-suite du plus-important de ses Livres publiés, fera très-curieuse un jour, lorsque plusieurs Brochures, que leur Auteur cherche lui-même à faire-disparaître, ne se-trouveront absolument plus.

Quant à l'Ouvrage qui paraît aujourd'hui, en-lui-même, il est le plus-intéressant que nous connaissons, par sa touche vigoureuse, & les tableaux vrais qu'il présente fréquemment de l'innocence & de la bonhomie champêtres. C'est en-ce genre-de-merite que LA PAYSANE-PERVERTIE l'emporte sur LE PAYSAN, où ils sont plus-rares.

N.^o On vendra aussi sans Estampes.

Les LIBRAIRES de l'Auteur ne peuvent s'empêcher de se plaindre ici au PUBLIQ, du dechainement outrageus de quelques Particuliers anonymes, aussi-meprisables qu'obscurs, contre l'Écrivain estimable, à quî la Nation & la Posterité doivent & devront une multitude de vues utiles, qui resiste presque-seul, depuis nombre d'années, au torrent-de-corrup-tion, produit par l'insubordination des Femmes, & dont le merite recevra enfin le prix le plus-flateur, l'execution de ses Projets patriotiqs. On a-poussé l'indignité jusqu'à faire-graver une Estampe contre lui. A-la-verité le ridicule de cette platitude retombe sur ses Auteurs : mais en-font-ils moins-coupables ?

Pour l'Extrait-de-Nanci, & la Reponse; la Lettre à m.^r De-la-Reynière, les Lettres de m.^r le Vicomte de-Toussain; le s^d Extrait-de-Nanci, & la Reponse; l'Extrait-de-Gottingen, & la Reponse; Differentes Lettres écrites à l'Auteur, & relatives à ses Ouvrages; Enfin tout ce qui a rapport à la louange ou à la critique, voyez les Volu. des Contemporaines, XVI, XVIII, XX, XXIV, XXX, XXXI, XXXIII, XXXIV, &c^a, & la Prévention-nationale, à la fin. Nous avons-cru inutile de repeter ce qui est-recemment-imprimé.

T. I, 113 p. 13 lign. de donner; *lis.* de nommer.

Fautes-à-corriger dans la Complainte.

La Complainte qui termine la PAYSANE, n'a-pas-été-faite pour les Gens-des-villes, mais pour Ceux de-la-campagne; elle est-dans leur manière, & elle se-chante déjà dans plusieurs Cantons: Mais il s'est-glissé dans la mesure plusieurs fautes, que nous allons indiquer:

Page 302, 3 couplet, ligne 3, lisez ainsi,
Mais la Femme vrai' mignature:

Ibid. 5:

Cousine adraite, & la Servante

Ibid. 5 couplet, 2:

Manette humiliait Edmond:

304, 10 couplet, 7:

Mais l'innocente Brebïette

307, 20 couplet, 8:

Par le poignard ell' s'en-defait.

309, 24 couplet, 5:

De leur abandon ils rougissent,

Ibid. 7:

—Ursule! —Edmond-! Tous-deux gemissent

311, 31 couplet, 2 & 3:

Comme une Sainte elle vecut,
Et toucha par sa repentance

313, 40 couplet, 8:

On l'apprit; il fut-renvoyé.

Ibid. 35 couplet, 2:

Au taudion il s'exposa;

318, 51 couplet, 8:

Sut lui ce crime fut-vengé.

Ibid. 52 couplet, 4:

N'eut pas encore son effet:

8 PAYSANE PERVERTIE.

Corrections à faire dans la Table-des-noms-des-Auteurs, Artistes,
Acteurs, & dans la Table des Contemporaines.

Carline, jolie actrice française aux Italiens.

Desessarts, acteur des Français, digne successeur
de La-Thorillière.

Granger, excellent Acteur français, aux Italiens.

Pitrot, actrice aimable & décente aux Italiens.

Aperçu des 261 Nouvelles, en-401 Histoires.

IV, ou XXXIV 208. VII. Les Filles mariées-par-Procureur.

Volume. 209. VII¹. Les Sœurs-maitresses.

Filles-210. IX. Les Consulteuses & la Sorcière-de-qualit.

de-211. X. Les Filles-de-gent.de-camp. ou les Rival.

condi-212. XI. La Jolie-Nièce & la Mauvaise-Tante.

tion. 213. XII. &c._a

216. L'Intendante, & la Tresorière.

217. Les Femmes-de-Maitre-des-Requêtes.

*Femmes-*218. La Lieuten.-g.^{1e} les Présid. & Conseillères.

de-219. La Subdeleguée, la Présid.^{1e} & les Elues.

Judicatu-220. Les Femmes-des-Eaux-&-Forêts, & du

re. Grenier-à-sel, ou la Jolie-Boiteuse.

VI, ou XXXVI 218, 220: les 221, 222, 223, 224, 225 & 226.

Femmes- Les Femmes-de-Finance, de-la Bourgeoisie,

de-plume & de-Commerce:

XXXVII 228. La Soufermière, ou la Femme-aux-airs.

Volume. 229. La Receveuse-des-tâilles.

Bourgeo. 231. La Mairesse, & les Echevines.

Comerc. 233. La Belle-Negociante & la Jolie-Nègresse.

XXXVIII 236. La Belle-Oculiste & la Jolie-Dentiste.

Volume. 237. L'Apothiquaire, & l'Herboriste.

XXIX *Faites des Nouvelles* 224, 225, 226, 127, 228:

Volume. les 239, 240, 241, 242, 243.

XL Vol. 244. La Jolie-Solliciteuse.

Parasites. 246. L'Entremetteuse pour plus d'une affaire.

248, La Gouvernante-de-Celibataire.

249. L'Operadienne. &c.

XLI 250. La Danseuse, & la Figurante.

Volume. 257. L'Actrice-des-Variétés, &c.

XLII 260. La Danseuse-de-corde-Baladine-Paraduse.

Volume. 261. La Belle-Charlatane.

Revue des Ouvrages de l'Auteur.

La bonhomie fait le fond du caractère de cet Homme : Elle lui est si naturelle, qu'à son entrée dans le monde, en 1751, il fut d'abord le jouet de ses Camarades. Il regardait, avec un étonnement *stupidiforme*, la fourbe, la malice, la perfidie, le ton persifleur de Ceux qui l'entouraient, & sa surprise presque enfantine passa pour de la sottise. Ces apparences durèrent longtemps, & jamais il ne s'est assez agguéri, pour prendre les vices qui l'avaient étonné. Il semble qu'il ait été romancier dès son enfance : il avait peine, dès qu'il était tranquille, d'empêcher son imagination de se bercer d'une chimère agréable, qui était toujours un Roman complet, qui le transportait d'abord de plaisir, pour ne lui laisser ensuite que des regrets de ne pouvoir le réaliser. Il a toujours conservé du goût pour cet amusement, auquel nous devons ses *Contemporaines* : non qu'elles ne soient que les rêves de son imagination, mais l'habitude de rêver les lui a fait écrire facilement & sans fatigue.

Soit par caractère, ou que ce fût l'effet de son éducation, dès l'âge de quinze ans, il n'envisagea les choses que relativement à leur utilité. C'est ce qu'on a toujours remarqué dans sa conduite, & sur-tout à l'Imprimerie, dont il fit apprentissage, comme le *Richardson* des Anglais, & qu'il a exercée pour Autrui jusqu'en 1767. Il la quitta, sans avoir d'autre moyen de subsistance devant lui, qu'environ 6 à 700 liv., prix de la *Famille vertueuse* (imprimée en 1767, par la dame V.^e *Duchefne*) : il avait alors quatre Enfants. Il a été Prote comme Richardson. Il déploya dans cet emploi toute son activité; & avec son principe, de ne se donner que des peines utiles, de supprimer tous les abus, il faisait beaucoup plus qu'Un-autre : cependant comme il attaqua

l'ancienne routine, il ne fut pas aimé de ses Confrères : mais son Successeur le fit regretter. C'est par une suite de son caractère, qu'il était plûs que négligé dans sa mise, & qu'il ne se servit plus de perruquier, depuis son mariage à l'âge de 26 ans. Il se couvrait, mais il ne se paraît pas, si ce n'est dans des circonstances rares. Ce qui prouve que ce n'était que faute de temps, c'est qu'il aimait la parure dans les Autres, & sur-tout dans les Femmes. Il n'y avait que la société de ces Derrnières qui pût l'engager à s'habiller, &c.^a Pour mille autres détails, voyez le *Compère Nicolas*, qui est sa propre histoire.

Lorsqu'il eut quitté sa place de Prote, il s'en-ala dans son Village, où il s'ennuya. Il en-révit avec un Manuscrit qu'il y avait composé ; c'est l'*École de la Jeunesse*, qu'il refondit entièrement dans la suite, & qu'il ne rendit pas meilleur. Il composa, l'année qui suivit son retour, cinq autres Ouvrages, la *Confidence nécessaire*, *Lucile* ou les *Progrès de la vertu*, le *Piéd-de-Fanchette*, la *Fille-naturelle*, & le *Pornographe*. Il travailla de l'Imprimerie sur tous ces Ouvrages, excepté *Lucile*, étant en même-temps, auteur & ouvrier : il composait souvent des passages entiers sans manuscrit, & ces endroits faits à la casse, sans copie, sont toujours les meilleurs, les mieux écrits, les mieux pensés.

Tous ses Romans dont on va parler, ont un fond vrai (c'est leur principal mérite), qu'il a été obligé d'altérer légèrement, suivant que les faits étaient plus ou moins susceptibles d'une application trop claire. Mais à-mesure que le temps emporte ces faits particuliers, l'intérêt qui les a fait masquer diminue, & l'on peut, à certains égards, lever un coin du voile, qui enveloppe la vérité.

I. *La Famille-vertueuse* est le premier de ses

Ouvrages qui ait vu le jour. Elle fut imprimée en IV Parties, pour la dame V.^e Duchesné, & tirée à 2000 exemplaires. Ce Roman, qui n'est pas traduit de l'anglais, comme le titre l'annonce, présente d'abord l'Histoire véritable d'un Négociant de Lyon, déguisé sous le nom de sir Kirch. Henriette, fille de cet Homme, eut réellement de m.^r Dulisse une Fille nommée Léonore; &c.^a Les Historiettes rapportées dans ces IV Parties, sont des aventures bourgeoises, arrivées à Paris, à l'exception de celle de Laurenza, fille du jésuite Llamas, qui est espagnole, & que l'Auteur tenait d'un Neveu de ce Jésuite. Tout l'Ouvrage ne respire que la vertu.. L'ortografe qui est conforme à la prononciation, fit tort à la vente. (*Il en reste des exemplaires.*)

II. *Lucile, ou les Progrès de la Vertu*, I Partie, fut imprimée en 1768, par le Libraire Valade, & tirée à 1500 exemplaires. Cette Brochure est l'Histoire en-beau de la fuite d'une Jeune-personne de Bourgogne, avec un Amant, commensal de son Père. On l'a contrefaite en Province. (*Elle est aujourd'hui dans les Contemporaines, sous le titre des Crises d'une Jolie-fille.*)

III. *Le Piéd de Fanchette, ou le Soulier couleur-de-rose*, II Parties, imprimé à 1000 exemplaires, la même année, par l'Auteur. Il en fit une seconde édition en 1776, tirée à 500, où est un Epilogue qui manque aux contrefaçons. Ce petit Roman, qui eut beaucoup de succès, est l'Histoire de la jeune Marchande de la rue *Saintdenis* (Madame L.....) à laquelle il est dédié. Il est inutile de rien dire de l'intrigue; elle est fort-commune; mais ce qui la singularise, c'est que tous les évènements sont occasionnés par le joli piéd de l'Héroïne, & ces évènements sont très-multipliés: Les trois

premiers Chapîtres, qui sont une espèce de Préface, ont été goûtés. Cependant feu M. Fréon refusa de l'annoncer, comme étant un-peu libre. On l'a contrefaite plusieurs fois en Province.

IV. *La Confidance nécessaire*, II Parties, tirée à 1500 exemplaires, au commencement de 1769, & réimprimée à 500, en 1778. Sous des noms anglais, l'Auteur raconte l'Histoire d'un jeune Bourguignon, qui avait été amoureux de deux Jeunes-personnes en même-temps. Le Père de Celle qu'il devait épouser, voulant s'assurer laquelle des deux ce Jeune-homme avait aimé véritablement, fait passer sa Fille pour morte, & envoie son Fils auprès de son Gendre futur, afin qu'ils se lient d'amitié; ensuite il les sépare, dans la vue de l'engager à écrire sa Confidance à son Ami. Ces Lettres sont vues par le Père de la Jeune-personne crue morte, & par cette Demoiselle même. Ce qui les rend encore plus piquantes, c'est qu'on offre au Jeune-homme sa Maitresse en-mariage, sans la lui faire voir, comme Sœur de Celle qu'il a aimée: Il combat long-temps, & ne cède que parce-que cette prétendue Sœur & du même sang que son Alice. (Il en reste des exemplaires chés la dame V.^e Duchesne.

V. *La Fille Naturelle*, II Parties, fut imprimée à Pâques, en 1770. (tirée à 1000 exemplaires; seconde édition en 1774, à 500, & augmentée de plus de 60 pages d'impression) C'est le sujet le plus heureux & le plus simple que l'Auteur eût encore traité. Un Homme, revenu des Iles, où il avait fait fortune, rencontre une Jeune-enfant qui lui demande l'aumône: Touché de ses graces naturelles, & voulant la préserver d'une corruption inévitable, il en prend soin. Quelques années après, lorsque la beauté de la Jeune-personne est développée, il veut connaître son origine,

& se propose de l'épouser. A force de recherches, il rencontre une pauvre Demoiselle, ancienne compagne de la Mère de la Jeune-fille; il se fait raconter l'histoire de sa naissance, & d'après ce Récit, le Bienfaiteur de l'Orfeline se trouve son père. L'Avanture à laquelle cette Enfant devait le jour, avait été la cause du séjour forcé que son Père avait fait en Amérique; il ignorait même, lorsqu'il était parti, que sa Maitresse dût être mère, &c.^a Sa conduite passée, fait que ses Parens, qui vivaient encore, ne voient pas tranquillement chés lui une Jeune-personne toute-belle; ils vont le trouver, pour lui faire des remontrances, & chasser cette nouvelle Maitresse: C'est en ce moment que D'Azinval leur apprend que Marion est sa Fille: cette Jeune-personne qui l'ignorait encore, se jète dans les bras de son Père; & cette reconnaissance touchante, rend tout le monde content; puisque la *Fille naturelle* épouse D'Orbigni, neveu de son Père. *Fréron* a loué cet Ouvrage. (*Elle est dans les Contemporaines, sous le titre de la Sympathie paternelle, & la Fille reconnue.*)

Le *Pornographe* parut à la fin de juin: une délation secrète manqua de le faire supprimer avant qu'il eût vu le jour: mais un Magistrat respectable, ami du Censeur, lui conseilla de fermer l'oreille à la délation: & le Public a été du sentiment du Magistrat, sur l'utilité de cet Ouvrage, qui a été contrefait plusieurs fois.

La Mimographe fut imprimée à la fin de 1769. Cet Ouvrage est plein de néologisme. Il manque absolument aujourd'hui, n'ayant pas été contrefait.

VI. L'Auteur, en-finissant l'impression de cet Ouvrage, commença l'*Ecole des Pères*, dont il voulait faire un *Nouvel-Emile*, en-y faisant entrer son *Ecole de la Jeunesse* ou le *Marquis de*

T****. Mais il s'aperçut que ce dernier Ouvrage était trop imparfait : il en fit quatre petits volumes séparés, qui parurent en 1771 (tirés à 1000 ; éd. épuisée). C'est l'Histoire d'un jeune Gentilhomme, bien élevé par son Père, qui se corrompt entre les mains d'Instituteurs mercénaires. Cet Ouvrage est le premier Essai de l'Auteur pour un *Nouvel-Emile*, auquel il travaille encore ; il y a de bon, certains détails, & l'*Épître dédicatoire*.

Il continua son *Ecole des Pères*, vendu au Libraire Costard. Celui-ci ne payant pas, l'Auteur fit, pour subsister, un nouveau Roman, dont le manuscrit avait été commencé en 1769.

VII. Ce furent les *Lettres d'une Fille à son Père*, ou *Adèle De-Comm.*, v Part. s (tirées à 1250). Ouvrage où l'on voit éparés les matériaux d'un excellent Roman : il y aurait très-peu de travail pour le rendre tel ; les fautes sont visibles, & faciles à corriger. Le manuscrit fut vendu au Libraire *Edme Rapenot*, qui garda l'édition dans son magasin : mais après sa mort, les Exemplaires se sont vendus rapidement, & l'on n'en trouve plus aujourd'hui. Ce Roman parut en mars 1772. *Adèle De-Comm.* écrit à son Père, qui vient de partir pour la campagne de 1757. Il serait trop long de donner l'analyse de cet Ouvrage, qui est l'Histoire vraie de m.^{lle} De-C., fille naturelle du dernier Prince De-C., faiblement déguisée. Les III premiers Volumes, & le commencement du IV contiennent l'Histoire d'Adèle & de sa Mère ; le reste du IV Tome est rempli d'Historiettes détachées, racontées par les Personnages du Roman, écrites chacune dans leur man. ère. Le V Tome renferme des Pièces qui n'ont aucun rapport à l'action, mais qui seulement ont été citées par les Personnages. Telles sont, *La-Cigale-&-la-Fourmi*, fable dramatique. *Le-Jugement-de-*

Paris, Comédie-ballet, destinée pour un Théâtre particulier d'Enfans, où elle a été jouée. Une *Apologie de l'Ambigu-comiq* du sieur *Audinot*. Un *Conte en vers*, peut-être trop-libre, intitulé, *Il recule pour mieux sauter*, où mieux, *Le Carrosse-de-voiture*. Enfin, un *Contr'avis aux Gens-de-Lettres*, pour répondre à l'*Avis aux Gens-de-Lettres* de M. DE-FALBAIRE.

Dans les intervalles, l'Auteur continuait toujours son *Ecole des Pères*: mais le défaut de paiement le réduisait à deux extrémités fâcheuses; il travaillait mal, & se rejetait dans les Romans, analogues à son sujet, qui en dispersaient les matériaux.

VIII. En 1772, il fit la *Femme dans les trois états de Fille, d'Épouse & de Mère*, III Parties. (imprimée à 1000 exemplaires: seconde édition en 1778 à 500, chés la dame *Veuve Duchesne*.) Le but de l'Auteur avait été de faire une II.^{de} Partie à *Lucile*; il composa la Partie intitulée la *Femme*, qui est la plus pittoresque, & dont l'Auteur des *Maris corrigés* a tiré sa pièce, jouée aux *Italiens*, à la fin de 1781. Cette Partie aggrandit les idées de l'Auteur; il fit la I.^{re}, qui est assez bonne; ensuite la III.^{me}, qui est inférieure aux deux autres; peut-être à-cause de son sujet, que d'ailleurs l'Auteur n'a pas approfondi. La I.^{re} Partie, intitulée *la Fille*, présente l'Héroïne dans ce premier état, dont on détaille historiquement les dangers & les avantages. Il y a un chapitre, *Régime*, qui a beaucoup contribué au succès de l'Ouvrage. La II.^{de} Partie, *la Femme*, est la mieux faite, à-l'exception des trois ou quatre derniers Chapitres: elle est pleine de gaieté, par le caractère singulier de la Belle-sœur de l'Héroïne, qui anime tout. La III.^{me} Partie, *la Mère*, expose la conduite d'une bonne Mère-de-

famille, & peint les différens caractères que peuvent avoir les Enfans.

IX. Il reprenait son *Ecole des Pères*, dès qu'il avait fini un Ouvrage. Il l'interrompit de-nouveau en 1773, pour faire le *Ménage Parisien*, ou *Dé-liée & Sotentout*, II Parties (imprimés à 1250; épuisé). Ouvrage bien-conçu, & mal exécuté: quoiqu'il y ait d'heureux détails, & que l'idée en eût n. à l'Auteur, de-manière à lui persuader que ce serait sa meilleure production: En-effet, l'on y voit de temps-en-temps des étincelles de génie, & l'on y trouve des idées très-plaisantes, singulières & neuves. Avant que de le livrer à l'impression, il l'apprécia ce qu'il valait. Les *Notes* critiques qui le terminent, en-firèrent suspendre la vente. Elles sont assés considérables.

X. A la fin de 1773, & au commencement de 1774, il fit les *Nouveaux-Mémoires d'un Homme-de-qualité*, II Parties (imprimées à 750), une des plus médiocres productions de l'Auteur. Ces Mémoires sont l'Histoire véritable d'un M. *D'Ar-mantières*. L'idée n'est pas en-entier de l'Auteur; M. *Ma-ch-nd*, C. R. a fourni le I. Vol. à l'exception de l'Histoire de *Zoé*, & les 25 premières pages du II Vol. On trouve à la fin de ce Roman, une Pièce tout-à-fait originale, intitulée, *Thèse de Médecine soutenue en Enfer*, & une *Lettre d'un Mort à son Médecin*; relative à l'affaire odieuse que la Faculté a suscitée à M. *De-Préval*, un de ses Membres les plus respectables, & certainement le plus utile, par l'efficacité de son Remède anti-vénérien: Cet illustre Médecin y est vengé avec les armes de la raison, & le sel du ridicule. (Il en-reste quelques exempl.

XI. Au commencement de 1775, l'Auteur imprima, de concert avec M. *D'Hermilly*, C. R. Le *Fin-Matois*, ou *Histoire du Grand-Taquin*, traduit

de l'espagnol, III Parties (*tiré à 1500 exempl.*), qu'il corrigea, & auquel il ajouta sept Chapitres de sa composition, pour terminer l'Ouvrage de *Quevedo*: La Préface, les Notes, la *Notice sur l'Inquisition*, ainsi que la III.^m Partie en-entier, sont de lui-seul, l'Ouvrage de *Quevedo* finissant à l'embarquement de son Héros pour les Indes. La Notice sur l'Inquisition lui avait été donnée miste par un Particulier, à quî l'aventure était arrivée; elle composait un volume, & il l'a réduite à quelques 60 pages. Le Libraire *Coffard* a changé le titre à 500 exemplair. en-celui de l'*Avanturier Buscon*; premier titre de *Quevedo*. (*manque.*)

XII. Ce fut à la fin de la même année 1775, qu'il mit sous-presse *le Paysan perverti*, qu'il imprima lui-même à 3000 exempl. & qui parut à la Toussaints. L'édition était épuisée à Noël, & on en-fit une seconde: Un Libraire de Toulouse en-fit une troisième, mais sur la première, qu'il mutila, par précipitation. On en-fit une quatrième dans une autre Ville du Royaume: La cinquième, plus complete, est celle à laquelle on renvoie dans l'explication des Estampes. Si le digne Fils du grand Crébillon avait vécu, il se proposait d'aider l'Auteur de ses conseils pour refaire cet Ouvrage, & le rendre digne de l'attention du Publiq.

Extrait du Journal des Dames, Fév. 1776.

Ce Roman a excité la plus vive sensation. Ses Partisans & ses Détracteurs ont mis dans leur jugement une chaleur égale. Tout le monde cependant l'a voulu lire, & le plus grand nombre y a trouvé des peintures frappantes, des caractères fièrement dessinés, une connaissance profonde des mœurs de la Capitale, vues dans une certaine classe d'Hommes; une énergie effrayante dans plusieurs tableaux de corruption & de crimes, des details qui

supposent dans l'Auteur beaucoup d'imagination. Il a des traits de vérité & de génie, mais il n'épargne pas assez les couleurs, il les accumule, & quelquefois elles sont si fortement, si durement exprimées, que l'œil s'en épouvante. La vérité (osons le dire) n'est pas néanmoins toujours blessée dans cet Ouvrage. Falait-il plutôt laisser tomber le voile sur des atrocités & des turpitudes semblables, nous le croyons; mais en-même-temps le portrait du vice n'est pas manqué & fait reculer d'horreur. Il y a de quoi répandre un effroi salutaire dans le cœur des Patiens de Province, sur le danger que courent leurs Enfants, lorsqu'ils leur font abandonner le séjour de la Campagne, pour les envoyer à Paris y chercher une fortune incertaine; tandis que des malheurs plus certains les menacent & les environnent à chaque pas. C'est à Ceux qui tiennent les rênes de la Police & le secret des consciences à dire si ces tableaux horribles sont tous exagérés, & si l'Auteur n'a pas été en plusieurs endroits, malheureusement, Peintre trop fidèle. Il faut gémir sur les desordres de l'humanité, au lieu d'accuser un pinceau véridique. Peu de têtes aujourd'hui sont en état de concevoir, de tracer, de soutenir & d'exécuter un Ouvrage de cette force. Il a de l'étendue, des caractères, de l'action, du mouvement, un aspect moral sous une forme quelquefois hideuse; enfin, une grande hardiesse de pinceau. L'invention qui y règne, si rare de nos jours, doit en faire pardonner tous les défauts, quelques nombreux qu'ils soient. Nous préférons ces compositions vastes & irrégulières, où il y a beaucoup d'idées, de détails, de portraits & de Personnages figurans, à cette foule d'Ouvrages uniformes & polis, faits, dit-on, sous l'œil du goût, & qui, outre leur petite & timide manière, allongent par leur froideur, non-moins que par

leur prétendue perfection. On aurait pu intituler ce Roman, *le Vice puni* ; parce-que le châtement le plus prompt descend sur la tête des Coupables. & M. Mercier, qui est auteur de cet article, l'a étendu dans le plus-récent & le plus-philosophique de ses Ouvrages immortels, le Tableau de Paris, où il a donné un chapitre entier à l'Auteur & à l'Ouvrage du Paysan perverti. Les sentimens n'ont jamais été partagés sur le mérite de cette Production originale. Il est des Personnes que le Quatrième Volume a tellement épouvantés, que leur imagination troublée dans la nuit suivante, leur faisait pousser le-cri-de-la-frayeur. Un Pere-de-famille de Bourgogne, qui avait 5 Garçons, dont il était prêt d'envoyer trois à la Capitale, changea d'avis par la lecture du Paysan perverti, & en-fit des Laboureurs. Une Mere de la petite Ville de Noyers, partit sur-le-champ pour aler chercher sa Fille en-service à Paris, & la trouva prête à être séduite par son Maître. La Paysane pervertie peut avoir des effets encore plus-avantageux, en ce que les Filles sont plus exposées à la Ville que les Garçons, & qu'elles doivent s'y perdre plus-entièrement.

[Il faut prendre garde à ne pas confondre notre Paysane, avec la rapsodie d'un s.^r N * * .]

Un petit Auteur, sans imagination, sans connoissances de la condition des Paysans, ni de celle du monde, fit l'année suivante une Paysane, qui n'est qu'un miserable assemblage de Lettres sans sel, sans but, sans style, d'une morale naïve, auquel on aurait pu mettre tout autre titre que celui de *La Paysane*, si l'on avait voulu.

XIII. *L'Ecole-des-Pères*, (V.^e Duchesne, imprimé à 1500 exemplaires), parut en mai 1776, III Volumes, après avoir été retenue fort-long-temps. L'Auteur l'avait rachetée du Libraire

Costard, pour la mettre à la rame, & en-extraire le meilleur, pour son *Nouvel-Emile*; mais il en fut détourné par quelqu'un de ses Amis, qui le conseilla mal. Cet Ouvrage est bien supérieur à *l'École de la Jeunesse*, publiée cinq années auparavant. Il serait à souhaiter qu'il fût entre les mains de tous les Pères & Mères; il ne pourrait que les éclairer sur la manière d'élever leurs Enfants, pour en faire de bons Citoyens. Le but que l'Auteur s'est proposé dans ce Livre, est de faire sentir à tout les Instituteurs, combien il serait utile de faire passer les Enfants des Riches par les différens états audessous de celui qu'ils doivent tenir dans le monde. Il prouve que c'est le seul moyende mettre les Grands à-portée de bien gouverner, & de rendre heureux Ceux qui doivent dépendre d'eux, soit comme Maîtres, ou Seigneurs particuliers, soit comme Ministres du Prince. On trouve, au commencement du II.^d Volume, un petit Traité historique de l'Éducation des Femmes, absolument neuf. Les connaissances physiques les plus saines, sont repandues avec profusion dans tout cet Ouvrage, sur-tout dans le III.^{me} Tome, après *l'Histoire du Marquis de-T****.

Les Gynographes, troisième Vol. des *Idées singulieres*, parurent à la fin de 1776.

XIV. L'Auteur ne donna en 1777, que les deux petits Volumes du *Quadranaire*, avec figures. C'est ici un Ouvrage de sentiment & de conviction intime, que l'Auteur a composé d'après l'expérience. En-général, les Hommes se marient trop-jeunes dans les Villes, ou croient trop-tôt avoir passé l'âge du mariage. Ils sont entretenus dans cette idée par une foale d'Ouvrages soit Dramatiques, soit du genre des Contes ou des Romans, qui s'accordent tous à dire une vérité physique, savoir, qu'il faut unir la Jeunesse à la

Jeunesse, mais qui n'est pas toujours une vérité dans le moral & le politique. En-effet, souvent le mariage est impossible à des Hommes occupés à se faire un état, qui n'y parviennent qu'après de longs travaux, & par des profits lentement accumulés. Est-ce bien-mériter de la Patrie, que de dégoûter ces utiles Citoyens du lien conjugal, en les effrayant par le ridicule, & la crainte de quelque-chose de pis?... C'est néanmoins ce que l'on fait tous les jours. Ne serait-il pas plus sage, plus digne d'Écrivains qui jouissent de la glorieuse qualité de Précepteurs du Genre-humain, de répandre dans le Public des maximes qui disposassent insensiblement les Femmes à prendre des idées plus saines de leurs devoirs? à se renfermer dans les soins du ménage? à laisser au premier-sexe des occupations & des *acquises*, qu'il serait nuisible au Genre-humain que les deux sexes eussent également; Qu'on y prenne garde! de ce qu'une Duchesse, une Marquise, & quelques autres Femmes riches, peuvent, sans inconvéniens, s'appliquer aux sciences des Hommes, il ne s'ensuit pas qu'il faille y porter tout leur sexe: loin de là! comme l'exemple des Personnes distinguées est toujours contagieux, l'on devrait interdire aux Duchesses, aux Marquises, &c., ce qui deviendrait nuisible aux Femmes des classes inférieures. Les minces avantages que pourrait retirer une Particulière, qui aurait d'heureuses dispositions & du temps de reste, de s'appliquer aux sciences, doivent toujours être sacrifiés au bien-public... Mais nous sommes dans le siècle de l'inconséquence & de la déraison. Ce qui n'est pas dit par mauvaise-humeur. Les Maris souffrent; ils voient le mal, & n'osent se plaindre: ou s'ils le font, c'est d'une manière particulière; ils attaquent personnellement leur Epouse; ils accusent son esprit, son cœur, son caractère. Eh!

prenez-vous-en à l'éducation publique, à vous-mêmes., Hommes pusillanimes !....

L'Ouvrage est terminé par une revue très-abregée des différens états, dans laquelle on se propose d'éclairer les Parens, sur celui qu'ils doivent préférer pour s'y choisir un Gendre. Cette revue est la suite naturelle du *Discours* qui a servi d'*Introduction*.

XV. En 1778, l'Auteur composa *Le Nouvel Abeilar.t.*, ou *Lettres de deux Amans qui ne se sont jamais vus*, IV Vol., où il se livra trop à sa facilité pour écrire: Cet Ouvrage a d'excellens détails, mais il est prolix. C'est néanmoins un Ouvrage où tout est approfondi, beaucoup plus que dans les autres Productions de l'Auteur.

Extrait du Journal de Paris, jeudi 11 février 1779.

Le véritable titre de cet Ouvrage serait *l'Amour par Lettres*, que l'Auteur paraît avoir eu intention de lui donner.

Deux Pères, deux Mères de-famille ont un Fils & une Fille, qu'ils se proposent d'unir un-jour. Ils veulent que ces Enfans s'aiment & s'estiment, lorsqu'ils seront épous, c'est-à-dire, qu'ils soient heureux. Ils examinent ensemble toutes les manières dont l'amour peut naître; & ils se déterminent pour celle qui est la plus extraordinaire, & peut-être la plus sûre; c'est un amour de oui-dire, si l'on peut s'exprimer ainsi, aidé cependant par la vue d'un portrait, & accompagné d'un charme puissant, celui de l'esprit. Les Parens de ces Jeunes-gens trouvent de grands avantages dans la manière qu'ils ont choisie: l'innocence de leurs Enfans ne courra aucun danger: forcés d'être sincères dans leurs Lettres, ils ne se permettront aucune action reprehensible; ils acquerront des vertus; ils feront des choses louables, pour paraître avec avantage aux yeux l'un de

l'autre, & ils prendront ainsi l'habitude du bien. Le Jeune-homme aura le plaisir d'instruire sa jeune Maitresse, & de lui apprendre tout ce qu'il voudra qu'elle sache : enfin ils connaîtront parfaitement le caractère l'un de l'autre ; leur amour aura pour base l'estime la plus solide.

Voyons maintenant comment l'Auteur a rempli la Correspondance qu'il nous donne pour réelle, & qui pourrait l'être : plusieurs Personnes de cette Capitale connaissent des Gens qui exécutent le même plan.

Les 1.^{res} Lettres sont un-peu froides. Héloïse ne répond qu'à la sixième, quoiqu'elle en eût la permission dès la 1.^{re}, & elle est encore plus froide & plus laconique que son Amant : mais l'on sent qu'il aurait été contre la vraisemblance que l'Auteur y eût mis plus de chaleur. Le Lecteur ne conçoit guère comment on pourra composer quatre gros Volumes d'une pareille Correspondance. Mais l'étonnement ne tarde pas à cesser ; & il faut avouer que l'idée de l'Auteur est très-ingénieuse, si la Correspondance n'est pas réelle. Non-seulement le jeune Amant qu'il fait écrire, remplit ses Lettres du récit abrégé de ses études en tout genre ; mais il raconte des histoires, qui ont le mérite de ne pas être des épisodes dans cette espèce d'Ouvrage. Ces histoires sont autant de Modèles-de-conduite en ménage. Il y en-a six principaux. On distingue particulièrement le II.^d, qui est un Conte-moral excellent : Outre le mérite d'être l'histoire des Parens des deux Amans, il peut être mis à-côté de ce que nous avons de mieux en ce genre. On y trouvera des morceaux du naturel le plus frappant ; une volupté douce, honnête, touchante l'âme d'un bout à l'autre. Ce modèle est intitulé, *La Philosophie des Maris.*

Le III.^e, *L'Amour-enfantin*, est d'un genre absolument différent : c'est plutôt un plan pour se former une Epouse presque dès l'enfance, qu'un modèle de conduite en ménage. L'Auteur y suit la méthode difficile de tout réaliser. Il rend toutes les conversations de ses Personnages. Il a occasion de dire que son Héros fit des Contes-bleus à sa jeune Maitresse, & il nous les donne....

Il y a des morceaux bien-frappés dans le IV.^e, intitulé, *A quoi sert le mérite*, sur-tout les traits de bienfaisance.

Le V.^e, *La Partie-quarrée*, est d'un genre singulier : c'est un plan d'association de ménages, pour prévenir la monotonie & l'ennui, ce dangereux poison de l'hymen. On voit que l'Auteur, en bon Citoyen, tâche autant qu'il lui est possible, d'anéantir les inconvéniens de l'indissolubilité du nœud conjugal.

La VI.^e & d.^{re} histoire, *L'Amour-muet*, est un modèle pour faire l'amour. Les détails en sont heureux : la manière dont ils sont traités, prouve que l'Auteur fait approfondir le cœur humain, & qu'il doit en-faire son étude particulière.

Dans les petites Historiettes, on en remarque une extrêmement touchante ; intitulée le *Petit-ménage*.

Abeilard donne à sa Maitresse des Leçons de physique & de philosophie, où il se trouve d'excellentes choses : on y enseigne l'animalité du Globe, & des autres Planètes ; à-plus-forte-raison, celle des Soleils, qui sont leurs mâles, &c.^a La Jeune-personne fait quelques récits, mais courts. Après plus.^{rs} incidens, & quelques tentatives de la part d'Abeilard pour voir Héloïse, on la lui montre sans qu'il le sache, & elle devient ainsi la Rivale d'elle-même.... On les fait connaître l'un à l'autre au commencement du 4.^e vol. Alors les Lettres

deviennent fort-énergiques de la part d'Abeilard...

Cette nouv.^{lle} production de N.-E. *Rétif-de-la-Brctone*, annonce une imagination riche, & beaucoup de sensibilité. Il a sur-tout déployé son talent dans les Modèles, où on trouve des morceaux de la plus grande force... Nous n'hésitons pas à dire, que *Le Nouvel-Abeilard* est peut-être le plus utile des Livres qui aient paru depuis longtemps... tout y est honnête, & il est également fait pour les Pères & Mères-de-famille, & pour les Jeunes-gens. (Rien ne serait plus utile, que d'adopter le plan proposé par l'Auteur, pour faire-faire l'amour à la Jeunesse sans danger pour les mœurs. Nous savons que quelques Parens respectables l'ont déjà tenté avec fruit.)

XVI. *La Vie de mon Père*, composée en 1778, immédiatement après la mise-en-vente du *Nouvel-Abeilard*, parut à la Saintmartin, sous la date de 1779. C'est de ce petit Ouvrage, qu'un Homme-en-place a dit: —Je voudrais que le Ministère fit tirer centmille de ces deux petites Parties, pour les distribuer gratis à tous les Chefs des Villages-

Extrait du Journal de Paris, mercredi 24 mars.

Dans cet Ouvrage, écrit d'un style simple, plein d'onction, & conforme au sujet, l'Auteur donne de nouvelles preuves de son talent pour rendre fidèlement & d'une manière frappante tout ce qu'il veut peindre. On est surpris de voir comment, sans jamais sortir du naturel, il est parvenu à relever une condition très-respectable sans-doute (celle de Laboureur) mais qu'on n'est pas accoutumé à considérer sous son vrai point-de-vue.

Après une courte & modeste invocation aux Mânes paternelles, il entre en matière, & raconte succinctement les actions de son propre Père. *Edme Rétif* est un bonFils de toutes les manières possibles.

La nature offre un excellent contraste à l'Écrivain dans Pierre Rétif son ayeul : c'est un Père romain, dont le despotisme n'a point de bornes ; on ferait tenté de le haïr : mais son Petitfils ne tarde pas à changer ce sentiment en admiration. C'est au moment où Pierre vient de faire l'acte le plus absolu de son autorité, en-disposant de la main de son Fils, c'est dans ce moment qu'il laisse échapper comme malgré lui les marques d'un excellent cœur & de l'âme la plus sensible. On est ému, & les larmes coulent. Cet endroit est un des meilleurs de l'Ouvrage ; il a l'éloquence du genre, & celle qui est propre aux Personnages de la condition, du pays, & du temps où ils vivaient. Ce Père conserve sa fermeté jusqu'au tombeau & presque au-delà ; il veut que le mariage de son Fils se fasse, sinon devant son lit de mort, du-moins sur sa tombe ; & ses volontés sont ponctuellement exécutées. Ce Fils héroïque immole tout à l'obéissance qu'a exigée son Père ; il lui sacrifie la passion la plus vive, inspirée par l'Objet qui la méritait le mieux. Aussi excite-t-il l'admiration de tout ce qui l'entoure. » Je te porte envie (lui dit un de ses Parens avec enthousiasme) » tu es trop heureux ! Ah ! Edmond ! je suis jaloux de toi & de ton Père, tout-mort qu'il est ; je vous envie tous, & ne vous plaindrai plus. Je savais que nous avons & de l'âme, & du feu, & de cet honneur digne de la source de notre sang ; mais je n'ai vu la plénitude de la vertu qu'en toi, à 20 ans. Ne dégénère pas, Edmond ! sois pauvre, sois riche, qu'importe ! ton sort est fait, il est au-dessus de la fortune ». On rencontre souvent dans l'Ouvrage, de ces traits vifs qui partent de l'âme & qui ne peuvent manquer de faire une forte impression sur toutes celles qui ont encore le goût de la vertu. Nous n'ajouterons rien sur cette passion

qu'avait conçue E. Rétif pour la belle Rose Pombelins, que son Père ne lui permit pas d'épouser : Sa manière d'aimer est trop éloignée de nos mœurs actuelles, quoiqu'elle soit encore en usage dans certaines Provinces reculées, & qu'elle fût autrefois générale. Mais le Lecteur ne tarde pas à sentir combien cet attachement avait de profondeur & d'énergie : Edme Rétif devenu veuf avec sept Enfans, après dix ans de mariage, a occasion de faire un voyage à Paris. Il visite Rose Pombelins, mariée, ayant aussi des Enfans. Les deux Amans se voient avec une forte de crainte : mais l'honnêteté de leurs cœurs les rassure : E. Rétif exprime sa sensibilité par les larmes qu'il va répandre sur la tombe de son digne Ami, le Père de Rose : & c'est par l'excès de sa douleur, qu'on voit quel fut son amour.

Tous les caractères sont tracés avec vérité dans ce Livre. Souvent deux mots peignent un Personnage, comme nous l'avons singulièrement remarqué à l'occasion de la 1.^{re} Épouse d'E. Rétif, payzane bonne & naïve. Un des Personnages auxquels on s'attache le plus, est l'Avocat Rétif ; il rappelle ces anciens Amis de la vertu un-peu brusqs, mais qu'on aime mille-fois mieux que les Hommes apprêtés & polis des grandes Villes.

Quant au principal caractère, celui d'E. Rétif, c'est celui d'un Homme simple, droit, qui paraît aimer si naturellement la vertu, qu'il ferait croire que les Hommes ne peuvent jamais aimer autre chose, si l'on n'avait la fatale expérience du contraire. Sa vie, à son mariage près, ne renferme aucun fait singulier ; c'est celle d'un bon Père de-famille, qui présente une instruction continuelle, non-seulement aux Gens-de-la-campagne, auxquels elle peut être très-utile, mais aux Habitans des Villes, pour la conduite intérieure du Mari avec son Epouse, du

Père envers ses Enfans. Il est certain que les Curés pourraient mettre ce Livre avec fruit entre les mains de leurs Paroissiens ; le titre sacré des Pasteurs y est peint sous les couleurs les plus intéressantes ; on se sent porté à les aimer & à les respecter, après avoir lu cet Ouvrage. On y trouve même des modèles d'une conduite vraiment pastorale dans le portrait de quelques Curés contemporains, & plusieurs d'entr'eux prononcent des discours qu'on ne peut lire sans attendrissem^t.

Mais revenons au bon E. R. Sa seule ambition est de mériter le titre d'honnête-homme, & ses vœux sont pleinement satisfait : car ce titre, le plus glorieux de tous, lui est universellement déferé... Pour obtenir ce beau titre, il emploie des moyens infailibles, il est bon Mari, bon Citoyen, bon Juge. Son Fils, en rendant-compte, de la manière dont il achetait, dont il traitait ses Domestiqs & fesait le bonheur de tout ce qui l'approchait, &c.^a, répand dans l'âme une satisfaction douce, & reporte le Lecteur aux temps des Patriarches...

Ce te nouvelle Production de *N.-E. Rétif-de-la-Bretagne*, nous semble audeffus de tout ce qu'il a publié, tant par le choix du sujet, que par l'utilité, la simplicité, on peut même dire par la grandeur des sentimens... Tout y est naturel, intéressant & vrai. La partie des mœurs sur-tout mérite les plus grands éloges ; peu d'Écrivains ont autant réussi à peindre les vertus antiques, & à inspirer pour elles une tendre vénération.

Année Littéraire, 1779, Tome vij, n.º 31.

Depuis cet honnête Abbé de Saintpierre, qui rêva au bien public pendant toute sa vie, aucun Écrivain ne s'est plûs occupé de systèmes & de projets de réforme que M.^r Rétif. Revolté des abus monstrueux qu'il a vu régner dans les deux classes de la Société destinées aux plaisirs des autres, & qui par là-même sont les plus difficiles à gouverner, il a proposé d'établir un nouvel

ordre parmi les Comédiennes & les Filles-publiques. Egalemeut choqué des inconvéniens que le mariage entraîne , touché du sort de tant de Malheureux qui gémissent sous un joug éternel , le charitable Législateur a imaginé des moyens de remédier aux maux infinis qui résultent des unions mal-assorties. Enfin l'éducation , qui n'a jamais été plus mauvaise en France , que depuis qu'on a tant écrit pour la perfectionner , est aussi un des objets sur lesquels s'est exercé le génie réformateur de m.^r *Rétif* : cependant par une fatalité singulière , ses spéculations politiques & morales ont eu le même sort que ces spécieux projets de finance présentés au Ministre , qui ne les lit point. *Le Paysan perverti* , est celui de ses Ouvrages qui ait fait plus de sensation ; l'idée en est heureuse & le fonds très-moral. Quelques situations neuves & frappantes , quelques réflexions singulières & hardies , ont tiré ce Livre de la foule de nos Romans frivoles , aliment de l'oisiveté & de l'ignorance. M.^r *Rétif*... est un Ecrivain très-instruit , qui fait penser & qui a des idées à lui , mérite rare dans un temps où les compilations sont si fort à la mode , où les Livres n'offrent plus rien de neuf que le titre , & la tournure bizarre du style.

Ce n'est point un Roman que je vous annonce , Monsieur : en écrivant la Vie de son Père , m.^r *Rétif* eût cru se deshonoré , s'il eût mêlé de vaines fictions à un sujet si respectable. Les Historiens ordinaires ont soin de choisir un Héros illustre , & ne transmettent à la Postérité que les actions éclatantes : l'Auteur de *la Vie de mon Père* s'est imaginé que le portrait d'un Honnête-homme , d'un bon Laboureur , d'un bon Père-de-famille , serait aussi intéressant que celui de ces prétendus Grands-hommes , qui ne sont célèbres que par le mal qu'ils ont fait.... Quoi qu'il

en soit, heureux le Pere digne d'avoir son Fils pour historien ! heureux le Fils qui consacre ses talens à la gloire de son Pere !

(suit ici l'Analyse de l'Ouvrage.)

Cet Ouvrage offre une image touchante des mœurs champêtres ; il respire la vertu & l'humanité : on y trouve des descriptions riantes & gracieuses, des détails d'une naïveté charmante, des traits pleins de sentiment & d'énergie... &c.

XVII. *La Malédiction paternelle : Lettres sincères & véritables de N. ** * * ***, à ses Parents, ses Amis & ses Maitresses, avec les Réponses ; 3 Vol. avec fig., a paru en 1779, sous la date de 1780. Cet Ouvrage est une éruption violente de sentiment, sur-tout dans le premier Volume, & à la fin du III.^{me} Il est la Préface naturelle des Contemporaines.*

(*Affiches de Province, 29 septembre 1779.*)

Ce nouvel Ouvrage de M. *Rétif-de-la-Bretone*, est comme tous ceux que cet Auteur a publiés, c'est-à-dire, qu'avec des choses que le goût sévère à peut-être droit de proscrire, on y trouve un plus grand nombre de traits d'un naturel, & d'une vérité qui n'appartiennent qu'à lui-seul, & qui le distinguent de cette foule d'Ecrivailleurs modernes, dont les productions ignorées du Public ne semblent faites que pour exercer la patience des seuls Journalistes, malheureusement condamnés à les lire. Nous devons même ajouter, que dans les morceaux où le principal Personnage de ce Roman, nommé *Dulis*, maudit par son Pere pour avoir épousé, contre ses intentions, une jeune Anglaise, croit éprouver, par les malheurs qui le poursuivent & par les égaremens funestes de ses passions, les effets de cette redoutable malédiction, alors M.^r *Rétif-de-la-Bretone* s'élève au-dessus de lui-même ; il dé-

ploye dans ses idées une force, une énergie qui imposent. Ces tableaux d'un pathétiq sombre & terrible, sont dignes de la touche de *Crébillon*. Un simple extrait ne suffirait pas pour donner l'idée de ce Roman : il faut le lire. Nous préférons de citer un passage que nous croyons utile, vrai sur-tout, & qui mérite qu'on y fasse attention : Il est tiré des Avis du Fils maudit mourant, à sa fille *Henriette*, qui termine la 3.^e Partie. « Dans la première éducation, &c.^a *Troisième Partie*, p. 799.

Nous invitons m.^r *Rétif-de-la-Bretone* à développer ses idées ; & puisque les Hommes font toute leur vie de grands Enfans qu'on doit instruire en les amusant, qu'il donne carrière à son imagination si féconde, pour composer un Roman sur ce sujet. Ce ne sera pas le moins utile de tous ceux qui sont sortis de sa plume.

Petites-affiches, 11 nov. 1779.

On reconnoît dès les 1.^{res} pages, l'Auteur de cette Production, à l'énergie de ses idées. Il serait difficile à m.^r *Rétif-de-la-Bretone* de déguiser son style & de changer sa manière... Ces Lettres peignent principalement les mœurs & les vices des *Bourgeois*, ainsi que les travers & les ridicules des autres classes de la Société : elles présentent un tableau fidele de la dissipation & des excès auxquels se livrent les Jeunes-gens de province, lorsque, dégajés de tout frein, ils viennent s'engloutir dans la Capitale. On fait combien peu l'Auteur du *Paysan perverti*, a soin de gazer ses peintures, celles-ci sont par fois trop-nues... La 1.^{re} Partie de l'Ouvrage est celle où il a répandu le plus d'intérêt. Les deux autres lui sont fort-inférieures, à-l'exception de quelques Lettres, où il s'abandonne à toute sa sensibilité, & où la chaleur de son imagination imprime à ses

écrits, ce caractère original qui le distingue & avantageusement des autres compositions de nos faibles Romanciers.

Journal de Paris, jeudi 25 novembre 1779.

Il ne faut qu'avoir lu quelques pages de ce Roman, pour deviner à qui nous en sommes redevables. Personne n'a aujourd'hui ni les qualités, ni les défauts de cet utile Ecrivain. Il a un caractère qui lui est propre, une physionomie bien marquée, & c'est un mérite qui devient assés rare. La *Malédiction paternelle* est de l'Auteur du *Paysan perverti*, du *Nouvel Abeilard*, de *la Vie de mon Père*, & de quelques douzaines d'autres Romans, Histoires, Livres de Morale, &c, qui peuvent bien composer une soixantaine de Volumes, où il se trouve souvent des morceaux dont l'idée ferait honneur à nos meilleurs Ecrivains, une énergie peu commune, des peintures de la vertu pleines d'enthousiasme, des tableaux terribles du vice & de ses suites hideuses, une imagination presque incroyable, & par-dessus tout, beaucoup de singularité. On ne reprochera pas à cet Auteur de marcher sur les pas des autres : même quand il va mal, il marche seul. Il a poussé cependant un-peu trop-loin cette singularité qui le distingue ; car il aurait pu se dispenser d'inventer certains mots, & de créer une orthographe : ces innovations n'ont pas fait fortune ; aussi pour l'orthographe, s'est-il enfin conformé à celle qui est en usage.

Le Roman dont nous rendons compte est en Lettres. Le Héros se nomme *Dulis*. Il descend par les Femmes de la fameuse *Jeanne d'Arc*, & son Père déteste les Anglais avec toute la cordialité d'un bon parent & d'un bon patriote. *Dulis* a le cœur & le tempérament très-inflammables ; il devient éperduement amoureux d'une
jeune

jeune Anglaise qu'il épouse : c'est cette imprudence qui lui attire *la malédiction paternelle*. Les suites de cette malédiction sont peintes dans ces Lettres sous des couleurs tantôt très-sombres, tantôt moins rembrunies, mais toujours énergiques. Il semble que le malheur s'attache sur tous les objets de l'attachement de ce misérable Proscrit. La mort lui enlève la plupart de ses Amis. Sa Femme s'enfuit en Angleterre avec un Séducteur qui la rend bientôt aussi vile que lui. Après bien des chagrins, notre Héros paraît un-peu respirer. Quelques-unes de ses aventures ne sont rien moins que tristes : mais ce ne sont pour lui que de nouvelles sources d'amertume & d'humiliation. Il a des inclinations qui le dégradent à ses propres yeux. Il est honteusement dupe, & il est cause de la mort d'une Femme sensible. A quarante ans passés, ses amours deviennent enfin plus honnêtes. Il avait découvert une maison de jeunes Pensionnaires, belles comme les Anges ; il va tous les soirs glisser une Lettre sur la fenêtre & chanter des impromptus de sa façon, tant pour les paroles que pour la musique. Mais parmi ces Demoiselles, il y en avait une qui se nommait *Amélie*, & que notre Homme avait choisie particulièrement pour la Dame de ses pensées. Il n'osait pas trop la demander en mariage, parce-que l'Anglaise vivait encore. La curiosité avait poussé les petites Pensionnaires à lire toutes les Lettres, & l'Une d'elles avait même fait une réponse pour sa bonne Amie. Cependant on écrit à *Dulis* que sa Femme est morte, & quelques-unes de ses Connaissances rendent un bon témoignage de lui à la Tante de sa nouvelle Maîtreise ; il l'adorait, il l'idolâtrait : d'un autre côté il avait eu deux Filles de l'Anglaise, il y avait quinze à seize ans. L'une

d'elles, nommée *Henriette*, était charmante : le Cousin d'*Amélie* en-devint amoureux. Un double mariage est prêt à se conclure, lorsqu'on apprend qu'*Henriette* & sa Sœur ont disparu, & qu'une Femme qui s'est dite leur mère, s'en est emparée. *Dulis* a eu un songe affreux. Cette nouvelle & les idées noires qui remplissent son imagination lui causent une maladie dangereuse. On retrouve enfin ses deux Filles, dont la Mère n'était pas morte. Cette Mère, ou plutôt cette Furie a voulu les corrompre. On les ramène à leur Père, & l'Anglaise vient le voir ; Elle est suivie de toutes les Infâmes qui ont avili & tourmenté le malheureux *Dulis* ; elle déclare que c'est elle qui l'a toujours poursuivi & conduit de précipice en précipice, & que le voyant près d'être heureux, elle était accourue pour s'y opposer. Elle l'accable d'imprécations ; s'en retourne, & l'empoisonne elle-même. Il est impossible d'indiquer toutes ces épouvantables scènes telles qu'elles sont développées dans le Roman : nous n'avons rien lu nulle part qui fasse autant frémir. *Dulis* ne survit pas à ces coups multipliés, & il termine ses jours par une exhortation très-pathétique à ses deux Filles.

Les horreurs paraîtront sans-doute beaucoup trop accumulées dans cette catastrophe : mais ceux même qui les blâmeront ne pourront s'empêcher d'admirer l'étonnante vigueur du pinceau qui les a tracées. Si ce sont là des défauts, on conviendra qu'il n'est pas donné à tout le monde d'en avoir de pareils, & qu'ils supposent bien du talent ! Ce n'est pas seulement dans cette partie que se fait remarquer l'Auteur ; en général il exprime avec succès toutes les passions, & particulièrement celle de l'amour. On voit avec grand plaisir, dans la Première Partie, une pein-

ture de l'amitié poussée jusqu'à l'héroïsme au milieu de la pauvreté ; & les discours de l'un des deux Amis sont remplis de flâme & d'éloquence. Il ne faut d'ailleurs chercher ni le bel-esprit , ni le bon-ton , ni beau style dans ce Roman : Ceux qui voudraient autre chose que ce qui part de l'âme , seraient trompés dans leur attente

Ce nouveau Roman est terminé par un Plan-de-conduite que *Dulis* laisse à sa fille *Henriette*. Il y a dans ce morceau d'excellentes choses , & d'autres très-susceptibles de discussion.

XVIII. L'Auteur commença les *Contemporaines*, ou *Avantures des plus Jolies-Femmes de l'âge présent*, en 1779, après avoir composé la *Découverte australe* : Il n'avait d'abord le plan que d'une vingtaine de *Nouvelles* , & sur-tout, il n'avait pas son titre, qui est excellent : il le trouva après avoir rédigé un certain nombre d'Historiettes : celui qu'il avait d'abord en-vue, était les *Nouvelles Parisiennes* : mais outre qu'il n'était pas juste, qu'il offrait une sorte d'amphibologie, & ne valait pas celui des *Contemporaines*. Cet Ouvrage est composé de ccii *Nouvelles* en xxx Volumes : xcviij sont prises dans tous les états : il y en a lxiix pour les *Contemporaines-du-commun*, & xxxiii ont pour titre, *les Contemporaines graduées*, c'est-à-dire, qu'on suit dans ces dernières *Nouvelles* la gradation des états, depuis ceux du-commun, jusqu'au plus-élevés, sans s'écarter de l'ordre. Cet Ouvrage, est la première des *Œuvres posthumes*, dont il est parlé dans la *Malédiction paternelle*.

Extrait du Journal de Paris, 9 Juin 1780.
Tomes I, II, III & IV.

On peut dire de ces Contes ce que Martial disait de ses Épigrames : » Il y en a de bons ; il y en a de médiocres ; il y en a qui sont assez peu-de-chose ». L'Auteur est Celui qui se fait le plus

remarquer parmi nos Romanciers actuels, malgré les inégalités de son imagination & de son style. C'est le fécond & rapide Écrivain, auquel nous sommes redevables du *Paysan perversi*, du *Quadrigenaire*, du *Nouvel-Abeilard* ou l'*Amour par Lettres*, de la *Vie de mon Pere*, de la *Malédiction paternelle*, &c.^a, &c.^a, &c.^a, &c.^a. Les Contes que nous annonçons dans ces quatre Volumes, sont au nombre de **XXVIII**, & il y en a encore sous presse *soixantedixsept*. Pour les rendre plus intéressans que toutes les autres *Nouvelles*, *Contes*, *Anecdotes*, l'Auteur s'est fait une loi de n'y inférer que des faits arrivés, légèrement déguisés pour la plupart, c'est-à-dire, dans les noms & dans quelques circonstances indifférentes. Vrais ou non, ces faits sont les plus souvent extraordinaires! La I.^{re} Nouvelle est le *Nouveau-Pigmalion*: quoique remarquable par les faits touchans qu'elle renferme, elle est cependant une des moins singulières: celle arrivée à un m.^r *Delaphare*, auteur, l'est davantage... La *Nouvelle* intitulée: *l'Honneur éclipse*, est encore un de ces traits que l'Auteur donne pour vrais, & qui, racontés dans la société, paraissent toujours piquans. *L'Amazonne*, autre *Nouvelle*, a des détails qui décèlent davantage la manière de l'Auteur. Mais toutes ces singularités ne sont rien, en comparaison de la *XIV.^{me} Nouvelle*. Un Comte De la-S** rencontre une Jeune-personne charmante sur les *Boulevards*; on la nomme Cécile: Il en est épris à la première vue; & se confirme dans son penchant, en l'accompagnant jusques dans la maison où elle entre, près de la rue *Poissonnière*: Quelques jours après, il parvient à l'introduire dans cette maison: Il y voit un Vieillard, dont Personne ne connaît ni le nom ni la qualité. Il y rencontre par la suite une autre Jeune-personne, très-aimable.

& très-singulière : Enfin , après bien des circonstances , il se trouve que cette Dernière est une Fille innocente qui a été mal-pendue , & à laquelle le Vieillard (Bourreau) a sauvé la vie ; & que la Première , dont le Comte est éperdûment amoureux , est la Fille du Bourreau. Le Comte ne se détermine pas moins à l'épouser , & l'em-mène dans une de ses Terres.

On reconnoît dans ces Histoires , le même talent , & quelquefois les mêmes défauts que dans les autres Productions de l'Auteur ; beaucoup d'imagination , du sentiment , une manière d'écrire expéditive. La singularité de la plupart de ces Aventures y ajoute un nouveau degré d'intérêt , & leur donne un caractère absolument distinctif.

Affiches de Province , 19 Avril 1780.

Cet Ouvrage de m.^r *Rétif-de-la-Bretone* doit avoir une suite considérable : il sera composé de douze autres Volumes , aumoins , comme les quatre qui paroissent , & les seize réunis contiendront cent Nouvelles , avec une gravure en-tête de chacune ; quelquefois même une seule Histoire en-a plusieurs. Voila de-quoi satisfaire les grands Liseurs de Romans ! s'ils aiment sur-tout plutôt la peinture de la nature & des mœurs bourgeoises , que celle des mœurs factices des Grands : c'est à ces mœurs naturelles , & qui sont en quelque sorte celles du Genre-humain , que l'Auteur s'est particulièrement attaché : Rarement il s'élève à celles des Conditions supérieures ; & l'on ne saurait l'en-blâmer. Peut-être ne croit-il pas qu'il soit utile d'entracer un portrait fidèle : au lieu qu'il prouve incontestablement , qu'il est très-avantageux d'envisager les premières , qu'il paraît avoir approfondies (*).

(*) Qu'on lise les Poètes Grecs , & même les Latins ; on n'y trouve que la peinture des mœurs bourgeoises & communes. Voyez surtout *Simonides*.

Il a particulièrement dirigé ses observations sur les Femmes des classes intermédiaires de la Société ; c'est leur manière de voir , d'agir , de sentir ; leurs vertus , leurs vices , leurs prétentions , leur genre de coquetterie , leur langage. L'amour fait pour l'ordinaire le fond de ces Aventures ; l'Auteur peint ce sentiment avec des couleurs très-vives , & sous tous les rapports possibles : C'est , en-effet , la plus noble , la plus variée , la plus énergique des passions : On pourrait cependant désirer que l'Auteur ne se fût pas borné à ce seul mobile des actions humaines ; cela jète une teinte d'uniformité sur son Ouvrage ; & malgré l'art qu'il y emploie ; malgré les leçons qu'il en-tire , avec cette force qui lui est propre , pour l'instruction des Femmes , il ne soutiendrait pas l'attention de ses Lecteurs d'un bout-à-l'autre d'un Ouvrage aussi considérable ; s'il n'avait parfemé dans les *XXVIII Nouvelles* qui composent les *IV premiers Volumes*, ces formes originales qui n'appartiennent qu'à lui-seul. Quelle étonnante féconde d'imagination ! quel assemblage de traits plaisans , tristes , terribles , extraordinaires , toujours singuliers ! .. On trouve quelquefois des Lecteurs délicats , à qui les négligences de son style donnent de l'humeur : Nous ne prétendons pas excuser ces défauts , quoiqu'il y ait des morceaux supérieurement écrits dans celui-ci ; mais compte-t-on pour rien , & le mérite si rare de l'invention , que les * * * voudraient si bien avoir , & la vivacité de l'intérêt , & la touche vraiment originale ? Ces qualités , qui partent d'un cœur & d'une tête pleins de chaleur , ne valent-elles pas cent-fois la symmétrie & la froide élégance de nos Romanciers ordinaires ?

J'ai su que plusieurs Auteurs , tous Poètes , tous conteurs de jolies phrases , avaient été chés l'Auteur des *Affiches-de-Provence* , pour pressentir son jugement sur les *Contemporaines* , & le menacer de leur animadversion ,

ſ'il louait indéfiniment. Cet eſtimable Journaliſte, que l'Ouvrage avoit amuſé, a pris un parti moyen dans ſon rendu compte, que je viens de placer ici. Je demande à-préſent, d'où vient que les jolis Contourneurs en-veulent à mon Ami?... C'eſt qu'il eſt dans des principes oppoſés aux leurs ſur le Femmes, ſur la manière de les élever, ſur le genre de bonheur auquel elles doivent aſpirer. Voilà tout. (*Joly.*)

N.^a Il eſt faux que les Romans corrompent les mœurs: c'eſt, comme on l'a dit dans la Préface, tout le contraire qui arrive: J'ai vu dernièrement, ſur un manuscrit qu'on livroit à l'impreſſion, une *note* que j'ai demandé la permiſſion de copier:

C'eſt avec ſurpriſe qu'on a lu dans un certain *Journal* (31 mai), que *la-Taperet*, femme *Lefcombat*, a fait aſſaſſiner ſon Mari, parce-qu'elle liſoit des Romans. L'imputation eſt abſolument gratuite: j'ai vérifié le fait, connaiffant une Femme âgée, qui a été voisine de ce Monſtre femelle: *la-Lefcombat* ne liſoit pas: elle avoit beaucoup d'eſprit naturel, quoique faux, capricieux; mais elle ne liſoit pas: elle avoit bien d'autres amuſemens! Elle ne commença de lire, que pour ſe deſennuyer durant ſa priſon. Jamais la lecture des Romans n'a porté au crime; c'eſt tout le contraire. Il y a grande apparence que *l'a.* le Journaliſte en-veut plutôt à quelque Romanſcier, qu'aux Romans.

Extrait du Journal de Paris, 17 décembre 1780!
Tomes V, VI, VII & VIII.

Cette ſeconde *Suite des Contemporaines* renferme vingtquatre Contes ou *Nouvelles*, dans leſquelles l'Auteur ne ceſſe de donner des preuves de ſon intariſſable imagination: car ſ'il n'a pas inventé le fond de toutes ces *Hiſtoriettes*, au moins a-t-il créé la plupart des détails. Les premiers Volumes ont eu la plus grande vogue; on a cru y reconnaître différens Particuliers, & on ſ'eſt tourmenté pour appliquer à quelques Perſonnes connues des aventures qui avoient certains rapports avec celles qui leur étoient réellement arrivées. L'Auteur, ſous le nom de m.^r *Timothée Joly*, proteſte dans un *Avertiſſement* que, loin d'avoir cherché à répaître

la curiosité, qui s'attache particulièrement aux Grands, il a déguisé plusieurs aventures dont les Héroïnes étaient des Femmes de la première-qualité, en les plaçant dans une condition moyenne. Pour les aventures bourgeoises, il assure qu'elles demeurent toujours inconnues, & qu'elles ne blessent Personne. » Une Bourgeoise *historiée*, dit-il, fût-elle reconnue de tout son quartier, dans le moment où le Livre paraît, ne peut manquer d'être bientôt oubliée ». Quoi qu'il en soit, ces *Nouvelles* ont du mérite en-elles-mêmes, indépendamment de toute espèce d'application; & si toutes ne sont pas vraies, elles ont du moins, pour la plupart, un grand air de vérité, quoique plusieurs d'entr'elles soient fort-extraordinaires! Nous ne pouvons parcourir ici les vingtquatre sujets des Volumes que nous annonçons: nous dirons seulement qu'il y en a de très-intéressans, & que l'Auteur paraît avoir souvent rempli son but, qui est de donner un cours de moyens à être heureux en ménage. Quelques-uns de ses principes cependant pourraient lui être contestés; celui-ci, par-exemple: » Épous, dit-il, à la tête d'un de ses Contes; si vous n'êtes pas l'Un pour l'Autre des Êtres parfaits, vous vous deviendrez bientôt insupportables ». Et c'est une de ses propositions favorites, une de celles qu'il s'attache le plus à développer. Il est fâcheux que le conseil qu'elle présente soit le plus difficile de tous à réduire en-pratique: car lorsque deux Personnes passent ensemble toute leur vie, il est impossible qu'elles ne se reconnaissent pas mutuellement des défauts. Si un Héros cesse de l'être aux yeux de son Valet-de-chambre, il n'y a pas non-plus d'Homme parfait aux yeux de sa Femme. Quant aux Femmes parfaites, elles sont presque toutes dans l'imagination des Romanciers, des Poètes & des Amans; jamais dans celle des

Maris , dumoins après la première année du mariage. Aussi les *Nouvelles* intitulées, *Le Mari-dieu*, *La Femme-déesse*, paraissent-elles les plus romanesques du Recueil. Une idée plus philosophique, & peut-être plus fondée sur la connaissance du cœur humain, serait celle d'un Conte ou d'une Histoire, où l'on apprendrait aux Époux à n'être pas étonnés de se trouver mutuellement des défauts, & où on leur indiquerait l'art de les supporter (*). L'Auteur a mis en action une autre maxime un-peu-moins chimérique, mais qui pourrait bien n'être pas du goût de nos Éléantes; c'est qu'il est de la plus grande conséquence que les Femmes soient soumises à leurs Maris. *Dulis*, son Ami, sur le compte duquel il met la plupart de ces Historiettes, prétendait même, à ce qu'il nous dit, qu'il falait que les Femmes fussent ignorantes, cette ignorance n'étant qu'un accessoire de la soumission. L'Auteur tâche de prouver tout cela dans le Conte du *Mari-père*. C'est un Homme d'environ quarantecinq ans, qui épouse une Agnès très-ignorante & très-soumise. Celle-ci rend son Mari heureux, en se bornant à l'aimer, à le respecter, & à prendre soin du ménage: elle n'a que quelques attraits, du bon-sens & la connaissance de ses devoirs; enfin c'est une de ces Femmes que l'on pourra bien traiter de *petites Bourgeoises*, & qui ne savent qu'être Épouses respectueuses & bonnes mères. La plupart de nos Femmes en savent davantage. Aussi sont-elles fort-maltraitées dans cette Historiette peu galante, où on leur répète cet axiôme du Livre de la Sa-

(*) L'Éditeur a placé dans son Recueil une *Nouvelle*, qui remplit parfaitement ce but: c'est la *xxiii. me* de la dernière du *xviii. me* Volume, intitulée, *La Femme aveugle & le Mari-sourd*.

gesse : *La folie d'un Homme vaut mieux que la sagesse d'une Femme.* L'Auteur aurait pu citer encore le trait de l'Histoire sacrée, qui fait voir que c'est la curiosité de la première Femme qui a tout perdu. Mais il semble avoir eu quelques remords d'avoir débité des vérités aussi dures : car il a fait suivre cette *Nouvelle* d'une autre, où une Femme joue le premier rôle. Il est vrai que le Mari est un imbécile. Sa Femme cache soigneusement qu'elle le gouverne ; elle va même jusqu'à le faire respecter. Cette anecdote a pour titre : *L'Épouse-mère.* Il y a encore dans cette suite deux *Nouvelles* qui font contraste. La première est *La Femme vertueuse malgré elle* ; la seconde, *La Vertu inutile.* Dans l'une, une Femme cherche toutes les occasions de succomber, & un hazard très-peu vraisemblable contredit toujours ses belles intentions. Sa Sœur au contraire évite tous les pièges avec soin, & ne manque jamais de s'y trouver prise. Ce dernier Conte peut faire entendre qu'il ne faut pas que Celles qui restent honnêtes femmes en soient pour cela trop fières. L'Auteur a peut-être encore eu en-vue un-autre but moral, qui résulte de l'ensemble des deux *Nouvelles* ; c'est que s'il se trouve certaines Femmes qui sont vertueuses par hasard, comme m.^r *De-Marmontel* l'a montré dans un de ses *Contes moraux*, il en est aussi qui doivent se consoler de leurs faiblesses, & ne pas tomber dans le découragement, qui fait toujours plus de tort aux mœurs, que la faiblesse même. Une Fille qui a perdu sa fleur, cesse ordinairement de se respecter ; & c'est ce qui l'égaré : une Femme-mariée, au contraire continue de s'estimer, & c'est ce qui conserve ses mœurs : une Prostituée qui ignorerait sa dégradation, serait toujours prête à redevenir vertueuse, &c.^a : mais tous les Lecteurs n'approuveront peut-être pas les tableaux pré-

sentés dans ces deux *Nouvelles* (1). Le défaut que nous venons de reprocher à l'Auteur, est assés rare dans ces petits Ouvrages; on y remarque en-général une morale pure, & même un-peu sévère, comme celle de la soumission des Épouses à leurs Maris. Malgré ce desagréable principe, nous ne serions pas étonnés que ce Livre pût continuer de trouver grâce aux yeux de beaucoup de Femmes! L'Auteur y parle sans cesse d'ainour, d'adoration, d'ajustemens: il y a là de quoi se faire pardonner bien de petits travers! Ceux qui ont une âme sensible, excuseront aussi la négligence du style, en-faveur du talent d'exprimer les passions, de l'originalité piquante & des sentimens honnêtes qui les frapperont dans plusieurs de ces *Nouvelles*. En-lisant cet Auteur, nous l'avons déjà dit, il faut renoncer à trouver du pompeux, une manière léchée, de jolies phrases; de l'enluminure, le ton du monde (1): en revanche, on est quelquefois

(1) Voyez; pour le motif de l'Éditeur, à employer les *Nouvelles* qui paraissent libres, la LX.me, intitulée, *La Fille vengée*. Le but moral de la *Vertu inutile*, est, » qu'il faut éviter jusqu'aux occasions de chute. (*Joly*.)

(2) Voilà effectivement plusieurs-fois qu'on fait ce reproche au style de *Dulis*. Étonné de l'entendre répéter, j'ai été dans différentes maisons, où je suis reçu: j'ai amené dans la conversation un sujet semblable à quelques-uns des principaux, traités par mon Ami: sur-tout en dialogue: j'ai fait un rôle, & j'ai laissé faire l'autre, sans les en-prevenir, à des Femmes bien-élevées: chose étonnante! elles ont répondu dans les mêmes termes que mon Ami avait employés! Lorsque les premières *Nouvelles* ont été imprimées, j'ai porté l'Ouvrage, & j'ai demandé le sentiment sur ces mêmes endroits? — Bien! m'a-t-on dit. Les Journaux ont parlé; on a dit alors comme eux. Encore plus surpris, j'ai lu quelques-unes de nos Brochures.éfémères: j'y ai trouvé un style oratoire & pompeux; des épithètes à chaque substantif, des interjections! &c. J'ai relu *Crébillon* fils; j'ai encore mieux conçu le reproche qu'on fait à ces *Nouvelles*: mais je me

très-vivement intéressé ; ce Peintre de la vertu fait la faire aimer : plusieurs de ses Anecdotes attendrissent jusqu'aux larmes : nous indiquerons particulièrement celles de la *Bonne Bellemère*, de la *Mère soupçonneuse*, de la *Maitresse infirme*, de la *Dédaigneuse*, &c.^a &c.^a Il y en a de beaucoup moins intéressantes ; mais il n'y en a pas qu'on doive retrancher : la plupart excitent au moins la curiosité. L'Auteur doit donner encore *dix Volumes*, pour compléter le Recueil.

Affiches de Province, 15 novembre 1780.

Si les Personnes qui ont fait des critiques des quatre premiers Volumes de cet Ouvrage, veulent se donner la peine de lire la réponse que l'Auteur a mise à la fin du *Cinquième*, elles seront frappées sans-doute de la justesse & de la vérité de ses raisons. Il prouve, là & ailleurs, que c'est à-tort qu'on lui a reproché d'avoir choisi de-préférence les conditions bourgeoises pour être les sujets de ses Contes : il observe très-bien que ces conditions prêtent plus que les autres à la peinture des mœurs ; que les caractères y sont plus variés, plus faillans, plus frappés de nature, si je puis me servir de ce terme ; qu'au reste il ne s'est pas tellement renfermé dans ce cercle, qu'il ne remonte quelquefois aux Classes supérieures de la société, comme il est encore aisé de s'en-apercevoir dans cette seconde livraison. Il faut avouer qu'il a des idées rares, singulières, originales dans la plupart des Contes qui la composent. Il ne trouvera pas mauvais qu'on le compare à l'*Arioste*. Ne pourrait-on pas lui demander, comme le Cardinal de-

fnis dit : Les *Nouvelles simples & vraies* de mon Ami seraient mal-écrites en style pompeux, & dans celui du Peintre charmant des *ridicules-à-talans-rouges* ; laissons-le tel qu'il est. (Joly.

Ferrare à ce premier Poète italien: *D'ovè messer Retifo della Bretonia, avete pigliato tante coionerie?* Il dit qu'on lui a fourni beaucoup de sujets dont le fond est vrai. Soit: mais il y a bien mis du sien, bien des circonstances, bien des détails, une manière qui le distingue de tous les Auteurs, & qui suppose une imagination singulièrement féconde, bizarre par-fois, presque toujours brillante & animée. Il est inutile d'insister sur les défauts qu'on peut lui reprocher: ils tiennent à cette imagination qui le domine; & s'il voulait s'en-corriger, peut-être serait-il moins piquant, moins intéressant. Tout en le critiquant, on ne laisse pas de le lire, quitte à passer les dialogues qui, pour l'ordinaire, sont trop longs, & affaiblissent la vivacité du récit. D'ailleurs on continue toujours la lecture; on veut voir la fin du Conte: on rit, on s'amuse des incidens. Que faut-il de plus? N'est-ce pas le triomphe de tout Écrivain, que de tenir continuellement le Lecteur en-haleine? C'est surtout dans quelques *Nouvelles* de cette seconde livraison, qu'on éprouvera cet intérêt. Nous ne pouvons que les indiquer. *La Femme vertueuse malgré elle*: elle est très-plaisante; & cette Femme, qui n'a rien négligé pour pousser toutes ses aventures jusqu'à la fin, toujours trompée dans son attente, a bien raison de s'écrier: » Je suis encore *Lucrece*, jusqu'à *Tarquin* exclusivement! *La vertu inutile*. La Sœur-cadette de Celle qui fait le sujet de la Nouvelle précédente, raconte ici son histoire. Avec les meilleures dispositions pour être vertueuse, elle est, malgré elle, une *Anti-Lucrece*; déjà elle compte sept aventures, & sept faiblesses. *Le Mari-dieu* & *La Femme-déesse*: la première de ces deux Nouvelles est un-peu dans le goût de la Féeerie & de

l'in vraisemblance ; mais on y trouve des sentimens naïfs & des détails charmans ; la seconde a aussi les siens , qui rendent ces deux Historiettes les meilleures peut-être de l'Ouvrage : m.^r *Retif de-la-Bretone* veut y prouver , que plus un Mari est respecté de sa Femme , plus ils sont heureux l'Un & l'Autre , & que le bonheur , dans le ménage , dépend principalement de la soumission & de l'ignorance de l'Épouse. Tel est le but moral qu'il se propose dans presque toutes les autres Nouvelles , mais sur lequel il insiste avec peut-être trop d'affectation , & qu'il n'a pas assez varié. Il pourrait s'en proposer d'autres qui ne seraient par moins utiles ; développer , par-exemple , cette maxime d'*Alphonse V* , Roi d'Arragon & de Naples , que pour faire un bon ménage , il faut que le Mari soit sourd & la Femme aveugle.

Affiches de Province , 16 Mai 1781.

Tomes IX , X , XI & XII.

Il nous paraît que m.^r *Retif-de-la-Bretone* s'est un-peu rembruni dans cette livraison. Aurait-il renoncé à ces Contes-bleus , à ces Historiettes qui ont été si goûtées du Public , pour adopter le genre sombre ? Il ne peut que perdre au change. La tristesse , a-t-on dit mille-fois , n'est bonne à rien ; & en vérité , c'est bien assez des maux & des chagrins qu'on est obligé de supporter , chacun dans sa sphère , sans aller s'affliger encore pour des aventures imaginaires ! Prenez-garde , va-t-on s'écrier , vous ne tendez à rien-moins qu'à détruire le sentiment ! Le sentiment ! voilà un beau-terme , mais dont on fait un bien grand abus depuis quelques années ! Je ne fais quelle race de Pleureurs , d'Hommes mélancoliques , & même arabitaires , s'est malheureusement élevée , pour communiquer les noires vapeurs dont leurs cerveaux sont troublés. Tous ces Gens-là

appellent *sentiment*, la sensation que produisent les objets les plus-lugubres & les plus-lamentables: ils ne se plaisent que dans la peinture de ces objets, ils n'estiment que les Ouvrages qui les retracent, & à-force de parler, d'écrire, d'offrir des morceaux en ce genre, ils ont entraîné dans leur opinion une infinité de Personnes. Je conviens qu'il est des cas où l'on peut, où l'on doit même donner toute l'énergie possible aux tableaux des passions qui entraînent de grands malheurs à leurs suite, qui plongent dans l'infortune des Personnages illustres, qui changent même quelquefois la destinée des Nations. Telle est la Tragédie qui m'intéresse par les grands évènements qu'elle me présente: Mais que m'importent ces petites passions bourgeoises, ces tracasseries de société, ces colères de Femmelettes, ces fureurs, ces desespoirs pour des motifs assez souvent bien-légers, ou, si vous voulez, ces vengeances bien-basses, bien-noires, bien-dégoûtantes, à-force de crimes accumulés? A l'exemple de *Molière*, quand on veut mettre en-jeu ces Citoyens subalternes, on doit presque toujours les représenter en belle-humeur; & pour corriger leurs vices & leurs défauts, on n'a d'autres moyens à employer que le ridicule. Il faudrait d'ailleurs se souvenir toujours de cette maxime du Sage: *Il n'est rien de mieux dans la vie que de se rejouir*: bien-entendu toute-fois que cette joie soit honnête & décente. Ainsi nous ne ferons aucune difficulté de blâmer les sujets de quelques Contes de m.^r *Rétif-de-la-Bretone*, dans lesquels il peint des Jeunes-personnes que l'on a forcées à se faire Religieuses, se portant à des extrémités violentes, se donnant même la mort; comme si les clameurs d'une Tourbe d'Écrivains contre l'état religieux n'étaient pas déjà que trop suffisantes, sans renouveler encore des exa-

gérations pour le rendre plus odieux. Dans d'autres Contes, l'Auteur montre des Sœurs jalouses qui font usage du poison, qui pendant la nuit vont verser une liqueur caustique sur le visage, afin de détruire une beauté qui les met en-fureur. Si de pareils Monstres ont existé, qu'est-il nécessaire de l'apprendre ? & qu'elle utilité peut-il en-resulter pour les mœurs ? Croit-on par-là inspirer une plus grande horreur pour ces crimes ? Heureusement ils sont très-râres ; & la morale ne doit s'exercer que sur des actions journalières. Nous sommes encore obligés de nous élever contre d'autres *Nouvelles*, où la vraisemblance n'est seulement pas gardée, mais où les mœurs n'ont rien à gagner. Qu'est-ce, par-exemple, que ce Conte de *la Capricieuse*, qui étant à l'autel, prête à s'engager, refuse son Amant, accorde ensuite à cet Amant ce qu'une Femme peut seulement accorder à son Mari, & prétend être sa légitime Epouse ? Qu'est-ce encore que cet autre Conte, où un Père, supposé le plus vertueux, le plus honnête-homme du monde, consent néanmoins, par effort de vertu, au deshonneur de sa Fille ? L'Auteur convient, dans une note, que c'est bien ridicule : nous dirons que c'est d'une absurdité révoltante. Qu'on n'aille pas croire cependant que les observations critiques que nous nous permettons contre cette nouvelle Livraison des *Contemporaines*, soient faites pour détruire l'idée avansageuse que nous avons souvent donnée des talens de m.^r *Rétif-de-la-Bretone*. Le désir de voir perfectionner un Ouvrage bien-propre à dissiper l'ennui, & à faire rire, par des traits d'une originalité rare & piquante, nous a seul dicté ces réflexions. Nous persistons toujours à regarder m.^r *Rétif-de-la-Bretone*, comme le Romancier de nos jours le plus fécond en-inventions, doué d'une

imagination vive & brillante, & très-attachant de toutes manières. On le retrouve même, tel qu'il est, dans les trois-quarts des Contes des Volumes que nous annonçons; & on le lit alors avec le plus grand intérêt.

Réponse de l'Éditeur. Si je suis de l'avis de m.^r l'Abbé *De-Foetenai*, sur ce qu'il reprend dans cette Livraison de mon Ouvrage, ce n'est pas que je ne puisse justifier aisément toutes les *Nouvelles* qu'il attaque. Et pour commencer par la première de celles dont il entend parler, il est visible, que tout le blâme des faits rapportés dans cette *Nouvelle*, tombe sur une Mère qui force l'inclination de sa Fille; ce qui fut toujours un crime égal au parricide, & non sur l'état religieux, cet état saint, institué pour la consolation des âmes timorées, mais dont l'entrée ne devrait être permise, qu'à Celles qui l'auraient mérité par leurs vertus, & par certains devoirs remplis, qui sont imposés par la Nature, & dont rien ne peut dispenser. Le trait de la *Sœur jalouse*, qui cicatrise, a été consigné, il y a plusieurs années, dans un Ouvrage périodique, que me montra le Libraire *Edme Rapenot*, comme récent, & vrai: Dans le temps de la rédaction, un bruit presque pareil courait le monde, & je publiai cette nouvelle & les deux autres, pour avoir occasion, dans l'Avant-propos, de justifier une Sœur calomniée. Mon étonnement a été extrême qu'on ait attaqué *la Capricieuse*! Outre que le fait est arrivé en Normandie, & à Anvers; outre que la décision a été absolument contraire, en France & dans les *Pays-Bas*, ce qui méritait d'être exposé aux yeux du Public, c'est que la *Nouvelle* présente un caractère captivieux, très-ordinaire, sur-tout en-Provence, & qu'elle est très-morale en-elle-même. Enfin, la troisième *Nouvelle* designée, se trouve

encore dans les *Sœurs jalouses* : Ce sujet ne pouvait être gai : mais on lui reproche l'absurdité de la conduite du Père. J'en-conviendrais, si ce Père n'avait que sa vie à conserver. Mais il avait sa Mère, sa Femme, trois Filles. Je n'ose le juger.... D'ailleurs ce trait n'est qu'épisodiq; c'est la jalousie de la Sœur-aînée de *Clémence*, qui fait le sujet de la *Nouvelle*, & il est très-moral. Areste, on n'aura plus à se plaindre de *Nouvelles tragiques* : celles qui vont suivre, seront gaies pour la plupart, sur-tout dans les *Contemporaines du-commun*, dont je prépare VIII Volumes.

N.^a A-l'instant où j'achevais de lire l'épreuve du morceau qui termine le *XIX Volume*, destiné à répondre, non aux Critiqs judicieux, que je regarde comme mes vrais amis, mais aux Puristes, ces Ennemis nés de tout bien; aux Dévots bornés, aux Hypocrites; aux Femmelettes orgueilleuses & déraisonnables; en-un-mot, à tout ce que le Genre-humain contient de Sots, de Malhonnêtes-gens, de Préjugistes & de Malintentionnés, j'ai reçu par la poste, à l'adresse de la Dame V.^e *Duchefne*, un exemplaire du *Journal de Neufchatel*, *Octobre 1781*, qui commence par un Extrait étendu & raisonné de XVI volumes des *Contemporaines*. Si je l'avais eu plutôt, je me serais dispensé d'aucunes Réponses, d'aucunes justifications : cette Apologie, qui part sans-doute d'une Main-amie, quoique je sois inconnu à l'Honnête-homme qui l'a faite, répond infiniment mieux que je n'ai pu jamais le faire, à tous mes Détracteurs : J'y trouve seulement trop de bien de moi.... Mais benie soit la Main qui l'a écrite ! Car cette Apologie m'est venue dans un temps, où j'étais accablé de maladies du corps, de peines d'esprit, & de tourmens du cœur. Benie soit la

Main qui me l'a envoyée, car je soupçonne de l'avoir fait, un Homme estimable de la Capitale, à-présent en Suisse: Et le Journaliste, & le Bien-intentionné ont tous-deux fait une œuvre méritoire; ils ont consolé un Malade, un Affligé d'esprit & de cœur; ils ont généreusement soulevé une Ame affaiblie par la douleur, & ils ont excité, en elle un sentiment de joie, dans le moment où elle n'en-attendait plus. Ils verront trop-tard cet épanchement de mon cœur; mais il est du 12 novembre 1781.

Extrait du Journal de Neuchâtel: Octob. 1781:

Avis de la Femme du nouveau Libraire.

Je crois vous faire plaisir, honorables Lecteurs, en plaçant à la tête de ce Volume, le second que mon Mari imprime des *Contemporaines*, ou *Jolies-Femmes-du-commun*, un morceau que j'ai lu dans le Journal de Neuchâtel. On avait laissé le Cahier du mois d'octobre 1781 sur la cheminée; je suis venue pour me chauffer, *parce-qu'il faisait froid*, & je l'ai pris pour me servir d'écran. Je l'ai ouvert par amusement, & j'ai lu avec un plaisir que vous partagerez, j'espère, le premier Article, qui est celui des *Contemporaines*. Il m'a plu au-point, que j'ai pris sur moi de l'envoyer à l'Imprimeur, sans l'avis de mon Mari, moi qui le consulte toujours, quoiqu'on me trouve jolie, & que je n'aie pas vingt ans.

Quoi! ne serai-je jamais que Journaliste, Critique, Homme-de-goût?... Et si je suis frappé du mérite d'un Ouvrage, si le génie d'un Auteur m'étonne, si j'admire le courage avec lequel il répète à son siècle les leçons oubliées des Sages, si je sens vivement l'importance de sa morale pour le bonheur du Genre-humain, me sera-t-il défendu d'en parler avec enthousiasme?... Quoi! en-devenant journaliste, j'aurais donc renoncé à sentir le génie? Le Livre que j'aurai dévoré, qui aura opéré une révolution dans mon esprit, auquel je dois de nouvelles idées intéressantes, dont la lecture m'aura profondément occupé, quelquefois ému, ce Livre original, ou

ne voudra me permettre de l'annoncer que froidement!....

—Et ce sont les *Contemporaines*, dont vous venez nous parler sur ce ton! s'écrieront à-la-fois toutes les Femmes de goût & tous les Gens du bon ton. Un Roman! moins qu'un Roman! des Histoires, presque toutes invraisemblables, & souvent indécentes; écrites d'un style qui n'a rien de fort-agréable; où tout est bizarre, pensées, langage, orthographe: voilà le chef-d'œuvre qui vous transporte! Qu'en aimez-vous si-fort?... Sa bizarrerie?... Ou si ce ne serait point l'esclavage auquel cet Auteur prétend condamner les Femmes?...

—Ce que j'en aime! Je vais répondre. Mais qu'on m'écoute de grâce, sans prévention: & vous, Femmes, excellente partie du Genre-humain! ne refusez pas d'entendre la justification, l'éloge de l'Auteur qui vous a honorées, comme je vous crois dignes de vouloir l'être, en vous disant des vérités instructives; vérités dont vous profiteriez, j'en suis sûr, si l'adulation même de ces Hommes vils, qui vous dégradent en vous flatant, ne détruisait leur effet. L'hommage intéressé de l'Homme-frivole vaut-il donc à vos yeux la sincérité de l'Homme-de-bien? Punirez-vous Celui-ci d'avoir trop-bonne opinion de vous? Et ne voudrez-vous jamais voir, que c'est le rebut de notre sexe qui rampe servilement à vos pieds?... Nous sommes le *premier sexe*, vous le *second sexe* (*), comme s'ex-

(*) Et je crois qu'il a raison, monsieur le Journaliste: Car enfin, je vous avouerai tout-bonnement, que voyant mon Mari faire les affaires, des envois, acheter des manuscrits, des Ouvrages tout-faits, je sens au fond de mon âme une grande joie, qu'il soit plus éclairé que moi, qui n'entens goutte à cela: C'est un repos, une satisfaction infinie pour moi, quand j'entens parler, disputer, conclure, de me dire, Mon Mari fait ce

prime m.^r *Rétif-de-la-Bretone* : eux, ils ne sont pour-ainsi-dire, que le troisième... Revenons. Je disais-donc que c'est aux Femmes qu'il faut prêcher ; que c'est à elles qu'on peut prêcher avec le plus d'espérance de succès ; que c'est au troisième sexe qu'il faut s'en-prendre de l'inefficace des instructions données au second, par lequel la réforme doit commencer, & qui est naturellement très-disciplinable... Mais essayons de raisonner de suite, & de mettre quelque ordre dans nos idées.

M.^r *Rétif-de-la-Bretone* a vu que le mariage, cette belle institution, dont l'Inventeur, si c'était une institution humaine, aurait mérité des autels, ne faisait presque plus que des Malheureux : cette chaîne si légère & si douce ne fait plus que gêner, étreindre, accâbler de son poids Ceux qui la portent. Il l'a vu : car il vivait à Paris ... hélas ! & quand il aurait vécu en Suisse?... il l'a vu, & il en a cherché les causes.

Il s'est très bien aperçu que le mariage à vie est en quelque-sort, s'il est permis de le dire, une institution contre nature, quelque sainte, utile & respectable qu'elle soit : en sorte que, pour y trouver le bonheur qu'elle-seule peut procurer, il faut absolument veiller sur soi-même, être sur ses gardes, prendre des arrangemens & des précautions, munir

qu'il fait... Je serais bien-malheureuse, je vous assure, si j'avais un Mari qui ne fût pas du *premier-sexe*, & que ce fût moi ! Et-puis, & mon Fils donc, qui a bientôt huit mois, croyez-vous que je ne suis pas charmée qu'il soit du premier sexe ? Tenez, Monsieur, ma grande gloire à moi, quoique Femme & ignorante, c'est de favoir, que je fais, telle que je suis, le bonheur d'un Homme, & que j'ai donné la vie à Un-autre. Ah ! c'est que je veux que mon Fils soit un Homme ! de ces Hommes mâles ; là, comme j'en vois quelques-uns, comme est mon Père, par-exemple : ce sont les plus tendres envers leurs Mères, sans compter que c'est un soutien,

& fortifier de toutes parts un bonheur sans-cesse exposé à mille attaques.

Il a donc fait le tour de la place, il l'a visitée en dedans & en-dehors, pour en-reconnaître les endroits faibles, pour voir où il falait de nouveaux ouvrages, où il ne falait que réparer les anciens qui tombaient de vétusté: il a tout examiné.

Il a trouvé qu'on se mariait sans préparation, sans système, sans plan de conduite; que les Gens-mariés ne sentaient point assés l'impossibilité d'être heureux autrement que l'Un par l'Autre; que les Femmes-mariées négligeaient trop cette pudeur qui fournit à l'amour les traits les plus inévitables, qui sanctifie une passion terrestre, & peut seule en prolonger le charme; que les Filles même n'avaient point cette reserve attirante, qui donne du prix à la moindre faveur, & guérit l'Amant préféré de toute jalousie; que dans leur première éducation, l'on permettrait aux Hommes à leur égard un langage peu convenable & des familiarités dont l'imbécille sécurité des Mères ne savait pas prévoir les conséquences. Voila ce qu'il a pensé, ce qu'il a eu le courage de dire ... dans notre siècle! ... & le talent de mettre en action. Et vous ne voulez pas que je l'admire!

Ce n'est pas tout, & voici son crime.

Il a observé que les Femmes-négligeaient les qualités de leur sexe, pour essayer de courir après les qualités du nôtre; qu'elles s'instruisaient plus qu'une Bonne-mère-de-famille n'a besoin de l'être; qu'elles s'agguerrissaient; qu'elles devenaient amazones; qu'à tous égards, même pour l'habillement, elles se rapprochaient trop des Hommes; que par ce rapprochement apparent, contraire aux vues de la Nature, les deux-sexes ne font en-effet que s'éloigner l'Un de l'Autre, comme deux pièces faite pour s'emboîter l'une dans l'autre, &

qu'un Ouvrier sans intelligence voudrait rendre entièrement semblables, cesseraient de se convenir. Cet abus a choqué l'Auteur : » Il faut, dit-il, que le sexe des caractères soit différent. C'est la Nature qui l'a voulu. Insensés ! pourquoi vous tourmentez-vous si fort à gâter son ouvrage ? Vous croyez-vous plus sages qu'elle ? »

Il a observé, que par une suite de cette manie de vouloir rendre tout égal entre les deux sexes, les Femmes, enhardies à réclamer contre les lois de la Nature, de la Société, de la Religion, ne voulaient plus entendre parler de soumission dans le mariage ; en sorte que, comme il l'a très-bien dit dans un-autre de ses Ouvrages, *aujourd'hui, il n'y a plus que les Rois & les Crocheteurs qui soient maîtres chés eux, & qui conservent l'autorité maritale.* Il a osé s'indigner, se déchâner sans ménagement contre cette morale si chère aux Femmes : il s'est emporté contre les doucereux Philosophistes qui la prêchent : *Dieu vous confonde !* leur a-t-il dit dans sa colère ; *périsse votre exécration système !* » Femmes ! a-t-il sans-cesse répété, c'est à vous à obéir ; reconnaissez votre dépendance ; soumettez-vous à l'autorité de l'Homme ; rentrez dans l'ordre, & ne vous plaignez pas de cet ordre ; il n'est pas moins avantageux pour vous que pour nous, & vous ne sauriez être heureuses qu'autant que vous vous y conformerez : votre empire même est dans la soumission ; par elle vous pouvez régner ».

L'Écrivain qui annonce avec force ces grandes vérités, qui les met dans tout leur jour, ne mérite-t-il pas la reconnaissance de Tous-ceux qui aiment le bien ? Je dirai de ses Ouvrages, ce qu'il a osé en-dire lui-même, en-rapportant, avec une franchise exemplaire, & comme s'il se fût agi d'un autre Auteur, le sentiment d'un de ses

Personnages : » Ils sont dumoins bons à quelque-
» chose ; tant d'autres ne sont bons à rien » ! (*)

Ce n'est pourtant toujours qu'un Romancier !...
Ce n'est qu'un Romancier ! Ce ton m'échauffe,
quand je l'entens prendre à nos Femmelettes
philosophes. Hé ! n'est-ce donc rien qu'un bon
Romancier ?

*Ille per extentum funem mihi posse videtur
Ire meum qui partus inaniter angit ,
Irritat , mulcet , falsis terroribus implet ,
Ut Magus.*

Un-peu-moins de dédain pour ce genre. J'ai déjà
eu l'occasion de m'expliquer là-dessus ; & je pense,
comme m.^r Mercier , que nos Littérateurs ont pris
le parti commode de mépriser les Romans , par-
ce-qu'ils n'en savent pas faire.

D'ailleurs , que pouvait faire de mieux m.^r

(*) Dans la LV.^{me} Nouvelle , intitulée , *Les Progrès
de la vertu*. [Je fais une Fille jeune , jolie , qui avait
quitté un Maître séducteur , & qui s'était retirée chés une
Femme de la rue de-Bievre , dont elle avait fait la con-
naissance chés son Maître : Cette Jeune-fille ayant eu
occasion de voir l'Auteur des *Contemporaines* , elle prit
confiance en lui , & le consulta sur les avis que lui donnait
son Hôteffe : Il ne lui répondit , qu'en lui prêtant le I
Volume de *la Femme dans les trois états* , intitulé *la Fille* ,
en lui recommandant de le lire dans la journée , & avant
de retourner chés son Hôteffe . La Fille alla s'enfermer
dans sa chambre , où elle lut le Volume , qui n'est pas
long , & le lendemain , elle le rapporta . — Mais
enfin , monsieur , que me conseillez-vous ? — Ce Livre
vous a répondu : vous êtes *Félicité* ; une *Phrynéville* ,
une *Metsvite* prétendent vous diriger : que devez-vous
faire--? La Jeune-fille comprit la leçon ; elle le remer-
cia , & le pria de s'intéresser pour elle . Il l'a p'acée .

Ainsi , monsieur le Journaliste , il est clair que ce Li-
vre , un de ceux dont il est parlé dans l'endroit que vous
citez , peut-être très-utile aux Jeunes-chambrières , & à
toutes les Filles exposées à la séduction , sur-tout aux
Nouvelles-débarquées tombées en de mauvaises-mains .
» Il est dumoins bon à quelque-chose » !

Rétif

Rétif-de-la-Bretone, que de mettre sa morale en action? On la lit au moins. S'il l'eût mise en discours, on ne l'aurait pas lue. Et puis Rousseau, son prédécesseur, le disait en nous donnant l'*Héloïse*, *il faut des Romans aux siècles corrompus*. J'ajouterai avec lui: — Que n'ai-je vécu dans un temps où je dusse dire du mal des *Contemporaines*, où ce fût un Livre inutile, un Ouvrage à jeter au feu!

Qu'on ne dise pas que ce ne sont ici que des Historiettes. Ne voyez-vous pas, Lecteur superficiel, que ces Historiettes ont un but commun, qui est de vous donner un cours de moyens d'être heureux en ménage? Ce ne sont donc pas des *Nouvelles* isolées & qui ne tiennent point l'une à l'autre: au-mérite d'être courtes & amusantes, elles joignent celui de former un ensemble; elles s'expliquent, se limitent, se soutiennent les unes par les autres. Elles contrastent quelquefois: ainsi vous avez *la Vertueuse malgré elle*, & *la Vertu inutile*; *la Belle-laide*, & *la Jolie-laideron*; *la Bonne*, & *la Mauvaise-mère*; *les Progrès de la vertu*, & *les Progrès du libertinage*; *le Mari-père* & *l'Épouse-mère*; *le Mari-dieu*, & *la Femme-déesse*.

Quant au reproche d'in vraisemblance, je ne le comprends pas. Plusieurs de ces *Nouvelles* me paraissent d'une singularité piquante; aucune invraisemblable. Est-il invraisemblable qu'en dix ans la France fournisse à un Chercheur d'anecdotes six-vingts aventures tout-à-fait extraordinaires? Dans le même espace de temps, notre petit Pays m'en fournirait au moins une trentaine.

Je n'aurais pas même fait mention de cette critique frivole, si je n'avais voulu, à cette occasion, parler du *Vraisemblable romanesque*. En quoi consiste-t-il? Serait-ce à ne dépeindre que des caractères communs, à ne raconter que des avan-

tures ordinaires? Non: il est très-vraisemblable que le Romancier ait choisi pour sujet de sa narration des évènements rares. L'art de la vraisemblance consiste donc à conserver à chaque Personnage sa physionomie, dans quelque situation qu'on le mette; à le faire agir dans les circonstances les plus-étranges, comme il est naturel qu'il agisse; à ne pas trop multiplier dans le cours de la même Histoire les incidens surprenans; sur-tout peut-être à éviter ces coups-de-théâtre usés, ces reconnaissances arrangées, ces machines qui sortent tout-à-toup de dessous terre à-l'instant où le Romancier en-a besoin.

Robinson est-il vraisemblable? Si j'en-juge sur le simple tissu de ses aventures, non; cela est trop-extraordinaire: si j'en-juge par la manière dont elles sont racontées, oui; ce n'est point ainsi qu'on invente. Moins la chose est vraisemblable en elle-même, plus elle a l'air d'être vraie, lorsque d'ailleurs tout, jusqu'aux moindres détails, est d'un naturel frappant. C'est alors qu'on se dit: —Il faut bien que l'Original de ce portrait existe quelque-part; il ne saurait être de fantaisie; tous ces traits, si bien assortis, n'ont pas été rassemblés au-hasard. Jamais, il est vrai, je ne vis rien de semblable; mais on ne me persuadera pourtant pas que ce soit là un Ouvrage de pure imagination. Ce portrait ressemble je ne fais à quoi; mais il ressemble-.

Or, en ce sens, je soutiens que l'Auteur des *Contemporaines* n'a presque jamais manqué à la vraisemblance... Dans les *Contemporaines*, s'entend: dans le *Paysan perversi*, c'est autre-chose.

Soit: mais, après tout cela, bien des Gens m'ont encore demandé, quel si grand mérite je pouvais donc trouver dans ces *Contemporaines*? Elles

ne sont pas si-bien écrites, me disait-on ?... Et quand cela ferait ?... Pourvu qu'elles soient bien, fortement & profondément pensées. Cependant raisonnons.

Il n'y a rien, dites-vous, de bien merveilleux dans le style de ces *Nouvelles* ; où en est l'agrément ?

J'accorde qu'il n'est ni fleuri, comme celui de *Dorat* ; ni léger & enjoué, comme celui de *Voltaire* ; ni onctueux & coulant, comme celui de *Rousseau* ; ni délicat, comme celui de *Lafayette* ; ni piquant, comme celui de *Crébillon* ; ni rapide à la manière de celui de m.^{me} *Riccoboni*.... Et qu'en résulte-t-il ? Que l'Auteur a une manière à lui, comme tout Homme-de-génie.

Le caractère distinctif de son style, c'est qu'il est naturel ; & c'est à force d'être naturel qu'il devient original ; c'est à force d'être naturel que, se prêtant sans contrainte aux idées de l'Auteur, il est si souvent plein de vigueur & d'énergie. S'il n'a pas le poli, la fraîcheur, le coloris, le brillant, l'esprit, & en-général ce qui plaît aux Dames ; s'il n'est pas imagé, sentimental (qu'on me passe ces expressions néologiques), il est pensé, il est vrai. Et n'est-ce rien ? C'est ce qui plaît aux Hommes.... Mais il n'y a plus guère d'Hommes de nos jours.

Il semble pourtant que l'Auteur ait aussi voulu montrer qu'il n'aurait tenu qu'à lui d'avoir ce genre de mérite. Je m'engage à extraire des seize Volumes des *Contemporaines* cinquante pages écrites aussi agréablement qu'il soit possible d'écrire. Autant il y a de force dans le *Mari-père* & dans la *Quinzenaire*, autant je trouve d'agrément dans le *Modèle*, le *Premier amour* & le *Mari-dieu*. De plus, presque toutes les fois que m.^r *Rétif-de-la-Bretone* fait un avant-propos à son Conte, presque toutes les fois qu'il se permet une digression

sur quelque idée de morale, qui lui est particulière, son style s'anime, s'embellit & se colore. Lisez, par-exemple, le commencement de l'*Épouse-mère*, & la fin de la *Dédaigneuse*.

On a reproché à ses conversations d'être longues, traînantes, désagréables à lire. Je n'oserais dire que ce reproche soit tout-à-fait sans fondement. Mais ce défaut même, si c'en est un, ne tient-il pas à la fidélité avec laquelle il rend les objets tels qu'ils sont ? Peut-être cela est-il écrit un-peu trop comme on parle.

L'Auteur aurait-il soupçonné lui-même que ces conversations pourraient bien être ennuyeuses ? Aurait-il eu, en les écrivant, un petit sentiment d'ennui ? Ce qui porterait à le croire, c'est qu'il les finit très-souvent par un *&c.*^a

Son seul mérite n'est pas d'avoir un style naturel. Un Journaliste a dit fort-heureusement, qu'il avait une manière d'écrire *expéditive* ; & je ne saurais mieux-faire que d'emprunter cette expression. Quelles grandes & essentielles qualités de style dans un Narrateur que d'être naturel & expéditif ! Ce sont, à mon gré, ses deux premiers devoirs.

Le troisième est de faire penser. Et jamais je n'ai lu de Roman qui donnât tant à penser que les *Contemporaines*. Par-tout vous trouvez quelque vue nouvelle, quelque idée originale ; à-l'instant où vous y pensez le moins, la nuë s'entr'ouvre & l'éclair brille. Ce sera un mot dit en-passant, un détail qui semble ne tenir à rien, une observation légère, dont vous ne vous étiez jamais avisé. Voyez le *Joli-Piéd* : ce titre ne promet guère.... Eh-bien, si vous le lisez avec intelligence, vous y trouverez à-penser. Voyez le *Modèle* : ce n'est qu'un jeu d'imagination ; & pourtant que de traits épars, qui décèlent une profonde connaissance du cœur humain ! Ce

Peintre, que tous les attraits de la Jeune-fille qui lui sert de modèle n'émeuvent point, que son amour naïf ne touche point, & qui devient éperdûment amoureux d'elle, quand il la voit faire de rapides progrès dans le dessin: ce même Artiste, séparé de son Amante, cruellement dupé, marié avec une Femme qu'il n'aime point, qu'il ne connaît pas même. & passant toutefois assés doucement sa vie, parce-que, toujours occupé de son métier, *il n'avait pas, comme tant de Gens de par le monde, le loisir d'être malheureux ...* cela n'est-il pas charmant? n'est-ce pas la nature?

Et comptez-vous pour rien cette inépuisable fécondité, qui, après le *Paysan perverti*, & le *Nouvel-Abeilard*, & la *Vie de mon Père*, & la *Malediction paternelle*, & je ne fais combien d'autres Productions du même genre, nous donne encore seize Volumes intéressans d'anecdotes, nous en promet deux autres, & prépare en-même-temps d'autres Ouvrages plus-sérieux?... Oui, je fais profession publique d'être admirateur enthousiaste de *Rétif-de-la-Bretone*. Et si un style naturel, énergique, expéditif; si l'originalité; la fécondité du génie; si un esprit observateur, si une morale profonde & courageuse ne justifient pas pleinement mon admiration, je ne fais plus ce qu'il faut admirer.

Mais il est bizarre!... Sans-doute. Et s'il ne l'était en rien; serait-il Homme-de-génie?

Mais il est inégal!... Il est vrai que dans seize Volumes il n'est pas toujours également intéressant, toujours également fort de pensées & de style. Quand un fleuve traverse une immense étendue de pays, est-il surprenant que son cours se ralentisse quelquefois, que ses eaux soient moins profondes ou moins limpides, que son lit

se resserre, que ses bords deviennent de temps-en-temps escarpés ?

Mais il manque de goût !... Eh ne passerez-vous donc rien au génie ?

Deux sectes opposées déchirent aujourd'hui la République des Lettres. Les Uns ne veulent entendre parler que de goût ; les Autres que de génie. Les Partisans du goût brisent sans pitié tous les autels du génie, traitent *Homère* de bavard, *Milton* de fou, *Shakespear* d'enragé, *Crébillon* d'énergumène. Les Partisans du génie sont d'autres furieux, qui ne font cas d'un Ouvrage qu'autant qu'on y a méprisé le goût, qui vont dénigrant *Horace* & *Virgile*, *Racine* & *Boileau*, parce-que tous ces Gens-là avaient du goût.

Or ne croyez pas pour cela que ces Zélateurs du génie en-aient ! Non : seulement ils manquent de goût.... Et ne croyez pas non-plûs que Ceux qui se battent si chaudement pour la querelle du goût, & injurient avec tant de goût tous Ceux qui en-manquent, soient des Boileaux ! Ce n'est pas cela : ils sentent qu'ils n'ont pas du génie.

Pour moi, je pense qu'il est juste de pardonner quelques écarts au génie, & j'excuse très-volontiers les péchés que commet contre le goût un Auteur qui s'empare de moi, comme le fait Celui dont je parle. Mais j'avoue que j'aimerais mieux qu'il eût moins souvent besoin de pardon.... Et il ne tiendrait qu'à lui.

Mais il est indécent (*) !... Entendons-nous. Car enfin, si la décence est très-respectable, la fausse délicatesse ne l'est point. Cette accusation,

(*) Oh ! peut-on mentir ! Tenez, monsieur le Journaliste, j'ai lu l'Ouvrage d'un bout-à-l'autre sans rougir ; & si, je ne suis pas une Effrontée ; tout le monde vous le dira. Il est vrai qu'il y a des endroits dont j'ai été demander l'explication à mon Mari, qui ne m'a répondu

que répètent en-cœur toutes nos Honnêtes-femmes, vaut la peine d'être discutée, & examinée à-fond.

Il est vrai que ce n'est pas ici un Livre qu'une Femme doive se faire lire par un Jeune-homme ; il faut qu'elle le lise seule. Car l'Auteur, qui regrette *les mystères de la Bonne-Déesse*, semble quelquefois vouloir les rétablir, & s'en-faire le hiérophante. Je ne dirai pas que son Ouvrage ne doive pas être mis entre les mains d'une Jeune-fille ; aucontraire : mais je voudrais qu'elle le lût avec sa Mère. Plusieurs avis, dont les Femmes ont besoin & qu'on ne fait comment leur donner ; des choses qu'il est bon qu'elles trouvent quelque-part, & qui ne peuvent s'exprimer sans une indécence apparente, il les dit simplement, sérieusement, gravement, comme on doit les dire. Y a-t-il là de-quoi le taxer d'indécence?... Femmes honnêtes ! sachez-lui gré, & de ses salutaires conseils, & de la sage manière dont il vous les donne.

Un Traité de médecine, l'excellent Traité de l'*Onanisme*, par-exemple, est-ce un Livre indécent?... Eh-bien ! les *Contemporaines* sont un Ouvrage de *médecine morale*, qu'il faut juger d'après les mêmes principes.

Les détails en-sont licencieux, me dit-on : pour-quoi n'a-t-il pas un-peu plus gazé les objets?... Pourquoi!... Voici sa réponse ; je la transcrirai mot-à-mot :

» Plus les paroles sont honnêtes, plus les idées pénètrent dans le cœur ; au lieu qu'une peinture nue est repoussante pour toute Âme qui n'est pas corrompue ; elle ne délecte que les Libertins déci-

que par un sourire. Mondieu ! que je suis aise de ce que vous dites à ce sujet ! Vrai, voilà ce que j'aurais répondu à certaines Femmes, si j'avais pu le trouver. Mais ça ne m'est venu qu'en le lisant dans votre Journal.

dés, sans néanmoins faire sur eux une impression profonde ».

Dans la *Fille séduite*, si les détails étaient présentés avec plus de ménagement, le tableau produirait-il autant d'effet? Dans la *Surprise de l'Amour*, si certaines scènes étaient supprimées, ou représentées un-peu moins au-naturel, la leçon serait-elle aussi utile? Qu'on m'indique l'endroit où l'Auteur a peint le vice d'une manière dangereuse? N'a-t-il pas soin d'en montrer toujours les suites affreuses? Ne dit-il pas par-tout aux Filles, *Soyez chastes & sévères, même avec l'Amant aimé*: aux Femmes, *Soyez fidelles, & conservez dans le mariage toute la pudeur des Vierges*: aux Maris, *Respectez la pudeur de vos Femmes*? Son Ouvrage n'est-il pas une leçon continuelle de pureté? La faiblesse y demeure-t-elle jamais impunie? Si quelquefois elle vous paraît dépeinte d'une manière séduisante, lisez jusqu'au bout, & vous verrez que le but de l'Auteur, en vous peignant les objets tels qu'ils sont, n'a été que de vous apprendre mieux à vous défier de ces perfides apparences, qui vous empêchent de prévoir le plus triste avenir.

Qu'est-ce qu'un Romancier? Le Peintre des mœurs. Les mœurs sont corrompues; les Hommes, comme il l'observe très-bien, au lieu d'être *amoureux*, ne sont plus que *desireux*... & vous voudriez qu'il donnât à ses *Contemporaines* l'innocence des Bergères de l'*Astrée*? Briserez-vous donc le miroir trop-fidèle, qui vous montre la difformité de vos traits?

Reservez, Femmes honnêtes, réservez votre indignation pour cette indécence de société qui n'est bonne à rien; pour ces équivoques infames; pour ces manières libres, familières & peu respectueuses; pour ces propos à-demi libertins, qu'on

se permet tous les jours devant vous & avec vous... Mais pour la prétendue indécence, qui a un but, un usage, qui est morale, qui sert à instruire & à corriger, n'en-faites pas un crime à l'Écrivain vertueux, dont vous devriez plutôt admirer le courage, louer les intentions & honorer le zèle.

Quant à l'imputation, plus grave encore; qu'on lui fait, de vouloir imposer aux Femmes le joug de l'autoité maritale, & de prétendre opiniâtrément que le Beau-sexe n'est que le *Second-sexe*... que vous dirais-je? Je-comprends combien une Femme chretienne doit préférer à toute cette morale, le joli article *Adultère* des *Questions encyclopédiques*, & le charmant Commentaire ironiq du même Moraliste, sur le précepte incivil & suranné de Saintpaul: *Femmes, soyez soumises à vos Maris*: Je le comprends. Mais je prie les Femmes de considérer, que m.^r *Rétif-de-la-Bretone* veut qu'on les adore, & qu'il les avertit de leurs vrais avantages. *Le Bourru vaincu par l'amour, la Dédaigneuse, le Mari sourd & la Femme aveugle*, & plusieurs autres de ses *Nouvelles*, ne lui mériteront-elles donc point son pardon pour le *Mari-père*? Tout ce que je dirai, c'est qu'il est certainement avantageux pour une Femme que son Mari lise cet Ouvrage, comme il l'est pour lui qu'elle le lise, comme il l'est pour des Enfans que leurs Parens le lisent (*).... C'est donc un excellent Livre.

(*) Oh! pour celui-là, monsieur le Journaliste, vous avez raison! Par-exemple, moi, je suis très-soumise, & je m'en trouve bien. Je suis ce qu'on appelle *une bonne petite Femme*; je n'ai pas de volontés, ou je les ai si faibles, que je cède après deux mots: qu'en arrive-t-il? que nous sommes toujours en bonne-intelligence, mon Mari & moi. Les choses sont arrangées de façon chés nous, que j'ai l'air de ne contribuer que très-peu au bon-accord;

Rendre au doux amour son empire
 Et sanctifier son délire ;
 Conserver à la volupté
 Le charme de l'honnêteté,

voilà le but de cet Écrivain, & il l'a rempli : n'a-t-il pas bien mérité de ses Semblables ?

Après cela, que m'importent les petits défauts ? Que m'importe son goût excessif pour les pieds mignons, auquel il revient sans-cesse avec une complaisance marquée (*) ? Que m'importe le

& je fais de Quelqu'un d'éclairé, que mon silence, mon fourire, & ma facilité à céder, en-font au moins les trois-quarts. Ensuite je suis charmée que vous recommandiez la lecture des *Contemporaines* : cela fera connaître notre boutique ; nous sommes des Jeunes-gens qui avons envie de bien-faire. J'aime aussi à vendre un bon Livre : que dirait-on d'une Jeune-femme honnête, qui vendrait un Livre à-faire des Catins ? J'aimerais mieux . . . manger ma dot. Tous les jours j'entens dire du bien de l'Auteur des *Contemporaines*, jusques-là qu'un Homme qui porte le petit-collet, a dit devant moi, que c'était un *Homme précieux*, d'une imagination infinie, d'une originalité toujours piquante. Ce qui est très-vrai. Voilà CCII *Nouvelles* qu'il donne : Eh-bien ! il a encore six Ouvrages de commencés, tous singuliers, à ce qu'on dit.

(*) Il faut que je raisonne un-peu avec vous, Monsieur le Journaliste, sur le goût des pieds-mignons, que vous reprochez ici à l'Auteur des *Contemporaines*. J'ai lu *Le Joli-Piéd*, & j'y ai vu de si excellentes raisons, que je ne puis que les approuver. Si tous les Hommes avaient le goût délicat, la même Femme leur serait plus longtemps agréable : puisqu'elle aurait un-moyen artificiel d'exciter le desir. C'est, je crois, parce-que l'Auteur des *Contemporaines* a plus vivement senti qu'un-autre le pouvoir qu'a sur les sens, la partie de notre habillement qu'on appelle la *chaussure*, qu'il y revient si souvent : Ce même Homme qui prêche la soumission aux Femmes, me paraît quelquefois un Traître à son sexe, qui cherche à donner à Celles qu'il prétend soumettre au joug, tous les moyens de régner ; dumoins j'en-aurais cette idée, si son Ouvrage était celui d'une Femme. Vous avez remarqué, qu'il va par-tout disant, que notre *parure* doit trancher avec celle des Hommes ; que l'en-

ton brusque qu'il prend quelquefois? *Non ego paucis offendar maculis.* Ce n'est pas que je ne voie toutes ces taches aussi bien qu'Un-autre; mais à-peine, selon moi, valent-elles la peine d'être relevées.

Je fais qu'un Journaliste doit avoir deux yeux, l'un pour les beautés, l'autre pour les défauts d'un Ouvrage; & je serais bien fâché qu'on pût me reprocher d'être borgne, comme le sont presque tous mes Confrères. Si je le suis, au moins le principe qui m'aveugle est-il excusable; au moins ne suis-je borgne qu'à-demi, puisque je vois les

rapprocher, c'est en ôter le charme. Il a raison, & je sens cela: si mon Mari se mettrait presque en Femme, tout-jeune qu'il est, il me plairait moins. Je conclus de là, qu'une Femme presque en Homme doit moins plaire aux Hommes. J'ai entendu dire dans ma boutique, où on parle quelquefois mœurs & modes, que ce sont des Femmes tribades, qui ont amené le goût de se coïsser en Hommes, de porter des chapeaux, d'ôter les talons à nos chaussures, ou de les faire si-bas, que nous ayions le pied plat. Je ne fais pas ce que c'est que les Tribades; on m'a dit que c'étaient des Femmes qui ne voulaient plaire qu'aux Femmes: Elles en prennent le moyen; car il est impossible qu'avec cela elles plaisent aux Hommes: Je suis assez bien, je suis grande, bien-faite; mais pour tout au monde je ne porterais pas un chapeau, & des souliers plats. J'ai remarqué, que nous n'avions presque jamais la jambe aussi bien-faite que les Hommes; pour-peu que nous l'ayions grosse du bas, une chaussure plate nous rend lourdes, massives; c'est ce qu'en voit aux Paysans: si nous l'avons sèche, elle nous fait un gros vilain pied, dont la vue est repoussante. Mais en-ou-tre, je trouve qu'il n'y a pas de sens aux Femmes d'avoir voulu se grandir par la tête comme des Grenadiers, & de se raccourcir si desavantageusement par les pieds; c'est ne rien gagner. Pour moi, je crois, d'après notre Auteur, que les talons hauts ont un double avantage pour les Femmes; le premier, & le plus important, c'est d'éloigner la forme de notre chaussure de celle des Hommes; ce qui lui donne le charme du sexe, qu'elle n'aurait pas sans cela: le second, de rendre plus agréable le pas

défauts & n'en-perfèverè pas moins dans mon enthousiasme.

Convenons que m.^r *Rétif* manque d'un certain goût ; convenons qu'il écrit trop & ne travaille pas assés ses Ouvrages ; convenons que , sur la quantité de ses *Nouvelles*, il y en a deux ou trois qui se ressemblent trop , & quelques-autres assés faibles ; convenons que de deux , qui font contraste , il n'y en a presque jamais qu'une bonne ; convenons que les derniers Volumes ne valent peut-être pas les premiers. Tout cela est vrai , & tout cela n'empêche point que l'Auteur ne soit incontestablement notre meilleur Romancier.

de la jambe & le pié ; le troisième, de donner à notre marche un air moins décidé ; je trouve que la marche d'une Femme à talons bas , a quelque chose de trop hardi , & même d'indécet. La raison qu'apporte un certain *Journal*, que la marche est pénible avec un talon haut , n'a pas été donnée par une Femme ; nous savons que l'habitude nous gêne également à marcher avec des talons bas, lorsque nous sommes accoutumées aux talons élevés. Une Femme doit avoir l'air Sylphide, un soulier plat lui donne l'air matériel ; au lieu qu'un talon haut l'empêche de toucher la terre en quelque forte , & en fait une Créature céleste. Il réunit donc plusieurs avantages, qui se fondent en un, de plaire. Nos Grand'mères, qui établirent la hauteur des talons, ne le firent, je crois, qu'après de mûres réflexions sur leurs effets : c'est la raison pour laquelle cette mode a été généralement adoptée, même en Espagne (n'a-t-on dit). Quand le Cordonnier *Bourbon*, de la rue des *Vieux-augustins*, a fait un soulier de Femme, si on le présentait à un Sauvage, qui n'aurait jamais vu de Femme chaussée, & qu'on lui demandât, quel Être cela doit chauffer, il répondrait, *C'est une Ange, une Fée, une Sylphide*, supposé qu'il connaît ces Êtres-là ; & s'il ne les connaissait pas, il nommerait quelques-unes de ces Divinités femelles les plus agréables. Je reviens à notre Auteur : Les Femmes devraient le chérir, le mettre en-vogue, le faire lire à tout le monde ; il n'écrit que pour étendre leur empire, les rendre heureuses, & les faire adorer.

Et encore, dans ces derniers Volumes, le petit Conte villageois de *Sentendbien*; dans le *Mari sourd & la femme aveugle*, est un chéfd'œuvre d'agrément & de naïveté.... Il n'est pas long; je l'insérerai dans mes *Fugitives*.

Disons encore quelque-chose de l'orthographe de l'Auteur. Lorsque je rendis-compte, il y a deux ans, du *Nouvel-Abéilard*, je critiquai ses innovations: tout bien pesé j'en suis devenu partisan, & je les trouve raisonnables.

Que fait le *x* à la fin des mots *heureux*, *époux*, *jaloux*, &c.^a? Pourquoi ne pas écrire *heureus*, puisqu'on dit *heureuse*, *heureusement*; *épous*, puisqu'on dit *épouse*, *épouser*; *jalous*, puisqu'on dit *jalouse*, *jalousie*? Nous avons la lettre *j*: que ne l'employons-nous toujours dans nos syllabes *je*, *ji*, au lieu de donner sans nécessité un double son à la lettre *g*? Qui empêche qu'on n'écrive *paje*, *imaje*, & *imajination*? Le *g* ferait notre *gué*, comme en allemand, & le *j* s'appellerait *jé*; l'Enfant qui épèle ne dirait plus *ridicule-gé*, *a*, *ga*; il dirait *jé*, *a*, *ja*, & *gue*, *a*, *gua*. Nous avons distingué le *v* de l'*u*, & le *j* de l'*i*: ne ferait-il pas tout aussi raisonnable, puisque le *s* a deux sons dans notre langue, & que nous avons le *s* rond & le *s* alongé, de les distinguer l'un de l'autre, en-employant le *s* rond par-tout où il se prononce comme un *z*, *chose*, *maison*, &c.^a, & réservant le *s* alongé pour les mots où il se prononce fortement, *son*, *sien*, *transé*, &c.^a On écrivait autrefois *desia*, *toujours*, *avoir*; on écrit *déja*, *toujours*, *avoir*: le changement proposé n'est pas moins-naturel. Pourquoi écrire *garçon*; & non-pas *garson*, qui vient de *gars*? Pourquoi ne pas distinguer *glace*, qui vient du latin *glacies*, d'une *glasse* de miroir, qui vient de l'allemand *glafs*? (D'où vient ne pas distinguer;

comme lui, les féminins des masculins dans *domestique, physique*, en écrivant les derniers, *domestiq, physiq? &c.^a*).

Aureste, m.^r Récif s'est plaint qu'on avait cabalé auprès d'un Journaliste, pour l'engager à dire du mal de son Livre: ne s'est-il point trompé(*)?... Si je lui disais que de tous Ceux à qui j'ai parlé de son ouvrage, je suis le seul qui l'admire; qu'il y a beaucoup de Gens qui me font l'honneur de ne pas concevoir que je puisse manquer de goût à ce point-là, & qui sourient de mon enthousiasme; que, si je tenais moins à mon opinion, on m'en aurait fait changer: il comprendrait que, sans qu'il y ait de cabale, il aura par-tout un fort parti contre lui... Mais, Lecteur! si vous n'aimez pas les *Contemporaines*, lisez *L'Aveugle par amour*: ce sera bien-mieux votre fait.

Nota. *L'Aveugle par amour* est un Ouvrage dans le style des grands mots, des grandes phrases, des fréquentes apostrofes: style que notre Auteur aurait pu se donner, & qu'il a eu, je erois, dans *sa Famille vertueuse*, son *Marquis de T****, un peu dans les *Lettres d'une Fille à son Père*, qu'il a totalement chargé, lorsqu'il a fait le *Pay-san*, & qu'il ne reprendra jamais.

Je ne me contenterai pas des Notes que j'ai mises au bas des pages, je veux encore m'entretenir un moment avec vous, Monsieur le Journaliste. Lorsque l'Auteur eut reçu votre Journal, je lui demandai ce qu'il répondrait à différentes critiques?

» 1.^{nt} A Ceux qui critiquent les mœurs de mes Personnages, je répondrais, madame, que les mœurs bonnes & mauvaises, sont également utiles dans mes *Nouvelles*, par la manière dont je les expose: Le vice est toujours laid & puni; la vertu toujours belle & finalement heureuse, soit par les évènements, soit par elle-même.

» 2.^{nt} A ce petit Abbé, qui en-achetant un Exemplaire, lut une *Nouvelle*

(*) Il le fait de ce Journaliste, m.^r l'Abbé *De-Foncenai*,

sur votre comptoir, & qui dit en la finissant: — *Ce n'est que cela ! mais j'en ferais bien aussi, moi, des Nouvelles!* je ne répondrais rien, mais j'attendrais qu'il en-fît. » 3.^{nt} A ce grand Homme sec, qui épilogue toutes mes syllabes, & qui à chaque *Nouvelle*, s'écrie: — *Qu'il y avait-là une jolie chose à faire ! & que j'aurais bien-mieux traité cela!* je dirais: — Vous n'êtes pas *Poète*, comme je le suis, puisque vous ne sauriez créer; & quand vous voyez que j'ai créé, vous dites, *Il a créé, mais il a mal-arrangé!* Eh! créez, créez, *Stérile!* créer, c'est plus qu'arranger, & l'envie ne vous donnera jamais le talent créateur! » 4.^{nt} A cette Dame, qui vous a dit: — *Tout cela est fort-bien! mais il faut être riche!* (pour être heureux sans-doute): je lui annonçerais que mon but principal, dans une partie des *Nouvelles des Contemporaines-du-commun*, sera de donner des moyens d'être heureuse sans richesses, de se procurer un Bon-parti sans fortune, & je la renverrai à la *Jolie-Pelletière*, à la *Jolie-Fruitière*, aux *Jolies-Couturières*, à la *Jolie-Gazière*, à la *Jolie-Crémère*, & sur-tout à la *Joli -Menuisière*, &c.^a; &c.^a » 5.^{nt} Enfin à Ceux qui parlent de mon style, je leur dirai, qu'il est celui de la chose, & que j'en saurai prendre un-autre quand il le faudra: qu'ils attendent *le-Hibou*, & ils verront si je sais écrire avec force, & d'une manière brillante, concise ! Je me ferai voir alors audessus de moi-même, & de bien d'Autres. Je prépare une *Paysane pervertie*; j'en-ai fait les deux-tiers la larme à l'œil & le cœur gonflé: or, où je pleure en-travaillant, jamais l'œil de mon Lecteur n'est resté sec. Qu'ils attendent, pour me juger, que je me sois montré tout-entier ».

Pen-reste-là. Adieu, monsieur; & je demeure très-sincèrement, Votre obligée.....

Affiches de Provinces, 13 février 1782, Tomes XIII à XVIII.

En rendant compte des Tomes IX, X, XI & XII de cet Ouvrage, nous avons observé que m.^r *Rétif-de-la-Bretone* s'était quelquefois égaré dans le genre sombre, genre peu analogue au but qu'il s'était proposé, d'intéresser le Lecteur par des Historiettes qui offrirent le tableau des mœurs actuelles. Nous reconnaissons aujourd'hui avec plaisir que cet Auteur a repris son ancien ton; que plusieurs de ses Contes sont extraordinaires, remplis de cet *imbroglio* qui fait admirer la fécondité de son imagination, & qui fait dire sans-cesse: Mais d'où tire-t-il toutes ces Aventures? On devine sans-douté que nous ne rapportons pas ceci comme un trait de critique. A-travers toutes ces folies, comme les qualifieront les Misanthropes, il y a quelque grain de génie; & cet éloge qu'on ne peut faire aujourd'hui que de bien-peu d'Auteurs, doit absoudre m.^r *Rétif-d.-la-Br tone*: il s'est d'ailleurs corrigé de sa prolixité, de la longueur de ses dialogues, & l'on n'en-trouve plus qui soient traînans, ou qui tiennent du bavardage des petites Caillettes. Il a même corrigé ce défaut dans les premières *Nouvelles*, à la seconde édition. Il faut enfin convenir, que l'*Annaliste du Beau-sexe*, tout en-nous donnant ses *fagots*, ne laisse pas que de débiter d'excellentes choses & d'établir une bonne morale. Après une courte analyse qu'il fait lui-même de tous les Contes de cette livraison, il dit: » Il est aisé de convaincre » les Caffards, les Sots, les Puristes & tous » les Méchans, qu'il n'existe pas une de ces *Nouvelles*, qui n'ait un but très-moral; & c'est très-vrai. Nous ajouterons que nous avons entendu dire à une Dame de beaucoup d'esprit,

que m.^r *Rétif* avait opéré un grand bien, en-insistant, comme il fait, sur la nécessité de la dépendance des Femmes envers les Maris, & que quelques-Unes s'étaient déjà trouvées très-bien, pour le repos du ménage, de la pratique de ce devoir oublié depuis longtemps, mais imprescriptible. Heureux Monsieur *Rétif*, & combien il doit se féliciter, s'il produit cette révolution dans nos mœurs! Pour nous, nous n'avons plus qu'un vœu à former, c'est que toute cette morale ne soit pas noyée dans un tas d'histoires galantes, dans des images voluptueuses, dans des expressions passionnées. Il nous dira peut-être, que nos principes sont trop sévères, ou qu'ils visent au pédantisme. Mais nous sommes en-droit de lui tenir ce langage. Auroste, nous n'entrerons dans aucun détail sur le fond de ces nouveaux Contes, parce-que ce détail ne finirait pas, si l'on voulait dire un mot de chaqu'un. L'analyse ne pourrait d'ailleurs qu'en-donner une idée imparfaite. Nous-nous contenterons de dire que l'Auteur, qui s'était d'abord proposé de ne donner que XVI Volumes, en-a porté le nombre à XVIII, & qu'il doit encore en-publier une suite. Le XVIII.^{me} Volume est composé de ce qu'il appelle *les Contemporaines-du-commun*, telles que *La Jolie-Courtière*, *La Jolie-Vieilleuse*, *La Jolie-Ravaudeuse*, *La Belle-Bijoutière*, *La Jolie-Fourreuse*, *La Jolie-Coiffeuse*, *La Belle-Chapelière*, & sera suivi de VIII autres, qui renfermeront des Aventures prises dans tous les arts & metiers.

XIX. *La Découverte Australe, par un Homme volant, ou le Dédale Français, Nouvelle très-philosophique, suivie de la Lettre d'un Singe, &c.^a, avec une Estampe à chaque fait principal, 19 Vol. (Œuvre seconde).* Cet Ouvrage sur

commencé en mars 1779, pendant une maladie de l'Auteur, qui le fit en-partie dans son lit. On y voit un système de physique, lié, suivi, mais un-peu envelopé; un plan-de-législation sage, envelopé de-même. Il y a des Notes très-instructives, qui tiennent plus d'un Volume, des IV qu'à cette Production.

Affiches de Province, du 13 mars 1781.

Cet Ouvrage est de l'interissable m.^r *Rétif-de-la-Bretone*; & c'est bien la plus étrange production qu'il soit possible d'imaginer! Les Estampes sont d'un grotesq dont rien n'approche: mais à-travers toutes ces bizarres conceptions, vous trouverez, *honorable Lecteur*, ainsi que s'exprime m.^r *Rétif*, de la morale, de la critique, beaucoup de connaissances de l'Histoire naturelle, des traits de sentiment, des historiètés singulières, une fiction soutenue, & par-tout la manière qui n'est donnée qu'à lui seul. Je n'entreprendrai pas de faire ici l'analyse de ce Livre: c'est un véritable dedale où je craindrais de m'égarer; & d'ailleurs le nom de l'Auteur suffit pour exciter la curiosité d'une infinité de Personnes.

L'Anthropographe, commencé en 1776, & repris en 1780, fut achevé en 1781, durant l'impression des *Contemporaines*. C'est la suite nécessaire des *Gynogaphes*. Il ne reste plus à publier que 2 Volumes sur VI des *Icées singulières*.

XX. La *Paysane pervertie*, que nous donnons aujourd'hui, a été composée en septembre 1780, & souvent reprise depuis. C'est l'Ouvrage de prédilection de l'Auteur, qui l'a beaucoup plus pensée que le *Paysan perverti*. On assure qu'il a composé plus de 160 pages du manuscrit, c'est-à-dire, près de la moitié de l'Ouvrage, la larme-à-l'œil & le cœur gonflé. Cette Production, qu'on peut juger à-présent, est parfaitement dans

le style du genre : l'Auteur fait y varier si-bien le langage des différens Acteurs, que si ces Lettres ne sont pas vraies, & qu'il les ait véritablement composées, on peut dire, qu'il n'y a rien au monde d'aussi vraisemblable. La *Paysane réunie au Paysan perverti* forme un Ouvrage complet, & uniq dans toute la Littérature européenne, par la variété, l'énergie, les sentimens d'honneur, de piété filiale, de religion; ainsi que par les moyens de séduction qui s'y trouvent employés, & qui le rendent utile à-jamais.

Il existe une *Paysane pervertie*, comme on l'a dit, qui est d'un sieur *Nougaret*, auteur de *La Capucinaide*, des *Mille-É-une-Folies*, de *Lucette*, des *Astuces de Paris*, &c.^a Elle parut en 1777, & un *Journal* estimé (celui de Paris), en-rendit le compte suivant :

La *Paysane pervertie* ou les *Mœurs des grandes Villes*, &c.^a *Le Roman du Paysan perverti a fait beaucoup de sensation il y a environ de ux ans. On y a remarqué une imagination féconde, mais très-peu réglée, & des peintures énergiques du vice & de la vertu. Cet Ouvrage a probablement donné naissance à la Paysane pervertie, qui n'a ni le beautés ni les défauts de son modèle. Le bit de l'Auteur paraît avoir été de montrer tous les dangers que courent dans la Capitale les Jeunes-personnes sur lesquelles on ne veille pas avec assés de soin. Jeannette est une jolie Paysane qu'une Marquise fait élever comme sa propre fille. Quatre ou cinq Hommes d'âge & d'état différens, conspirent contre l'innocence de cette Jeune-personne: le Fils de la Marquise, qui l'aime véritablement, le Précepteur qui est un scélérat, un certain Comte, très-aimable & très-corrumpu, un Financier, &c.^a, &c.^a Il serait fort-extraordinaire que Jeannette pût échapper à tous les*

pièges qu'ils lui tendent : aussi n'en-évite-t-elle aucun. Les circonstances l'entraînent d'abord dans le vice presque malgré elle : elle s'y plonge ensuite volontairement ; le Précepteur l'enlève & la trompe par un mariage simulé ; le Financier l'épouse : elle se livre aux plus honteux désordres. Pour que cette Paysane fût intéressante , il faudrait qu'elle fût née sensible , honnête , reconnaissante , & que sa sensibilité & son inexpérience fussent en-partie la cause de ses fautes ; il faudrait qu'elle eût des remords au milieu de ses égaremens , & qu'elle ne pût recouvrer la tranquillité & le bonheur qu'en-retournant à la vertu. L'Ouvrage en-serait aussi bien plus moral. Mais la Paysane , dont on nous donne ici les Mémoires , n'excite aucun intérêt , même avant qu'elle soit pervertie. Elle commence par aimer deux Jeunes-gens à-la-fois , ou plutôt elle n'en-aime aucun ; elle se laisse tromper grossièrement par un pédant de Précepteur , dans le moment même qu'elle va épouser un Financier qui lui a déjà fait les plus riches présens. Elle épouse par-la-suite ce même Financier , & toujours sans aimer Personne , elle ne fait résister à aucun un de Ceux qui viennent se présenter. Non-seulement elle est méprisable , mais elle est maladroite. Sa Sœur est honnête , & lui fait des représentations : elle s'obstine à lui confier toutes ses aventures , ce qui , assurément , n'est rien-moins que vraisemblable : car le vice rougit ordinairement devant la vertu , & ne la prend point pour confidente. Enfin , elle devient la plus odieuse de toutes les Femmes , & conspire avec un de ses Amans , pour entraîner sa Sœur dans le désordre. Ce dernier trait est pris davantage dans la nature des cœurs corrompus : mais le complot de cette Femme est si noir , il dure si-longtemps , qu'elle n'inspire que de

L'horreur & du dégoût. On n'est soulagé que lorsque l'on voit qu'elle finit par en-être la victime. Les caractères accessoires de ce Roman auraient pu donner lieu à beaucoup d'autres observations, si les bornes de ces Feuilles nous l'avaient permis. L'Auteur assure que ce n'est point un Roman, mais une Histoire qu'il a composée. Il n'ignore pas; sans-doute, que toutes ces protestations sont assés inutiles, & lui-même apparemment n'ajouterait pas foi à celles des autres Romanciers.

Le grand défaut de cette *Paysane* prétendue, c'est que tous les Personnages y ont le même style; que les évènements & la morale en-sont de la plus grande niaiserie; en-un-mot, que c'est une platitude.

XXI. Le Manuscrit d'*O-Ribeau*, commencé dès le temps du *Paysan*, fort avancé en 1777, n'est achevé que depuis l'impression de la *Paysane*: cet Ouvrage doit paraître bientôt.

L'infatigable Auteur de toutes ces Productions, est véritablement un Homme étrange, un Homme uniq: secouant autant qu'il peut toutes les entraves, à-l'exception des salutaires entraves des bonnes-mœurs, dont il est l'apôtre zélé; mais corrigeant l'orthographe, réformant les abus de toute espèce; ayant autour de lui, depuis un temps considérable, une sfère d'activité, qui fait subsister de son travail, journellement, douze à treize Pères-de-familles, tant Imprimeurs, que Brocheuses, Relieurs, Dessinateurs, Graveurs, Tailledouciens: ne peut-on pas dire, que c'est-là véritablement un Citoyen utile, estimable, honorable? sur-tout si l'on considère, que ses Productions se débitent autant audehors qu'endans du Royaume, & qu'elles y amènent de l'argent de l'Étranger. Il est donc peu d'Hommes, qui, dans la médiocrité, puissent se flater d'être

des meilleurs & de plus-utiles Citoyens. C'est cependant cet Homme qu'on a calomnié; à qui les plus vils des Hommes, ont attribué de mauvaises-mœurs; qui ont écouté contre lui les calomnies de ses propres Enfans; ingrats comme Ceux des *Sofocle*.

P R O J E T S.

Idées fingulières, Tomes I, II, III & IV. in-8.°

Ce grand Ouvrage doit avoir six Volumes, dont il y en a déjà quatre de publiés.

Le I.^{er} est le *Pornographe* ou *Idées d'un Honnête-homme, sur un Projet de réformation pour les Prostituées*. 1769. (tiré à 2000). Cet Ouvrage, rempli de vues utiles, est divisé en II Parties, la I.^{re} comprend le *Projet de Règlement*, subdivisé en plusieurs Titres, & en LXVI articles. La II.^{de} est composée de *Notes historiques & justificatives* fort étendues, dans lesquels on montre 1, les abus révoltans de ce vil état; 2, que la Réforme annoncée existe dans certains Pays, à-peu-près comme on propose de l'effectuer. Ce Volume a près de 600 pages, & le débit en-a été rapide, malgré les contrefaçons de Province. (*Il ne reste plus que des exemplaires de la contrefaçon de La-Haie, avec laquelle seule cadrent les renvois des Gynographes.*) *Pornographe* signifie, *Ecrivain sur les Filles-publiques*.

II. *La Mimographe*, ou *Idées d'une Honnête-femme, sur un Plan de réformation du Théâtre-national*. 1770. Le titre signifie, *Ecrivains sur les Comédiens*. Voici les différens Jugemens qu'ont porté des deux Projets du *Pornographe* & de la *Mimographe*; les Auteurs des Ouvrages périodiqs de France: M.^r *Fréron*, *Ann. Litt.* en-rendant compte du *Pornographe* n'en-a pas fait l'esprit. A la suite d'une Analyse assez mal digérée, & que sans-doute il n'a pas faite,

on dit que l'érudition du Pornographe, en-matière de Prostitution est assez étendue. Il avait tort ; elle était très-bornée lors de la première édition. Il se fait beaucoup d'objets, auxquelles il ne répond pas toujours d'une manière satisfaisante. C'est assez, si elles le sont quelquefois pour un Critiq aussi difficile que m^r F***. Passons aux Analyses réunies, communes aux deux Ouvrages. *Gazette universelle de Littérature*, 1770. n.^o 9. p. 67. » Un Écrivain anonyme, qui a beaucoup d'esprit, & beaucoup d'Idées singulières, publia en 1769 le Pornographe ou Idées d'un Honnête-homme, sur un Projet de Règlement propre à prévenir les malheurs qu'occasionne le publicisme des Femmes, avec des Notes historiques & justificatives. C'est ce même Auteur qui publie aujourd'hui la Mimographe, ou Idées d'une Honnête-femme pour la réformation du Théâtre. Ses vues sur les abus & les inconvéniens des Spectacles, les Défauts de l'action théâtrale, la Déclamation, le Costume, les Caractères du Tragiq & du Comiq, sont en-général pleins d'esprit & de goût. L'érudition est prodiguée dans les Commentaires & dans les Notes : mais son Ouvrage ressemble à un bel édifice démoli. Tout y est confus, desordonné ... & l'affectation outrée de néologisme en-défigure le style. [*Mercur* 1770. octob. 2. vol. p. 99. L'esprit & l'érudition sont répandues dans les Notes de cet Ouvrage (*la Mimographe*) le Lecteur pourra les parcourir, ou pour s'instruire, ou pour s'amuser. [*Avant-cour*. 1770. n.^o 33. p. 524. L'Ouvrage est accompagné de Notes & d'Observations qui instruisent & amusent en-même-temps par l'érudition dont elles sont remplies, & par la gaité avec laquelle l'Auteur se livre à ses idées. [*Ann. Litt.* 1770. T. I. p. 345. Cet Ouvrage est le Tome

II.^d des *Idées singulières*, dont le I.^{er} parut l'année précédente, sous le titre du *Pornographe*: les Notes sont un fort bon Répertoire d'idées & de faits littéraires sur la matière des représentations scéniques. L'Auteur est de tous les Hommes-de-lettres qui sont actuellement en France, Celui qui se singularise le plus par une imagination extraordinaire... Ses idées, la forme qu'il leur donne ne sont qu'à lui. (Cette Analyse, qu'on peut lire en entier à l'endroit cité en-marge, n'est sûrement pas de m.^r Fréron, mais de quelques Sousauteurs qui exercent leur malignité sous son nom: le Lecteur en-va juger: Il y a dans *la Mimographe*, comme dans *le Pornographe*, un Règlement par articles, où est détaillé tout le Plan de Réformation; l'Analyseur en-parle: Ensuite, 300 pages après, le Rédacteur de l'Ouvrage dit, à la fin des Notes, que *de deux choses l'une; ou qu'il faut exécuter le Règlement de la Mimographe, le Théâtre ne pouvant subsister tel qu'il est sans trop de danger pour les mœurs; ou en-adopter un entièrement opposé, qui au lieu d'honorer le Théâtre, le dégrade absolument, &c.^a* Le Lecteur le croira-t-il? c'est de ce *Contre-Règlement du Rédigéur de Notes*, que le Souscritique a choisi l'*Article* (qu'on avait rendu exprès le plus révoltant & le plus odieux, pour faire mieux sentir l'opposition) par lequel il prétend donner une idée du *Projet, de la manière, & du style de la Mimographe!*) [*Affiches, Annonces, &c.^a 1770, mai, n.^o 18. p. 70.* Le fond de cet Ouvrage (*la Mimographe*) est rempli de recherches, de vues neuves, dont quelques-unes excellentes, d'observations très-justes, & même assez fines, de jugemens sur plusieurs Pièces de Théâtre.... En-un-mot, c'est un bon répertoire d'idées & de faits littéraires, sur tout ce qui appartient

partient au Théâtre... Tous les abus & les inconveniens des Spectacles, les défauts de l'action théâtrale, les gestes à-ressort des Acteurs, l'excès intolérable & ridicule des applaudissemens, achetés ou volontaires, la mesquinerie des décorations, le costume faus ou négligé, les caractères différens des deux genres Tragiq & Comiq, dont on exclut la Comédie-Ariette, sont bien-observés, bien-vus, discutés avec esprit, avec goût... Mais ce qu'on ne passera guères à l'Auteur, c'est l'affectation de néologisme; ce sont tous ces mots nouveaux qu'il s'est-avisé de créer: *Honester* une profession, *inconvenienter*, *desinconvenienter*, *l'actricisme*, *laideur impressionante*, *sérieuser les mœurs*, le *comédisme*, *système comédismiq*, & beaucoup d'autres, dont on ferait une longue liste. [*Journal Encyclopédic*, 1770. T. III, Part. 3, mai, pag. 471. Cet Ouvrage (*la Mimographe*) peut servir de suite au *Pornographe*, dans lequel l'Auteur a-proposé de réunir dans une Maison-publique, bien-administrée, toutes ces Malheureuses dévouées aux plaisirs & au mépris du Public, de les assujétir à un Règlement, &c.^a [*Id. T. VII, Part. 2. octob.* p. 247. C'est bien autre-chose vraiment que des Idées vagues! voici un Projet très-réfléchi de Réformation totale du Théâtre, que cette Femme honnête propose, dans un Ouvrage qui contient d'excellentes vues & de très-sages réflexions... A la suite des Réglemens que la *Mimographe* propose, on trouve un *Abrégé historiq & critiq*, très-bien fait & très-bien-exécuté de la *Profession théâtrale, depuis l'institution du Théâtre, jusqu'à nos jours*. La II.^{de} Partie renferme d'excellentes *Réflexions sur le Comiq en-particulier, sur la Tragédie, l'Opéra, les Pièces-mé-lées-d'ariettes, & sur l'Opéra-comiq.....* Les différens sujets que l'Auteur parcourt à cette occasion, sont-traités avec beaucoup de goût, ainsi que tout ce qui a du rapport avec le *Plan de Réformation*; l'ingénieuse *Mimographe* a l'art de

Revue.

rendre intéressans tous les sujets qu'elle présente ou qu'elle considère, & sur-tout de cacher avec beaucoup d'adresse ses profondes connoissances sur tout ce qui est relatif aux Théâtres ancien & moderne; en-un-mot, son Plan nous a paru beaucoup au-dessus des *Idées* publiées par Riccoboni sur le même sujet, & renfermer des vues plus-étendues & plus-patriotiques. (*Tiré à 2000 exemplaires, dont il ne reste que ceux repartis dans la Librairie.*)

III. *Les Gynographes ou Idées de deux Honnêtes-femmes; sur un Projet de Règlement proposé à toute l'Europe, pour mettre les Femmes à leur place, & opérer le bonheur des deux sexes: avec des Notes historiques & justificatives; suivies des Noms des Femmes célèbres.* Le titre est composé de deux mots grecs, gyné, femme, & graphos, écrivain. Dans ce III.^{me} Volume, on ne propose rien-moins qu'une Réforme générale des mœurs. Après quelques Lettres préliminaires, une des Dames Gynographes entre en-matière, & traite dans le I.^{er} § (V.^{me} LETTRE), *De l'importance de l'Éducation des Femmes.* Dans le II.^d § (VII.^{me} LETTRE), elle parle *Des Abus actuels dans la manière d'élever & de considérer les Femmes.* Dans le III.^{me}, *Des moyens de réformer tous les Abus de l'Éducation des Femmes, & de les mettre dans une position à-faire le bonheur général.* (PROJET.) Les Dames Gynographes donnent ici leur *Projet de Règlement*, que sa vérité, plutôt que sa singularité, rend extrêmement piquant. Le I.^{er} Titre concerne les *Filles*; le II.^d traite des *Jeunes-femmes*; le III.^{me} & dernier regarde les *Femmes-fuites*. M.^r Des-Tiangés & m.^r D'Alzan voient cet Écrit, & tous-deux en-appuient les principes par des raisonnemens. Les *Réponses* que fait à ses Amies, la jeune Madame *Des-Arcis*, contiennent toutes différens traits historiques, relatifs aux Lettres qu'elle en-a reçues: Il y a huit de ces *Nouvelles*. Dans le XIII.^{me} Lettre, les Dames Gynographes traitent

tent de la *Beauté* [A] & de l'*Amour* [B]. Dans la XV.^{me} Lettre, il est question du *Mariage* [B]; l'on y passe en-revue les usages de tous les Peuples du monde. La XVI.^{me} Lettre traite *De la Soumission du Second-sexe envers le Premier* [D]; *De la Fidélité* [E]; *De la Jalousie* [F]; *De la Coquetterie* [G]; *L'un Tribunal des Femmes* [H]; *Du Luxe* [I]. Enfin dans la XVII.^{me} Lettre, madame *Des-Arcis* dit quelque-chose *De la destination des Femmes*.

IV. *L'Anthropographe*, ou *l'Homme réformé*: c'est le complément du III.^{me} Volume; l'Homme & la Femme ne pouvant être-réformés l'un sans l'autre. (Les Journalistes n'ont-point-parlé de ce IV.^{me} Volume, que l'Auteur ne leur a-point-encore-envoyé: mais il est bien-supérieur aux deux premiers, par l'importance de la matière.

Il n'est peut-être pas hors-de-propos de prévenir encore, qu'il y aura un V.^{me} Volume, intitulé, *le Thesmographe*, où il sera question *Des Loix*: Que *le Glossographe*, VI.^{me} Tome, contiendra une Réforme raisonnable de notre *Orthographe*, qui fixe à-jamais la belle prononciation, & la rende facile aux Étrangers; Qu'on y traite de tous les défauts de notre Langue, & des moyens de les corriger; Qu'on y décompose une partie de nos mots, pour y trouver le sens primitif, & qu'on met le Lecteur à-portée d'achever cette opération sur les autres; Qu'enfin on y donne une Notice de tous les *Patois* en-usage en-France, dont on suit les nuances imperceptibles. Quelqu'aride que paraisse cette matière, l'Auteur la traitera d'une manière philosophique & curieuse: il fera passer dans les Notes toutes les Langues en-revue, donnera leur histoire, inventera une sorte d'écriture universelle, propre à-peindre aux yeux un discours, que toutes les Nations pourront lire chacune dans leur langue; indiquera la manière de noter la Déclamation, &c.

(Il y a douze-ans que l'Auteur s'occupe de cet important Ouvrage, qui exige des voyages & des

dépenses au-dessus de sa fortune ; mais qu'il s'efforcera cependant de mettre-au-jour).

On peut donner ici le titre des Ouvrages de l'Auteur , à publier après *O-Ribeu* :

Le Hibou, commencé en-1778 , & dont il y-a déjà deux Volumes en-manuscrit : ce sont des *Juvénales* en-prose contre les abus & les vices.

Le Compère-Nicolas, l'Ouvrage favori de l'Auteur (& qui doit l'être).

Les Métamorfoses, dont il y-a près d'un Volume en-manuscrit.

La Femme infidelle.

Les Préjugés justifiés, Ouvrage utile aux Philosophes (annoncé dans la Préface du *Paysan*).

Le Jeune-homme, ou (commencé).

La vie de l'Auteur , toujours-souffrant , ne suffira pas à la composition entière de tous ces Ouvrages , puisque le *Glossographe* , & le *Thesmographe* même ne sont-qu'ésquissés.

Samedi 8-févr.-3, un Homme osa dire devant l'Auteur au Libraire *Petit*, qu'il y avait des fautes de français dans *La Dernière Avanture d'un Homme de quarantecinq-ans* : on lui demanda un exemple ? Il cita un de ces endroits pleins d'énergie qui caractérisent son style. Gens-de-lett. ! par quelles Gens vous êtes-jugés ! par des Cœurs-de bois.

Quoique les *Contemporaines* soient entre les mains de tout le monde , nous allons en-mettre ici la *Table* , pour compléter la Liste suivante :

(*Observons , au-sujet de ces Nouvelles* , qu'elles sont propres à être la terreur du vice , dans la Classe-bourgeoise : Mais cette raison-même leur a fait de nombreux Ennemis , de tous les Malhonnêtes-gens qui peuplent la Capitale & les Provinces ; on a-dénoncé les plus utiles , on a..... Quoi ! le vice infectera sourdement tous les Ordres , & il ne sera pas permis de courir sus au vice , en-le-dévoilant ! Eh ! rongissez , Fauteurs-du-vice ! cessez de vous démasquer aux yeux de nos sages Magistrats ! car ils verront vos coupables motifs , & vous couvriront de la confusion que vous méritez !)

OUVRAGES du même AUTEUR, qui se trouvent à
Paris chez la Veuve DUCHÊNE, BÉLIN, REÇ-
NAULT, rue Saintjaques, MÉRIGOT, quai-des-
Augustins, & la Veuve ESPRIT, au Palais-royal.

La Famille vertueuse, IV Parties.

Lucile, ou les Progrès de la Vertu.

La Confiance nécessaire, Lettres Anglaises,
avec le Conte d'O-Ribo, *sec. édit.* II Parties.

Le Pied de Fanchette, ou le Soulier couleur-
de-rose, *seconde édit.* II Parties.

La Fille naturelle, *troisième édit.* II Parties.

L'Ecole de la Jeunesse, ou le Marquis de T***,
IV Parties.

Lettres d'une Fille à son Père, V Parties.

La Femme dans les trois états de Fille, d'E-
pouse & de Mère, *seconde édit.* III Parties.

Le Ménage Parisien, II Parties.

Les Nouveaux Mémoires d'un Homme-de-
Qualité, II Parties.
Traduit en-allemand.

Le Fin-Matois, traduit de l'Espagnol de François
de-Quévédo, III Parties.

Le Paysan perverti, *trois. édit.* 82 *fig.* IV Tomes.
Traduit en-anglais, 42 éditions, & 4 en-allemand.

La Paysane pervertie, 36 *figures.* IV Tomes.
— Les CXVIII Figures se vendent séparément.

L'Ecole des Pères, III Tomes.
Traduit en-allemand.

Le Quadragenaire, *avec fig.* II Parties.
Traduit en-allemand.

Le Nouvel-Abeilard, ou Lettres de deux Amans
qui ne se sont-jamais-vus, *avec fig.* IV Tomes.

La Vie de mon Père, *avec fig.* II Parties

La Malédiction Paternelle, Lettres sincères & véri-
tables de N. Dulis, à ses Parens, ses Maitresses
& ses Amis; avec les Réponses. *fig.* III Vol.

Œuvres posthumes du Fils maudit par son Père
Œuvre P.^{re} : I.^{re} Suite : Les Contemporaines,
ou Aventures des plus-jolies Femmes de l'âge
présent ; avec 115 figures. XVII Vol.
II.^{de} Suite : Les Contemporaines-du-commun,
ou Aventures des Belles-Marchandes, Ouvriè-
res, &c.^{de} l'âge présent. avec 85 fig. XIII Vol.
III.^{me} Suite : Les Contemporaines - par - gra-
dation, ou les Jolies-Femmes de la Noblesse,
de la Robe, de la Médecine, du Théâtre. VIII Vol.
[Cet Ouvrage sera porté à 250 Nouvelles, qui le
complèteront entièrement : mais avec les Sujets
doubles, on aura 360 Histoires, & XXXVIII Vol.]

La Dern.^{re} Avanture d'un Homme de 45 ans. II Part.

Œuvre S.^{de} : La Découverte-australe, par un
Homme-Volant, avec fig. IV Vol.

Œuvre T.^{me} : Les Hauts-Faits & les Merveil-
leuses Aventures du bel O-Ribeu, Roi de
Momomie, &c. avec fig. (suivra.) II Vol.

Œuvre Q.^{me} : Le Hibou, ou le Spectateur no-
cturne, en-50 Juvénales. (doiv. suivre) IV Vol.

Œuvre C.^{me} : Le Compère Nicolas. IV Tomes.

Œuvre S.^{me} : Les Métamorfoses.

PROJETS.

Idées Singulières, qui contiendront six vol. in-8.^o.

Le Pornographe, ou la Prostitution réformée.

La Mimographe, ou le Théâtre réformé. 1770.

Les Gynographes, ou la Femme réformée, 1777.

L'Anthropographe, ou l'Homme réformé. 1782.

(Ce dernier Ouvrage fait le pendant des
Gynographes, & les deux forment ensemble
un seul & même Plan de réformation.)

Le Thesmographe, ou les Lois réformées, suivra.

Le Glossographe, ou la Langue réformée, suivra.

Il n'existe plus que six à sept Collections absolument
complètes des Ouvrages précédens ; on les réserve
pour Ceux qui en-demanderont une entière.

Aperçu des 250 Nouvelles en-360 Histoires.

Première Suite.

Les Contemporaines mêlées, en XVII Volumes.

Premier Volume.

1. Le Nouveau-Pygmalion, ou l'Elève de la Bienfaisance.
 2. Il a perdu la mémoire, ou l'Épouse créatrice.
 3. N'importe Laquelle.
 4. La Soubrette par amour.
 5. La Petite-Amoureuse.
 6. La I.^{re} Grisette épousée.
-
-

Second Volume.

7. L'Honneur éclipsé par l'Amour.
 8. LaFille-de-marchand&leGarçon-de-boutique.
 9. La Fille-échappée.
 10. Les vingt Épouses des vingt Associés.
 11. LaJeune-demoiselle & le petit Auvergnat.
 12. Le Garçon-Fille.
-
-

Troisième Volume.

13. La Fille-Garçon.
 14. La ***** (*qu'on devinera*).
 15. La Mort-d'amour.
 16. LeMariage caché.
 17. La Fille attrapée.
 18. L'aimable Hôteffe & son Pensionnaire.
 19. La Fille séduite.
 20. Le Mari à-l'essai.
-
-

Quatrième Volume.

21. La Femme à-l'essai.
22. L'Attente trompée.
23. La Fille naturelle.
24. L'Amazone.
25. L'Ancienne Inclination.
26. Le Premier-Amour.
27. La Femme au Mari invisible, &
Le Secret d'être heureux.
28. La Mauvaise-Mère.

Cinquième Volume.

29. La Bonne-Mère, où sont les Suppositions. 2
30. La Surprise de l'amour.
31. La Bonne Bellemère.
32. Le I.^{er} Joli-Piéd.
33. Le Crime dupe de lui-même.
34. Le Mari-dieu.
-

Sixième Volume.

35. La Femme-déesse.
36. L'Épreuve & le Célibataire, ou le Moyen
de prévenir la jalousie.
37. La Jolie-Laideron.
38. La Belle-Laide, ou la Délâbrée.
39. Le Modèle.
40. Les Crises d'une jolie Fille.
1.^{re} Crise. La Contrainte ;
2.^{de} L'Enlèvement ;
3.^{me} Les Libertins ;
4.^{me} L'Amant respectueux ;
5.^{me} Le Choix.
-

Septième Volume.

41. Le Mariage rompu.
42. La Jolie-Voisine.
43. La Mère qui fait un Amant pour sa Fille.
44. Le Mari-père.
45. L'Épouse-mère.
46. La Femme vertueuse malgré elle.
-

Huitième Volume.

47. La Vertu inutile.
48. Le Beaufrère amoureux.
49. La Faiblesse punie par elle-même, & 2
Les trois Dupes.
50. La Fille de mon Hôteffe,
ou la Mère soupçonneuse.
51. La Maîtresse infirme, 2
52. La Dédaigneuse.

Neuvième Volume.

53. Le Père-valet, ou l'Épouse aimée après sa mort : Suite de la Dédaigneuse.
54. La Beauté du jour, ou la Fille-à-l'enchère ; & Conseils d'un Père à sa Fille.
55. Les Progrès de la vertu.
56. Les Progrès du libertinage.
57. L'Eunuq, ou le naturel des Femmes.
58. Le Demi-mariage.
-

Dixième Volume.

59. Le Libertin fixé, ou la Magie des Filles vé-
60. La Fille vengée. [tueuses.]
61. Les deux Filles des deux Veufs.
62. La Malédiction.
63. L'Avanturière épousée, ou le Mari méconnu.
64. La Mariée-par-force.
-

Onzième Volume.

65. La Religieuse-par-force.
66. La Fille dévouée.
 Les Sœurs jalouses.
67. I.^{er} Exemple.
68. II.^d Exemple.
69. III.^{me} Exemple.
70. Le Loup dans la Bergerie , & Le Sorcier. 2
-

Douzième Volume.

71. La nouvelle Sara, ou les Sept Maris.
72. La Coquette, ou le Pouvoir de la parure. 2
73. La Maîtresse-en-attendant-mariage, &
 La Fille-en-cage. 2
74. La Capricieuse.
 Les Six âges de la Fille.
75. La Quinzenaire.
76. La Vingtenaire.
77. La Trentenaire.
78. La Quarantenaire.
79. La Cinquantenaire.
80. La Soixantenaire.

Treizième Volume.

81. *Le Morte-vivante*, &
82. *Le Mort-vivant.*
83. *Le Mariage enfantin, ou le Purisme*, &
l'Amour enfantin. 2
84. *La Fille sensée, ou le Fat éconduit*; &
La Fille qui se donne à l'essai. 2
85. *La Fille confiante, ou le Père confident.*
-

Quatorzième Volume.

86. *Le Voile*, &
87. *Le Masque.*
88. *L'Actrice vertueuse.*
89. *La Fanfaronne de vertu.*
90. *Le Bigame.*
91. *Le II.^d Bigame, dans lequel est*
Le Faus-mari. 2
92. *La Fille violée.*
-

Quinquième Volume.

93. *La Fille-à-la-mode.*
94. *Les Qui-pro-quo nocturnes*, ou *l'Inconvé-*
nient des rendez-vous secrets.
95. *La Fille à bien-garder, ou le Danger d'en-*
voyer à la Ville les Filles-de-province.
96. *Le Bourru vaincu par l'Amour.*
97. *La Nouvelle-Héloïse & le nouvel-Abeillard.*
-

Seizième Volume.

98. *La Femme-mari*,
ou le Mariage clandestin.
99. *L'Épreuve malheureuse*,
ou le Nouvel-Alexis.
100. *Le Ménage-parisien, ou la Conjuration*
des Femmes-coquettés dévoilée.
101. *La Femme-secrettement-auteur*,
ou la Ressource honnête.
102. *La Maitresse tirée au sort, & la Loterie.*
103. *La Femme aveugle, & le Mari sourd; avec*
Le petit-conté de Sentendbien. 2

Dixseptième Volume.

104. La Sympathie paternelle , &
105. La Fille-reconnue.
106. La Femme séduite par son Mari.
107. La Femme tardive , ou la dernière *Avanture*
d'une Femme de quarante ans.
108. La Matrone de Paris.
109. La Mère grosse pour sa Fille.
110. La Fille de-trois couleurs.

Fin des Contemporaines-mêlées.

Les *Contemporaines-mêlées* ont CX Nouvelles ,
& 120 Histoires :
Les *Contemporaines-communes* ont LXXXIV Nouvelles ,
& 175 Histoires :
Les *Contemporaines-graduées* ont LVI Nouvelles ,
& 65 Histoires :
en-tout CCL Nouvelles , & 360 Histoires :

⌘ Cette Table-ci est la seule exacte , la distribution des
Nouvelles n'étant-pas-arrêtée , lors de l'impression des
deux premières Suites des Contemporaines.

Seconde Suite.

Les Contemporaines-du-commun en-XIII Volume.

Premier , ou Dixhuitième Volume.

111. La jolie-Courtisière.
112. La Jolie-Vieillesse.
113. La Jolie-Ravaudeuse
114. La Belle-Bijoutière.
115. La Jolie-Fourreuse.
116. La Jolie-Coiffeuse.
117. La Belle-Chapelière.

Second , ou Dixneuvième Volume.

118. La jolie-Bonnetière.
119. La jolie Mercière.
120. La Fille du Savetier-du-coin.
121. La Fille du-Bénitier.
122. La Jolie-Pelletière.
123. La Jolie-Plumassière.

Troisième, ou Vingtième Volume.

124. La Belle-Boulangère.
125. La Belle-Pâtissière.
126. La Belle-Bouchère.
127. Les IV Belles-Chaircuitières. 3
128. Les IV Jolies-Rôtisseuses. 4
129. La Jolie-Restauratrice.
130. La Belle-Marchande-de-vin.
131. La Petite-Écaillère.
-

Quatrième, ou Vingtunième Volume.

132. La Petite-Regratière.
133. La Jolie-Fruitière.
134. Les IX Jolies-Filles-de-modes. 9
135. I.^{re} Jolie-Couturière; &
136. II.^{de} Jolie-Couturière.
137. La Jolie-Agréministe.
138. La Jolie-Dentellière.
139. La Jolie-Gazière.
-

Cinquième, ou Vingtdeuxième Volume.

140. La Belle-Epicière.
141. La Belle-Limonadière.
142. La Petite-Laitière.
143. La Jolie-Crêmière.
144. La Jolie-Confiseuse.
145. La Belle-Parfumeuse, ou la II.^{de} Bonne-
Bellemère, & le II.^d Joli-piéd.
146. Les IV Perruquières. 2
147. La jolie-Pourfière.
-

Sixième, ou Vingt-troisième Volume.

148. La Belle-Chardelière.
149. Les XI Bellés-Marchandes, II
 Tapisserie, Drapière, Gazière, Brasseuse, Mouffelière,
 Épinglière-Aiguillière, Luthière, Gantière,
 Cinquaière, Miroitière, Horlogère, Filie-Tapisserie.
150. La Jolie-Tapisserie.
151. La Jolie-Lunetière.
152. La Perfide-Horlogère.
153. La Gentille-Orfèvre.

Septième, ou Vingtquatrième Volume.

154. La Jolie-Polisseuse.
155. La Jolie-Tabletère.
156. La Jolie-Menuisière, où sont les Jolies-
Plombière, Maréchale, Eperonière, Tissutière-Rubanière,
Tanneuse Hongroise, Charrone, Serrurière, Charpentière,
Couvreuse, Massone, Mégistère, Taillandière, Sellière,
Carreleuse, Ferrailleuse, Cloutière-Mignatunière, Doreuse.
157. La Belle-Tonnelière.
158. La Jolie-Marchande-de-musique.
159. La Jolie-Fille-de-boutique.
160. La Jolie-Brocheuse.
-
-

Huitième, ou Vingt-cinquième Volume.

161. Les IV Petites-Ouvrières, qui sont,
Dentellière, Galonière, Brodeuse, Rubaniste.
162. La Jolie-Lingère, & la Bigameffe. 2
163. La Jolie-Blanchisseuse.
164. La Jolie-Cordonnière.
165. La Belle-Fourbisseuse.
166. Les Femmes-par-quartier : savoir,
Bourrellière, Balancière, Gagnière-Coffretière, Vitrière.
167. Les Femmes qui trompent leurs Maris : 4
Imprimeuse, Paumière, Layetière, Ferblantière.
-
-

Neuvième, ou Vingt-sixième Volume.

Voici les 4 derniers Vol. du commun, qui étonneront par leur vérité : l'Edit. y surpasse Vadé pour les choses & le style du Peupl.

168. Les Femmes qui rendent-heureux leurs Maris:
Batteuse-d'or, Tireuse-l'or, Perlière, Argentaise. 4
169. Les Femmes qui haïssent leurs Maris : 4
Carroffière, Boutonnière, Fripière, Ceinturière.
170. Les Femmes ^{glorieuses} _{fonteuses} de leurs Maris : 5
[1] Estamproière, Loueuse-de-carrosse ;
[2] Maquignone, Brodeuse-Chasublière, Tabacière
171. Les Femmes qui font la fortune de leurs Maris:
Fayancière, Cordière, Tourneuse, Rempaillieuse. 4
172. Les Femmes qui ruinent leurs Maris : 6
Marchande-de-bois, Tuillière, Grande-Charbonnière, Lainière,
Blâtéryère, Oiselière.
173. Les Femmes-laidées aimées de leurs Maris : 4
Tailleuse, Sculpteuse, Peintresse, Massone.
174. Les Jolies-femmes haïes de leurs Maris : 4
Loterière, Poëlière Chaudronnière, Arquebasière-Potière,
Tâilledoucière.

Dixieme, ou Vingtseptieme Volume.

175. Les Femmes qui portent-malheur à 1^{rs} Maris: 2
La Belle-Soierière, la Jolie-Ferronière.
176. Les Femmes qui portent-bonheur à 1^{rs} Maris, 2
ou les Boulevardières: Cafetière, Traiteuse, Pâtissière, 2
Guinguettière, Eventailliste-fabriquante.
177. Les Petites-Marchandes-du-Boulevard: 8
Cordons-de-montre, Epingles, Eventails, Bouquets, Bonnets,
Poudre & pommade, Gaufres, Fruits & Œufs-rouges.
178. L'Imagère, ou la Fille dupe de sa moquerie.
179. La Coureuse, ou la Fille instrument-de-veng.
-

Onzieme, ou Vingthuitieme Volume.

180. Les Veuves contentes de l'Être: 2
fâchée
- [1] Vinaigrière & Cirière, Peauffière, Découpeuse, Coloriste,
Amidonière, Tabagiste, Brûleuse-de-gâlons, Coutelière,
Boisselière, Traiteuse, Relieuse & Papetière Cartière-Coleuse,
Parcheminère. [2] La Graveuse & l'Orfeline-bourgeois.
Autres; Armurière, Artificière, Boyaudière, Broffière,
Chânetière, Danseuse, Distillatrice, Dominotière,
Emailluse, Embaleuse, Ferrandière, Filastière,
Fondeuse, Falconière, Lapidaire-Écrivain, Marbrière,
Natière, Pâtenôtrière, Peignière, Poulaillière, Tondeuse,
Tisserandière, Vanière, Verrière, Vitrière-Peintresse.
181. La Fille-de-Port^r. d'eau, ou la II.^{de} Gris.^{te} ép.
182. La Petite-Oublieuse, & la Jolie-Bonbonnière.
183. La J. Femme-de-chambre, & la J. Cuisinière. 2
184. La Jolie-Bouquetière, & la Belle-Jardinière.
185. Les Jolies Poissarde, Tripière, Gargotière,
Nouvelle-Débarquée, Danseuse-de-Guinguète. 5
-

Douzieme, ou Vingtneuvieme Volume.

186. Les Jolies-Crieuses, I.^{re} Nouvelle, Cerises-
Pruines-Cérneaux-&Noix-vertes - Raisin - Marons-boulus-&
guillés, Pois-ramés, Pommes-cuites, Vieux-Chapeaux. 4
187. Les Jolies-Crieuses, II.^{de} Nouvelle, 19
les XX Filles-des-Basses-professions de Paris:
Chanfonière, Petite Charbonnière, Paindépticière, Herbière &
Saladière, Beurrière, Coquetière, Fromagère, Harengère,
Orangère, Brocanteuse Cartonnière, Fournaillière, Amadoueuse,
Cardense, Filandière, Couveturète, Enlumineuse, Fleuriste,
188. La Jolie-Loueuse-de-chaises. [Colporteurse.
189. La Femme de-Crocheteur, la Blanchisseuse-de-
bateau, la Bobelineuse-&-Afficheuse, la Jour-
nalière-Feseuse-de-ménages. 4
-

Treizieme, ou Trentieme Volume.

190. La Courtisane-vertueuse, ou la Vertu dans
191. Les Trois Jolies-Bâtardes. [le Vice.
192. La Jolie-Paysane à Paris.
193. La Femme-de-Paysan, ou la Belle-Laboureuse.
194. La Jolie-Vignerone, ou le Second amour. 3
-

Les Contemporaines-par-gradation, en-VIII Volum.

Voici la dernière Suite de cette etonnant Collection, la plus-ample & la plus-extraordinaire en-son-genre qui ait encore-paru : Au-moyen des XVII par-Volumes, des XIII du-commun, & des VIII par-gradation, l'on aura l'histoire & les mœurs de toutes les Clâsses de la Société; ce qui rendra précieuse un-jour cette vaste Production, sans-doute à-jamais unikedans la Littérature europeane.

Troisième Suite.

Premier, ou Trenteunième Volume.

Les Femmes-titrées :

195. La Duchesse, ou la Femme-Sylfide.
196. La Marquise, la Comtesse, la Barone, la Vicomtesse, ou les Femmes du bel-air. 4

Second, ou Trentedeuxième Volume.

Les Femmes-de-guerre, & de Gentilhomme :

197. La Maréchale, ou la Gouvernante :
198. La Gouverneuse, ou la Femme bienfesante.
199. La Femme-d'Officier, ou l'Innocence re-
200. Les Femmes-de-Garnison. [connue.
201. La dédaigneuse Provinciale: 2
Et la Femme-de-Gentilhomme-de-campagne.

Troisième, ou Trentetroisième Volume.

Les Filles-de-qualité :

202. I. La Religieuse-sans-vocation.
203. II. Elle craint de faire un Enfant,
204. III. La Cousine-germaine.
205. IV. La Constance couronnée.
206. V. Elle le veut, & le refuse.
207. VI. L'Orfeline-de-Mère.
208. VII. La Mauvaise-Tante.
209. VIII. La Fille-adultérine,

Quatrième, ou Trentequatrième Volume.

Les Beautés parasites : La Bourgeoise :

210. Femme à la mode, Intrigante, Complaisante :
Et la Maitresse-d'Homme-en-place. 4
211. La Fille-entretenuë, & la Fille-de-joie. 2
212. La Jolie-Bourgeoise, & sa Jolie-Servante.
213. La Belle-Négociante.
214. La Belle-Notaire, ou l'amour moral.
215. La Belle-Commislaire, ou l'amour fisiq.

Cinquième , ou Trentecinquième Volume.

Les Femmes-de-Robe , & de-Pratique :

216. La Présidente , ou la Femme-philosofe.
217. La Conseillère , ou la Femme dévote.
218. L'Avocate , ou le préservatif.
219. La Procureuse , ou le curatif.
220. La Greffière , ou la Troisième-Femme.
221. L'Huissière , ou le Dé — c — cu.

Sixième , ou Trentesixième Volume.

Les Femmes-de-Finance , & de-Lettres :

222. La Financière , ou la Femme viv. du Mar. veuf.
223. La Jolie-Banquière , ou la Femme-stérile.
224. Les Femmes-de-Lettres. 2
225. L'Imprimeuse , ou la Femme longt.^s désirée.
226. La Belle-Libraire. 227. La Jolie-Relieuse.
228. La Belle-Fondeuse-de-caractères.

Septième , ou Trenteseptième Volume.

Les Femmes-de-la-Médecine:

229. La Femme-de-Médecin , ou le Bain particul.
230. La Jolie-Chirurgienne , ou le Bain publiq.
231. La Belle-Apothiquaire. 232. L'Herboriste.
233. La Belle-Oculiste. 234. La Dentiste.
235. La Jolie-Sagefemme , & la Marâtre.
236. La Jolie-Garde-Malade.
237. La Belle-Charlatane.

Huitième , ou Trentehuitième & Dernier Volume.

Les Femmes-de-Théâtre , & les Baladines:

238. Opéradienne. 239. Danseuse.
240. Figurante. 241. Chanteuse-des-chœurs.
242. Tragédienne. 243. Comédienne.
244. Arietteuse : 245. Actrice-Italienne.
246. Actrice-bourgeoise.

Comédiennes-du-Boulevard.

247. I. Actrice-des-Variétés.
248. II. Actrice-Efebique.
249. III. Actrice-du-Funambule.
250. IV. La Danseuse-de-corde , & la Paradeuse. 2

